



TONY ANATRELLA

La différence interdite

SEXUALITÉ, ÉDUCATION, VIOLENCE

Trente ans après Mai 1968

Flammarion

LA DIFFÉRENCE INTERDITE

Du même auteur

Interminables Adolescences, les 12/30 ans,
Le Cerf/Cujas, 1988.

Le Sexe oublié,
Flammarion, 1990,
Champs/Flammarion, 1993.

Adolescences au fil des jours,
Le Cerf/Cujas, 1991.

Non à la société dépressive,
Flammarion, 1993, Champs/Flammarion, 1995.

Entre Adultes et adolescents,
Le Cerf/Cujas, 1995.

L'Amour et le préservatif,
Flammarion, 1995.

Tony Anatrella

LA DIFFÉRENCE INTERDITE

Sexualité, éducation, violence

Trente ans après Mai 68

FLAMMARION

À Maurice Clavel

Introduction ·

TOUS PAREILS !

Quel paradoxe que cette fin de siècle ! Alors que la revendication des différences n'a jamais été aussi importante, tout semble s'organiser pour amener l'individu à refuser la différence, à toujours rechercher en l'autre un autre lui-même. Dernier exemple, un film qui s'affiche sous le titre : *L'homme est une femme comme les autres*. Expression typique de l'époque actuelle : on veut la proximité, l'égalité et l'indistinction des sexes, comme si chacun était l'autre, dans la confusion du tous pareils.

La société, tellement fascinée par elle-même, se regarde dans un miroir brisé et éclaté par l'absence d'altérité. Et lorsque la ressemblance n'est pas au rendez-vous, on casse, on brise parce que reconnaître la différence devient dès lors inacceptable. La mode, c'est d'enfermer l'autre dans la représentation de soi pour le faire exister dans le prolongement de sa propre image. Cette déconstruction, sous l'influence de l'individualisme, s'inscrit dans une histoire où les événements de Mai 68 ont leur part, qui ont contribué, en l'espace de trente ans, à une implosion continue du lien social et à l'éparpillement de l'individu.

Mai 68, c'est la négation du père

La relation homme-femme, le couple, la famille, l'éducation, la sexualité (comme jouissance et comme procréation), sont autant de réalités qui se sont défaites dans l'après-coup de Mai 68. Le contestataire voulait « se libérer ». La dictature des mots, depuis, s'est imposée, et la plupart des médiations institutionnelles et symboliques ont été niées. Le marxisme a parallèlement

forgé un modèle de pensée totalitaire. Si, autrefois, il fallait nier l'autre pour être soi, désormais il faudrait être comme l'autre pour être soi. Être à l'identique, en tribu, et non pas relié socialement à l'ensemble du groupe. En fait, Mai 68 a inauguré une vision magique de la parole et de la pensée à l'image de ce qu'imagine l'enfant : il suffit de parler pour que le projet se réalise de lui-même ou que tel problème se résolve sans avoir à intervenir.

En niant les fonctions symboliques qui lui permettent de se relier socialement aux autres, l'individu s'est progressivement désocialisé, et donc désinstitutionnalisé. Faute de savoir comment devenir un être sociable, il en appelle aujourd'hui à la solidarité et préfère être assisté, voire déresponsabilisé, par le maternage social qui se met en place, quitte à se présenter comme une simple victime de la société. Je l'avais montré dans *Interminables Adolescences*, en parlant de la « société adolescentique » qui s'est mise en place depuis la fracture de Mai 68. L'individu ne souhaite pas sortir de l'enfance, qui est propice à toutes les conduites de dépendance, et les adultes eux-mêmes ne manifestent pas toujours leur volonté de favoriser la maturation des jeunes. Quant aux postadolescents (les 25-30 ans et parfois au-delà), ils ont du mal à quitter les attitudes inhérentes à l'adolescence.

En Mai 68, il fallait refuser l'héritage et, partant, renier la fonction paternelle qui permet pourtant de résoudre le complexe d'Œdipe et de se différencier de la mère et, par là, accepter la réalité. L'adolescent contestataire de Mai 68, en se croyant dans un univers sans limites ni contraintes, a joué l'Idéal du Moi de la mère contre celui du père. La haine du père s'est traduite à travers la formule : « Les ennemis de mon père sont mes amis. » Mais lorsque l'Œdipe n'est pas intégré, et que la relation avec le père reste conflictuelle, tout en étant inconsciente, l'individu demeure incapable d'une relation objectale aussi bien avec l'autre qu'avec son propre Moi. Ce refus du père a du même coup favorisé un Moi Idéal, et donc narcissique, où le sujet se prend pour la référence de tout. Ce à quoi nous devons la naissance de la philosophie de *l'homme-Dieu*¹ : la réalité et les autres ne comptent pas. C'est en vain qu'on prétend compenser cette négation par l'humanitaire qui est une

1. Selon l'expression de Luc Ferry (*L'Homme-Dieu ou Le Sens de la vie*, Grasset, 1995).

façon de se racheter de l'évitement du père en se retrouvant frère. Car on oublie ainsi qu'une fraternité qui ne dépend pas d'une filiation, et donc d'un couple parental où le père est présent et reconnu, n'est pas fraternelle. La contestation et le refus du père marginalisent et excluent du lien social et les fratries qui se constituent ne sont que des communautés horizontales fondées sur des tendances psychiques et partielles. Ainsi, plus on parle de « communautés », qu'elles soient sexuelles, toxico-maniaques, corporelles, musicales, etc., plus on souligne l'éclatement du lien social.

Certes, la négation des différences n'est pas nouvelle, mais ce qui est inquiétant, c'est que, depuis les années soixante, ce communautarisme nouvelle manière s'est considérablement développé. En multipliant des groupes minoritaires à travers des fictions identitaires, notre société donne l'illusion de tolérer la différence alors qu'elle est dans la négation de cette dernière.

En se retirant de l'investissement œdipien, l'individu ne saisit de façon narcissique que ce qui lui ressemble. Cette impasse conduit le sujet indifférencié à rechercher son clone (un grand magasin a proposé de fabriquer une poupée à la ressemblance des petites filles qui le souhaitaient, à partir de leur photo...). L'individu solitaire, sans filiation, sans tradition et sans possibilité de s'inscrire dans une histoire se vit dans l'immédiat, sans se soucier des conséquences, sur les autres et la société, de ses faits et gestes. Privé de paternité, il n'a pas de vie devant soi, et l'avenir est bouché si, à son tour, il n'accepte pas d'exercer la fonction paternelle. C'est alors que la société se trouve confrontée à la violence de ses enfants. Au troisième siècle avant Jésus-Christ, Platon évoquait déjà ce problème : « Lorsque les pères s'habituent à laisser faire leurs enfants, lorsque les maîtres tremblent devant leurs élèves, et préfèrent les flatter, lorsque finalement les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent plus, au-dessus d'eux, l'autorité de rien et de personne, alors c'est là, en toute beauté, et en toute jeunesse, le début de la tyrannie. ² »

Une des conséquences de Mai 68 a été d'imposer à la société des modèles adolescents : du rapport à l'autorité (évitement du père), à la loi (elle ne serait que subjective et surtout pas objective, comme à travers l'Œdipe), à l'institutionnel (il n'est pas possible de s'engager dans le temps, il faut jouer l'individu contre l'insti-

2. *La République.*

tution), à la famille (réduite à la fonction maternelle), à la réalité (au service de l'individu), à la sexualité (où le sujet devient son propre objet de désir). La confusion a touché le domaine spirituel. Influencée par le *New Age*, la religion a rêvé de syncrétisme, empruntant ici et là, comme si les différentes conceptions de Dieu se valaient et n'engageaient pas des conceptions différentes de l'homme. Bref, en l'espace de trente ans, toutes ces tendances se sont imposées, ont parfois infiltré les lois et ont contribué à organiser la société sur la base de la confusion et de l'immaturité.

Le couple, la sexualité, la famille, l'éducation et le cadre symbolique de la société sont particulièrement atteints dans ce monde indifférencié. Les exemples ne manquent pas et c'est bien à partir des détails de la vie quotidienne que se trahit l'implicite qui structure nos comportements.

« **Toi, tu es Moi !** »

Lorsqu'elle est uniquement fondée sur les sentiments, c'est-à-dire qu'elle ne dispose pas d'autres perspectives pour s'inscrire dans l'histoire, la relation de couple est fragile, voire dangereuse, pour la famille comme pour les enfants qu'elle met en péril. La représentation actuelle du couple, qui vise essentiellement à chercher et cultiver individuellement des satisfactions narcissiques, ne favorise pas la relation à l'autre. Le couple ne peut pas être le lieu où chacun recherche son bonheur pour soi sans tenir compte de la présence de son partenaire ni de la dimension relationnelle dans laquelle le couple est engagé. Avec de tels a priori, il est facile de comprendre que rien ne puisse tenir et que les divorces augmentent.

Le couple actuel se contemple dans un miroir où toutes les différences sont abolies sous le prétexte qu'il faut éprouver des sentiments identiques. Or, si le sentiment favorise un lien, c'est un lien fusionnel qui ne se transforme en relation qu'à condition de maintenir une distance, une séparation et une différence, lesquelles sont nécessaires à l'amour. Faute de ce processus, l'homme se confond avec la femme qui, elle, se veut la réplique à l'identique de l'autre : rien ne manquant à l'un ni à l'autre, ils sont interchangeables, étant même père et mère en même temps, comme le laissent supposer quelques clichés à la mode. Mais lorsque la ressemblance sentimentale vient à faillir, et que l'autre

se révèle pour lui-même, les partenaires sont perdus et ne savent pas comment traiter l'irruption de cette altérité autrement qu'en se disant qu'ils se sont trompés ou que leurs chemins divergent. Le partenaire ne répond plus « aux exigences de la construction de soi » et, dans ces conditions, mieux vaut en finir. La rupture intervient alors, fût-ce par souci de l'autre : « Je ne vais pas continuer à te faire souffrir, tu peux reprendre ta liberté » ou par authenticité : « Je n'ai plus de sentiments pour toi ». En fait, ce souci de l'autre et cette authenticité sont autant de cache-misère qui masquent mal l'absence d'élaboration de vies affectives, encore œdipiennes, qui ne dépassent pas le narcissisme d'auto-conservation de l'adolescence. Dans une telle économie affective, l'individu ne supporte que des relations d'étayage qui ne réunissent pas les conditions de l'amour, lequel n'est possible que dans la dissymétrie. Que devient alors l'enfant pour qui parentalité rimait jusque-là avec conjugalité ?

L'enfant au miroir de l'adulte

L'enfant contemporain n'échappe pas à cette vague de l'indifférencié. Désormais attendu comme un clone psychique de l'adulte, il est programmé, sélectionné, son existence ne dépendant que d'un « projet parental ». Ainsi, prétend-on, sera-t-il mieux aimé que les autres enfants autrefois appelés à la vie, mieux assuré aussi d'une vie plus épanouie et plus réussie... L'expérience montre qu'il n'en est rien et que jamais autant qu'aujourd'hui les enfants n'ont été les prisonniers des intrigues psychiques de leurs géniteurs. Pour certains adultes, le devoir de les éduquer n'est plus même une priorité. Une conception de l'enfant purement instrumentale se répand peu à peu dans notre société, validée par les techniques médicales et par un discours qui refuse de s'interroger sur la pertinence des pratiques eugénistes actuelles. À ce sujet, il est révélateur que les comités d'éthique soient placés sous le pouvoir des scientifiques... Quelle est l'exacte place de l'enfant dans le projet des parents, quelle relation éducative mettre en place ? Ce sont des questions qu'il nous faudra ici aborder longuement. Le phénomène des mères porteuses, le don des ovocytes et des spermatozoïdes, voire leur commerce, et le clonage humain, toutes ces possibilités qui valorisent le désir de l'enfant à tout prix, et d'un enfant sélectionné,

à sa ressemblance, ne disent-elles pas aussi la négation de la fécondation naturelle et le mépris de la vie humaine ? La dissociation entre sexualité et procréation, permise par les méthodes contraceptives et abortives, enferme la reproduction humaine dans une vision purement narcissique. L'enfant, véritable miraculé du système, est devenu l'otage de l'adulte qui se mire dans celui qu'il veut à sa ressemblance mais qu'il ne reconnaît pas pour lui-même. Retenu dans cette intrigue, l'enfant apparaît sans sexe puisqu'il ne peut pas être séparé de l'adulte qui le conçoit à son image.

Babel se reconstruit

Signe des temps, un des leaders des couches pour bébé, qui vendait jusqu'à présent des couches bleues pour les garçons et roses pour les filles, vient de mettre sur le marché un produit unisexe. Le bébé n'a plus de sexe, en effet, et ce « gommage » du sexe de l'enfant, qui le laisse ainsi dans l'indifférencié, rejoint le déni de la différence des sexes qui est une des caractéristiques de l'époque actuelle.

L'histoire montre que les sociétés vivent mal la dualité des sexes. Mais actuellement, tout se passe comme si cette différence n'existait plus et qu'à la place de la symbolique de la différence des sexes, que l'on ne parvient plus à signifier, ni à symboliser socialement, se substituait l'homosexualité dans les représentations sociales. La question se pose néanmoins de savoir de qui et de quelle parole dépend le devenir sexuel de l'individu, lequel, à la naissance, est inachevé et sans choix d'objet prédéterminé. Nous le montrerons, c'est à la fonction paternelle que revient cette tâche, puisque celle de la mère ne peut que retenir dans la ressemblance.

Le père est justement celui qui signifie la différence, l'individualité sexuée de chacun, celui qui fonde le sens de l'altérité.

Comme l'avait déjà souligné G. Devereux³, nous assistons dans nos sociétés à la dépréciation du mâle, de l'homme, du père : ce qui entraîne, du même coup, la dépréciation de tous les produits de l'évolution, y compris la culture, le langage et la condition humaine tout court. Aux États-Unis, la mode du *politically correct* veut qu'on désigne les hommes et les femmes sans

3. *De l'Angoisse à la méthode*, Aubier, 1994.

mentionner leur sexe, puisque les mots qui font références au sexe d'un individu sont considérés comme un signe de discrimination. Pourtant, le genre grammatical féminin-masculin ne se confond pas avec le genre sexuel des hommes et des femmes, de la même façon que l'appellation des titres et rôles sociaux ne se confond pas avec la personne sexuée qui les exerce. C'est bien la tour de Babel qui se reconstruit lorsque nous ne savons plus vivre avec la différence des sexes : la communication devient dissonante et l'opposition précédipienne et pubertaire des sexes réapparaît sous une forme agressive. Dans ce cas, le seul fait d'être désigné comme homme ou comme femme, voire d'utiliser le langage au masculin ou au féminin, suscite un complexe d'infériorité. Lorsque ce complexe psychique est traduit en termes de réalité sur la scène sociale, on ne sait plus de quoi l'on parle et, chaque fois que ce transfert d'un champ à l'autre se produit, la désymbolisation et la déliaison sociale sont à craindre.

La différence est interdite : et c'est en premier lieu la fonction paternelle, celle qui signifie la séparation et qui fait exister de façon autonome et fonctionner le sens de l'altérité, qui est niée. D'où la question : que devient le père dans la société actuelle ? S'il est ignoré, l'éducation et la transmission n'ont plus à intervenir, et chacun devient son propre producteur. Quels sont les enjeux de la crise de l'éducation actuelle ? Si l'individu ne parvient pas à se différencier, est-il possible qu'il occupe son espace intérieur pour être vraiment soi ? C'est dans ce terreau que les problèmes de l'intériorité viennent trouver une illusoire réponse dans la toxicomanie. La sexualité est elle-même atteinte, perd sa dimension relationnelle et devient de plus en plus narcissique. Quels sont les modèles actuels qui dominent dans les représentations sociales et quels sont les problèmes sexuels auxquels nous sommes confrontés ? Nous verrons que l'indistinction sexuelle qui prévaut aujourd'hui se manifeste par la valorisation de la bisexualité et de l'homosexualité. La question reste de savoir s'il convient de légitimer socialement l'homosexualité et de l'inscrire dans la loi, sous la forme d'un contrat d'union ou d'un pacte. Chacun reste libre de vivre comme il le souhaite ou comme il le peut, mais il ne faut pas confondre, comme on le fait très souvent, la question individuelle de l'homosexualité et la question sociale. S'il convient de respecter et d'accepter les personnes qui se vivent ainsi, c'est un tout autre débat que de l'inscrire dans le

droit. Le fonctionnement et la régulation de la société dépendent d'abord des différentes significations anthropologiques à partir desquelles elle s'est construite ; ils ne peuvent pas être réduits à une question de droits. Enfin, stade ultime de cette crise de la fonction paternelle, l'éclatement des relations débouche sur la violence ; une violence des plus primaires qui s'affirme d'autant que plus rien ne relie l'individu à la vie et à la société.

Nous allons aborder ces différentes questions à partir des représentations sociales et des discours qui circulent actuellement. Il ne sera pas d'abord question d'événements en tant que tels mais de ce qui les provoque et les interprète. Nous sommes confrontés à un retour du refoulé et à des régressions que j'avais déjà commencé à étudier dans mes précédents ouvrages. Ce livre s'inscrit dans leur suite et prolonge des thèmes déjà abordés par ailleurs. Il vient confirmer un processus d'éparpillement des psychologies et de fragmentations des tendances dans une société qui ne sait pas ce qu'elle veut ni dans quel sens elle pense se construire. En attendant, nous nous donnons l'illusion de profiter de l'immédiat, mais nous avons perdu toute conscience historique. Des révisions profondes sont à engager, dont nous savons dans quelles perspectives elles devront se réaliser. Mais peuvent-elles être acceptées sans douleur et sans qu'on en passe par une crise et une refondation dans la violence ? Des signes prémonitoires affleurent, cet ouvrage voudrait essayer de les nommer et de les situer. Lorsque l'on accepte de regarder honnêtement en face les questions qui se posent et qu'on les nomme, on devient réaliste et capable de savoir comment agir.

Chapitre 1

PÈRE ESCAMOTÉ, FAMILLE DÉSTABILISÉE

Éclatement de la famille, absence du père : voilà les mots qui, sans aucun doute, reviendraient le plus souvent chez n'importe lequel de nos contemporains si on lui demandait quels sont les traits les plus caractéristiques de la famille actuelle. Deux problèmes qui, parce qu'ils engagent la famille, engagent du même coup l'enfant, car, lorsqu'il est question de la fameuse « perte des repères », il est bien le premier concerné. L'éducation en général, et la vie familiale plus particulièrement, détermine, très clairement, le comportement futur de tout individu. Il n'est par conséquent pas étonnant que le psychanalyste entende souvent ses patients lui parler de leurs relations familiales. Ils évoquent surtout l'expérience subjective qu'ils ont vécue de leur père et de leur mère, ainsi que de leurs frères et sœurs, toutes personnalités à partir desquelles ils se sont construits. En effet, pour un enfant, la vie familiale entre père et mère est le fondement du réel et le lieu où se construit la façon dont il engagera plus tard son lien social. Il est donc nécessaire de revenir sur ce moment fondateur dès lors qu'un individu éprouve des difficultés pour vivre.

Beaucoup se plaignent de l'absence du père et les journaux, à travers leurs titres, se font souvent l'écho de cette absence, voire de cette disparition. Les pères pourront alors s'interroger à juste raison sur cette crainte exprimée dans la société de les voir disparaître alors qu'en réalité ils sont bien physiquement présents et se démènent tant bien que mal avec la réalité. Nous le verrons, le problème ne se pose pas en ces termes. Les pères continuent effectivement d'être présents, mais c'est surtout la fonction paternelle qui a été dévalorisée, la société n'acceptant plus de faire fonctionner cette dimension symbolique.

L'absence de la fonction paternelle, dont nous faisons le constat depuis plusieurs années, a des conséquences sur la structuration psychique et sociale des individus : fragilisation de l'image masculine qui ne peut pas se former en dehors de la symbolique paternelle, troubles de la filiation, accroissement des conduites addictives, perte du sens des limites (toxicomanie, boulimie/anorexie, pratiques sexuelles réactionnelles), mais surtout difficultés à se mettre en œuvre dans la réalité et à se socialiser, c'est-à-dire à s'institutionnaliser, à acquérir une conscience historique, enfin à développer un lien social. La symbolique paternelle est en effet du côté de l'histoire là où la symbolique maternelle est du côté de l'instant infini.

Alors, qu'en est-il de l'état de la famille ? Le père est-il définitivement exclu de la scène familiale et sociale, ou doit-il encore chercher à assumer le rôle qui a toujours été le sien, dans une société que le féminin envahit ? Voilà les questions auxquelles nous allons chercher à répondre dans notre étude sur les conditions actuelles de la vie familiale, en essayant toujours de garder au centre de nos réflexions l'enfant, pour qui la vie de famille sera déterminante.

La plainte familiale

Le premier constat que l'on peut faire, si l'on observe l'état de la famille dans nos sociétés, est celui du retrait des adultes vis-à-vis de la relation éducative. Dans nos sociétés prévaut un tel discours de déresponsabilisation que ses effets s'en ressentent dans tous les domaines de la vie familiale contemporaine, les adultes assumant de plus en plus difficilement le rôle qui leur est dévolu, c'est-à-dire éduquer et transmettre. Mais la famille est aussi un lieu d'expérience où s'éveillent la vie psychique et la façon toute singulière à chacun de ressentir les autres. Bien entendu, il y a des situations qui sont objectivement perturbantes pour les enfants. Mais je voudrais surtout insister sur la façon dont chacun peut ressentir et se figurer son expérience familiale.

Le discours et le vécu

De l'expérience familiale naissent des conflits psychiques et des représentations qui forgent une certaine conception à la fois de soi et de l'existence. Mais les représentations que l'individu a élaborées sont, la plupart du temps, l'expression de ce qu'il a ressenti dans son expérience familiale plutôt que la seule traduction de faits objectifs. Il y a ainsi un décalage entre ce qui s'est passé réellement (dans l'histoire de l'individu) et la façon dont l'enfant ou l'adolescent a pu interpréter un fait en fonction de ses attentes et de ses frustrations affectives. Ce même écart s'observera chez l'adulte dont on s'aperçoit qu'il a reconstruit images parentales, relations familiales et événements en fonction de ses propres intrigues subjectives. Un événement, une parole, un geste prendront de l'importance et acquérir une coloration singulière aux yeux de l'individu alors que, pris en eux-mêmes, par les autres membres de la famille, ils dénotent une situation banale. Combien d'adolescents et d'adultes reprochent à leurs parents ou à leurs éducateurs des attitudes et des manques qui sont, en fait, le révélateur de leurs conflits internes... La projection de ces conflits sur la scène familiale ou sociale provoque des incompréhensions, des malentendus et des fractures relationnelles, parfois irréparables. Ainsi, de nombreux adultes prennent conscience sur le tard, entre trente-cinq et quarante ans, de leur errance pendant l'adolescence (toxicomanie, délinquance, vol et marginalité) et finissent par en faire le procès à leurs éducateurs, voire à leurs parents, comme s'ils ne parvenaient pas à assumer et à intégrer leur propre échec et se refusaient à considérer la cause de leurs tourments à l'intérieur d'eux-mêmes.

Ces adultes, une fois devenus parents, auront tendance à adopter des attitudes rigides vis-à-vis de leurs enfants, comme pour tenter de se « récupérer ». Mais l'enfant perçoit inconsciemment le contenu psychologique de la relation, à travers laquelle il reçoit surtout un message réactionnel, destiné à colmater une incertitude. Le fonctionnement de ces parents se traduit par des comportements bien connus : les relations sont strictes avec les enfants alors que le reste de la vie de famille est relativement désorganisé ; ainsi, le rapport au temps n'est pas maîtrisé. L'enfant est sans cesse renvoyé à lui-même au nom de la trop fameuse formule « C'est ton problème ! ». De telles personnalités resteront conflictuelles et s'en prendront à tout le

monde tant qu'elles n'auront pas réussi à s'affranchir de leurs problèmes infantiles.

À entendre leurs plaintes, c'est la pièce de la victime et du persécuteur qui se joue, syndrome que l'on retrouve parfois derrière la représentation imaginaire que se fait l'enfant des « mauvais parents ». Mais si, dans le cadre de la psychothérapie, le praticien travaille avec le ressenti de son patient, sans avoir à intervenir sur la réalité des événements rapportés, il ne doit pas être dupe des ambiguïtés du discours. En recevant des parents d'adolescents ou d'adultes toxicomanes, l'on mesure régulièrement l'étendue qui existe entre la façon dont chacun présente et vit la situation.

Autre exemple de cette « réinterprétation » du passé : la valorisation de certains souvenirs, qui restent présents à la conscience de façon insistante, repose sur le mécanisme du souvenir-écran. Il s'agit le plus souvent d'un souvenir auquel le sujet donne une ampleur démesurée alors que, dans le même temps, il est capable « d'oublier » d'autres souvenirs, sans doute plus significatifs, pour comprendre ce qu'il est devenu et ce qu'il exprime au présent. Il cherche ainsi à occulter des événements dans lesquels il s'est impliqué, quitte à les reprocher aux autres. Le souvenir-écran a donc une fonction de support masquant des expériences refoulées ou des désirs irréalisables que l'individu croit avoir vécus. C'est pourquoi, lorsque le sujet parle de lui, de ses parents, de ses frères et sœurs, de son enfance et de son éducation, il convient de savoir de quel lieu il parle : de son imaginaire, de ses reconstructions mentales ou d'événements réels ? Le ressenti individuel est l'expression de la vérité subjective de chacun, qui doit être confrontée à la réalité.

Qui fait quoi ?

Le passé familial peut être chargé de souffrances et de manques graves. Mais, même quand on s'en tient à des situations « normales », des problèmes existent, issus en grande partie du manque de cohérence de parents qui ne se situent pas en adultes, adoptant des conduites réactionnelles dans lesquelles ils peuvent entraîner leurs enfants.

De nombreux jeunes adultes se plaignent ainsi, actuellement, de la génération de leurs parents soixante-huitards. Ils ont tendance à les dévaloriser, se souvenant de soirées entre amis où leurs parents fumaient du cannabis, se disputaient comme des

« gamins » ou s'enfermaient dans des conversations interminables sur leurs états d'âme. Ces jeunes adultes ont aujourd'hui le sentiment que leurs parents n'étaient finalement pas différents de la majorité des adolescents : c'est ainsi qu'ils se plaignent d'eux, de la société, d'ennui existentiel, comme on se plaint de ses parents, parce que l'on ne parvient pas à s'assumer dans la réalité. C'est ce qu'exprime Virginie, vingt-quatre ans : « Mes parents n'ont pas d'avance sur nous comme aînés. Ils découvrent les réalités et les problèmes en même temps que nous. On doit faire le chemin pour eux. »

Cette indifférenciation entre les adultes et leurs enfants, caractéristique de l'époque actuelle, peut donner l'impression d'une meilleure communication entre générations, mais ne représente pas pour autant une relation structurante pour l'enfant. Sous l'influence du nivellement médiatique, nous confondons en effet communication et relation ; pourtant, l'une ne favorise pas nécessairement l'autre. Établir une communication pour faire passer un message est une chose, autre chose est de construire quotidiennement une relation qui tienne compte des besoins de l'enfant et des nécessités de l'adulte, mais aussi des règles et des lois de la vie. Il n'y a pas d'égalité psychique entre adulte et enfant. Les enfants d'aujourd'hui sont d'ailleurs obligés de le rappeler aux adultes quand ils soulignent qu'ils sont encore trop petits pour faire face à certaines situations ou décisions.

Cette immaturité des adultes est une des raisons expliquant les difficultés auxquelles est confrontée la famille contemporaine. La famille représente encore en effet dans les sondages la valeur nommée en premier, preuve des multiples attentes qu'elle suscite. Pourtant, elle semble bien malmenée à notre époque, et connaît des problèmes qui, loin d'être toujours traités, sont parfois niés, tout comme les conséquences qu'ils peuvent avoir sur le développement de l'enfant.

La famille fragilisée

Les ruptures

La famille sera-t-elle à l'avenir encore suffisamment sécurisante pour être un lieu privilégié où s'édifie la vie conjugale et parentale et qui favorise l'éducation de l'enfant ? Telle est la question que nous pouvons nous poser en constatant l'augmen-

tation de certains chiffres qui sont le signe d'une grande instabilité. En France, un mariage sur trois aboutit à un divorce, 30 % des enfants naissent hors mariage, sur près de 730 000 naissances par an, on compte plus de 180 000 avortements. Ces comportements, qui pèsent lourd sur une société, peuvent entretenir un sentiment d'insécurité au point de faire douter l'individu non seulement de l'avenir de la famille, mais aussi de son avenir personnel.

Néanmoins, tout en prenant la mesure de ces nouvelles pratiques qui se sont surtout affirmées en l'espace de trente ans, il ne faut pas oublier que la majorité des couples se marient, que 70 % des enfants naissent au sein de couples mariés et que pour 1 700 000 couples concubins, 1 490 000 de relations monoparentales, 1 512 000 de familles recomposées, près de 11 millions de couples sont mariés ! Ces chiffres sont impressionnants mais nous sommes dans une époque qui a tendance à nier les phénomènes majoritaires pour mettre en valeur les pratiques minoritaires dans tous les domaines de la vie sociale. Nous finissons par modéliser les représentations collectives et retenir ces situations, plutôt problématiques, comme une perspective d'avenir.

Demeure la question : pourquoi les ruptures ?

L'instabilité croissante des liens familiaux témoigne avant tout de difficultés à s'insérer dans l'existence : on ne sait plus traiter les crises autrement qu'à travers des comportements de rupture. Le moindre problème ou l'accumulation de ressentiments et de questions laissées dans l'ombre semblent ne pouvoir se résoudre que par une séparation. La loi de 1974 sur le divorce par consentement mutuel a des effets pervers. Elle influence les comportements dans la mesure où, maintenant, elle laisse entendre qu'en cas de difficultés il suffit de divorcer sans que les individus aient la possibilité ou les moyens de comprendre ce qui se passe dans leur vie. L'augmentation constante des divorces pose d'abord un problème de société et n'est pas le reflet uniquement d'une erreur de choix des partenaires ou d'une évolution divergente des personnalités. La loi, les modes de vie et la représentation du couple sentimental que nous avons actuellement créent les conditions objectives pour accélérer les ruptures. C'est ce qui explique l'encombrement des tribunaux, et le problème ne se réglera pas grâce à un divorce civil prononcé à la sauvette. Des problèmes qui ne sont pas perçus au moment de la séparation risquent d'apparaître plus tard et de compliquer davantage les

relations entre les partenaires. Les psychologies superficielles et l'affectivité à fleur de peau et non élaborée font que les individus la plupart du temps ne savent pas traiter les difficultés qu'ils rencontrent. Il manque en effet à bon nombre de nos contemporains une réflexion psychologique qui les rende capables de surmonter les différentes crises de la vie conjugale et familiale qu'ils seront naturellement amenés à connaître. Certains s'enferment dans l'ennui existentiel pendant que d'autres se rabattent sur des stratégies de la rupture, de la cassure. On peut aller jusqu'à dire que ce besoin de désunion traduit une dominante psychotique de la psychologie contemporaine. Expliquons-nous. Nous entendons souvent parler de fracture sociale pour désigner des écarts sociologiques à l'intérieur même de la population. Cette notion peut avoir sa pertinence mais je lui préfère celle de déliaison sociale, que j'ai déjà utilisée, et qui rend mieux compte du climat de rupture du lien social qui règne actuellement. Il ne s'agit plus pour l'individu, lorsqu'il se retrouve face à un conflit, une difficulté ou une crise, d'essayer de traiter le problème en question ; mieux vaut casser, agresser les autres de plus en plus intimement, s'imposer de façon très primaire. La fracture sociale, dont on parle tant, au point d'ailleurs de lui faire recouvrir une réalité des plus floues, apparaît davantage comme une conséquence de cet état d'esprit de « casseur de lien » que comme une cause. En d'autres termes, la pulsion de mort serait plus active dans les psychologies que la pulsion de vie, celle d'Éros qui cherche à faire des alliances de vie et qui trouve son plaisir en construisant plutôt qu'en détruisant. Acquiescer à cette morbidité revient à s'enfermer dans sa propre impuissance à agir sur les réalités et à ne pas voir les problèmes qui se posent. L'homme réaliste et confiant est celui qui accepte d'affronter les interrogations de la vie pour les traiter et, de ce fait, vivre mieux.

Il faut se garder cependant de tomber dans le piège consistant à croire, naïvement, que les problèmes et les crises de la vie conjugale et familiale peuvent se régler grâce au seul sentiment amoureux. L'amour – au sens objectal du terme – n'est pas d'abord un sentiment, c'est avant tout le désir de construire une relation commune qui s'inscrive dans la durée. Les sentiments, si nobles soient-ils, sont un des éléments de la relation amoureuse, mais à eux seuls ils ne la définissent pas. Ainsi sont confondues la relation d'attachement, la relation sentimentale, la séduction sexuelle avec la relation amoureuse. Les sentiments n'ont

pas leur sens en eux-mêmes, ils sont relatifs à la nature de la relation et dépendent aussi d'un projet de vie au sein duquel ils prennent sens.

L'immaturation des partenaires amoureux est une autre des grandes raisons de rupture. Les exigences affectives sont telles qu'elles demandent en effet une capacité à réfléchir sur sa personnalité et sur son histoire personnelle, à identifier ses sentiments et ses désirs, à discerner les signes qui authentifient une relation amoureuse. Une telle attitude demande d'avoir des ressources intérieures que la plupart n'ont pas toujours, ce qui les laisse démunis face à ces attentes légitimes. Or l'éducation contemporaine n'a que peu le souci de cet apprentissage : l'intériorité. De plus, les modèles affectifs actuels entretiennent l'immaturation, qui valorisent le besoin de se maintenir dans les perpétuels recommencements parce qu'il est difficile de s'inscrire dans une histoire. Le modèle de référence du couple contemporain, celui qui fait les beaux jours des magazines et des visuels publicitaires, est le couple juvénile, lequel est, par définition, incertain et transitoire. Le besoin de s'identifier pour se maintenir – inconsciemment – dans cette affectivité juvénile présente d'ailleurs un autre déni, celui du vieillissement. On observe ainsi que des hommes ou des femmes tombent amoureux de gens bien plus jeunes qu'eux, parfois de l'âge de leurs propres enfants adolescents, et ont d'autant plus l'illusion de commencer une nouvelle vie qu'ils ne savent pas faire face aux années qui passent et qui marquent leur histoire. Cette transgression des générations fait dire à de nombreux jeunes qu'ils ne savent pas où sont les adultes. Nombreux sont les couples qui rencontrent des difficultés au moment où leurs enfants deviennent adolescents et ravivent leur propre adolescence et des questions qui n'ont jamais été traitées. Souvent, au lieu d'en prendre conscience, ils cherchent à les évacuer dans l'agir au point de « retomber en adolescence ». Parfois ils transféreront agressivement ces questions sur d'autres, leurs parents en particulier, auxquels ils reprocheront leur propre immaturité, leurs désirs cachés, leurs échecs et leur impuissance.

Si de nombreux adultes parviennent, heureusement, à se réaliser dans leur vie de couple, d'autres, à la suite d'échecs, perdent le goût de faire des projets à long terme. Ils se contentent de vivre au jour le jour, sans pouvoir faire confiance à une quelconque relation affective. Quant aux enfants, ils vivent les séparations comme des menaces qui minent leur personnalité. Certains sont

ainsi marqués par des troubles de la filiation et, de ce fait, ont les plus grandes difficultés à accepter leur identité sexuelle et à se socialiser. Les enfants pâtissent toujours du divorce de leurs parents. Il ne suffit pas d'expliquer la situation pour que l'enfant accepte de faire le deuil d'une relation familiale dont il a besoin pour construire sa personnalité et découvrir la réalité. Il est naïf de croire qu'il suffit d'expliquer à un enfant que papa et maman se séparent mais que, s'ils ne s'aiment plus, ils continuent de l'aimer lui pour qu'il accepte cette situation. Ces paroles simplistes ne veulent pas dire grand-chose pour l'enfant et font l'impasse sur son irrationalité affective. En effet, pour l'enfant, l'amour de ses parents passe essentiellement par leur relation conjugale, qui signifie la relation parentale. En cas de séparation, et malgré un discours rassurant, l'enfant ne pourra que se dire : « Si vous ne vous aimez plus, alors vous ne pouvez pas m'aimer ! » C'est parce que les parents s'aiment dans leur relation conjugale que l'enfant se sent aimé ; et c'est à partir de cette relation parentale qu'il construit son identité. L'enfant doit finalement organiser sa relation entre le risque d'un amour à symbolique incestueuse et un amour conjugal qui n'existe pas. En cas de divorce, il ne sait plus ce qu'est l'amour parental, lequel, en l'occurrence, n'est plus fondé et risque d'être vécu comme un amour de séduction. Il est donc préférable, dans une séparation, plutôt que de souligner une dimension « amoureuse » qui n'a plus de sens, de dire à un enfant qu'il pourra toujours et en toutes circonstances compter sur son père et sur sa mère, et qu'ils vont continuer à l'aider et à vivre avec lui de nombreux moments.

Les conséquences de la multiplication massive des ruptures ont un coût énorme sur le plan psychologique, social et moral, mais aussi financier et médical. Il est pesant pour les individus mais aussi pour la société, et il faudra bien un jour avoir le courage de le chiffrer et d'en évaluer toutes les conséquences sur le tissu social et sur l'équilibre des individus. Difficultés scolaires, errance de certains adolescents, perte de l'autorité et du crédit des adultes, manque de repères dans l'existence sont autant d'indices d'un dysfonctionnement psychique dû à la séparation des parents. Ces problèmes n'apparaissent pas dans les récentes études qui rendent compte des conséquences du divorce, du concubinage ou de la relation monoparentale. La plupart d'entre elles insistent essentiellement sur la recomposition des relations

et sur les transactions multiples mises en œuvre pour assurer la relation parentale. Elles mettent à la mode des concepts tels que le « démariage », la « démocratie familiale », l'idée que « l'autorité parentale » devrait être accordée au nouveau partenaire du père ou de la mère alors qu'il (ou elle) n'est pas le géniteur, ce même partenaire étant par ailleurs appelé « beau-père » ou « belle-mère », ce qui ne correspond évidemment en rien à la véritable situation relationnelle, car enfin, l'enfant n'est ni le gendre ni la belle-fille de ce nouveau partenaire affectif ! Ce détournement du langage laisse supposer une ressemblance, voire une filiation, qui n'existe pas et sert à masquer une confusion que l'on ne veut pas clarifier.

Ces enquêtes font l'impasse sur l'intersubjectivité et sur le contenu psychique de ce qui est vraiment vécu par les individus. Force est donc de constater que la sociologie de la famille en reste trop souvent à des modes de classement et au simple enregistrement de ce qui se passe actuellement. De sorte que l'on risque de voir s'inscrire dans la loi des situations relationnelles problématiques qui ne sauraient être normatives.

Nous savons bien par ailleurs que l'instabilité du lien conjugal et l'indifférenciation des rôles parentaux sont des facteurs d'une insécurité affective qui pourra apparaître plusieurs années après la séparation parentale. Plus un enfant aura vécu dans la dépendance sécurisante de ses parents, plus vite, devenu adolescent, il se montrera capable de devenir autonome. Pour cette même raison, il faut se méfier des modes qui consistent à vouloir rendre à tout prix les enfants autonomes. L'absence de sécurité peut favoriser ultérieurement des conduites de dépendance telles que la toxicomanie ou les troubles des pratiques alimentaires chez les filles. L'insécurité affective explique aussi en partie pourquoi certains adolescents se précipitent précocement dans des relations de couple. Même s'ils ont bénéficié d'une relation parentale solide, lorsqu'ils découvrent au cours de l'adolescence les modèles affectifs vécus par les autres adultes et valorisés dans les représentations sociales, ils éprouvent inconsciemment une incertitude face à l'immatunité ambiante et cherchent à se rassurer dans des relations plus sentimentales qu'amoureuses. J'ai inventé la notion de « bébé-couple ¹ » pour les définir, car les sentiments et les attachements qu'ils éprou-

1. T. Anatrella, *Interminables Adolescences*, Le Cerf/Cujas, 1988.

vent ne sont pas encore de l'ordre de l'amour au sens objectal ; ils sont plutôt les signes de la recherche de soi à travers l'autre et du besoin d'être soutenu. Ce sont avant tout des relations de « conservation ».

L'insécurité affective qui envahit notre société, c'est aussi l'altération du lien de confiance unissant traditionnellement les partenaires conjugaux entre eux. De plus en plus souvent, en effet, chacun doute de la loyauté de l'autre et hésite, par conséquent, à lui accorder sa confiance. À plus forte raison, la fidélité est aujourd'hui une valeur en hausse et une garantie que chaque partenaire exige de l'autre avant d'accepter la vie commune.

Le mariage dévalorisé

On le sait, la hausse des divorces conduit à une attitude de méfiance vis-à-vis du mariage. Ce phénomène n'est pas nouveau dans l'histoire. Il se manifeste dès qu'on n'arrive plus à faire le lien entre relation amoureuse et mariage. Néanmoins, la question du mariage réapparaît quand se posent des problèmes de parenté ou de filiation qui obligent à réfléchir à la dimension conjugale qui, habituellement, précède celle de la parenté. Pendant des siècles, ce sont les parents qui choisissaient le conjoint et mariaient leurs enfants. Puis, sous l'influence du christianisme, qui a valorisé le sens de l'amour et de l'érotisme dans la relation conjugale, s'opposant en cela au courant stoïcien (nous en parlerons plus loin), les époux ont été libres de se choisir et de s'engager dans le mariage par amour, indépendamment de leurs parents. Si le mariage restait annoncé par les parents, c'étaient les fiancés qui prenaient l'initiative et la liberté de se marier. À ce propos, il n'est pas rare aujourd'hui de voir les enfants annoncer la noce, et donc « autoriser » leurs parents à se marier, comme pour leur faire prendre conscience de la dimension conjugale de leur union. Ici encore, il faut se demander si ce ne sont pas là de trop lourdes tâches et responsabilités que de faire jouer à des enfants un rôle qui – même symbolique – ne leur revient pas, et par lequel ils deviennent les gardiens de l'union matrimoniale. De fait, certains parents sollicitent l'accord de leurs enfants avant de se marier, tout comme, par le passé, le futur gendre allait affronter son beau-père pour lui faire sa demande.

La peur des échecs affectifs et du divorce incline certains à se méfier du mariage cependant que d'autres se demandent quel

rapport peut exister entre les sentiments et la nécessité de se marier. Ils pensent qu'il suffit d'être attaché sentimentalement l'un à l'autre, et qu'il n'est nul besoin de se déclarer socialement ni d'institutionnaliser leur relation affective. Le malentendu vient du fait que l'on confond l'amour et les sentiments. Par la suite, lorsque se développe le désir d'enfant au sein du couple, les partenaires envisagent de se marier – ce qui montre bien, d'ailleurs, que le conjugal et le parental sont encore étroitement associés à l'acte social du mariage. En effet, tant que la relation reste sur un plan uniquement sentimental, la question de l'identité conjugale ne se pose pas : les individus éprouvent du bien-être ensemble et restent sur le registre d'une affectivité première qui s'éprouve sans avoir à s'engager, même s'ils deviennent parents. La relation de couple est vécue comme le lieu où chacun cherche individuellement à trouver ses gratifications affectives. Il ne s'agit pas d'abord de construire ensemble mais de s'éprouver soi-même à travers l'autre. Les sentiments doivent se répondre en écho dans l'absence de toute médiation pour être satisfait. Et si tel n'est pas le cas, alors on se sépare. La sexualité ne parvient pas non plus à acquérir psychologiquement sa dimension sociale et historique. Mais, dès que l'on acquiert une maturité temporelle, le temps ne se réduit plus à l'instantanéité des sentiments : on développe le désir de construire une existence commune qui ne soit pas une simple cohabitation, toujours de l'ordre du provisoire, même lorsque l'on s'y installe. On accède au sens conjugal de la relation pour créer une communauté de vie qui s'inscrit dans le temps et que traverse la parenté. C'est à partir de ce moment-là que se pose le problème du mariage. Cependant, pour institutionnaliser leur union, c'est-à-dire, répétons-le, l'inscrire dans le temps et socialiser leur vie affectivo-sexuelle, les partenaires ont besoin d'avoir la certitude que leur relation va durer. Le manque de confiance en soi et dans ses sentiments, ou le repli de la sexualité dans un registre purement individualiste et intimiste, empêchent de franchir cette étape.

Actuellement, on attend d'être sûr de soi et de l'autre pour se marier là où, dans les années soixante, on affirmait, en se mariant, que le divorce faisait partie du contrat si la relation devait échouer. La désunion était inscrite dans l'union. C'est l'inverse qui se rencontre aujourd'hui ; le divorce n'est pas considéré comme une valeur ou une alternative, mais bien comme un échec dont les jeunes ont vu autour d'eux les nombreux dégâts.

Ils prennent alors leur temps, quand bien même le divorce continue de se banaliser, d'être considéré comme un mode de traitement des difficultés ou des conflits conjugaux. Le divorce fait peur et la société, à tort, le valorise au point d'imaginer qu'il serait bien de le fêter comme le mariage. Il est étonnant, du reste, de constater que la loi protège de moins en moins l'institution du mariage.

En réalité, le rejet du mariage est moins dû à une prévention idéologique qu'à un manque de confiance en soi. Les questions que se posent les partenaires sont : « Ai-je trouvé la personne avec laquelle je peux m'associer, construire une vie commune ? », « Avons-nous suffisamment de points communs et des références communes pour nous entendre ? » Ces questions méritent d'être posées, en effet, car il ne suffit pas d'éprouver des sentiments et de « l'amour » vis-à-vis de l'autre pour que la relation soit possible. Nous avons vu ainsi certains amants faire table rase de toutes références au nom des sentiments, et le payer cher par la suite. Il est important d'avoir des correspondances affectives, d'âge, de milieu, de mentalité, de culture, de religion, du sens de l'éducation, etc. Très souvent, on observe, dans les couples où les deux partenaires ont des convictions ou des origines différentes, que l'un des deux abandonne une dimension importante de son existence avant de s'engager affectivement. Ce renoncement est aussi, dans certains cas, un appauvrissement intellectuel, culturel ou religieux. Nous sommes aujourd'hui plus attentifs à ces aspects car nous savons que la réalité ne peut pas uniquement reposer sur des sentiments, contrairement à ce que l'idéalisme de la libération sexuelle a voulu nous faire croire. D'autres interrogations surgissent parfois : « Serai-je capable d'être fidèle toute ma vie ? Suis-je en mesure d'assumer des responsabilités familiales, d'éduquer des enfants ? » Toutes ces questions traduisent plus un manque de confiance en soi que le rejet du mariage, qui, bien au contraire, est pris au sérieux, eu égard à ces multiples implications. Les sentiments ont tellement été valorisés, depuis les années cinquante, que l'on ne sait plus ce que signifie l'amour : aimer, être aimé et se marier, c'est-à-dire inscrire dans le temps une relation qui ne peut être durable que quand elle se fonde sur un avenir à construire.

Mais d'autres cas de figure, plus classiques d'ailleurs, persistent. De nombreux jeunes ont été obligés de se débrouiller seuls

très tôt, sans le soutien de leurs parents, même s'ils vivaient en leur présence ; d'autres, privés d'image paternelle ou maternelle, ne savent pas comment deux adultes vivent et évoluent affectivement l'un par rapport à l'autre, ni comment un père doit s'occuper d'un enfant. Pour ceux-là, la relation conjugale est au mieux une terre inconnue à découvrir, quand ce n'est pas une illusion. Il n'est pas rare de recevoir en consultation de jeunes adultes, souhaitant se marier, et qui ont besoin de marquer leurs différences par rapport à leurs parents pour être certains de ne pas répéter leurs échecs. D'autres sont paniqués à l'idée d'être pères et veulent tout mettre en œuvre pour ne pas rater l'éducation de leurs enfants. Ni leur éducation ni la société ne leur ont transmis le matériau symbolique nécessaire pour qu'ils puissent assumer leur propre position.

Chez d'autres, la réaction est plus radicale ; certains, par exemple, refusent l'idée même du mariage. Par réaction inconsciente à leurs propres images parentales, ils ne se permettent pas d'accéder au même statut conjugal que leurs parents. Dans une défiance tout œdipienne, ils s'impliquent tellement vis-à-vis du couple parental qu'ils ne peuvent pas créer et déclarer socialement une vie conjugale. Leur refus peut prendre l'allure d'une position idéologique qui leur évitera d'avoir à affronter l'angoisse qui les anime à l'idée de se marier. D'aucuns iront jusqu'à affirmer que se marier entrave la liberté, ou cautionne une forme de société qu'ils n'acceptent pas. Ces positions entretiennent une fiction de modernité qui masque mal des conflits intrapsychiques refoulés. D'autres, inversement, utilisent le mariage pour se prouver à eux-mêmes qu'ils sont « quelqu'un » et s'émanciper de leurs parents. Mais, dans les deux cas, le résultat sera le même, surtout si les individus sont confrontés aux incertitudes de leur identité et au faux *self* qu'ils ont fini par se constituer artificiellement. Ni les uns ni les autres ne seront capables d'accéder affectivement à une dimension conjugale et parentale. Autrement dit, l'acte de se marier n'a rien de magique. Il n'est accomplissant que si la personnalité de chacun est relativement libérée et dégagée du conflit des images parentales, et si le mariage est situé socialement comme un rite ratifiant une relation et une identité nouvelles. Il inscrit dans une histoire, une histoire solidaire avec la société. Le non-mariage est ainsi le signe de la désocialisation de la vie affective, une façon de se mettre en marge, de s'exclure du lien social.

Le retour des « nouvelles » familles

De plus en plus nombreux sont ceux qui prétendent que l'on peut parfaitement dissocier sa vie parentale de sa vie amoureuse, et quitter le père ou la mère de ses enfants pour réaliser une vie sentimentale avec quelqu'un d'autre, sans pour autant se désengager de sa relation parentale, voire en devenant également géniteur dans le nouveau couple. Cette volonté de mettre à distance sa vie amoureuse de sa vie parentale rejoint des modèles que nous avons déjà connus dans l'histoire, en particulier chez les stoïciens. Ce qui resurgit ici n'est rien moins que la polygamie. Sans oser le dire, nous sommes, dans les faits, au sein d'une société qui s'accommode peu à peu de cette tendance. Le législateur s'en est mêlé, qui a introduit de nombreuses confusions dans le droit de la famille, et promulgué des lois qui se contredisent et ne simplifient pas le travail des notaires et des avocats spécialistes des questions familiales. À continuer ainsi, le droit ne sera bientôt plus en mesure de définir la famille. Celle-ci sera livrée à l'appréciation subjective de chacun ; n'importe quelle situation pourra ainsi recevoir le nom de famille. Un nouveau clivage s'introduit dans la psychologie des individus qui ne favorise pas la maturation affective puisqu'on dénie à la fécondité le droit de faire partie intégrante de la sexualité. Il ne faudra pas s'étonner, dans ce contexte, que les adultes qui se repèrent mal dans leur rôle de parents favorisent des conduites de dépendance chez des enfants qui n'ont pas pu s'étayer sur un environnement plus confiant.

C'est la diffusion du modèle de l'union libre qui a donné naissance aux conceptions actuelles que l'on se fait de la vie familiale. Mais pourquoi ne pas reconnaître que ces idées et ces modèles ambiants, en contradiction avec les besoins affectifs mais aussi en marge d'une réflexion anthropologique, sont déstabilisants pour les individus et destructurants pour la société ? Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre avaient beau jeu de prôner la transparence et la liberté pour chacun, ils n'iaient par là même tout engagement et la naissance d'enfant. Cette négation du lien social amoureux exprimait le début de la remise en cause de tous les idéaux à partir desquels le discours amoureux s'était construit.

Mais ce modèle de l'union libre s'inscrit également dans l'histoire de l'évolution de la relation amoureuse, initiée depuis des siècles par le christianisme, et qui s'est réduite à la relation sentimentale au cours des cinquante dernières années. L'échange de partenaires entre Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, dûment contrôlé par cette dernière, puisqu'elle entretenait des relations homosexuelles avec les jeunes femmes destinées à son amant, montre bien le peu de valeur qui était accordé dans ce couple à la dignité et à la qualité de l'autre. Mais ils ont tous deux souffert de cette situation, sans oser reconnaître la jalousie qui les travaillait. Ils ont été « floués », comme l'affirmait Simone de Beauvoir à la fin de sa vie. L'union libre, c'est-à-dire celle qui ne se déclare pas officiellement, n'est en rien plus libre que l'autre. On pourrait parler, à la rigueur, d'union privée.

De l'union libre nous sommes passés à trois conceptions qui coexistent actuellement avec le mariage hétérosexuel monogame, qui fonde la famille sur les liens du sang et de l'alliance conjugale : le concubinage, le mariage provisoire et la relation monoparentale.

Le concubinage

Le concubinage n'est en fait rien d'autre que la cohabitation classique telle qu'on la connaissait déjà dans la Rome antique ; les stoïciens se méfiaient des sentiments associés au mariage car, disaient-ils, ils risquaient de compliquer les relations. Le mariage était un acte civique, contrôlé par la société, fondé sur un contrat, pour concevoir des enfants. Déjà à l'époque, comme l'ont montré les travaux de l'historien Michel Ruche ², le divorce par consentement mutuel existait et le concubinage était donc une relation uniquement définie pour le plaisir, cet état de non-déclaration soustrayant la sexualité à toute dimension sociale. Les romains avaient une conception pessimiste de l'amour, du mariage et de la femme. De la même façon, le concubinage a connu un nouvel essor dans nos sociétés quand on a commencé à douter de l'amour et de la sexualité engagés dans le mariage : la division païenne de la sexualité, entre procréation et plaisir, s'est de nouveau actualisée avec toutes les panes du

2. *Le Moyen Âge en Occident : des barbares à la Renaissance*, Hachette, 1991.

désir sexuel que l'on connaît aujourd'hui et dont j'ai déjà analysé le phénomène par ailleurs. Bien entendu, nous savons qu'il existe de nombreux parents vivant en concubinage, et parfois depuis fort longtemps. Ils constituent *ipso facto* une famille assez semblable à celles dont père et mère sont mariés. Mais le choix de se maintenir en situation de concubinage dit tout de même une défiance : envers la société (celle-ci n'aurait « rien à voir » avec l'histoire personnelle des individus, comme si nous vivions comme autant d'électrons libres) et envers soi (mais la rupture, si elle doit advenir, ne saurait être moins rude pour la raison qu'on n'a pas à divorcer : quand on a longtemps vécu ensemble, qu'on a des enfants en commun, aucune séparation n'est facile à vivre). Ce type de concubinage devient par la force des choses une forme de mariage qui ne dit pas son nom, avec une différence décisive : le passage à la mairie ancre une histoire dans le temps – il y a un « oui » inaugural qui marque un vouloir vivre et durer ensemble – alors que la cohabitation qui se fait toujours « à l'essai », quitte à se prolonger, comme on l'a vu, ne suppose pas cet engagement solennel de l'individu qui choisit en pleine liberté et responsabilité.

Le mariage provisoire

Dans l'un de ses romans ³, Yves Simon suggère que, de même que l'on sera appelé dans le monde moderne à déménager, à voyager et changer de métier plusieurs fois dans une vie (ce qui reste à prouver), on pourrait ne vivre que des relations provisoires et changer de partenaire selon ses états ou son âge. Il reprend d'ailleurs, sans le savoir, une proposition audacieuse de la comtesse de Ségur, qui écrivait en son temps : « Instaurons un mariage quinquennal renouvelable ou non tous les cinq ans. » Mais d'autres ⁴ vont plus loin et proposent d'instaurer ce mariage quinquennal pour le plaisir de changer, tout en évitant les tracasseries administratives du divorce, le cas échéant. Finalement, il s'agit de maintenir une institution qui périclité : si l'on se marie moins, l'on pourrait au moins se marier mieux, quitte à ce que cela soit provisoire. La perte de confiance dans l'idée que l'amour puisse durer entre un homme et une femme participe

3. *La Dérive des sentiments*, Grasset, 1991.

4. P. Georges, « Un quinquennat de mariage », *Le Monde*, mercredi 22 juin 1994, p. 26.

d'un pessimisme déjà connu dans l'histoire et sur lequel le christianisme a dû rebondir à maintes reprises. On l'a déjà rencontré pour l'époque romaine, mais il est récurrent. Ainsi, au XIII^e siècle, le développement de l'amour courtois en est un des signes paradoxaux : que l'on pense par exemple au *Roman de la rose*, qui renoue avec une image pessimiste de la femme et l'idée que le véritable amour ne peut être qu'adultérin, finissant d'ailleurs dans la mort. En langage moderne, on dirait que « le mariage tue l'amour » et qu'il vaut mieux vivre en amants, sans se révéler aux autres.

La relation monoparentale

Cette structure familiale n'est pas non plus inédite dans l'histoire : il est toujours arrivé qu'à la suite d'une maladie ou d'une guerre l'un des parents se retrouve seul avec l'enfant, ou bien qu'une femme vive seule avec son enfant naturel. Mais ce modèle, jadis considéré comme accidentel ou circonstanciel, est désormais recherché pour lui-même et reconnu à égalité avec la famille classique comportant père, mère et enfants. En voulant aider légitimement les mères seules élevant un ou plusieurs enfants, la société en vient à en faire un modèle de vie. Il n'est d'ailleurs pas rare que ces « familles » dites monoparentales bénéficient de privilèges fiscaux et d'une protection sociale bien meilleure que les couples légitimement constitués.

Ces trois tendances, qui réactualisent des pratiques déjà connues, peuvent-elles représenter des modèles de référence susceptibles d'entretenir et d'enrichir le lien social ? Ou bien sont-elles possibles parce qu'elles peuvent se caler sur la relation affective entre un homme et une femme, déclarée publiquement, institutionnalisée et reconnue à travers le mariage ? La question demeure aujourd'hui de savoir quelle institution garantira l'union matrimoniale, dans la mesure où elle ne sera plus la référence et la norme de la société si le législateur reconnaît toutes les formes d'union à parité. Nous le verrons en abordant les problèmes que posent à ce sujet les revendications des homosexuels.

De l'angoisse d'être parent

Dans notre société, on n'a pas seulement peur de se marier, on a peur aussi d'avoir des enfants. Cette angoisse n'est pas nou-

velle, mais elle prend une dimension autre avec le développement de la contraception et de l'avortement.

De très nombreux mythes ont été créés autour de la naissance et ont circulé dans les sociétés primitives pour calmer l'angoisse qui vient de la méconnaissance du processus de procréation mais aussi, et c'est encore vrai aujourd'hui, pour exprimer une résistance vis-à-vis de l'acte fondateur de la procréation et de la parentalité. Quatre raisons peuvent rendre compte de cette résistance.

1. La relation sexuelle, qui donne naissance à une autre génération, réactive la scène primitive, c'est-à-dire d'une part l'acte sexuel qui a présidé à sa propre naissance, et dont chacun est exclu, et d'autre part l'interaction entre le masculin-paternel et le féminin-maternel, à partir duquel chacun a construit son identité sexuelle, mais qui rappelle aussi une unité primordiale supposée. La séparation des sexes est une réalité contre laquelle les hommes ont souvent résisté : dans la mythologie grecque, nous retrouvons ce que l'on appelle maintenant le « complexe de Diane », qui exprime le refus de la condition féminine, et le « complexe d'Ouranos », négation de la condition masculine.

2. L'acte de procréer peut réveiller une rivalité avec ses propres parents au point que certains refusent de le devenir à leur tour. En devenant père ou mère, on prouve que l'on est capable à son tour de s'identifier à ce pouvoir procréateur. Les mobiles inconscients du désir de procréer sont dissemblables selon les sexes. « L'homme est toujours redevable à sa mère de son existence au point de vouloir la gratifier à travers la procréation, disait un psychologue, alors que la femme attend que son père la rende mère. » La femme est donc davantage engagée que l'homme dans une question identitaire. L'homme, en effet, n'éprouve pas ce désir irrésistible de complétude corporelle que l'on rencontre souvent chez les femmes aujourd'hui, et en particulier chez des femmes seules, qui angoissent, entre trente et quarante ans, à l'idée de ne pas avoir d'enfant après avoir vécu une sexualité contraceptive.

3. Le sentiment de toute-puissance qui se dégage de la possibilité de l'acte procréateur – que l'on soit géniteur ou pas – tente de vaincre un aspect du complexe de castration dans la mesure où il serait réservé à ses propres parents qui en interdisent l'accès, du moins dans la pensée infantile. Dans certains mythes ou représentations psychiques, l'enfant à naître doit venir d'ailleurs,

ce qui permet d'éviter la crainte de se considérer comme à l'origine d'une vie et celle d'avoir un désir totalitaire sur l'enfant. Cependant, accéder à ce désir est une façon de consolider son identité sexuelle masculine ou féminine.

4. Donner naissance à un enfant, c'est aussi annoncer sa propre mort et accepter la succession des générations. La jalousie primaire entre parents et enfants du même sexe commence toujours avec cette angoisse de négation : le dernier-né n'est pas d'abord celui qui assure la continuité et donne le sentiment que l'on se survit à travers lui ; il est d'abord l'intrus. Le sentiment de ne pas exister et de ne pas réaliser sa vie chez un adulte à cause de l'enfant-gêneur peut traduire l'angoisse de sa propre finitude.

En faisant la grève des naissances, notre époque tend à développer dans les représentations l'idée que l'enfant pourrait ne pas naître, que les adultes ont un pouvoir de vie et de mort sur lui ou encore qu'il est un « accident », voire un rescapé. Certains individus en viennent à culpabiliser d'exister et se disent qu'ils ne devraient pas être là, renouant ainsi avec le fantasme d'abandon du Petit Poucet. Dès lors, l'identification sexuelle n'est plus possible, et encore moins l'intégration du pouvoir procréateur : dans la mesure où les parents ne sont pas significatifs, l'enfant ne peut en effet s'identifier à eux ; il trouvera donc des modèles de substitution.

Ruptures, peur de se marier, peur d'avoir des enfants : voilà trois problèmes, intimement liés entre eux, auxquels est confrontée la famille contemporaine. Mais le problème omniprésent, sans cesse déploré depuis des années, celui qui peut être considéré à la fois comme l'origine et comme la conséquence de tous ceux que nous venons de mentionner, c'est celui de « l'absence du père ». Ce problème revient sans cesse, comme une plainte, alors que la plupart des hommes-pères, des géniteurs, sont à leur place et ont le souci du bien-être et de l'éducation de leurs enfants, bref, n'ont pas déserté. N'est-ce pas plutôt parce que la fonction paternelle ne s'exerce plus ? Parce que le père est absent des images psychiques ? Ou parce que son rôle, en particulier dans la procréation, est constamment dévalorisé ? De tous ces éléments d'explication, c'est sans doute le premier qui est le plus important. Car, dès que l'on n'accorde plus aucune importance à la place et au rôle symbolique du père, les individus ne sont plus invités à s'engager dans

la recherche de liens, sociaux ou amoureux. Demandons-nous quelles sont les causes de cet effacement progressif de la fonction paternelle.

Qu'est-ce qu'un père ?

Le mot même de « père » ne désigne pas le géniteur, l'individu père, mais ce qui relève de « la fonction paternelle », c'est-à-dire le rôle symbolique qui sera tenu au nom de cette figure. Le père de l'enfant pourra ainsi parler et agir de cette place, mais aussi toute personne vivant auprès de l'enfant. La fonction paternelle permet à l'enfant de s'individualiser en le séparant de la mère. Elle l'oblige à se situer à sa place dans l'ordre de la filiation, entre père et mère, et donc à se confronter à son identité sexuelle. Enfin, cette fonction introduit l'enfant dans la culture et le langage. Dans la mentalité individualiste qui est la nôtre, nombreux sont ceux qui ont du mal à se situer par rapport à un tel rôle symbolique. Ainsi certains parents, il y a quelques années, demandaient à se faire appeler par leur prénom et non par leur titre parental, conduite qui, parmi d'autres, participe de la désymbolisation des psychologies.

« L'image du père » est le résultat d'une alchimie psychique élaborée par l'individu depuis son enfance. Elle se forme à partir de plusieurs éléments : d'abord le père réel, le géniteur, ou encore le père nourricier, celui qui s'occupe de l'enfant ; ensuite le père psychique tel que l'enfant le perçoit et le vit subjectivement, souvent indépendamment, d'ailleurs, de ce qu'est le père réel. Enfin le père imaginaire, chargé d'attentes, de déceptions et de craintes qui sont plus en rapport avec les conflits intrapsychiques de l'individu qu'avec la réalité. Il est bien évident toutefois que l'attitude du père dans la réalité influera sur l'organisation de cette image qui demeure donc essentiellement une image composite.

« Le père réel » est l'homme-géniteur, le parent nourricier, celui dont procède l'enfant, avec lequel il grandit et auprès de qui il trouve matière à identification. L'enfant s'enracine dans cette présence physique du père qui lui donne un sentiment de sécurité et d'altérité, lui permet d'acquérir le sens des limites, l'aidant ainsi à accéder à la symbolique paternelle et à traiter ses « images paternelles ».

De ces trois notions, c'est la fonction paternelle qui se révèle être la plus importante, et c'est elle dont on déplore si souvent l'absence. Elle est en effet indispensable au développement de l'enfant. On met beaucoup en valeur l'importance de la mère. Il est vrai que celle-ci met au monde, qu'elle accepte l'attachement primordial, parasitaire pour ainsi dire, grâce auquel l'enfant peut éveiller ses fonctions. La mère occupe l'espace imaginaire à partir duquel l'enfant se donne l'illusion d'agir sur le monde. Elle est une source de sécurité qui permet de contenir l'angoisse d'abandon. Mais cet univers de la mère et de l'enfant fonctionne comme un monde clos, d'où l'importance de la fonction paternelle : le père a une fonction de séparation, c'est-à-dire de défusionnement, indispensable pour que l'enfant puisse conquérir son autonomie et soit capable de prendre des initiatives, car il occupe une position de tiers, de partenaire de la mère, et non pas de mère bis. Ainsi une femme devient mère quand son enfant procède d'un père. Sinon elle forme un couple avec l'enfant qui empêche ce dernier de devenir autonome, d'accéder aux réalités et à la symbolique du langage.

Le père est celui qui dit non (à l'enfant aussi bien qu'à la mère, du reste, ce qui permet justement de différencier les deux parents), qui introduit de la négativité et qui nomme l'interdit, c'est-à-dire la limite du possible. Le rôle de la fonction paternelle donne son fondement à la loi symbolique de la famille et situe l'enfant à sa place alors qu'il aurait tendance à se prendre pour le phallus de la mère, pour le représentant de sa toute-puissance.

La loi

Le père vient libérer l'enfant du sentiment de toute-puissance qu'il projette sur sa mère, laquelle symbolise pour lui la « pure puissance de don » : elle serait capable de tout donner, jusqu'aux attentes les plus imaginaires. Lorsque la mère ne donne pas, elle frustre l'enfant d'un objet imaginaire, définitivement perdu, car aucun autre ne saurait le remplacer. Peu à peu, l'enfant découvre que sa mère désire « quelque chose » au-delà de lui-même et qu'elle n'a accès à la puissance qu'au travers du père. Elle prépare ainsi la fonction paternelle, car c'est le

père ⁵ qui a la puissance et l'usage légitime du phallus, c'est-à-dire qu'il est en mesure d'interdire à l'enfant sa mère comme objet de ses premières aspirations sexuelles. Autrement dit, l'enfant découvre que ce n'est pas lui qui fait la loi, mais que la loi relève d'une dimension extérieure à lui. Il va donc renoncer à son propre sentiment de puissance pour le tenir d'un autre qui va lui permettre de devenir. Dans la mentalité individualiste et subjective d'aujourd'hui, cette réalité a du mal à être entendue ; on soutient l'idée que l'autorité procède de soi. Cette conception, que l'on retrouve dans la fiction de *l'homme-Dieu*, fabrique des personnes asociales et est une source de violence primaire. Le père donne à l'enfant accès au monde symbolique en se situant entre sa mère et lui ; il lui permet ainsi d'acquiescer son autonomie psychique : en bref, il lui donne la possibilité de se réaliser comme sujet. L'espèce de « matriarcat » social et éducatif dans lequel nous sommes installés – nous y reviendrons plus loin – débouche sur une véritable perte de contact avec la réalité et favorise la formation de psychologies narcissiques, qui peuvent prendre, dans les cas extrêmes, un caractère psychotique et délirant : les sujets se montrent alors incapables de distinguer le virtuel du réel. Cette confusion se retrouve dans les schémas langagiers et corporels des adolescents mais envahit également le roman, la chanson contemporaine et certaines productions cinématographiques.

Dans le meilleur des cas, la mère aime son enfant à travers le père, et le père, à travers le désir qu'il a de son enfant, désire la mère entièrement. La mère tourne l'enfant vers le père et le père signifie à l'enfant qu'il existe pour lui-même. Le père se situe en médiateur, entre l'enfant et la réalité, son rôle étant de l'introduire dans le réel, ce qui favorise l'éveil du rationnel et du sens des relations avec le monde extérieur : la parole va donc primer sur les sens.

La fonction parentale ne s'exerce jamais dans un rapport duel avec l'enfant, mais toujours par le détour d'une demande inconsciente adressée à l'autre parent. L'enfant n'est donc pas dans un rapport duel avec chacun de ses deux parents, mais dans une confrontation à leur désir commun. De là les difficultés rencontrées dans le divorce lorsque les parents veulent imposer une position irréaliste à l'enfant, en lui demandant de s'établir dans

5. G. Poussin, *La Fonction parentale*, Privat, 1993.

un rapport duel avec chacun d'entre eux. L'unité intérieure de l'enfant reste d'autant plus fragile qu'il intériorise la désunion parentale. Cette désunion le met souvent dans une position de réparateur des liens conjugaux de ses parents cependant qu'eux-mêmes veulent organiser une séparation étanche entre eux. Quand la relation n'existe pas, il cherche à la créer, comme cette petite fille de cinq ans qui, vivant seule avec sa mère, lui parle sans cesse des amis de leur entourage avec qui elle pourrait se marier. En voulant marier sa mère, elle exprime le besoin d'introduire le tiers entre l'une et l'autre pour qu'elles deux ne restent pas dans le semblable et ne forment pas un couple égalitaire. Le risque est que l'enfant se croie obligé de devenir le partenaire de l'adulte, ce qui ne l'aide pas à rester dans l'ordre de la filiation. Il veut jouer un rôle de soutien de l'adulte et s'épuise.

L'arbre généalogique

La première tâche de la fonction parentale est de fixer les places respectives du père et de la mère dans l'institution généalogique. Si le père ne parvient pas à se situer comme tel parce qu'il ne parvient pas à traiter son complexe paternel, et s'il en va de même pour la mère avec son complexe maternel, tout le monde risque de se retrouver dans une position d'enfant. C'est la porte ouverte à la confusion des places et des générations qui est « meurtrière » en ce sens qu'elle aboutit à une forme de toute-puissance sans limites. La fonction paternelle est symbolique des limites au titre de son rôle de « séparation ». Elle renvoie au fait d'être castré, c'est-à-dire limité et incomplet dans son corps sexué, barré dans son désir d'être le tout de la mère ou du père. Le père prononce une loi dont l'objet est imaginaire, il intervient en frustrateur. Il est le préféré de la mère. L'enfant accepte cette privation dans le sens où il n'a pas choisi ce qu'il a, et où il le reconnaît. C'est ainsi qu'il pourra accéder à sa place dans la généalogie et trouver un statut qui ne le met pas à égalité avec l'adulte.

La tâche maternelle est donc ici doublement essentielle dans la mesure où, rappelons-le, elle indique qu'il y a un autre qui a précédé et déterminé la place de l'enfant, et que celui-ci résulte ainsi d'un mystère, le désir parental, auquel il n'a pas accès ; en se tournant vers le père, elle signifie aussi à l'enfant qu'elle ne

peut le satisfaire seule ; elle l'introduit de cette façon à l'expérience du manque.

L'identité sexuelle

La différence des sexes incarnée par le père joue par ailleurs un rôle de révélation et de confirmation de l'identité sexuée. La fille comme le garçon ont en effet tendance, au départ, à s'identifier au sexe de la mère, et c'est le père, dans la mesure où il est reconnu par elle, qui va permettre à l'enfant de se situer sexuellement.

Sur cette base se développe l'intégration de l'identité sexuelle, qui est un élément important de l'identité globale : les premiers troubles identitaires sont souvent ceux de l'identité sexuelle. Le sujet s'interroge sur son sexe, l'accepte ou le refuse et va parfois jusqu'à constituer sa problématique sexuelle autour de la certitude de vouloir changer de sexe ou d'orientation sexuelle à partir de l'expérience vécue qu'il a eue de son père et de sa mère. Mais l'enfant se pense également fille ou garçon à travers la façon dont les parents le perçoivent. Les parents doivent reconnaître le sexe que la nature a donné à leur enfant pour que celui-ci puisse véritablement fonder son identité sexuelle. Ainsi le choix d'une identité contraire à l'anatomie montre à quel point l'identification peut être liée au désir parental : l'enfant s'identifie alors au sexe désiré par les parents, même si les parents en question n'en font nullement état et n'en ont pas pleinement conscience.

Le père va être sollicité par toutes les manifestations primitives de la sexualité infantile. La nudité de l'enfant, sa façon de jouer avec son corps et de mettre en valeur certaines zones peuvent réveiller ses pulsions partielles et le gêner par des représentations chargées d'érotisme. Ne voulant pas identifier ce qu'il éprouve, le père pourra développer des défenses et refuser de s'occuper de son enfant, le renvoyant à sa mère. S'il doit lutter lui-même contre des pulsions homosexuelles et pédérastiques, il ne sera pas en mesure d'être attentif aux demandes de l'enfant et restera à distance en se sentant embarrassé par les soins parentaux. Cette gêne ou cette absence paternelle peut être à l'origine d'une certaine confusion dans la constitution d'une identité, notamment sexuelle.

La culture

Le rôle du père intervient habituellement dans la « transmission » des savoirs familiaux, des codes de conduite, des valeurs morales. Mais actuellement cette fonction est plutôt négligée, ce qui ne facilite pas l'accès au réel, la concentration, les opérations logiques et la pensée linéaire. Les enfants de ce siècle sont souvent contraints de se débrouiller dans la solitude. Ils doivent faire face aux réalités, comme des adultes (et à tort on leur laisse entendre que cela est possible), si bien qu'ils ne se donnent plus les moyens de grandir, et comme l'environnement actuel est moins porteur, chacun est renvoyé à sa subjectivité ; tout porte à croire que l'individu devient à lui seul le créateur d'un ordre de références. La famille « traditionnelle » est mise dans une position délicate : lorsqu'elle éduque l'enfant selon des valeurs qui dépassent l'individu, elle s'inscrit en contradiction avec les modèles ambiants. Mais elle joue néanmoins un rôle fondamental dans la mesure où elle permet à l'enfant, dès la petite enfance, la découverte de la loi objective de l'Œdipe. L'enfant se décentre et peut ainsi faire fonctionner la symbolique paternelle.

Le père, investi de ces différentes fonctions, joue donc un rôle primordial dans l'élaboration du psychisme d'un individu. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait toujours été l'objet de récriminations et de reproches, et la cause supposée de bien des problèmes. En effet, d'une part il ne peut correspondre à l'idéalisation que le sujet a construite, d'autre part il est le lieu où se projettent les frustrations que ressent l'individu face au sens de la loi et aux contraintes inhérentes à l'existence. Aussi le père joue-t-il un rôle pivot au sein de la famille et son absence (ou du moins l'absence de la fonction qu'il représente), réelle ou ressentie, est-elle cruciale pour comprendre la crise actuelle de la famille et du développement psychique et social de l'individu. Essayons d'abord d'aller plus loin en montrant pourquoi s'est peu à peu imposée dans notre société cette idée de « l'absence des pères ».

Le père congédié

Représentations collectives du père

Nous vivons dans une société qui a progressivement dévalorisé et rejeté l'image du père. Les individus pères ont du mal à lutter contre cette représentation sociale. En effet, s'ils exercent leur paternité vis-à-vis de leurs enfants et sont capables d'avoir recours à la symbolique paternelle, ils ne peuvent lutter contre le modèle dominant, diffusé par les médias, du père absent, humilié, indigne ou incompetent. Ainsi, dans la plupart des scénarios des séries télévisées, il est présenté comme incapable de se situer dans la relation éducative, de s'occuper des adolescents, encore plus de dire les exigences nécessaires à la vie en société, voire de réprimander quand cela est nécessaire. C'est surtout la relation mère/enfant qui est valorisée et le père croit devoir être une seconde mère pour se faire accepter. Mais il faut également souligner ici que bien des femmes reprochent aux hommes de ne pas jouer leur rôle de père alors que, plus ou moins consciemment, elles se sont arrangées pour ne pas leur laisser la place qui leur revient. La mère écarte ainsi le père, quitte à le culpabiliser dans un processus pervers qui lui permet de conforter son pouvoir et son sentiment de toute-puissance sur les enfants, sur l'homme et sur le père.

Une certaine littérature psychologique, largement diffusée par des hebdomadaires féminins, porte une part de responsabilité dans cette dévalorisation de l'homme et du père. Au moment de la procréation puis de la maternité, sa présence, son action dans le processus vital qui mène à la naissance de l'enfant ont été jugés secondaires, voire partie négligeable. La mère et l'enfant se sont trouvés survalorisés et si le père se sent aujourd'hui plus ou moins obligé d'assister sa femme jusqu'en salle de travail, c'est surtout qu'il cède au maternage dominant. Certains d'entre eux, conditionnés par ce conformisme, en sont venus à s'identifier à la mère et portent, à leur tour, le bébé sur leur ventre. C'est aussi le modèle des papas poules qui prévaut, c'est-à-dire non pas un père, mais plutôt un grand frère ou un oncle... Le père est tout simplement infantilisé, il n'est pas reconnu ni autorisé à paterner. Il est l'importun, l'indésirable, celui qui n'a pas sa place entre la mère et l'enfant ; il doit

être le spectateur bienveillant du couple mère-enfant. Notons que, par le passé, la fonction paternelle n'était pas assumée entièrement par le père individuel, mais par un « collectif » de pères sociaux qui procédaient aux initiations successives. Ce n'était donc pas le père de l'enfant qui était chargé de l'initier à la sexualité. Mais l'éclatement de la société traditionnelle a laissé un grand vide dans l'identité masculine, un vide que le père individuel est appelé à combler seul, mais vis-à-vis duquel il se sent démuné. Dès lors, de nombreux pères préfèrent se présenter à leurs enfants comme des copains...

Autour des années soixante-dix, la plupart des études sociologiques renvoyaient une image si mauvaise du père qu'il apparaissait comme un antimodèle. À l'époque, en effet, on parlait d'antiéducation, d'antipsychiatrie, de la mort de la famille, et même de celle de Dieu... Au seuil des années quatre-vingt, la négation s'est inversée : on a commencé à parler des nouveaux pères, des nouveaux philosophes, des nouveaux romanciers, de la nouvelle chanson française. Ainsi sommes-nous passés d'un versant dépressif à un versant maniaque. Dès la fin des années quatre-vingt, on nous annonçait le retour de l'amour, de la fidélité, de la famille et même de Dieu. L'image du père, de mauvaise qu'elle était, est en fait devenue floue ; puis est venue l'image du père humilié au point qu'il est devenu impossible de s'identifier à lui. Si la représentation de la relation au père est sans doute moins agressive, plus conviviale qu'avant, elle s'opère avec quelqu'un de « perdu », ne sachant pas toujours très bien se débrouiller en dehors de son travail, qui l'occupe beaucoup.

Cette altération des images parentales s'inscrit dans une histoire, comme l'a déjà montré Gérard Mendel ⁶ : l'adolescent constate que le monde n'est pas malléable à la volonté du père, puisque celui-ci s'est montré incapable de dominer le progrès technologique en lui donnant un sens. Le père et les adultes sont perçus comme impuissants et dominés par une entité extérieure à eux, « la révolution technologique », qui n'est pas mise au service des « valeurs » mais emporte l'humanité dans une course folle et fatale. Il écrit ainsi : « Dans l'univers psychique inconscient de l'adolescent contemporain, la force et le prestige du père familial dépendent certes des caractéristiques personnelles de ce

6. *La Crise des générations*, Payot, 1969.

père, mais le pouvoir social, les institutions socioculturelles, sont vécues comme l'expression d'un père impuissant devant la toute-puissance technologique, c'est-à-dire, dans l'inconscient, d'un père impuissant devant la toute-puissance maternelle [...] Impuissance de l'homme, toute-puissance d'une entité extérieure à lui : nous retrouvons là les termes mêmes qui caractérisent les premiers stades vécus de l'histoire de l'humanité et du passé infantile vécu de chaque individu où le personnage appréhendé comme tout-puissant était la mère [...] Cette image maternelle est celle de la nouvelle technologie créatrice, sous nos yeux, d'une nouvelle nature devant laquelle l'homme se sent aussi impuissant que pouvait l'être le primitif dans la jungle devant la toute-puissance, capricieuse et arbitraire : mère Nature originelle. »

L'image que les adolescents ont de leur père est trop souvent celle d'un père faible, impuissant devant la mère (la nouvelle Nature technologique) avec laquelle tout semble possible. Ils sont dominés par leurs images maternelles. Leur seul idéal de bonheur est de type maternel, c'est-à-dire un retour à la béatitude du nourrisson repu, à la fusion primitive du Moi-tout, sans manque, où tout est dans tout. C'est pourquoi ils recherchent si souvent l'évasion dans la drogue ou la chaleur du petit groupe. C'est ce qui explique aussi comment un théoricien comme Marcuse, en proposant comme idéal la croyance en un paradis d'amour universel réalisable par la simple abolition des contraintes sociales, a pu remporter un tel succès auprès des jeunes de Mai 68. Pour autant, le problème n'est pas réglé : l'agressivité que les jeunes ont accumulée au cours de leur enfance, qu'elle soit liée aux expériences maternelles ou paternelles, finit toujours par se cristalliser dans une conjonction des deux images mauvaises : celle de la mère archaïque (liée à l'horreur de l'inceste) et celle du père castrateur. Le problème pour eux est de se débarrasser de cette agressivité qui est projetée sur l'héritage culturel, le pouvoir et les institutions devenus le support des aspects les plus déstructurés du père et de la mère. Ainsi l'héritage, dans lequel on voit le mal absolu, est refusé. Le seul contact toléré avec la société est celui du geste qui la touche pour la détruire absolument, hier à travers la contestation, aujourd'hui à travers l'indifférence et le consensus mou, et demain en usant de la violence-transgression dans laquelle il

s'agit de détruire pour affirmer son existence, comme nous le verrons plus loin.

Paternité et procréation

Si la fonction paternelle ne joue plus le rôle qu'elle devrait jouer, c'est aussi et surtout parce que, pour diverses raisons, de nombreux enfants sont élevés dans l'absence ou la méconnaissance de leur père. La situation la plus fréquente est celle des enfants du divorce, dont, la plupart du temps, la garde est confiée à la mère. Bien sûr il arrive aussi que des hommes, devenus géniteurs sans avoir conscience de ce que représente la paternité, se trouvent désemparés et préfèrent fuir face à une situation qui les angoisse trop. Mais il n'est pas rare non plus que certaines femmes en profitent pour éloigner progressivement l'enfant de son père et défavoriser ce dernier. D'autres saisissent une occasion pour se « faire faire » (ce qui n'a pas le même sens que la conception) un enfant qu'elles éduquent seules, se sentant alors toutes-puissantes : « J'ai fait un bébé toute seule ! » Cette confusion entre procréation et maternité renvoie au fantasme féminin de la parthénogenèse (c'est-à-dire de la fécondation sans mâle). La société a trop facilement entériné ce fantasme en accréditant l'idée que, la procréation et la maternité ne concernant que la femme, celle-ci peut élever un enfant sans père, ce qui correspond en fait au désir archaïque d'avoir un enfant de son propre père ou de se croire investie de la puissance des deux sexes pour se suffire à soi-même.

Le développement des moyens de contraception et la banalisation de l'avortement ont certainement contribué à étayer cette illusion que la femme maîtrise seule la procréation. D'autant qu'a émergé cet autre slogan pour le moins discutable : « Mon corps m'appartient. » Cette affirmation est avant tout le signe d'une psychologie pubertaire typique du moment où l'adolescent découvre et intériorise les changements de son corps, qu'il vit avant tout subjectivement. Or il n'est pas toujours simple d'accepter son corps sexué, en particulier dans ses possibilités procréatrices : les adolescents se demandent souvent s'ils pourront un jour être père ou mère. La fille doit donc intégrer la maternité qui est déjà inscrite dans son corps à travers les ovaires et l'utérus, lieu de la gestation de l'enfant. Une fois qu'elle est en cohérence avec elle-même et qu'elle accepte psychologiquement

d'être un jour mère, même si elle ne le sera jamais, elle n'a plus besoin de revendiquer l'appropriation de son corps. En affirmant « Mon corps m'appartient », l'adolescent indique qu'il n'a pas réussi cette opération. Mais ce slogan se déplace et se transforme sur la place publique où il reçoit d'autres interprétations. L'une consiste à séparer et à isoler la maternité de la sexualité féminine alors qu'elle lui est intrinsèque – même si, évidemment, chacun sait depuis longtemps que la sexualité ne se réduit pas à la seule procréation ; l'autre est le signe d'une tentative inconsciente de séduction œdipienne du sujet envers le père à qui il fait miroiter son corps, tout en lui disant qu'il ne l'aura pas, et d'un rejet de la mère qu'il agresse au nom de sa toute-puissance corporelle. En bref, ce genre de slogan dupe et paralyse tout le monde en même temps qu'il évacue des pans entiers de la réalité. Le corps est bien la personne, qui doit l'intégrer et le travailler dans sa vie psychique ; mais affirmer « Mon corps m'appartient », c'est sous-entendre « La procréation m'appartient ». L'homme-père est alors en droit de dire non à ce fantasme totalitaire qui est sans doute à l'origine de l'angoisse d'exclusion qui agite certains.

J'ai déjà eu l'occasion de dire qu'on ne fait pas un enfant, mais qu'on le conçoit au sein d'une relation. L'idée de « fabriquer un enfant » participe sans doute de la représentation machiniste que nous avons du corps ; elle traduit aussi l'effacement du père de plus en plus dévalorisé du point de vue biologique : ainsi, l'on affirme, au nom d'un psychologisme réducteur, que le spermatozoïde n'a aucunement le pouvoir de faire un père, et que c'est le père symbolique qui compte, c'est-à-dire ce qui fait fonction de père. Désincarner à ce point la paternité revient tout simplement à « instrumentaliser » le père biologique. On va même jusqu'à proposer la reconnaissance d'un enfant par un homme qui n'est pas le père réel, et certains sociologues demandent qu'on légalise la responsabilité parentale du nouveau conjoint. La situation est tout aussi compliquée lorsque les parents ne sont pas mariés : la parenté dépend alors essentiellement de la volonté, c'est-à-dire du projet parental, et non de la conception et des liens biologiques qui unissent le père à l'enfant ; en cas de séparation, le père naturel n'a plus aucun droit sur son enfant. Certaines femmes, parce qu'elles ont décidé seules du moment de leur fécondité, considèrent de fait l'enfant comme leur bien propre, et tout un arsenal de lois s'est constitué pour entretenir

cette illusion, donnant à notre droit un aspect quasi matriarcal. Examinons de plus près ces lois.

Les droits du père

Les lois du 4 juin 1970 et du 3 janvier 1972 ont contribué indirectement à l'affaiblissement de la figure paternelle, alors même qu'elles visaient à promouvoir un plus juste partage de l'autorité.

La loi du 4 juin 1970 substitue l'autorité parentale à la puissance paternelle : le père et la mère sont placés sur un pied d'égalité. Mais la loi du 3 janvier 1972 confère l'autorité parentale exclusivement à la mère en cas de non-mariage : le père peut reconnaître son enfant, mais il ne peut exercer l'autorité parentale à moins d'en faire la demande expresse au juge, procédure coûteuse, longue et aléatoire qui se déroule devant le tribunal de grande instance ; encore faut-il qu'il ait, en l'occurrence, l'accord de la mère.

Les lois du 22 juillet 1987 et du 8 janvier 1993 ont apporté de nouvelles dispositions, qui semblent corriger cette situation inégalitaire : depuis la promulgation de la loi du 22 juillet 1987, en effet, les parents peuvent faire une déclaration conjointe devant le juge compétent, et cette même loi a généralisé le principe du maintien de l'exercice conjoint de l'autorité parentale en cas de divorce. Mieux encore, la loi du 8 janvier 1993 facilite cet exercice conjoint dans la famille naturelle si les parents ont tous deux manifesté, par leur comportement, leur volonté d'assumer leur responsabilité : en ce cas, il n'est plus besoin d'une intervention du juge, à condition toutefois que l'enfant ait été reconnu par ses deux parents avant l'âge d'un an, et que les deux parents aient vécu ensemble au moment des reconnaissances, lorsqu'elles sont concomitantes, ou de la dernière reconnaissance en date.

L'exercice en commun de l'autorité parentale est donc subordonné, d'une part, à un acte de reconnaissance et, d'autre part, au fait que les parents vivent ensemble. Ainsi, les droits du père dépendront des bonnes ou mauvaises relations qu'il entretient avec la mère. Lors d'une séparation conflictuelle avec sa concubine, le père naturel découvrira donc qu'il n'a aucun droit et devra s'engager dans la voie judiciaire pour obtenir un droit de visite. Lorsque la filiation d'un enfant naturel n'est établie qu'à

l'égard d'un seul parent, celui-ci exerce seul l'autorité parentale. Or, si la filiation de l'enfant naturel est établie essentiellement par un acte de reconnaissance, que ce soit un acte reçu par l'officier de l'état civil ou tout autre acte authentique, l'acte de naissance portant l'indication de la mère, lui, vaut reconnaissance dès lors qu'il est corroboré ⁷.

En revanche, en cas de divorce, l'évolution de la loi indique qu'il y a substitution et renforcement de l'indissolubilité du mariage par l'indissolubilité du lien parental. L'indissolubilité du lien parental a donc succédé à l'indissolubilité du mariage en s'appuyant sur une dissociation de l'affectivo-sexuel et de la procréation. Un problème psychologique demeure cependant pour l'enfant, puisqu'il n'intègre son lien de filiation et de parenté qu'à travers la relation conjugale de ses parents. Psychologiquement et socialement, il paraît difficile que nous puissions entretenir longtemps cette incohérence.

Les mêmes problèmes se posent en cas de divorce. En France, environ 15 % des pères obtiennent la garde de leurs enfants après divorce ; on estime à 55 % le pourcentage des enfants de divorcés qui n'ont plus de contact avec leur père. Les décisions de justice ne sont pas toujours équitables, qui confient systématiquement la garde de l'enfant à la mère. Il en va de même avec la plupart des enquêtes sociales, dont on peut remettre en question l'objectivité, et qui, négligeant toutes les garanties offertes par le père, viennent surtout conforter une idéologie selon laquelle les femmes sont plus aptes à l'éducation des enfants. Il n'est pas question de nier que la relation première du jeune enfant s'appuie sur sa mère, nourricière et maternante ; mais cela n'infirme en rien que le père puisse être éducateur.

Des décisions de justice pour le moins étranges en viennent à être prises lorsque l'un des conjoints se sépare pour cause d'homosexualité. Ainsi la cour d'appel de Metz, par un arrêt en date du 25 juillet 1995, a considéré que l'homosexualité du père ne pouvait suffire à le priver d'un droit de visite et d'hébergement, tout en stipulant que, compte tenu du fait qu'il ne serait pas sain de proposer à un jeune enfant un tel modèle de vie, ce droit s'exercerait chez les grands-parents maternels. La cour d'appel d'Angers, quant à elle, a décidé le même jour, malgré l'aptitude éducative satisfaisante du père, de fixer la résidence

7. Cf. dossier « Racisme anti-père », *SOS Papa*, n° 26, juin 1997.

habituelle des enfants, âgés de trois et cinq ans, chez la mère, dont la liaison homosexuelle ne pouvait leur échapper.

C'est le procès de la paternité ⁸ qui se joue au-delà de ces décisions. Mais dans quel sens faut-il l'entendre ? La fonction paternelle ne se confond pas avec l'homme ni avec le géniteur, même si ce dernier est le mieux placé pour la symboliser, quoi qu'on en dise aujourd'hui. Le géniteur qui assume cette symbolique lui donne toute sa cohérence. Mais ce géniteur s'est trouvé, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, débouté de ses droits en particulier à travers les lois sur les filiations naturelles, et ensuite avec les procréations médicalement assistées. La paternité est devenue une fonction, et non une autorité. Le père s'est trouvé légalement exclu de la relation de droit sur l'enfant. L'autorité parentale conjointe apparaît surtout comme « une embrouille » juridique car, en collectivisant cette autorité, elle est devenue essentiellement maternelle. Les mères et les femmes s'en plaignent elles aussi, surtout quand elles se trouvent seules confrontées à leurs enfants au moment de l'adolescence, sans médiateur paternel. Elles cherchent alors une voix masculine pour faire entendre la réalité à des enfants en perpétuel affrontement avec elles. Plutôt que de parler d'autorité parentale conjointe, il serait préférable de parler de l'autorité du père et de celle de la mère.

Reste au final que l'enfant lui-même est pénalisé par la loi, qui en fait un déraciné ; n'a-t-on pas créé, en privilégiant les droits de la mère, une double catégorie d'exclus, les pères biologiques rejetés d'une part, les enfants d'autre part, proposés à un père de substitution puis à un autre, ou même confiés à des tiers spécialisés, « enfants-objets », « enfants-caprices », « enfants-prothèses », que l'on s'offre comme un faire-valoir ?

8. Le père est réduit à être un simple déterminant biologique dans la technique procréative. Non seulement le droit permet d'éliminer le père à la naissance de l'enfant, mais en plus le législateur en France a minimisé sa fonction symbolique en banalisant par exemple le parricide, qui devient un crime parmi d'autres. Dans l'ancien Code pénal, le parricide était qualifié comme *le crime des crimes*, puisque sa prohibition (du meurtre du père ou de la mère, comme l'infanticide) est fondatrice de l'humanité et de la civilisation. C'est le génocide de la Seconde Guerre mondiale, *le crime contre l'humanité*, qui devient « le meurtre de référence ».

Le pouvoir des femmes

Les hommes ont aujourd'hui quasiment disparu de certains secteurs d'activité. L'univers scolaire, socio-éducatif, médical, mais aussi celui de la justice, se féminise chaque année davantage. Que les femmes aient leur place et qu'elles y exercent tel ou tel travail, là n'est évidemment pas le problème. Les femmes ont d'ailleurs toujours été présentes dans la plupart des secteurs d'activité professionnels et même religieux. En son temps, une mère-abbesse pouvait même avoir plus de pouvoir qu'un évêque. Les femmes ont aussi toujours travaillé à la ferme, dans les ateliers ou dans les entreprises. D'où vient cette idée étrange que les femmes n'auraient commencé à travailler, à exercer des responsabilités sociales et à avoir du pouvoir qu'au milieu du XX^e siècle ? Nous alimentons souvent de faux débats avec ces détournements idéologiques de l'Histoire à des fins plus psychiques que réellement sociales. Sait-on encore de quoi l'on parle, quand on se plaît à compliquer, sur le mode de la culpabilité, cette situation avec la notion de « parité » ? Cette volonté, pour ne pas dire cette rationalisation intempestive, évite de s'interroger sur « ce que veulent les femmes⁹ » et comment les hommes sont fascinés, paralysés et s'identifient parfois aux femmes dans « leur protestation virile », selon la formule d'Hélène Deutsch. L'idéalisation actuelle de la féminité conduit à faire de la femme un être achevé, qui peut « tout être », sans manque. Le culte de la femme « comme énigme » alterne souvent dans les sociétés avec la haine de la femme « comme mystification ». Ce double culte est une réaction au fait d'avoir cru que la femme est comme un homme, sans la reconnaître pour elle-même. Ainsi lui reproche-t-on de s'être présentée pour ce qu'elle n'est pas ; en particulier de s'être donné une puissance d'autant plus forte qu'elle est imaginée comme mystérieuse et sans limites.

La question est aussi de savoir pourquoi les hommes sont de moins en moins attirés par des tâches d'ordre social. Une hypothèse peut être retenue, parmi d'autres : lorsque des femmes arrivent massivement dans un secteur d'activités, les hommes abandonnent la tâche, comme c'est le cas dans les professions à caractère social : justice, santé, enseignement. Ce besoin psy-

9. S. André, *Que veut une femme ?*, Seuil, 1995.

chique de rivaliser avec les hommes, à tout point de vue, repose sur « l'envie d'être comme un homme ¹⁰ ». De là une lutte de pouvoir, principalement alimentée par la femme, et qui commence dès l'enfance dans la relation entre la petite fille et son père. En effet, la fille, pour se dégager de sa mère, s'identifie à son père et veut s'affirmer comme lui pour marquer sa différence. Puis elle devra renoncer à cette figure masculine pour accepter sa féminité. Elle pourra néanmoins garder la nostalgie de cette période qui se trouvera, éventuellement, convertie dans des revendications culturelles.

Une société matriarcale

La mère en solitaire

La négation du père n'est bien sûr pas un fait strictement hexagonal. Le rapport général de l'ONU, à l'occasion de la conférence du Caire en septembre 1994 sur la démographie mondiale, traite de procréation et s'adresse uniquement aux femmes, comme si la relation conjugale et parentale n'existait pas. Ce texte confond, lui aussi, maternité et procréation. Il faut le dire à nouveau : si la maternité concerne la femme, la procréation se partage entre l'homme et la femme ; elle n'est pas de la seule compétence de la femme. Les pays occidentaux ont influencé ce rapport avec leur conception du *père exclu* de la procréation. Dans ce rapport, la réalité du couple hétérosexuel et de la famille n'existe pas, alors que nous ne cessons de constater les problèmes posés par l'éclatement de la famille, par les mères seules avec leurs enfants, par « l'absence » des pères dans la procréation et dans la filiation et par les dysfonctionnements de la relation éducative. Dans ce même rapport, toutes les associations affectives sont qualifiées de « famille », sans qu'elles aient la même valeur psychologique et sociale : le concubinage, la relation monoparentale, la famille recomposée peuvent être des choix individuels ou des situations imposées, mais ne peuvent en aucun cas être des modèles comparables à l'union stable d'un homme et d'une femme mariés. Il serait plus juste de parler d'expériences et de tendances d'associations affectives que du « pluralisme » des

10. S. Freud, « La sexualité féminine », *La Vie sexuelle*, PUF, 1970.

modèles familiaux aujourd'hui. Chacun est libre, ou croit l'être, en vivant comme il veut – ou peut ; mais la société peut-elle s'organiser en légitimant toutes les situations qui voudraient se présenter comme autant de modèles alors qu'elles sont plutôt le symptôme d'un éclatement du lien social ?

D'un point de vue économique ¹¹, sociologique et même psychologique, l'union durable d'un homme et d'une femme ayant le projet d'avoir et d'élever des enfants doit être privilégiée, ne serait-ce que pour la reproduction, sans laquelle il n'y a pas de développement d'une société. De plus, quand une union est stable et que la relation des époux est cohérente, l'éducation est plus aisée. Le fait de privilégier le couple d'un homme et d'une femme mariés indique à partir de quel modèle et de quelle norme la société se construit. Chacun reste libre de ses choix, et même de vivre une union sans passer par le mariage. Mais on s'étonne alors que ceux qui ne veulent pas faire reconnaître leur union par la société demandent à cette même société de les reconnaître unis, avec les mêmes avantages que les couples mariés. La liberté s'exprime toujours par des contrats, et toutes les unions n'impliquent pas les mêmes droits. Ayons le courage d'admettre que tout ne se vaut pas.

On s'en rend compte si l'on s'intéresse de plus près aux conséquences que peut avoir, pour l'enfant, le fait d'avoir été élevé dans une relation monoparentale. Il est en effet « dangereux » pour l'enfant de vivre seul avec sa mère. Aux États-Unis, selon des enquêtes récentes ¹², un enfant a six fois plus de risques de grandir dans la pauvreté et deux fois plus d'abandonner l'école s'il a été élevé par une mère solitaire que s'il appartient à une famille constituée de deux parents, aptes à lui offrir des repères, à le valoriser et lui donner confiance en lui. Les enfants de père absent qui se retrouvent dans un face-à-face fusionnel avec leur mère recréent souvent une relation de couple dans laquelle, retenus comme confidents, ils doivent soutenir l'adulte qui n'a pas d'autre partenaire. Certains enfants acceptent cette position, d'autant plus coûteuse qu'elle ne les aide pas à résoudre leur complexe d'Œdipe. La première conséquence est qu'ils se vivent à égalité avec leur mère, surtout si les contraintes et les exigences de la vie quotidienne sont perpétuellement négociées, sur le

11. Jean-Didier Lecaillon, *La Famille, source de prospérité*, Régnier, 1995.

12. *La Vie*, 24 juillet 1994.

mode du marchandage, du troc et du chantage, comme cela arrive souvent. Pour exemple, le cas de cet enfant de dix ans qui acceptait d'aller en classe seulement si sa mère le payait (ce qu'elle faisait tous les jours, lui donnant ce salaire pour avoir la paix !). La seconde conséquence, très grave, est que les garçons, une fois adolescents, n'ont pas d'autre moyen de prouver leur virilité que celui de s'opposer à la femme. Karl Zinsmeister, spécialiste de ces problèmes à Washington, fait à juste titre remarquer que « tous ces refrains de musique rap qui parlent de violence et de torturer les femmes ont surgi d'un milieu où les hommes sont cruellement défailants ¹³ ». Les mères se plaignent de ne plus pouvoir se faire obéir, d'être battues ¹⁴ par leur enfant et impuissantes à réagir face à lui. Que l'on pense à la formule « Nique ta mère », issue des banlieues américaines et récupérée en France (beaucoup se sont interrogés sur la signification exacte de l'expression – pour ma part, j'en reste à une explication littérale) : elle exprime une agression incestueuse et sadique, la volonté de s'affirmer et de détruire l'objet archaïque qui, en l'absence du tiers, en l'occurrence le père, n'offre aucune autre alternative que l'enfermement dans la relation première. Les « Nique ta mère » restent englués dans un Œdipe à la fois destructeur et autodestructeur. Notons que, plus tard, ces enfants auront à leur tour du mal à être pères et feront partie de ce que l'on appelle aux États-Unis les « pères superflus ». D'enfants sans pères, ils deviennent vite des pères sans enfant. C'est le phénomène des grossesses d'adolescentes avec, pour conséquence, une multiplication des naissances illégitimes. Quand, au contraire, ces *pères prématurés* essaient d'éduquer leurs propres enfants, ils se montrent souvent maladroits, brutaux et incapables de respecter la mère.

La dernière conséquence de l'absence du père se traduit donc par la montée de la violence. Ne parvenant pas, faute de médiation et du sens de la loi du père et des limites, à conquérir le réel, les enfants se rebellent et multiplient les actes de violence contre la société. C'est grâce à la fonction paternelle que l'enfant se libère de la mère, nous l'avons vu ; or, comment en finir avec cette attache maternelle, si le père est absent ? L'agressivité se

13. *La Vie*, art. cit.

14. Les chiffres de parents battus par leurs enfants sont aussi en augmentation en France.

retourne contre soi et devient de l'autodestruction, une des formes de violence dont j'ai déjà parlé plus haut et que l'on retrouve le plus souvent actuellement.

Dans le meilleur des cas, les jeunes issus de relation monoparentale cherchent ailleurs l'équilibre familial qu'il n'ont pas connu ; ils peuvent le trouver dans la camaraderie d'un groupe fermé et dur, mais aussi, de manière plus positive, dans le cadre de mouvements associatifs, tout particulièrement lorsque des adultes s'occupent d'eux. Ils s'accrochent alors à eux physiquement, manifestant même, si ce sont des hommes, le désir de contact corporel : ils ont besoin de recevoir de la « masculinité » d'hommes adultes pour compenser celle qu'ils n'ont jamais reçue de leur père. Ils vont même jusqu'à agresser physiquement afin d'éprouver leur fragile puissance. Cette identification est d'autant plus vitale pour acquérir une cohérence et une identité masculine que le père géniteur ou les pères sociaux, c'est-à-dire les éducateurs et enseignants, ont trop souvent refusé de jouer ce rôle. Cette défaillance peut ultérieurement favoriser l'homosexualité.

Une humanité asexuée

On l'a vu, le père oblige l'enfant et la mère à entrer dans la temporalité, à sortir de l'impasse fusionnelle, car il est le signe de l'autre. Un monde qui serait homogène et asexué, c'est-à-dire dans la mouvance féminine et dans la symbolique maternelle, perdrait donc le ressort moteur que représentent les deux sexes dont la coexistence constitue l'humanité.

Il est difficile d'admettre que l'existence de deux sexes conditionne le développement de la personnalité et le rapport au monde. Tout un courant philosophique, venu des États-Unis, considère la différence sexuelle comme étant biologiquement importante pour la reproduction mais non déterminante en matière de personnalité. Ses théoriciens proposent de partir du fait que nous sommes d'abord « humains » avant d'être hommes ou femmes, et prétendent qu'il faut d'abord nous libérer des modèles et des rôles sociaux qui aliènent. En insistant sur l'évidence d'une humanité commune, ils oublient que la dissymétrie des corps sexués favorise le développement, dans chaque sexe, d'une psychologie singulière. Et c'est justement parce que l'on est singulier et que l'on reconnaît le manque que constitue la cas-

tration symbolique, le fait qu'on n'est pas tout. Le fantasme de la totalité, d'être féminin et masculin confondus, ou la moitié qu'un autre viendrait compléter, a alimenté de nombreux mythes ayant trait à la bisexualité. Dans la plupart d'entre eux, c'est la négation du mâle, du père, qui apparaît, sans que l'on retrouve le même phénomène pour ce qui concerne la mère. Le mythe exemplaire est évidemment celui des Amazones, qui se servent de mâles pour la reproduction, mais suppriment tous ceux qui naissent dans leur tribu.

L'argument selon lequel la femme est un être humain avant d'être une femme recouvre aussi un autre sophisme, très révélateur dans la mesure où il nie indirectement l'irréductibilité de l'existence des deux sexes¹⁵. On ne peut, en effet, être humain avant d'être homme ou femme ; car il est impossible d'être humain sans être l'un ou l'autre. Être mâle ou femelle est inhérent à la fois au concept et à la réalité des êtres humains. Il est, de plus, du point de vue opératoire, illégitime de dire que le concept « humain » est plus « général » ou plus « compréhensif » que celui de « mâle » ou de « femelle » puisqu'une caractéristique fondamentale de la masculinité renvoie à un ensemble de modèles comportementaux qui représentent une réponse à la femme, et donc présupposent l'existence des femmes, le même raisonnement s'appliquant, bien sûr, à la féminité. Si ces modèles comportementaux conjugués cessaient d'exister, masculinité et féminité (c'est-à-dire le fait d'avoir un sexe) n'auraient plus de sens opérant. Bref, on ne peut être humain sans être simultanément sexué, homme ou femme. Tant la masculinité que la féminité présupposent l'existence du sexe opposé et représentent des réponses significatives à son existence. En un sens, on pourrait même dire que l'existence des hommes « crée » la féminité, tout comme celle des femmes « crée » la masculinité.

La société, pour s'inscrire dans l'histoire, et l'individu, pour se dégager de la relation initiale à la mère, passent toujours par le processus de la différenciation qui ouvre à l'individu l'accès à son identité. La valorisation actuelle de l'indifférenciation, par la recherche de la similitude qui renvoie à la fusion originelle avec la mère, empêche d'accéder au champ symbolique de la parole et de la loi, et génère la violence. L'égalité, d'un point de vue psy-

15. G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode*, op. cit.

chologique, n'est pas dans la similitude mais dans la réciprocité qui implique une place et un rôle différents. On ne peut omettre le sexe réel de l'homme ou de la femme si l'on souhaite qu'ils puissent communiquer à travers la symbolique des sexes qu'ils incarnent dans leur corps sexué¹⁶.

J'ai déjà eu l'occasion de le montrer, la mixité¹⁷, et en particulier la mixité scolaire, ne tient pas compte des besoins des deux sexes. En mélangeant les garçons et les filles sans aucune réflexion préalable, nous avons créé un être hybride et asexué, une sorte de troisième sexe : l'élève. Mais comment les jeunes peuvent-ils se différencier et prendre possession d'eux-mêmes dans cette mentalité de l'unisexué, du « tous ensemble » ? La relation fusionnelle, recherchée pendant l'enfance et l'adolescence, se trouve valorisée jusqu'à devenir une référence alors qu'elle est l'antirelation par excellence, car, à force d'être tous ensemble, il n'y a plus personne ! En réalité, les enseignants se rendent bien compte qu'il leur manque une connaissance des psychologies respectives de la fille et du garçon, et une véritable pédagogie de la mixité. L'une comme l'autre font partie de leur demande lors des journées de formation pédagogiques que j'anime sur les adolescents et la psychologie du jeune adulte. Cette mixité s'ajoute à la confusion des sexes ambiante et n'aide pas les jeunes à interioriser leur identité sexuelle ni à mûrir affectivement. Très tôt, en effet, sous la pression de sentiments qui ne sont pas identifiés et sous l'influence des représentations sociales, ils miment, entre eux, des relations de couple. Après les adolescents, ce sont maintenant les enfants des écoles maternelles qui sont pris dans ces clichés qui enferment leur imaginaire et appauvrissent leur vie affective et sexuelle ultérieure, alors qu'ils ont besoin de se développer autrement qu'en calquant leur vécu sur celui de l'adulte. Ils sont à un âge où ils doivent pouvoir rêver, imaginer, expérimenter divers états psychiques et sentiments, et vivre des émotions corporelles qui donneront de l'amplitude à leur vie affective à venir. La mixité actuelle incite les adolescents à vivre des relations de couple, sans qu'elles donnent lieu, pour autant, à

16. C'est pourquoi, dans une autre étude, G. Devereux a écrit avec raison : « La valeur égale des hommes et des femmes repose sur le fait que, dans une espèce sexuée, l'homme présuppose la femme, comme la femme présuppose l'homme. Leur diversité garantit le sens de chacun des deux et prouve l'égalité de leur valeur. » *Femme et mythe*, Champs-Flammarion, n° 180, 1988.

17. T. Anatrella, « La Mixité », *Études*, juin 1988.

une expression sexuelle. Elle fausse la relation sociale (confondu, nous le verrons plus loin, avec la relation intersubjective) et la nécessité de se situer par rapport à l'objectif d'un groupe. Autrement dit, la finalité de l'école n'est pas la relation affective entre garçons et filles. Cette proximité n'aide pas à la différenciation des sexes et explique pourquoi, lors de la postadolescence, de nombreux jeunes éprouvent le besoin de se retrouver avec des partenaires de leur propre sexe pour se conforter dans leur identité sexuée, ce que le milieu social ne favorise pas.

La crainte de l'autorité

Depuis que les Français ont décapité leur roi, sans savoir d'ailleurs ce qu'ils faisaient ni pourquoi ils le faisaient, ils traînent vis-à-vis du sens de l'autorité une culpabilité qui se retourne contre toutes les formes d'autorité. Quelques militants se sont donné la tâche d'entretenir cette névrose collective, en niant et en dénonçant en permanence le retour de l'autorité : le discours médiatique est lui-même conditionné par ces groupes de pression qui fabriquent en laboratoire des formules incantatoires qui envahissent les ondes pour entretenir la fiction. Que l'on prenne l'exemple du fameux « ordre moral ». Qui peut dire ce qu'est cet ordre moral ? A-t-il jamais existé ? Puisqu'il serait de « retour », quand est-il parti ? Chacun n'est-il pas sommé de respecter les lois civiques et morales au même titre que l'on doit respecter le code de la route ? Quelle cible vise-t-on, avec ces formules toutes faites, qui matraquent le citoyen et finissent par lui faire croire que la chose existe, sans aucun doute, puisqu'on la nomme ? Sans doute, à force, finira-t-on par lui donner une forme. Il suffit d'ailleurs qu'une bande d'extrémistes politiques, associatifs ou religieux manient quelques obsessions sous couvert de la sauvegarde d'une politique plutôt hexagonale, de traditions au reste peu partagées, d'une morale plutôt puritaine pour que reviennent les mêmes stéréotypes : l'autorité est de retour, elle est oppressive et tout est à craindre. On fabrique ainsi des peurs, sans prendre le temps d'en mesurer l'origine fantasmatique, alors que l'on ne voit pas arriver les véritables maux.

Nous avons sans doute raison de prendre conscience, plus de soixante ans après, de l'attitude de nos « pères » et de ce qui s'est

joué à travers le nazisme et le marxisme, et de perpétuer le souvenir de ce qui a défiguré la conscience humaine pour l'éducation des générations à venir. Mais, en étant obsédés par ce retour du refoulé, en réglant tous nos comptes après coup, nous finissons par projeter sur des situations présentes les interprétations d'hier et, finalement, restons aveugles à ce qui se joue dans notre société. Nous ouvrons les yeux sur le passé mais les gardons fermés sur le présent. Ainsi, nous acceptons un certain nombre de situations comme des évidences, en pensant qu'il n'y a rien à faire ; que c'est l'évolution de la société, comme si la société évoluait indépendamment de nos faits et gestes et de nos décisions implicites ou manifestes. En ce sens, nous renouons avec le laisser-aller, les abandons successifs, les « détails » qui semblent sans importance, mais qui, au bout du compte, sont destructeurs. L'homme au cours du XX^e siècle aura été son propre prédateur.

La Terreur qui suivit la Révolution – qui inspira elle-même de nombreuses autres révolutions sanglantes – a été une véritable folie collective et meurtrière. Mais que cherchait-on à tuer, et pourquoi ? Le père, pour quel crime ? Sa tête tomba, faisant de chaque citoyen un assassin heureux ! Serait-il aujourd'hui acquitté ou condamné ? L'historien François Furet a montré que cette révolution avait été déterminée plus par un discours politique et par un emballement irrationnel que par des injustices notoires ou de réels problèmes sociaux. La société reste encore prisonnière de ce crime contre elle-même et nouée dans un complexe qui se rejoue dans cette fin de siècle. Or, le même scénario est en train de se reproduire : certains, pour servir leur cause, « diabolisent » des situations, des groupes et des personnes, entraînant l'univers médiatique dans un discours paranoïaque. Le plus étonnant, c'est que cela marche. Un jour, la société se réveillera pour se demander : comment en sommes-nous arrivés là ?

Le père n'est pas absent, ni oublié, ni mort ; la fonction paternelle, en revanche, même si elle est présente, est constamment dévalorisée et ne peut se mettre en œuvre . Ce travail de négation de la fonction paternelle a des conséquences qui mettent en danger la société tout entière. Cependant, le problème de l'absence du père, s'il a sa spécificité, ne peut être dissocié du problème plus général que constitue l'éclatement de la famille

traditionnelle qui permet l'épanouissement d'un enfant. La famille éclate en effet, notamment sous la pression du couple actuel où les individus, en tant que tels, ne cherchent que leur avantage à travers l'autre. Elle éclate aussi parce que, trop souvent, elle omet son rôle éducatif. Or, dès que celui-ci n'est plus assuré par la famille, mais délégué à une multitude d'acteurs, apparaissent les troubles de la filiation que l'on constate déjà chez de nombreux jeunes. Si la famille ne peut plus exister comme une microsociété où se vit l'expérience de la parenté et la différence des générations, elle devient un simple milieu indifférencié, avec des partenaires adultes aux rôles flous qui se mettent sur un pied d'égalité avec les enfants. Ce type d'organisation ne peut que fragiliser les psychologies. Par ailleurs, il faut bien constater que, plus la famille perd le sens de l'éducation, moins les groupes éducatifs, qui l'accompagnaient dans cette tâche, se développent...

La famille a néanmoins un bel avenir devant elle. Si la crise de la famille a été largement confortée par la publication régulière des chiffres sur les divorces, les séparations, le concubinage, les naissances hors mariage, elle continue à jouer un rôle essentiel dans la formation psychologique, morale et spirituelle des personnes. Ce sont donc essentiellement les représentations sociales de la famille qui posent problème.

L'expérience de la famille dépend de la conception que nous en avons ; elle n'est pas innée et procède donc d'une volonté et d'un projet de vie. Nous ne pouvons pas en rester aux simples mouvements des représentations premières et des sentiments, sans une quelconque régulation sociale, et sans que soit reconnue une hiérarchie entre les différentes organisations affectives et sexuelles qui favorisent le lien social, le développement et la pérennité de la société. Si la relation sexuelle reste une expression intime de l'individu dans laquelle il se met en œuvre, elle implique aussi des conséquences sociales qui engagent l'individu au-delà de lui-même. Elle l'inscrit dans un langage symbolique, qui concerne le corps social. Prenant forme à travers un couple, constitué d'un homme et d'une femme qui deviennent père et mère pour leurs enfants, la famille nucléaire traverse l'histoire et les cultures et demeure une référence de base pour permettre le développement de l'intériorité de chacun. C'est pourquoi la famille est un projet chargé d'attentes qui engage le destin de l'individu mais aussi celui de la société. Si le couple actuel détruit

le sens de la famille, si la fonction paternelle est niée et si l'enfant est vécu à égalité avec l'adulte, alors se perd le sens de l'éducation qui conforte la famille dans son rôle premier – c'est là une des crises majeures de la société.

Chapitre 2

IMPASSES ET RESSOURCES DE LA RELATION ÉDUCATIVE

L'éducation est aujourd'hui un immense chantier tant par l'ampleur des problèmes, que parce que, quand on pense « éducation », on englobe à la fois le rôle des parents, de l'école et de la société en général, les uns et les autres ayant pour but commun d'assurer le développement et la socialisation de l'enfant. Or, si l'on se tient un peu à l'écoute de notre société, que remarque-t-on ? Les adultes se plaignent souvent de ne pas savoir se situer et de ne pas être capables de réagir vis-à-vis des enfants et des adolescents. Ils sont très avides de conseils pédagogiques et les médias, à commencer par les journaux féminins, se proposent de les aider en vulgarisant, avec plus ou moins de pertinence, les données de la psychologie juvénile. Les praticiens eux-mêmes reçoivent en consultation des jeunes pour lesquels les parents ou les enseignants ont déjà, pour ainsi dire, établi un diagnostic et préconisé un « traitement » psychothérapeutique : en l'absence de références éducatives et de compétences psychologiques, certains parents, en effet, interprètent la moindre difficulté comportementale ou relationnelle comme un trouble de la personnalité, voire une pathologie. Quant aux jeunes, si la plupart reconnaissent vivre des relations affectives satisfaisantes avec les adultes, une forte proportion d'entre eux se disent délaissés et ont le sentiment de ne pas rencontrer d'adultes qui s'occupent d'eux, tandis que d'autres se plaignent de parents trop envahissants, qui ne respectent pas suffisamment leur espace, au point qu'ils ont du mal à prendre possession de leur existence. De son côté, l'école fait l'objet de nombreuses plaintes, nous le verrons, et, à cause de toute une série de blocages, n'accomplit plus correctement sa fonction, laquelle n'est pas de transmettre seulement des connaissances, mais aussi des

codes comportementaux et moraux indispensables à la structuration du jeune. Enfin, d'une manière générale, les modèles qui circulent dans nos sociétés montrent que l'on ne sait plus éduquer, ou du moins que la société ne se présente pas comme éducatrice. Cela veut dire que de très nombreux parents ou enseignants savent encore faire fonctionner la relation éducative mais qu'il y a, comme toujours, un décalage entre ce qui se vit et les représentations qui en sont faites.

Il apparaît donc clairement que la priorité n'est pas de multiplier crédits, moyens techniques et personnel encadrant, même si cet aspect des choses n'est pas négligeable : ce qui est en jeu est bien le comportement des adultes et la façon dont la société se présente aux jeunes, car ces derniers se développent à l'image de ce qui leur a été transmis. Les parents n'ont pas à réapprendre, comme on l'entend souvent dire, mais à apprendre à être parents ; les adultes en général ont besoin de savoir se situer face aux enfants et de découvrir les attitudes éducatives nécessaires dans leur relation avec les plus jeunes. La personne humaine ne peut pas en effet advenir ni se développer sans le concours de ses parents ou de la société.

De cet abandon éducatif, chômage et précarité économique ne sont pas les principaux responsables, même s'ils amplifient le phénomène. C'est bien plutôt le résultat de théories pédagogiques récemment adoptées, et qui toutes débouchent sur un individualisme qui fait de l'enfant la mesure de toute chose. Quelle forme prend donc cet abandon éducatif et comment y répondre, ce sont les points que nous allons aborder dans ce chapitre.

Qu'est-ce que l'abandon éducatif ?

L'abandon éducatif est le résultat de toute une série d'abandons de la part des différents acteurs de la relation éducative. À commencer par l'abandon physique, que nous connaissons bien, celui des parents, et qui pose d'une façon particulièrement aiguë la question de la place de l'enfant dans la société. Examinons de plus près ce qui fut le lot de très nombreux enfants, de l'Antiquité jusqu'à un passé proche ¹.

1. J. Boswell, *Au bon cœur des inconnus. Les enfants abandonnés de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1993.

Bref historique de l'abandon

Nous ne sommes plus choqués d'entendre dire aujourd'hui que « le bébé est une personne ». Pourtant l'acceptation de l'enfant et la reconnaissance de ses besoins spécifiques n'ont pas toujours été chose évidente. Notre société a même mis des siècles à accepter que l'enfant soit une personne sujet de droits dès la naissance. La forte proportion des abandons de nouveau-nés en fut longtemps la meilleure preuve. Pendant de très nombreux siècles en effet, il a fallu lutter contre l'abandon physique des enfants. L'Église joua un rôle important dans cette lutte, incitant les parents à prendre leurs responsabilités et luttant pour obtenir cette reconnaissance de l'enfant comme une personne. C'est ainsi, au nom du sens de la dignité humaine, que peu à peu émergea l'idée que la personne humaine devait être reconnue dès son origine, c'est-à-dire à partir de sa conception. On le sait, cette idée continue d'être combattue aujourd'hui.

Dans ce combat, l'Église avait affaire à forte partie. À l'époque romaine déjà, il n'était pas rare, et cela dans les milieux riches ou pauvres, de se demander, quand un enfant naissait, s'il valait la peine d'être accepté : il était ainsi admis de supprimer les nouveau-nés jugés inaptes. Deux critères prévalaient : le sexe et la bonne ou mauvaise constitution du nouveau-né. S'il ne correspondait pas aux attentes de ses parents, il était supprimé ou « exposé », c'est-à-dire abandonné en un endroit où il pouvait être dévoré par les chiens ou mourir faute de soins, à moins que, s'il avait plus de chance, il ne soit recueilli en vue de devenir esclave, ou adopté. À bien y réfléchir, cette pratique païenne du droit de vie et de mort² sur l'enfant n'a pas disparu aujourd'hui, bien qu'elle s'exprime sous d'autres formes, tout aussi sélectives qu'autrefois : il y a dans notre pays, faut-il le rappeler, de 180 000 à 200 000 avortements par an, et l'amniocentèse, qui permet de détecter

2. Ce sont des mouvements d'idées que nous examinons, qui pèsent sur l'organisation des psychologies, du lien social et du sens de l'enfant dans une société, et non pas des cas individuels, qui relèvent d'un autre type d'analyse et de traitement. Là aussi, ne faisons pas de confusion entre des situations particulières et des modèles sociaux qui veulent s'imposer, parfois à l'aide d'un discours militant qui évite toutes les interrogations dont sont chargées ces représentations.

notamment la trisomie 21³, pose de façon cruciale la question de l'eugénisme.

Chez les Romains⁴, la plupart des moralistes admettaient « l'exposition », car le fait d'engendrer un enfant n'impliquait en rien l'obligation de le nourrir et de l'éduquer. Les premiers et les seuls à condamner cette pratique furent les auteurs chrétiens Clément d'Alexandrie⁵ et Tertullien⁶. Ils dénoncèrent également, notons-le, les comportements sexuels des adultes envers les enfants, ainsi que la prostitution infantine, qui sévissait déjà à cette époque.

En 374, l'empereur Valentinien I^{er} publie un décret qui condamne l'abandon d'enfant sur l'ensemble du territoire de l'Empire, et au VI^e siècle le Code justinien fait obligation aux parents d'élever leurs enfants, l'abandon étant puni par la loi. Cette pratique continua malgré tout : le souci de « l'enfant abandonné » resta jusqu'au début du XX^e siècle l'une des préoccupations majeures de la société. Au Moyen Âge, il revenait aux seigneurs féodaux d'entretenir les enfants trouvés. Mais, cette charge étant très lourde, les soins donnés à ces enfants étaient, on s'en doute, plutôt insuffisants.

En 1326 fut fondé à Paris un hospice pour enfants trouvés qu'on nomma les Enfants bleus puis, en 1537, à l'instigation de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre et sœur aînée de François I^{er}, fut fondé celui des Enfants rouges. Mais il fallut attendre saint Vincent de Paul pour que l'assistance aux enfants connaisse véritablement un début d'organisation. C'est ainsi qu'en 1633 il crée la Congrégation des filles de la charité. « Monsieur Vincent » montra en particulier l'effroyable misère de la célèbre maison de la Couche, rue Landry, à Paris, où deux à trois cents enfants étaient abandonnés aux soins d'une seule femme et de deux servantes qui en faisaient un commerce scandaleux. Fatiguées par leurs cris et faute de moyens, elles les vendaient de 15 à 20 sous à des mendiants qui les estropiaient pour exciter la charité publique ; on dit qu'à l'époque il n'en survivait

3. Anomalie génétique due à la présence, dans une paire chromosomique, d'un chromosome surnuméraire. Ce chromosome a été isolé grâce aux recherches du Pr J. Lejeune. La trisomie 21 est responsable du mongolisme.

4. La plupart de ces informations historiques ont été recensées dans *Lou Rebieure*, n° 45, mars 1997.

5. In *Paedagogus*, III, 3.

6. In *Apologeticum*, IX, 8.

qu'un sur trois cent cinquante. En 1638 naît l'œuvre des Enfants trouvés, qui va bénéficier d'importants subsides de Louis XIII, puis de Louis XIV. Grâce à cet argent, Vincent de Paul peut enfin créer en 1670 l'hôpital des Enfants trouvés, formé de la maison de la Couche et de la maison du faubourg Saint-Antoine et rattaché à l'Hôpital général de Paris.

Cet hôpital obtint un tel succès qu'il fut bientôt surpeuplé. Malgré un édit de Henri II qui, en 1556, rendait obligatoire pour les femmes les déclarations de grossesse et présumait l'homicide si l'enfant mourait après une grossesse non déclarée, les abandons d'enfants, au temps de Louis XIV, étaient encore très nombreux. La province ne comptait que quelques hôpitaux ou hospices : les bébés étaient donc souvent envoyés aux Enfants trouvés à Paris. Mais la plupart d'entre eux voyageaient dans des conditions pitoyables. Ils étaient remis à des voituriers, sans précaution et sans nourrice, en toutes saisons, avec la certitude de mort si le voyage était trop long. S'ils n'étaient pas envoyés à Paris, on les mettait à la charge de la propriété foncière, car l'on considérait à l'époque les enfants trouvés comme un fruit de la terre. D'après un tarif dressé en 1785, il était alloué à ceux qui les prenaient une somme de 72 francs par an jusqu'à l'âge de neuf ans, somme qui décroissait à mesure que l'enfant, grandissant, pouvait rendre plus de services.

Les enfants étaient abandonnés sur les marches des églises ou déposés, la nuit, dans une sorte d'armoire cylindrique tournant sur un pivot, située généralement à l'entrée des hospices et des couvents, qu'on appelait « le tour ». Les dépôts d'enfants dans le tour se faisaient à toute heure du jour ; ils ne donnaient lieu à aucune recherche ni aucune question. Attirée par les cris, une religieuse, la sœur tourière, venait y recueillir le nouveau-né ; on le baptisait, on lui donnait un prénom (souvent celui du saint ou de la sainte du jour) et on l'enregistrait avec quelques détails, concernant notamment les vêtements, qui permettraient, si la mère était prise de remords, de le retrouver. Si un signe était laissé, l'on pouvait en effet redemander l'enfant plusieurs années après l'avoir abandonné en payant 100 livres pour chaque année écoulée. Voici un exemple, pris dans les registres d'un hospice civil au siècle dernier : « Aujourd'hui trente juin mille huit cent trente-deux, à deux heures et demie du matin, a été trouvé, dans le tour de l'hospice civil, une fille nouvellement née ; elle avait un bonnet neuf d'indienne de plusieurs couleurs, garnis

de la même étoffe, une chemise de calicot, trois drapeaux, une coiffe, le tout usé. A été baptisée à l'hospice sous le nom de Joséphine. » En marge, on peut lire : « A été mise en nourrice le quatre juillet mille huit cent trente-deux. » Rapidement, les enfants étaient mis en nourrice, autant que possible à la campagne, et l'on s'efforçait de les y faire rester à demeure. Parvenus à l'âge de seize ans, ils étaient admis à rester dans la famille au même titre que les enfants de ceux qui les avaient élevés.

Mais les pouvoirs publics ne se désintéressaient pas de l'enfant accueilli ou mis en nourrice. Les contrôles étaient nombreux et le service des Enfants trouvés se montra vigilant dès le XVIII^e siècle à travers ses inspecteurs départementaux. Lorsque l'enfant était mis en apprentissage, celui qui le prenait en charge, cultivateur, artisan, manufacturier ou autre, devait remplir un certain nombre d'obligations ; l'engagement était pris devant l'inspecteur et cosigné par le maire.

Entre 1750 et 1789, à Lyon, un enfant sur trois était abandonné et à la même époque, à Toulouse, ce sort était réservé à un enfant sur quatre. Jean-Jacques Rousseau ⁷ n'abandonna-t-il pas ses cinq enfants aux Enfants trouvés de Paris sans chercher à connaître la date de leur naissance ?

À la Révolution, une loi du 28 juin 1793 organisa dans chaque département l'assistance aux filles mères et aux enfants trouvés « qui ont droit aux mêmes secours que les autres citoyens ». Dans chaque district devait être établie une maternité pour filles-mères. La loi du 4 juillet 1793 donne aux enfants trouvés le titre d'« enfants naturels de la patrie » et stipule qu'ils seront élevés dans les hospices nationaux jusqu'à l'âge de douze ans, puis placés en maison d'apprentissage.

Le Directoire, à son tour, légiféra sur ce point et une loi du 16 Vendémiaire de l'an V (octobre 1796) décida que, désormais, les hospices civils devraient recevoir gratuitement les indigents et

7. L'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau marque une étape importante en proposant une relation éducative plutôt ambivalente où alternent la prise en compte de l'individu et l'affirmation de contraintes derrière lesquelles il disparaît. Dans ce livre est également évoquée la notion d'une « nature bonne » étendue aux « bons sauvages » et à « l'innocence enfantine » que la société et la civilisation déforment. Cette vision utopiste et irréaliste influence l'éducation jusqu'à nos jours. Or nous savons qu'un être humain qui n'est pas éduqué et n'a pas accès à la civilisation devient facilement « un monstre ».

les enfants abandonnés. Ceux-ci seraient dits « orphelins de la patrie » et seraient placés en nourrice à la campagne ; à l'âge de douze ans, ils seraient mis en apprentissage chez des cultivateurs, des artisans, des manufacturiers ou embarqués comme mousques. Mais, faute de moyens, les hospices ne purent suffire à la tâche ; en l'an VI (1797), la mortalité des enfants trouvés atteignait 91 %.

Sous Napoléon, toute une série de décrets furent promulgués et ils devaient rester en place, pour la plupart, pendant plus d'un siècle. Ce fut le décret du 9 janvier 1811 qui réglementa l'assistance aux enfants trouvés par la constitution dans chaque arrondissement d'un hospice destiné à ne recevoir que les enfants abandonnés, car jusque-là ils étaient mélangés aux personnes âgées et aux malades. Par suite de difficultés financières, ce décret ne put être appliqué et un autre décret du 19 janvier 1812 décida qu'en attendant la création de ces hospices les enfants trouvés devaient être placés dans la mesure du possible chez des nourrices à la campagne. Finalement, en deux siècles, les choses n'avaient guère évolué.

Entre les deux guerres, le service des Enfants trouvés prit successivement le nom de service des Enfants assistés puis d'Assistance publique. Les enfants continuaient à être placés. Certains eurent le bonheur d'être bien traités et considérés comme les enfants de la famille, d'autres, moins chanceux, mal logés, mal nourris, héritaient des travaux les plus pénibles et constituaient surtout une main-d'œuvre à bon marché ⁸.

Depuis 1953, il a été mis en place dans chaque département un service de l'Aide à l'enfance, chargé des différentes catégories d'enfants abandonnés ou en danger ; les enfants qui y sont admis se trouvent alors placés sous sa protection ou sous sa tutelle.

Ce bref détour historique met en lumière deux choses ; premièrement, que la société, du jour où elle a reconnu le problème de l'abandon avec saint Vincent de Paul, a toujours eu à cœur

8. La première loi réglementant le travail des enfants en France a été votée en 1841 sous l'influence, entre autres, de Frédéric Ozanam (1813-1853). Dans son cours à la Sorbonne de l'année universitaire 1839-1840, celui-ci plaidait pour un ordre social plus juste : « Il y a exploitation quand le maître considère l'ouvrier non comme un associé, comme un auxiliaire, mais comme un instrument dont il faut tirer le plus de services possible au moindre prix [...]. L'ouvrier-machine n'est plus qu'une partie du capital, comme l'esclave des Anciens. »

d'y apporter une réponse ; deuxièmement, que les structures qui se sont mises en place progressivement ont eu pour but premier d'aider des enfants et des adolescents mal insérés socialement et en proie à une certaine errance à s'intégrer, fût-ce par le biais d'une pédagogie particulièrement soutenue. Le thème de l'enfance en danger, voire de l'enfance dangereuse, qui marque la littérature du XIX^e siècle, n'est du reste pas un « mythe ». S'il fut parfois exagéré, il s'enracinait dans des faits bien réels. Les enfants et les adolescents livrés à eux-mêmes posaient d'énormes problèmes, et la violence juvénile a pu être sans commune mesure avec celle que nous connaissons. Au XIX^e siècle déjà, il n'était pas conseillé de s'attarder dans certains quartiers de Paris, comme les abords de la place Saint-Michel ou du bas Belleville. Manifestations et agressions étaient fréquentes. La Garde nationale, du reste, pouvait intervenir dans certains établissements scolaires pour y remettre de l'ordre. Somme toute, par rapport à ces temps mouvementés, les jeunes d'aujourd'hui sont plus calmes...

C'est donc bien pour des raisons sécuritaires – répondre à cette errance des jeunes – que des pédagogies de la surveillance se sont mises en place et non, comme l'a laissé entendre une lecture idéologique des trois siècles qui viennent de s'écouler, en vertu de quelques théories philosophiques. La reprise éducative – la scolarité devenant peu à peu obligatoire – et la préoccupation sanitaire étaient en effet rigoureuses mais leur but premier était bien de les aider à se construire et à s'insérer socialement. Certes, cette fermeté éducative a pu produire des excès qui ont été à juste raison dénoncés au cours de ce siècle. Néanmoins, si autoritaire soit-elle, cette forme d'éducation avait au moins le mérite de s'attaquer de front au problème et de refuser que quiconque demeure hors de la société.

L'abandon éducatif

On voit donc que de nombreux enfants ont connu, par le passé, un statut peu enviable. Inversement, ceux d'aujourd'hui sont surinvestis affectivement par des parents qui veulent les cajoler, les combler de biens, leur offrir des loisirs diversifiés, voire un enseignement qui est parfois au-delà de leurs compétences intellectuelles. Les médias leur destinent des émissions calibrées selon leurs centres d'intérêt, tout cela sous l'égide de

spécialistes de l'enfance. En apparence, tout concourt à leur bien-être, en apparence ils sont désirés et en apparence les adultes veulent les aimer. Et puisque toutes les conditions sont réunies, il ne devrait pas y avoir de difficultés, ni de problèmes psychiques, en particulier. Pourtant, les faits viennent démentir ces conclusions optimistes : certes, les enfants n'ont jamais autant été désirés – les abandons d'enfants sont de plus en plus rares et les familles désireuses d'adopter de plus en plus nombreuses –, mais de nombreux problèmes demeurent, à commencer par la maltraitance, qui pose la question du droit de l'enfant à être reconnu et respecté pour lui-même. En sorte que, peu à peu, nous passons de l'abandon physique à l'abandon éducatif, aux effets plus insidieux.

Cette autre forme d'abandon n'est pas, chez les parents d'aujourd'hui, le signe d'une mauvaise volonté ; elle est plutôt le fait d'une société qui, se voulant totalement égalitaire, refuse de différencier l'enfant de l'adulte. Les modèles sociaux dominants n'incitent pas à agir comme éducateur, avec ce que cela implique de distance nécessairement maintenue avec les jeunes. Pourtant, les enfants et les adolescents, répétons-le, ne sont pas comme les adultes.

L'errance des jeunes dans les cités, la violence à l'école, sous toutes ses formes, à commencer par la méconnaissance des règles de vie en collectivité et le manque de contrôle de soi, ne sont-ils pas les symptômes d'une absence éducative ? De plus en plus nombreux, des enfants et adolescents sont livrés à eux-mêmes sans le soutien et la vigilance de leurs parents. J'ai déjà eu l'occasion de décrire, il y a quelques années, les types de délinquance qui se développaient chez les huit/douze ans. Ces violences sont aujourd'hui encore plus massives, alors qu'habituellement cet âge est celui de l'intériorisation des codes, des normes et des valeurs morales et religieuses, éventuellement, d'une société. Nous avons simplement oublié de dire, comme il convient de le faire à chaque génération, puisque cette connaissance n'est pas innée, qu'un enfant doit obéir à ses parents, qu'il doit travailler à l'école en respectant l'enseignant, les adultes, les autres enfants et les lieux d'accueil, enfin, qu'il doit intégrer les lois de la société. Il est tout aussi nécessaire d'apprendre à un enfant à ranger ses affaires, à être propre (dans certaines écoles maternelles, on commence le matin par laver certains enfants), à respecter des horaires (là non plus, il n'est pas rare que des enfants

arrivent en classe avec un manque flagrant de sommeil qui les empêche d'être attentifs, et ils « décrochent ». Ces prescriptions sont évidemment difficiles à respecter si les parents les ont oubliées eux-mêmes et si certains enseignants n'ont pas le désir réel de se situer comme adultes. La vérité, c'est que quand on perd ainsi le sens de l'éducation des jeunes, cela signifie que l'on ne se soucie pas de leur avenir.

Or, si c'est la volonté d'éduquer ensemble les enfants qui constitue la famille, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, c'est aussi le fait d'avoir inscrit son existence d'adulte dans un projet de vie qui fonde la relation éducative. Sans être ainsi engagé dans l'existence, comment est-il possible d'avoir un souci éducatif ? C'est ce projet de vie qui sera une source d'inspiration pour transmettre des matériaux qui vont servir au développement de l'enfant, lui permettre de faire des acquisitions progressives dans les domaines intellectuel, culturel, moral, lui donner envie de grandir et de ritualiser les différentes étapes de sa vie psychologique et sociale. Les jeunes ont besoin d'entendre un discours parental, de s'y confronter et de s'inscrire ainsi dans des limites qui lui permettront de développer ses possibilités. Beaucoup d'adultes qui surinvestissent les jeunes redoutent en réalité ne pas être aimés, d'être rejetés s'ils font part de leur désaccord, mais alors ils sont tout étonnés, après avoir dû maintenir telle ou telle exigence, de les voir revenir vers eux, sans la moindre animosité. Cela suppose donc que l'adulte ait suffisamment confiance en lui et qu'il soit assez assuré affectivement pour ne pas être en attente de reconnaissance et de gratification de la part des enfants et des adolescents dont il a la charge.

Les adultes ont donc besoin d'apprendre, et d'être soutenus dans leur tâche de parents. Parfois c'est à la société de se substituer à la carence éducative des parents, mais, en l'espace de trente ans, elle a perdu les moyens de le faire. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette carence éducative s'observe dans tous les milieux et pas exclusivement dans les quartiers difficiles ou les milieux défavorisés. Ces zones sensibles sont en fait les révélateurs de ce qui se passe plus globalement dans l'ensemble de la société. La multiplication des assistants sociaux et des animateurs ne changera pas grand-chose au problème. Ce n'est pas ainsi qu'on jugulera l'incivisme et la délinquance juvénile. La question est d'un autre ordre et concerne la façon dont la société conçoit l'enfant et la responsabilité des parents.

La polémique qui s'est déclenchée au cours de l'été 1997 est révélatrice de l'impasse où nous nous trouvons. Des maires de plusieurs communes ont pris des arrêtés pour interdire la circulation de mineurs de moins de douze ans non accompagnés entre minuit et six heures du matin. Pris en flagrant délit, ces enfants devaient simplement être reconduits par la police chez eux et remis à leurs parents. Voilà qui nous interroge. La police doit-elle se transformer en assistante sociale, en médiateur, en animateur social, en éducateur ? Certainement pas. Une fois de plus, on constate la confusion des rôles et des fonctions. Mais le problème demeure. Il est fréquent de rencontrer, hiver comme été, de jeunes enfants jouant dans la rue à une heure tardive. Outre que leur sécurité est en jeu, ils provoquent souvent des dérangements par un bruit constant, parfois des déprédations. Pour certains d'entre eux, c'est le début des actes délictueux et de la marginalité. Les faits montrent en effet que les enfants commettent des délits de plus en plus graves de plus en plus tôt. Ces arrêtés, sans aucun doute, ne régleront pas les problèmes de la misère des logements, de la tristesse de l'architecture des banlieues, de la pauvreté économique et affective de bien des familles, le manque de structures et d'activités socioculturelles, les difficultés de l'intégration, la délinquance juvénile, l'échec scolaire et le chômage des jeunes. Néanmoins, ces arrêtés sont un symptôme et signalent par là même un mal à identifier. Ils ont, en outre, le mérite de rappeler aux parents leur rôle et à la société qu'elle doit signifier ses lois. Il n'y a donc aucune raison d'interpréter ces arrêtés comme les témoins d'une volonté liberticide et de projeter une fois de plus sur cette situation d'autres moments de l'histoire en parlant de « raffe d'enfants ». Là encore, l'on cherche à se dédouaner des problèmes d'hier sans comprendre les véritables enjeux de ceux d'aujourd'hui. Or, à une forte majorité, la population a soutenu ce genre de décision, car les gens sont témoins tous les jours de problèmes qui leur empoisonnent l'existence et handicapent aussi gravement les jeunes dans leur développement et leur insertion sociale.

Les prises de position des politiques sur la question sont déroutantes et témoignent d'un manque d'analyse et de compréhension qui ne fait qu'ajouter à la confusion, surtout s'ils se croient obligés d'exprimer un avis contraire à celui de leurs opposants. Ils perdent en crédibilité et ne font qu'irriter la société avec des débats stériles. Ils ont achoppé sur la question de

savoir s'il faut ou non rappeler aux parents leurs devoirs et leurs responsabilités éducatives, et s'il faut ou non dire la loi, c'est-à-dire la limite du possible. Certains adultes se sont même donnés en spectacle, exhibant devant les caméras leurs propres ambivalences vis-à-vis du parental et de la loi œdipienne. Si les adultes et la société n'ont pas une vision cohérente à ce propos et que cela reste un sujet de débat, ou plutôt de discussion de Café du commerce, les enfants sont perdus et justifiés dans leur comportement. La place des parents ne devrait pas être soumise à discussion. Elle représente un positionnement psychologique et social à respecter. Les parents sont les premiers responsables de l'éducation de leurs enfants.

Le comble est même d'entendre qu'« il ne faut pas culpabiliser des familles qui sont déjà déstabilisées ». Cette volonté de ne pas « faire de vagues » et de ne pas poser les problèmes est anesthésiante au possible. L'innocence béate qui veut que rien ne dépende de l'individu et tout de la société ne s'appelle pas autrement qu'irresponsabilité. Le début du sentiment de faute est le commencement du sens de ses responsabilités. J'entends bien qu'il ne faut pas simplifier les choses à outrance : il est parfaitement vrai que la majorité des adultes (parents, enseignants, éducateurs) se sentent fautifs dès qu'apparaît un problème éducatif. Mais les raisons ne sont pas toujours les plus évidentes. Qu'est-ce à dire ? Simplement que l'adulte craint d'être considéré comme un « mauvais parent », renouant ainsi avec le fantasme infantile de « la bonne ou mauvaise mère » ou « du bon ou mauvais père ». Il peut ainsi se dire : « Si l'enfant dont je m'occupe rencontre des difficultés, c'est que je ne suis pas capable d'être un bon parent, et j'ai dû commettre des erreurs. » Cette pensée-réflexe n'est pourtant pas toujours valide : les parents ne sont pas nécessairement à l'origine de toutes les difficultés de leur enfant.

Ces ambivalences révèlent bien que les enfants, dès qu'ils sont confondus avec les adultes, ne sont pas reconnus et estimés pour eux-mêmes. Et cela peut aller très loin. On pourrait ainsi dire qu'il règne même à notre époque une ambiance anti-éducative. Pour preuve, l'idée de plus en plus répandue que le parental n'existe pas en lui-même, mais pourrait être négocié par contrat. Or, c'est bien lorsque les adultes se refusent à faire les distinctions salutaires qu'il y a une impuissance éducative, lorsque le parental n'est pas situé et que la relation se veut uniquement affective.

Il n'y a plus d'enfant

Une société narcissique comme la nôtre a du mal à concevoir l'enfant pour lui-même autrement que comme un faire-valoir pour l'adulte, un double dans lequel il se reconstruit ou se prolonge. L'enfant est vécu dans l'instant comme s'il n'avait pas à grandir. Il a une simple fonction psychologique ; dépourvu de toute dimension sociale, il ne concerne pas véritablement la société.

L'absence d'une vraie politique familiale avec, notamment, la suppression des allocations familiales, en juin 1997, au-dessus d'un certain plafond de revenus est bien le signe que l'enfant n'a pas de valeur en lui-même dans la société. Pis, l'enfant n'a même pas une valeur identique dans tous les milieux, car sa reconnaissance sociale est soumise au montant des gains de ses parents. Il est réduit à une évaluation économique. La société ne peut pas se penser uniquement en termes économiques ; sinon, les faits nous le rappellent, elle se déshumanise.

Les allocations familiales sont un enjeu symbolique, et faire de la politique, c'est aussi savoir tenir compte des symboliques d'une société. La suppression des allocations familiales a été décrétée en même temps que l'on annonçait la possibilité de légaliser la relation homosexuelle et d'établir ainsi une parité avec le couple homme/femme engagé dans le mariage. Voilà qui est révélateur d'une confusion sur laquelle nous aurons à revenir en étudiant les problèmes soulevés par le Pacte d'Intérêt Commun (PIC). Au nom des fameuses contraintes économiques, on voudrait que tout se marchande, même les réalités humaines, cependant qu'en même temps, sous couvert de générosité, on provoque l'effet inverse : le tissu social s'en trouve sévèrement accroché. Les allocations familiales symbolisaient le soutien et l'aide de la société accordée à la famille pour l'enfant, et non directement aux parents. Au-delà de son aspect économique, ce financement était la contribution, toute légitime, de la société à l'existence et au développement du jeune. Cette suppression s'ajoute à d'innombrables détails que l'on croit sans importance mais dans lesquels se délient les liens invisibles qui avaient pour but de tenir solidairement la société. Au nom de la solidarité, étrangement, la société dit aux enfants : « Nous ne pouvons pas être solidaires de votre existence. » Et aux adultes, il est signifié que l'enfant n'a qu'une valeur subjective et individuelle ; il n'a pas de dimension objective et sociale.

Une école privée de moyens

L'abandon éducatif se manifeste enfin dans le domaine scolaire : les manques du système éducatif sont constamment déplorés, et pour cause : l'éducation n'a-t-elle pas été remplacée par des techniques d'apprentissage et une multitude d'activités sans cohérence et sans lien entre elles, laissant les enfants livrés à eux-mêmes ? Que sont devenus les professionnels de l'éducation, à commencer par les enseignants ? Quel type de pédagogie a-t-on favorisé ? Quelle place occupent les adultes ? Quels sont les effets sur les jeunes d'une éducation qui ne sait pas toujours comment se dire ?

Les méthodes d'enseignement ont considérablement évolué ces vingt dernières années. Aujourd'hui, elles valorisent le vécu de l'enfant au détriment de l'approche de l'objet d'étude – ce qui n'offre pas toujours le meilleur moyen d'éveiller et de nourrir la rationalité des élèves. Bien entendu, il est pertinent et utile d'être attentif à ce que vit et ressent un enfant et d'en tenir compte dans l'éducation. Mais la relation pédagogique s'est trouvée détrônée par la conception selon laquelle l'enseignant serait devenu un « technicien des apprentissages ». La volonté « d'apprendre à apprendre » selon des centres d'intérêt immédiats, l'idée que le ludique devrait remplacer l'effort intellectuel, et la plus grande attention portée aux relations affectives à l'intérieur du groupe-classe ont-ils vraiment favorisé la transmission des connaissances, but premier de l'école, l'apprentissage des règles de vie en société, et finalement permis une plus grande qualité du lien social à l'école et dans la cité ? De toute évidence, le résultat est plutôt médiocre et l'école est dans une impasse.

Elle ne peut pas répondre à tout ce dont un enfant a besoin et certainement pas remplacer les parents dans l'éducation première qu'ils doivent donner à leurs enfants. Mais dans sa mission d'enseignement et de transmission des codes et des normes de la société, elle a elle-même failli par bien des aspects. Lorsque l'enseignant méconnaît les règles pour lui-même, que peut-il bien transmettre ? Exemple typique rapporté par un formateur : un jeune enseignant (vingt-sept ans) en IUFM, arrivant le matin systématiquement en retard, s'est fait reprendre par l'inspecteur responsable de la formation. L'apprenti-enseignant n'a pas accepté cette simple remontrance et a même traité, auprès de ses col-lègues, cet inspecteur de « facho ! », lui reprochant aussi de

« l'infantiliser ». Ce comportement en dit long sur l'ampleur du chantier-éducation ! C'est pourquoi le problème de l'enseignement, comme celui de l'éducation, n'est pas uniquement celui de la structure, des programmes et de la transmission des connaissances – sans qu'il faille pour autant négliger cet aspect des choses –, mais c'est aussi celui de la personne même de l'enseignant, de sa maturité affective et sociale, de sa capacité à transmettre les codes et les références, de sa conscience des responsabilités, de son positionnement adulte vis-à-vis des jeunes et de sa compétence éducative. L'éducation est essentiellement une attitude, avant d'être une technique et des moyens. C'est la personnalité même de l'adulte qui fait l'éducation et non pas la multiplication des moyens pédagogiques que l'on pourra inventer pour masquer des carences. On peut éduquer avec peu de moyens et les exemples ne manquent pas dans les familles ou dans les mouvements de jeunes. Nous avons perdu, par bien des aspects, cette habitude éducative et il est compréhensible que de jeunes enseignants se présentent eux-mêmes avec ce handicap sans le savoir. Ce constat ne justifie pas leurs insuffisances pour autant, mais il indique au moins dans quel sens il convient de travailler.

Les enfants sont pris dans ces manques et dans ces incohérences. Comment articulent-ils le savoir qu'ils reçoivent ? Ils sont souvent très informés, mais ne savent pas hiérarchiser ou intégrer les informations dans un ensemble. En même temps, ils ne maîtrisent pas les connaissances élémentaires et les outils de la compréhension du réel. Il ne sert à rien, par exemple, de se ruer sur l'informatique, qui est surtout dans ce contexte un cache-misère, alors que l'illettrisme progresse. L'outil ne viendra pas remplacer ce que les enfants n'ont pas appris : on le vérifie plus tard sur les bancs des universités ! La prétendue « hausse du niveau » ne se vérifie pas dans la réalité. Le niveau d'information des jeunes d'aujourd'hui est sans aucun doute plus important que celui d'hier, puisque les informations et les progrès techniques sont plus largement diffusés. En revanche, l'étude qualitative du fonctionnement intellectuel et de l'assimilation des connaissances de base révèle de graves lacunes. Le bac s'est ainsi dévalué et n'a même plus de valeur en tant que certificat des compétences que devrait posséder le futur étudiant.

De leur côté, les enseignants qui représentent un potentiel pédagogique se trouvent limités et paralysés par une administra-

tion bloquée par des syndicats. Les ministres se succèdent, chacun imposant « sa » réforme, sans tenir compte de ce que l'on sait ni des remèdes que l'on pourrait apporter. Ces réformes ne sont que l'expression d'une impuissance, car depuis trente ans rien ne change et l'on entretient les mêmes maux. Face à une telle force d'inertie, comment l'institution peut-elle répondre aux besoins et se donner les moyens de créer ? Il est tout de même significatif de constater que tout le langage utilisé aujourd'hui par l'enseignement public (prenons comme exemple le terme de « communauté éducative ») est un langage qui ne lui appartient pas, qui n'est pas le fruit de son expérience, mais qui a été emprunté à d'autres structures que la sienne. L'enseignement doit se libérer de constructions idéologiques accentuées par les clichés médiatiques qui encombrant souvent les esprits car ils ne correspondent pas aux nécessités et aux réalités, et accepter un véritable travail pédagogique en lien avec la psychologie de l'enfant et de l'adolescent sans avoir à dépendre des modes d'une époque qui faussent la compréhension des enjeux éducatifs.

De l'enfant-roi à l'enfant référent

Nous venons de dresser un constat des problèmes liés à l'éducation dans notre société ; mais ces problèmes n'ont pas surgi tout seuls : ils sont très largement la conséquence des théories pédagogiques qui ont fleuri au cours de notre siècle, tout particulièrement après Mai 68, et qui visaient à mettre l'individu au cœur de la relation éducative en favorisant avant tout son épanouissement personnel. L'éducation dépend très largement du mouvement des idées, et nous allons maintenant essayer de retracer l'évolution de ce mouvement en montrant les conséquences.

L'éducation restreinte

Sans doute Philippe Ariès nous a-t-il induits en erreur en faisant naître le sentiment de l'enfance et le sens de son éducation au XVIII^e siècle⁹. Le souci de l'éducation et l'attitude de tendresse des parents et des adultes à l'égard de l'enfant ne commencent pas

9. Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil.

avec cette période ; ils ont toujours existé ¹⁰. L'amour envers les enfants n'est pas une attitude récente. On retrouve d'ailleurs dans les iconographies les plus anciennes des scènes de tendresse entre les parents (aussi bien la mère que le père) et leurs enfants ¹¹. Cela ne veut pas dire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais prouve que l'éducation n'est pas un souci récent, comme on a voulu le dire. Le mythe de « l'amour en plus » ¹² sert principalement à justifier le présent et à relire le passé à la lumière du surinvestissement affectif contemporain de l'enfant.

10. De récentes études menées par des historiens médiévaux montrent que l'enfant a toujours été considéré comme un individu à respecter et à éduquer dès sa conception. Les mères parlaient à l'enfant qu'elles portaient. Les mères et les nourrices, en nourrissant l'enfant, avaient aussi le souci du développement de son esprit comme en témoignent les bols de bouillie abécédaires et les lettres-gâteaux qui constituaient le premier matériel scolaire de l'enfant. Cette idée était aussi partagée en dehors de l'Occident médiéval : on sait que certaines femmes arabes étaient capables d'aller écouter, enceintes, les leçons du Coran pour éduquer l'enfant encore à naître. Cf. Danièle Alexandre Bidon, « Grandeur et renaissance du sentiment de l'enfance au Moyen Âge », in *Histoire de l'éducation*, n° 50, Institut national de recherche pédagogique, Paris.

11. Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. Voir aussi les travaux de Pierre Riche, *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI^e et VIII^e siècles*, Paris, Seuil, 1989. À l'inverse de Philippe Ariès, Pierre Riche souligne combien la société et surtout le monde monastique qui dirigeait les écoles avaient le sens de l'enfant et de son éducation. Il n'y a selon lui pas de césure entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Nous avons sans doute suivi à tort les thèses de Philippe Ariès lorsqu'il écrivait : « La civilisation médiévale avait oublié la *paideia* des Anciens et elle ignorait encore l'éducation des modernes. Tel est le fait essentiel, elle n'avait pas l'idée de l'éducation. » Or l'étude des sources, rappelle P. Riche, permet d'affirmer que l'enfant recevait attention et compréhension dans une perspective éducative.

12. Ainsi Élisabeth Badinter titrait-elle un de ses essais (Flammarion, 1981). Cette thèse militante veut prouver que la maternité n'est qu'un fait culturel et qu'elle ne fait pas partie intégrante de la féminité. Démonstration peu convaincante au regard de la biologie et de la psychologie féminine. Il reste que l'intériorisation du sexe est une opération psychique de l'adolescence qui peut poser bien des problèmes aussi bien à l'homme qu'à la femme. Accepter sa configuration physique et accéder à la maternité est pour certaines femmes une tâche angoissante. On peut faire l'hypothèse que la maternité vécue comme un handicap, telle qu'elle est représentée dans *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, a correspondu à la dévalorisation de la relation éducative. À l'idée de maternité-oppression est venue correspondre l'idée d'éducation-oppression. La mère reste le symbole de l'éducation, même si cette symbolique peut être partagée par les hommes et les pères. L'éducation est une forme de gestation et de maternage indispensable au développement de l'être humain. À partir du moment où la société coïncide avec la représentation de la maternité-contraceptive, cela a des conséquences sur la conception de l'enfant et de l'éducation que l'on engage. La grève des naissances est devenue aussi la grève de l'éducation. Mais on se refuse pour l'instant à en évaluer les effets.

Il n'en reste pas moins vrai que ce sont les religieux, les philosophes et les pédagogues qui surent défendre le statut singulier de l'enfant dans la société et faire reculer de plus en plus tôt l'âge où l'on commença à le respecter comme tel. À Athènes et à Rome, la scolarité commençait à cinq ans, alors que plus tard, l'on estima que l'éducation de l'enfant ne pouvait débiter qu'à partir de sept ans : Montaigne eut des paroles sévères pour reprocher aux adultes de jouer avec les enfants comme « on s'amuse avec de petits singes ». Il n'y a jamais eu d'âge d'or de l'éducation : à certaines périodes de l'histoire, le souci de l'éducation fut soutenu par la famille et la société, à d'autres il fut oublié. Les pédagogues du XIV^e siècle provoquèrent un nouvel essor éducatif et institutionnel, qui permit à son tour celui des XVIII^e et XIX^e siècles. De nombreuses nouveautés pédagogiques, alimentées par le bon sens commun des besoins de l'enfant et les découvertes de la psychologie, ont permis de réelles avancées en matière d'éducation. C'est grâce à ce patrimoine accumulé au cours du temps que l'on a pu, ces deux derniers siècles, faire progresser l'éducation, le respect et les droits de l'enfant. Le sens de l'éducation s'inscrit également dans une histoire, c'est-à-dire dans le mouvement des idées et des représentations sociales qu'une société se donne. Essayons d'en retracer rapidement l'évolution, pour mieux comprendre ce à quoi nous sommes parvenus.

La fin du XVIII^e siècle, je l'ai déjà évoqué, correspond surtout à la mise en place d'un système éducatif très contraignant, pour répondre à l'éclatement d'une population juvénile laissée sans éducation. Ces deux attitudes de « surveillance » et d'encadrement ont fini par servir de modèle à tous les milieux de la société française : il suffit de se reporter, en particulier, aux romans de Roger Martin du Gard, de François Mauriac et d'Hervé Bazin, ou à certaines descriptions de Jean-Paul Sartre dans son autobiographie *Les Mots*, pour en saisir l'ambiance. Ces descriptions reflétaient-elles la réalité, ou la façon dont la relation était vécue ou imaginée selon le scénario du « roman familial » ? La propre vie familiale de la plupart de ces auteurs était en parfaite opposition avec leurs écrits, comme l'attestent ceux qui les ont connus à l'époque. Quoi qu'il en soit, ce qu'il ressort de leur discours, c'est que l'individu n'était pas pris en compte dans cette éducation austère et froide. À la différence des générations précédentes, beaucoup à cette époque se promirent de ne pas refaire

avec leurs enfants ce que leurs propres éducateurs avaient fait avec eux-mêmes. L'arrêt de la transmission a commencé ainsi.

Il faudra, entre autres, la perspicacité de la psychologue italienne Maria Montessori et du pédagogue anglais, fondateur du scoutisme, Baden Powell pour formaliser une autre alternative, prenant davantage en compte l'enfant et ses relations avec l'environnement parental, social et culturel. Ils furent parmi les premiers à proposer la démarche de « méthodes actives » qui ouvrira le *xx^e* siècle à une éducation personnalisée. À noter que l'on trouvait déjà des traces de ces découvertes dans la littérature grecque ancienne, et, plus tard, chez les auteurs chrétiens ¹³.

La relation éducative s'est transformée aussi sous la pression de situations objectives. Les parents, ou les adultes, n'ont pas commis de « faute » ou « d'erreur » ¹⁴ mais socialement, ils ont vu leur rôle se restreindre. Le développement de la société industrielle qui obligea les parents à quitter leur demeure pour aller travailler loin de leur habitat et l'instauration d'un univers scolaire isolant les enfants des adultes vont accélérer le processus faisant de l'éducation moins une transmission de connaissances, de savoir-faire, de coutumes, d'une morale et d'une religion qu'une formation réduite à l'enseignement. De nouvelles conceptions éducatives sont venues se conjuguer avec ces faits, traversées par des courants idéologiques (prise en compte de l'individu et contestation de l'autorité) et quelques découvertes en matière psychologique ¹⁵.

La contestation de l'autorité a culminé dans l'épisode mythique de Mai 68 et a atteint la plupart des groupes sociaux. Si elle a permis un assouplissement et des progrès grâce au développement d'un esprit de dialogue et à un plus grand respect de l'individu, son abandon sur le plan éducatif est plutôt néfaste. La

13. H.-I. Marrou, *op. cit.*

14. Régulièrement, les hebdomadaires publient des dossiers au sujet des problèmes éducatifs en voulant trouver un « coupable » que ce soient les pères, les mères ou les parents absents, quand ce ne sont pas les enseignants. Tel n'est pas le problème. Il ne s'agit pas de repérer une faute, mais avant tout les effets de systèmes que nos modes de vie génèrent.

15. Il s'agissait surtout d'interventions ponctuelles de psychologues ou d'écrits venus des États-Unis qui développaient les thèses de la non-directivité. À l'époque il était difficile de faire entendre un autre discours dans les médias alors que des pratiques plus réalistes existaient dans la continuité de l'expérience éducative des pédagogues et dans la cohérence des découvertes d'auteurs comme Freud et Piaget, pour lesquels l'éducation est fondamentale.

génération du baby-boom (les « yé-yé ») a connu une relation ambivalente avec les adultes de l'époque. Ces derniers étaient eux-mêmes portés par un système de valeurs sociales, familiales, scolaires, éducatives et religieuses qu'ils transmettaient sans plus y croire ; les baby-boomers ont retenu la contradiction et ont rendu effective la rupture de la transmission. Mai 68 n'a-t-il pas été la démonstration la plus flagrante de l'absence des adultes ? Les adolescents prenaient le pouvoir !

Ainsi naquit l'enfant-roi. Il est indéniable que la volonté de tenir compte de la personnalité singulière et des rythmes de l'enfant, et de développer par conséquent une attitude éducative personnalisée pour réagir contre une éducation collective aux principes rigides et sans souci d'adaptation à l'enfant, a été le point de départ d'un nouveau pédagogique. Cependant, cette perspective s'est vue progressivement réduite à la seule primauté donnée à l'individu et à son épanouissement recherché comme une fin en soi. Dès lors, l'enfant-roi allait être l'enfant-partenaire de l'adulte, et l'enfant-référent unique de l'adulte et de la société.

Abolir les frontières entre les âges

On l'a dit, les enfants sont surinvestis affectivement. Ils sont adulés par la société et deviennent même la référence des adultes par un bizarre processus d'identification : il faudrait rester jeune et adolescent dans sa façon de penser, de se comporter, de parler et de s'habiller. Voilà nos enfants valorisés par le narcissisme des adultes, en même temps que livrés à eux-mêmes, sans le support d'une réelle relation éducative ! Difficile de s'y retrouver... Les adultes, en revanche, n'éprouvent aucune gêne à s'infantiliser. Ainsi la mode vestimentaire autorise-t-elle des hommes d'affaires très sérieux à porter des cravates et des chaussettes ornées des motifs les plus fantaisistes : Mickey, Tintin et autres loups de Tex Avery. Plus ambivalentes encore, des barboteuses pour adultes, identiques aux barboteuses pour bébé, font leur apparition sur le marché. La consommation de bonbons est en forte progression ¹⁶, surtout chez les jeunes femmes de vingt à trente ans. Les publicitaires savent bien que c'est le jeune qui est le prescripteur dans la famille et s'adressent par conséquent prioritairement à lui. Les dix-huit/trente ans repré-

16. La consommation moyenne par individu est passée de 2,6 kilos en 1990 à 3,1 kilos en 1995.

sentent la majorité des acheteurs de consoles de jeux destinées aux huit/treize ans, et même de jouets comme le « Tamagotchi » – animal de compagnie virtuel japonais dont il faut s'occuper comme s'il était vivant jusqu'à ce qu'il meure¹⁷. D'autres s'amuse à construire des maisons de poupée, à collectionner des voitures miniatures ou des personnages de films fantastiques, allant des dinosaures aux héros de *La Guerre des étoiles*. La lecture des bandes dessinées se poursuit au-delà de la période juvénile et parfois au détriment des livres. Les adultes se rabattent ainsi sur des activités réservées autrefois aux enfants. Le phénomène Disneyland encadre et amplifie cette normalisation dans une société qui, affectivement, s'infantilise de plus en plus. S'il faut continuer à faire jeune dans une société qui est aussi adolescentique, il faut également se maintenir dans les modes d'expression de l'enfance, pour se donner l'illusion de ne pas grandir. Est-ce le manque d'enfants dans nos sociétés qui incite ainsi les adultes à jouer aux enfants ? En tout cas, pendant ce temps, les enfants cherchent à savoir où sont les adultes et où ils peuvent entendre une parole d'adulte.

- Les enfants grandissent trop vite

Mais il y a plus. Non seulement les adultes occupent le terrain de l'enfance, mais ils la volent aussi à leurs enfants en leur faisant jouer un rôle qui ne leur revient pas. L'enfant est ainsi devenu le confident, le conseiller et le soutien de l'adulte. Souvent, dans les couples séparés, c'est lui qui représente l'unité du couple. Il s'essaie alors à maintenir une relation parentale même si elle n'a plus de dimension affective, s'enferme dans une attitude de « réparation » vis-à-vis de ses parents, attitude qu'il risque de reproduire lorsqu'il commence sa propre vie sentimentale avec l'autre. On le sait, l'enfant se sent responsable dès qu'une difficulté apparaît dans la vie de ses parents. Telle petite fille de huit ans qui vit seule avec sa mère, sans avoir connu son père, raconte à qui veut l'entendre que son père est parti de la maison parce qu'elle n'était pas « gentille ». Telle autre raconte à son institutrice : « Lorsque mes parents se disputent, c'est triste. J'essaie de faire rire tout le monde. Mais ça ne marche pas. » L'enfant interprète le vécu familial uniquement à partir de sa pensée égocentrique en ramenant ses expériences à la dette qu'il ressent à l'égard de ses parents. Tant que les adultes ne le protè-

17. Et sur lequel on peut, du reste, pratiquer une euthanasie...

gent pas de ce fantasme de réparation en lui signifiant qu'il n'a pas à se mêler de leur vie, l'enfant cherche à se donner un rôle et à trouver des solutions. Le problème, c'est qu'en voulant tout dire et tout montrer aux enfants, alors qu'ils n'ont pas les compétences psychologiques pour comprendre et pour assumer, nous préparons des problèmes de personnalité qui apparaîtront lors de l'adolescence. Il n'est pas étonnant de voir ensuite des postadolescents de vingt-cinq/trente ans demeurer dans des histoires infantiles, comme pour rejouer une enfance qu'ils n'ont pas connue. Leurs histoires sentimentales reposent davantage sur l'économie affective de l'enfance que sur celle de la libido objectale. Ils essaient de mimer « papa » et « maman » dans une sentimentalité tout œdipienne qui les conduit dans des impasses.

Ce qui est pour le moins étrange, c'est que quand les adultes ne savent plus quoi penser ou quoi faire, ils se tournent vers les enfants et les adolescents comme si ceux-ci avaient la solution. Les feuilletons télévisés sont pleins de ces clichés où les enfants et les adolescents sont les prescripteurs des adultes. On les retrouve aussi au cinéma : citons par exemple le film *Ponette*, où un enfant de quatre ans fait réfléchir sur la mort des adultes qui ne parviennent pas eux-mêmes à en parler. En ce qui concerne la violence dans les écoles, là encore les adultes démissionnent en créant des « comités d'experts » pour savoir ce qu'il convient de faire. Certes, l'idée de responsabiliser l'enfant n'est pas mauvaise en soi, mais à aucun moment l'adulte ne doit donner l'image d'un incompetent : « Faut-il que je propose à l'enfant une conception de l'existence, que je lui donne des références ? » Comme de très nombreux adultes de moins de cinquante ans n'en possèdent pas toujours eux-mêmes, les réponses restent en attente, tapies derrière la fameuse formule : « Il choisira plus tard. » Bien sûr, c'est à chacun de construire sa vie et de choisir, autant que faire se peut, ses orientations. Mais comment choisir quand on n'a pas reçu d'informations ?

De nombreux jeunes parviennent ainsi au stade de l'adolescence beaucoup plus fragilisés que par le passé et mettent plus de temps à mûrir, chacun étant renvoyé à lui-même. La prétendue formule de responsabilisation : « C'est ton problème » signifie aussi : « Débrouille-toi, je n'ai rien à te dire, tu ne m'intéresses pas, je t'abandonne à ton sort ! » L'enfant se trouve délaissé quoique recherché dans une grande proximité affective : c'est tout le paradoxe de notre temps. Un jeune de

dix-neuf ans me disait récemment : « Je n'ai pas le sentiment d'avoir été éduqué par mon père et ma mère mais celui d'avoir dû me faire tout seul. J'aimerais bien maintenant que quelqu'un s'occupe de moi, m'enseigne, me guide. J'ai cru que mon amie pouvait m'aider, ce fut en vain. Il ne faut pas tout mélanger. Je l'ai quittée. J'attendais d'elle un rôle d'adulte. J'aimerais rencontrer des adultes à partir desquels je pourrais me construire. » Nous sommes dans la nécessité de resituer la relation éducative, puisque c'est en fonction d'elle que s'organise la relation entre l'enfant et l'adulte. L'adulte doit retrouver le sens de la succession des générations ; une maturité qui n'est sans doute pas simple à développer, car elle implique d'être dans une relation positive avec sa propre enfance, d'avoir résolu le conflit avec ses images parentales et d'accepter d'être le représentant symbolique du sens de la loi auprès de l'enfant.

- Je suis la mesure de toute chose

L'individu est devenu l'objectif suprême de la relation éducative. Dans cette mentalité, les réalités ne font pas d'abord référence, elles sont tout simplement relatives au sujet. La réalité n'apparaît plus comme un principe dans les représentations sociales auxquelles l'enfant et l'adolescent vont se trouver confrontés. Les conséquences ne se feront pas attendre, car l'épreuve du réel sera d'autant plus éprouvante chez ceux qui croyaient les êtres et les choses manipulables selon les sentiments du moment. L'enfant qui croit que tout est flexible selon ses envies, qu'il peut « zapper » à volonté avec les réalités, sans avoir fait l'expérience de l'effort à long terme, vient se heurter, lorsqu'il arrive au début de l'adolescence, à des résistances insoupçonnées, à une scolarité de plus en plus exigeante, à des désirs impossibles ; se sentant impuissant, il se disperse et s'éclate dans toutes les directions possibles. On entretient ainsi des comportements d'impuissance, l'individu ne sachant pas comment agir sur les réalités autres que celles qui sont ludiques. Nous sommes là en plein délire civilisé. Au nom de la convivialité, de la tolérance et de la proximité, nous sommes en train de détruire dans la société actuelle le lien social, la relation institutionnelle, le sens de l'autorité et de la différence. Dans cette vie déritualisée, les individus, en se retrouvant seuls et sans normes, se détruisent. De nombreux adolescents deviennent dépendants et développent, plus fréquemment qu'autrefois, des séquences dépressives ou des

idées suicidaires qui peuvent être tenaces. Le discours sous-jacent peut être le suivant : « Tu peux te droguer, te suicider, te marginaliser, il y a aura des techniciens pour te réparer ou des policiers pour t'encadrer si tu le souhaites. » Nous avons ainsi détruit en l'espace de trente ans tout le dispositif symbolique qui permettait de canaliser la violence juvénile à l'école, et maintenant nous demandons aux jeunes d'assumer la « débâcle » de la génération précédente¹⁸. À la naissance l'être humain est inachevé et il a besoin des contraintes vitales de son environnement pour développer ses fonctions, même si son sentiment de toute-puissance lui dicte le contraire. L'éducation va de pair avec une certaine frustration. C'est ainsi que le désir peut se former chez l'enfant.

Conçu comme la référence principale et décisive, l'individu, de plus, ne tolère pas la relation d'autorité. Il se prend pour la fin de toutes choses et pour celui qui fait autorité. Seules comptent ses intentions et son ressenti subjectif, seul critère de vérité, au nom de la sincérité avec soi-même. L'opinion est mise sur le même plan qu'une vérité étayée intellectuellement, et chacun peut décider de ce qui fait ou ne fait pas loi. La vérité et la loi sont donc, une fois de plus, relatives à chacun. Elles ne sont pas des réalités à partir desquelles la reconnaissance de vérités et de valeurs communes et la communication sociale sont possibles.

L'économie de la vie psychique repose sur le plaisir, mais sans relation avec les objets extérieurs, il ne peut y avoir de plaisir : c'est la culture qui fait advenir le « Je ». La sublimation est ainsi délaissée, et l'individu est incité à exprimer et à vivre ses représentations primaires sans aucun travail d'élaboration¹⁹. Or la tâche de la sublimation et celle de l'Idéal du Moi jouent un rôle

18. P. Legendre, *Le Monde*, 22 avril 1997.

19. Le magazine *Elle* a publié dans son numéro d'août 1993 un dossier intitulé : « Êtes-vous une salope ? » Il témoigne d'un état d'esprit où les formes archaïques de l'agressivité sexuelle sont davantage sollicitées que l'élaboration objectale. Il faut y voir une des conséquences bâtarde d'une compréhension superficielle et défensive des observations de la psychanalyse. Il ne s'agit pas de se mirer perpétuellement dans les images premières et les conflits primitifs, mais de savoir comment ils peuvent s'élaborer et enrichir la vie psychique. Se complaire dans « la salope », c'est se maintenir dans le conflit de rivalité avec la mère archaïque toute-puissante et nourrir le fantasme de la mère et de la putain, ce qui empêche de se situer vis-à-vis des femmes. C'est aussi la porte ouverte à toutes les dénégations de la maternité.

de lien important entre l'économie interne et le monde externe. La sublimation est une réalité psychique mal comprise, que l'environnement n'incite pas à utiliser, préférant laisser l'individu seul avec lui-même que de l'encourager à puiser dans le patrimoine culturel pour trouver des ressources à son activité d'élaboration interne. Or le travail de sublimation, d'association et de transformation des représentations premières des pulsions partielles en activités supérieures est essentiel. Faut-il le rappeler : ce sont bien les productions des pulsions partielles qu'il s'agit de sublimer, et non pas la pulsion en elle-même, ni la genitalité, c'est-à-dire l'appétit sexuel, qui n'a rien à voir avec la sublimation ; soit il s'exprime, immédiatement ou non, soit il ne s'exprime pas, du fait d'une abstinence, d'un dysfonctionnement quelconque ou tout simplement de l'âge. La sublimation va servir à rassembler le morcellement inhérent au statut économique des pulsions partielles dans la vie psychique²⁰, sans parvenir à une complète unification, dans l'économie objectale. Il est ainsi bénéfique de transformer, par exemple, la cruauté et la dévalorisation sadomasochiste en volonté de ne pas faire souffrir autrui, de comprendre sa souffrance, de lui apporter éventuellement une aide. L'envie de ne pas souffrir aide en retour à résoudre ses propres difficultés, ou en tout cas à ne pas rechercher personnellement la souffrance sous toutes ses formes. De même, sublimer l'exhibitionnisme et le voyeurisme est une tâche indispensable si l'on veut chercher et penser, c'est-à-dire entretenir la curiosité sur la base de cette pulsion primaire (qui, prise en elle-même, n'est pas viable dans la réalité) afin de progresser. Cependant, dans le contexte actuel, on laisse entendre que la vérité de soi est plus dans l'expression première de la pulsion que dans son élaboration. On encourage ainsi, comme j'ai commencé à l'évoquer plus haut, la formation de caractères psychotiques. On comprend que le bouleversement de l'adolescence vienne faire éclater la personnalité, si elle ne dispose pas des moyens nécessaires pour intégrer les nouvelles exigences pulsionnelles et les nécessités de l'existence.

Ce sont en effet ces personnalités éclatées que nous accueillons le plus souvent en consultation. Elles sont dispersées, mouvantes

20. Les pulsions partielles demeurent en l'état dans l'inconscient. Ce sont les représentations et les productions de celles-ci qui sont travaillées par la sublimation.

et plastiques, et se plaignent d'être incapables de se concentrer intellectuellement, relationnellement, affectivement. L'engagement angoisse comme une castration car il convient de choisir, c'est-à-dire de renoncer à tous les autres possibles. Pour ces personnalités, ce deuil est un équivalent de leur propre mort, et c'est pourquoi elles préfèrent attendre sans savoir comment s'insérer dans l'histoire ni prendre possession de leur vie... ou flânent, parfois, avec des idées suicidaires.

La valorisation des représentations des pulsions partielles, et du même coup du narcissisme, a donc été induite par la relation éducative qui incite les personnalités à fonctionner sur un mode primaire. La sublimation est délaissée, les représentations pulsionnelles sont prises au premier degré et l'individu est encouragé à vivre dans l'immédiateté de son désir.

L'impossible éducation

- Les effets pervers de la non-directivité

Les comportements qui viennent d'être décrits rappellent la polémique autour du livre de O. Neil *Libres Enfants de Summerhill*²¹. Il est vrai que Neil avait en son temps réagi vivement pour critiquer les déformations que l'on faisait subir à sa méthode pédagogique et en appeler à plus de rigueur et de responsabilité. Il a même donné une véritable leçon en matière d'éducation en écrivant son livre *La Liberté oui, l'anarchie non*.

Ceux qui ont voulu une plus grande liberté dans l'éducation se sont aussi appuyés sur la notion de non-directivité développée par Carl Rogers²². La non-directivité était d'abord une attitude utilisée en psychothérapie, qui fut étendue ensuite à l'animation des groupes et à l'éducation. Comme elle implique principalement le respect du sujet et la nécessité de ne pas parler à sa place, elle a vite été employée comme une technique d'écoute, et finalement de non-intervention et d'observation. Des éducateurs passent ainsi souvent beaucoup de temps à écouter dans le silence le plus complet ; le maître mot est « l'écoute », mais celle-

21. O. Neil, *Libres Enfants de Summerhill*, Paris, Payot (1960), 1970, et *La Liberté oui, l'anarchie non*, Paris, Payot (1966), 1971.

22. La non-directivité est un des aspects de la technique psychanalytique. Carl Rogers a construit son système, qui a sa pertinence, en ne retenant que cette composante de l'ensemble de la psychanalyse.

ci ne sert pas à grand-chose si les propos, parfois les confidences, ne sont pas travaillés et interprétés au moment adéquat. La non-intervention de l'éducateur, qui se place en position d'observateur passif, n'est pas efficace ni structurante. L'éducateur-observateur se prend souvent pour le soleil à l'ombre duquel la plante se développe sans autre forme de présence. Mais un être humain n'est ni un végétal ni un animal. Il ne possède pas en lui le matériau nécessaire pour faire croître ses fonctions si l'environnement ne lui en donne pas les moyens. Carl Rogers a souvent dénoncé, lui aussi, le détournement de cette attitude débouchant sur « un laisser-aller », car l'écoute n'est pas une fin en soi.

Les parents et les éducateurs ont donc adopté, peu à peu, une attitude de « psychothérapeute » vis-à-vis des jeunes, et ce modèle a supplanté celui de l'éducation. Or la non-directivité psychothérapique ne se comprend que dans un cadre thérapeutique. Le praticien n'a pas à devancer ou à orienter la parole de son patient, même si c'est lui qui conduit la cure. En revanche, il revient à l'éducateur d'intervenir dans la vie de l'enfant, de faire des propositions, et parfois de le stimuler pour qu'il se motive dans son travail scolaire ou dans une activité que l'adulte juge importante. L'enfant peut ne pas avoir envie, par exemple, d'apprendre sa leçon d'histoire. L'adulte trouvera un moyen pédagogique pour qu'il comprenne qu'il ne s'agit pas d'abord d'une question d'envie, mais d'une nécessité. Dans la mesure où les résistances ne relèvent pas d'inhibitions sérieuses, le pédagogue doit savoir y faire face plutôt que de laisser l'individu voguer au gré de ses envies ou de ses conflits. Le fait est que l'adolescent va souvent rechigner à travailler parce qu'il ne sait pas « à quoi ça sert ». Pour tenter de répondre à cette interrogation, on multiplie les stages en entreprise, on valorise l'apprentissage pour tous ceux qui sont en rupture scolaire, on souligne de façon plus ou moins forcée les liens qui peuvent exister entre les connaissances acquises à l'école et leur application, on met en œuvre les moyens techniques les plus modernes, etc. Tout cela n'est pas négatif en soi (bon nombre d'adolescents seraient mieux en apprentissage plutôt que dans une scolarité forcée et inefficace), mais ne répond pas à la question récurrente à cet âge de la vie. Jusqu'à l'adolescence, l'enfant travaille pour faire plaisir aux adultes (ses parents et les enseignants), puis, lors de la puberté, il doit investir sa personne pour la qualifier à travers son

propre travail. Ayant du mal à accepter une autre image de lui, il pose la fameuse question « À quoi ça sert ? ». Tant qu'il n'arrive pas à s'estimer à sa juste valeur, assumer sa propre image et à se prendre comme objet d'intérêt pour acquérir des compétences, malgré les frustrations que cela représente, il aura du mal à travailler. C'est ce qui explique les décrochages scolaires au collège entre la Cinquième et la Troisième de nombreux élèves qui, par ailleurs, ont de bons résultats aux tests d'intelligence.

Si la non-directivité a été valorisée à l'époque des années soixante/soixante-dix, c'est aussi parce qu'elle correspondait à un besoin et à des possibilités. Les personnalités étaient plus enracinées et plus riches culturellement qu'aujourd'hui. Fortes d'un patrimoine intellectuel, culturel et religieux relativement intériorisé et enracinés dans une appartenance sociale aux normes bien intégrées, ces personnalités avaient des matériaux à partir desquels elles pouvaient parler, agir et créer. Les années qui ont suivi l'explosion de Mai 68 ont été fructueuses dans ce sens. Les adolescents et les adultes de l'époque se rappellent sans doute les temps de recherche et de réflexion d'autant plus fécondes qu'elles ne partaient pas de rien. Mais aujourd'hui, de nombreux jeunes manquent de connaissances et de références de base et ils se trouvent finalement en attente vis-à-vis des adultes. La non-directivité a pu convenir aux psychologies jusqu'au moment où les personnalités ont commencé à perdre le lien qui unit chaque génération avec le patrimoine de la société, lien à partir duquel les individus construisent leur existence, tout en découvrant de nouveaux savoirs.

- L'illusion de la liberté

À mesure que s'imposait l'idée qu'il fallait laisser les enfants libres et favoriser avant tout leur épanouissement personnel, l'encadrement des jeunes est devenu de plus en plus lâche. Des associations ont progressivement cessé leurs activités, et les locaux et le matériel ont été moins entretenus, en particulier dans les établissements scolaires publics. Ces derniers ont vu leur personnel enseignant diminuer. On a aussi supprimé de très nombreux postes de surveillants dans les écoles et, par contre-coup, la violence scolaire s'est développée.

Mais si l'enfant n'est pas l'objet d'une « influence éducative », on ne voit pas très bien comment il pourra s'éveiller. On ne

choisit pas ses parents, ni sa langue, ni un système de valeurs ; refuser de transmettre ou de recevoir tous ces éléments traduit surtout ce vieux fantasme : être de nulle part, s'être fait seul, sans père ni mère, sans lien social. Rêve d'une naissance insulaire, dans une contrée inconnue et exotique, sans racines et sans histoire... En se coupant des références de l'enfance pour affirmer qu'elles ne sont pas nécessaires à la vie, en refusant de les transmettre à leurs propres enfants, en faisant des choix à l'opposé de ce qu'ils ont appris, les individus cherchent en fait à agresser leurs propres parents. Mais la personnalité ne peut se développer sans fondements culturels ²³. C'est justement ce qui fait défaut aujourd'hui chez de jeunes adultes qui ne savent pas comment éduquer un enfant.

Quant à la liberté, elle n'existe pas en soi. Il est essentiel que les parents et les adultes désirent pour leurs enfants, car c'est justement à partir de ce désir que l'individu pourra apprendre à désirer et donc à devenir libre. L'enfant perçoit bien qu'à travers leurs désirs, les adultes, centrés sur sa personne et sur son avenir, s'intéressent à lui. Le désir de l'autre est ici stimulant pour l'enfant et l'éveille à lui-même. Des adultes qui s'interdisent de désirer pour l'enfant ne l'enrichissent pas et lui font violence. L'enfant ne peut ainsi se développer qu'en « parasitant » le désir de l'adulte pour lui. C'est ainsi que certains éducateurs jouent heureusement le rôle de médiateur entre l'enfant et les réalités ; alors, ils sont au sens fort du terme des « initiateurs ». Quelque enthousiasmant qu'ait été le professeur du *Cercle des poètes disparus*, il ne sau-

23. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF (1929), 1971. « Faute d'observations suffisantes et de compréhension de leurs us et coutumes, les Européens imaginèrent que les sauvages menaient une vie simple et heureuse, pauvre en besoins, telle qu'elle n'était plus accessible aux explorateurs plus civilisés qui les visitaient. Sur plus d'un point l'expérience ultérieure est venue rectifier ces jugements. » Freud poursuit plus loin sa réflexion en mettant en question la conclusion simpliste qui met en cause toute idée de civilisation sous le prétexte qu'elle induit la névrose. « On découvre alors que l'homme devient névrosé parce qu'il ne peut supporter le degré de renoncement exigé par la société au nom de son idéal culturel, et l'on en conclut qu'abolir ou diminuer notablement ces exigences signifierait un retour à des possibilités de bonheur » (p. 34). Toute opération psychique qui a pour but de restreindre ou de sublimer les pulsions, et en particulier les pulsions partielles, peut névroser la personnalité, c'est-à-dire l'inhiber en bien des aspects à cause d'un conflit interne. Reste à savoir laquelle, de la civilisation ou de l'économie interne de l'individu, se trouve principalement impliquée.

rait être un modèle. Séducteur, manipulateur, militant pour le « Carpe diem », il fait de la contre-éducation, laquelle aboutit d'ailleurs à un suicide.

L'esprit de négociation qui a prévalu dans l'éducation cherchait à renouer avec l'exigence du dialogue nécessaire à la communication ; mais le résultat en matière d'éducation est plutôt néfaste. La négociation est un procédé valable uniquement entre adultes. L'enfant n'a pas à être considéré comme un partenaire, et l'habituer à la négociation, c'est l'habituer à un univers où il pense que tout sera toujours négociable. En revanche, habituer les jeunes à savoir échanger des idées, gérer des activités et s'initier à la vie en commun est un atout pour leur insertion sociale. Dans ce climat de négociation égalitaire, les parents se croient obligés de nommer tous leurs actes, de justifier leurs exigences et leurs décisions et de répondre, de façon détaillée, à toutes les interrogations de leurs enfants, là où habituellement ces derniers veulent simplement être certains que les adultes connaissent la réponse.

L'enfant n'est pas à égalité psychologique et physique avec l'adulte. Son approche de la réalité et son mode de compréhension sont bien différents des nôtres. Sa mentalité égocentrique conditionne son langage, qui sert moins à communiquer des informations ou des pensées qu'à s'affirmer soi-même²⁴. Il est difficile dans ces conditions d'avoir conscience des limites à partir desquelles la liberté peut justement se développer et il devient impossible, pour certains adolescents, de trouver une butée limitant leur expansion narcissique. La violence qui se développe ainsi en milieu scolaire ou urbain est un effet de ce manque de structuration intérieure des individus.

C'est donc la double absence du parental et de l'éducatif dans la société qui pose un problème dans la relation entre les jeunes et les adultes. Dans ce cas, chacun se rabat sur l'affectif pour être sûr de garder un lien. Quand on ne sait plus quoi dire, ce sont les émotions qui se substituent à la parole. Mais pour faire quoi ?

24. Piaget a ainsi qualifié la pensée de l'enfant qui interprète tout selon les schémas de sa seule expérience individuelle – ou de son imaginaire. L'éducation et la découverte des réalités vont l'aider à sortir de cette économie et à progresser vers une attitude plus différenciée et plus rationnelle.

- Les déraisons du cœur

Le psychologique a donc supplanté le pédagogique. Les enfants sont seuls et renvoyés à eux-mêmes comme s'ils étaient la mesure de tout et avaient suffisamment d'expérience de la vie pour faire mieux que les adultes. Des pédagogies affectives se sont affirmées où l'on souligne, sans fondement théorique, la nécessité d'aimer les enfants, et particulièrement ceux qui sont réputés « difficiles ». Pourtant, ces jeunes ne souffrent pas d'abord de carence affective mais du manque de relation éducative avec des adultes qui ne savent pas s'occuper d'eux. La reprise d'une vraie relation éducative avec eux est difficile, mais pas impossible s'ils ont affaire à des adultes fermes, cohérents et qui les confrontent au réel. Un travail pédagogique qui les aide à rencontrer des réalités et à se révéler à eux-mêmes montre que les résultats sont possibles. En éducation, il est déterminant de ne pas se tromper d'objectif en voulant privilégier, à tort, l'épanouissement en dehors de toutes les contraintes du réel. La prévalence de l'affectivité apparaît bien comme une compensation à des relations trop isolées entre jeunes et adultes. Ce que l'on appelle la quête affective ou les expériences sexuelles précoces masquent en fait des problèmes éducatifs importants : des enfants ou des adolescents sont frustrés, dit-on, de tendresse dans leur famille ou en manque affectif dans des couples divorcés. Ces lacunes expliqueraient pourquoi, dès l'école primaire, ils affirment être amoureux d'un copain ou d'une copine. Mais ce n'est pas si simple. L'analyse de ces conduites montre qu'ils recherchent surtout des relations d'étayage à cause du manque de la présence éducative des adultes, et même s'ils éprouvent des sentiments, ils ne sont pas capables d'inscrire ces relations dans l'économie objectale. Ils ne sont pas frustrés affectivement car il est rare, pour un enfant, de ne pas être aimé par ses parents. Mais le manque d'intérêt éducatif pour lui peut se traduire dans son esprit comme un manque d'amour. Cependant il ne convient pas de traiter ce manque affectif comme tel ; il faut, en revanche, le situer sur le terrain éducatif, c'est-à-dire celui de l'apprentissage, de l'enseignement des règles relationnelles, de l'initiation et de la transmission. Il ne s'agit pas de prendre le symptôme (affectivité) pour la cause (éducation). C'est à travers l'ensemble de ces tâches objectives que l'affectivité est médiatisée, car elle ne peut être exploitée en ligne directe sous peine d'être érotisée – comme on le constate trop souvent.

De nombreux éducateurs font reposer leur pratique sur une conception purement affective et prennent comme argument la notion de « l'amour manquant » ou de « l'amour réparateur ». Ils se mettent donc en position d'aimer les jeunes, d'être à leur écoute et de répondre à leurs besoins sans s'interroger sur leur bien-fondé. Or ce postulat qui fait des jeunes des mal-aimés renvoie bien plutôt au fantasme des éducateurs et au contenu de leur relation éducative à travers laquelle transparaît un désir de régression infantile, pouvant même signifier, dans certains cas – qu'il ne faudrait surtout pas généraliser – le retour d'un refoulé pédérastique. Certes des jeunes peuvent avoir été affectivement abandonnés, et ceux-là nécessitent une attention toute particulière. Faut-il pour autant entretenir avec eux des relations régressives ? Le but est inversement de mettre en place une relation qui les aide à se médiatiser dans la réalité, et non de développer un lien essentiellement affectif. C'est à travers l'intérêt qu'on lui porte et les apprentissages auxquels on l'initie qu'un enfant ou un adolescent reconnaît qu'il est estimé pour lui-même. Il se sent valorisé à travers le regard et le soutien de l'adulte et peut ainsi en tirer un bénéfice affectif.

Propositions

Éduquer : pour quoi faire ?

- Protéger

Les maltraitements et les agressions dont sont victimes les enfants et les adolescents nous rappellent que le rôle de l'adulte est, entre autres, de protéger l'adolescent de lui-même et de son environnement, sans pour autant l'infantiliser. Dans bien des cas, il ne connaît pas le sens des limites ou de la loi, comme il ne sait pas toujours se contenir quand il risque d'être débordé par ce qu'il éprouve et qu'il a aussi besoin d'être rassuré. Un garçon de dix-sept ans me disait récemment : « Il n'y a personne pour me protéger et me rassurer quand je vais mal. » Et pourtant il faut lui apprendre, à son âge, à trouver par lui-même les moyens d'assurer sa sécurité psychique plutôt que de compter sur les adultes pour être protégé.

- Être médiateur

Le rôle de l'adulte et de la relation éducative est d'être un médiateur entre l'adolescent et le monde extérieur. Il ne convient pas de faire à sa place, ou de lui dire ce qu'il doit faire ou dire, mais de lui communiquer ce qui lui permettra de se mettre en œuvre dans la réalité : lui apprendre, l'initier, lui transmettre ce dont il a besoin pour se construire et se réaliser. Dans l'univers actuel, enveloppé et couvé par l'emprise médiatique, il n'est pas toujours évident pour les adultes de se situer ainsi. La plupart des informations que les adolescents reçoivent lui sont en effet données en dehors des adultes par l'intermédiaire des médias qui les dépossèdent souvent de leur rôle, en les dévalorisant et en se donnant, de ce fait, un pouvoir d'uniformisation des esprits beaucoup plus grand que la relation éducative.

Éduquer : comment faire ?

- Permettre à l'enfant de s'individualiser

Il convient de respecter l'espace psychique de chacun. Si l'écoute est importante dans la relation éducative pour entendre, comprendre et agir, cela ne signifie pas qu'il faille tout le temps solliciter l'enfant ou l'adolescent et entrer dans son intimité afin que tout soit verbalisé. Cette intrusion œdipienne est mal vécue. Elle ne sert à rien, n'est pas une aide mais relève d'une curiosité de voyeur. En revanche, il faut savoir être attentif aux signes que l'enfant ou l'adolescent adresse à l'adulte pour parler, se livrer, demander une information ou un conseil.

Il faut aussi aider l'enfant à trouver sa place et, pour ce faire, bien marquer la différence qui existe entre ses parents et lui. Cela seul lui permettra de devenir autonome, étape difficile mais indispensable. L'adolescent en effet doit remanier ses images parentales, mais il a du mal à le faire. C'est la raison pour laquelle il s'engage souvent dans une relation de couple, et là réside le paradoxe des couples-adolescents ; le jeune cherche à s'attacher à quelqu'un pour mieux s'en séparer, car il ne parvient pas à faire ce travail dans sa vie psychique avec ses images parentales. Et c'est pourquoi il introduit dans sa vie familiale la présence de « l'ami (e) » vécu (e) par les parents comme le gendre ou la belle-fille à venir. Alors que, pour le jeune en question, la relation n'engage pas à ce point et n'est pas de cette nature. Ces bébés-

couples maintiennent des relations fusionnelles, les adolescents ne parvenant pas à vivre les différenciations entre eux et le monde de l'enfance. Le processus séparation/individuation, qui permet à chacun de développer et de délimiter son autonomie psychique, n'est pas favorisé dans le contexte actuel et débouche sur tous les problèmes et les pathologies du *self* observés chez les jeunes adultes. L'angoisse de la séparation les empêche de devenir autonomes et ils recherchent du même coup des relations de soutien qui sont enfermantes ou bien ils se sentent incapables de quitter leurs parents.

- Savoir fixer des limites

Il faut savoir fixer les codes et les normes qui favorisent la vie. Les adolescents se construisent en fonction d'un cadre de vie régulé par les adultes et dont les normes transcendent chacun. Elles ne sont pas dépendantes de nos humeurs mais des nécessités de la vie. Il est important que les parents, les adultes et la société signifient leurs limites aux adolescents, sinon ils croient que tout est possible et sans risque. Et quand cela n'est pas fait, ils ont le sentiment d'être abandonnés et de ne pas intéresser les adultes. Il est structurant de définir ce qui est permis et ce qui est défendu et de faire prendre conscience qu'il y a, vis-à-vis des autres, des actes graves et dommageables. Il faut savoir intervenir, avec du bon sens pédagogique, à propos de l'hygiène, par exemple, ou de l'attitude adoptée en collectivité. Les sorties sont aussi à contrôler, avec souplesse, en fonction de leur qualité, de l'harmonie de la vie familiale, du travail scolaire. La vie sociale est un soutien à cet âge puisque c'est à travers le regard des autres que l'adolescent va apprendre à s'estimer et développer des relations. Un des signes positifs de son intégration sociale, avec des jeunes de sa génération, se manifeste quand il les invite à la maison.

- Savoir dire non

La capacité de dire « non » revient à savoir se différencier, se mettre à distance, se séparer et séparer ses propres besoins de ceux des adolescents. Il faudrait pouvoir dire « oui » à tout. L'adolescent a besoin de savoir que des repères existent pour se construire. L'adulte est là pour les signifier, mais il ne doit pas adopter une attitude intransigeante ni s'enfermer dans un autoritarisme borné. Or, face à l'agression contre des personnes et des

objets, au vol, à l'injure et à l'insulte, il faut savoir dire « non » de façon catégorique. Le bien et le mal doivent être nommés. Le relativisme ambiant, où tout se vaut, n'aide pas les adolescents à se structurer puisqu'on ne leur donne pas le sens de la loi. Du point de vue de la psychologie individuelle nous oublions que c'est lorsqu'un enfant ou un adolescent sait dire « non » qu'il commence à exister en étant séparé des adultes. Et lorsque les adultes ou la société savent dire « non » à un enfant ou à un adolescent, ils lui permettent de se différencier et de savoir ce qui institutionnellement favorise la vie.

- Assumer sa fonction éducative

L'adolescent a besoin de savoir que les parents et les adultes sont présents même s'il ne semble pas manifester d'intérêt ou d'attachement à leur égard, ou qu'il refuse de savoir ce qu'ils pensent. Il pourra se heurter à eux et les contester dans la mesure où justement ils sont significatifs et représentent une réalité. Dans la mentalité individualiste actuelle, les adultes, on l'a vu, ont parfois du mal à jouer leur rôle et à s'inscrire dans une fonction parentale et éducative. Ils veulent apparaître comme des individus à égalité avec les adolescents. Ce phénomène de désocialisation et de désymbolisation s'est, entre autres, manifesté il y a quelques années quand a été lancée la mode de se faire appeler par son prénom, comme je l'ai déjà évoqué au chapitre précédent, plutôt que par son titre parental. Cette attitude de désinvestissement du parental, qui du même coup dévalorise la relation éducative, ne permet pas à sa symbolique singulière de transmission et de succession des générations de fonctionner. L'adulte, du fait de son statut, entre dans une fonction éducative qui peut l'angoisser parce qu'il va devoir jouer le même rôle que ses propres parents. Certains peuvent s'y refuser.

- Accepter l'adolescent pour lui-même

L'adolescent a besoin d'être accepté et reconnu pour lui-même. Les adultes sont souvent choqués par les comportements des adolescents qui se veulent originaux, par leur attitude excentrique (coupe de cheveux, vêtements, langage, musique, colifichets, etc.), par leurs pensées passionnées et leur engouement pour des nouveautés qui seraient supérieures à tout ce qui a été éprouvé et reconnu par le temps. La plupart de ces manifesta-

tions ne sont pas inédites, même si elles prennent une tonalité différente à chaque génération. Elles correspondent au besoin d'affirmer, plus ou moins adroitement, une autonomie. Les adolescents croient le faire, parfois, en faisant des choix à l'opposé de ceux des parents, ou en transgressant les idéaux transmis pendant leur enfance. Cette attitude n'est inquiétante que si elle se prolonge dans la vie adulte. Les jeunes peuvent faire des essais, qui se révéleront parfois des erreurs, être trop soumis à l'influence des modes ou de leurs copains. Il faut qu'ils restent persuadés qu'ils ne perdent pas pour autant l'estime, l'intérêt et l'amour de leurs parents. Ils peuvent être acceptés pour eux-mêmes sans être dévalorisés ou nécessairement pénalisés (sauf en cas de délits) à cause de leurs erreurs ou de leurs ingratitude. Cette confiance indéfectible les aidera à se développer.

*
**

L'enfant de la fin du XX^e siècle doit surtout compter sur lui-même pour se développer, plus que sur les adultes de son environnement, sur la société ou sur une institution. Davantage livré à lui-même, il est quelque peu désolidarisé du monde des adultes. Mais les adultes n'ont pas à cesser d'exister pour eux-mêmes ni à se défaire de leurs responsabilités. On prétend qu'à partir de quinze ans l'adolescent peut se débrouiller tout seul, mais il faut bien rappeler qu'un adolescent est loin d'être achevé et a encore besoin d'être guidé. Les adultes doivent être capables de dire : « Ce n'est pas encore de ton âge ». D'ailleurs, les adolescents d'aujourd'hui, contrairement à ceux des années soixante, loin de rejeter les adultes, les recherchent de bien des façons, même si la caractéristique constante de l'adolescence est de se mettre à distance de l'adulte : cette prise de distance indispensable suppose bien, du reste, que l'adulte soit présent.

Pourtant, la personnalité ne saurait dépendre uniquement de la relation éducative, si importante soit-elle pour la formation du Moi. La psychanalyse a bien montré que la vie et les tâches psychiques sont relativement autonomes par rapport aux réalités externes. Il existe une réalité intrapsychique, dotée d'une certaine permanence, sur laquelle peut venir « buter » la relation éducative, qui, en réalité, ne fait pas tout. Le sujet est aussi le résultat de la façon dont il se met en œuvre en combinant les nécessités externes et les influences qu'il reçoit avec ses besoins

internes. C'est pourquoi, en dépit de l'environnement, chaque individu a des capacités de réaménagement et des possibilités d'adaptation qui déjouent la plupart des évaluations et des prévisions. Un individu n'est pas uniquement le fruit d'une éducation, et ses parents ne sont pas systématiquement la cause de ses problèmes. L'une des tâches principales de l'éducation est de permettre aux enfants d'occuper leur espace intérieur et de devenir, de ce fait, autonomes. Mais, précisément, de cette intériorité qui est bien un des aspects essentiels de la personnalité, qu'en est-il aujourd'hui ?

Chapitre 3

LA CRISE DE L'INTÉRIORITÉ

L'un des problèmes qui nous semble le plus important à notre époque, parce que beaucoup d'autres en découlent, est celui de la crise de l'intériorité : vide psychologique, incapacité à s'inscrire dans une continuité, éclatement de la personnalité... peuvent avoir des conséquences tragiques, comme la toxicomanie et même le suicide, nous le verrons. L'art contemporain, marquant bien cette impulsivité immédiate du geste qui ne construit rien et reste à l'état brut, collé à l'immédiateté de l'objet, est un signe très évocateur de l'état de nos psychologies : que l'on pense à la peinture, avec ses couleurs bigarrées, ses gestes « spontanés » censés être significatifs, qui ne sont qu'un simple reflet du vide... La sculpture, réduite à l'amoncellement d'objets usuels, à des constructions formelles et répétitives, à des assemblages primitifs, n'a, quant à elle, rien d'original. Ces deux formes d'art ne peuvent que faire penser aux « œuvres » des enfants d'école maternelle auxquels l'on apprend à jouer avec les formes et les couleurs !

Que se passe-t-il ? Ce que nous allons chercher à prouver est que la crise de l'intériorité est avant tout une crise des ressources. Nous savons combien les ressources intérieures dépendent de la qualité des identifications et donc, plus largement, de la relation éducative ; or, comme nous l'avons déjà souligné, celle-ci souffre de graves carences qui ne permettent pas à l'enfant de se constituer ni de se maintenir. Le vide laissé béant dans l'imaginaire de l'enfant par l'absence parentale est envahi de représentations issues des médias qui, nous y reviendrons, ne font qu'appauvrir la vie psychique de l'individu. La crise de l'intériorité est donc une nouvelle manifestation du dysfonctionnement social qui

inscrit de plus en plus les individus dans la confusion. Mais avant de recenser tous les problèmes créés par la pauvreté de l'intériorité contemporaine, nous allons essayer de comprendre comment se construit la personnalité d'un individu. Les défaillances de notre société n'en apparaîtront que plus criantes.

La construction de l'intériorité

L'intériorité se développe lorsque l'enfant est capable d'engager un dialogue avec lui-même. Mais auparavant, il doit s'éveiller, se révéler à lui-même, entre père et mère, et se nourrir psychologiquement en utilisant le processus inconscient de l'identification à leur contact. De cette première relation avec le monde extérieur, à travers ses parents et les images parentales qu'il construit, va dépendre, pour une part, son destin psychique. C'est pourquoi il nous faut observer d'un peu plus près les différentes étapes de ce que l'on pourrait appeler la « mise en place » de l'intériorité.

Relation fusionnelle et différenciation

L'enfant entretient au départ avec les personnes et les objets une relation fusionnelle, vécue comme une simple extension de la relation maternelle. Il ne se distingue ni des personnes ni des « matériaux » qu'il utilise pour activer sa vie psychique, il est l'un et l'autre, l'un comme l'autre, l'un dans l'autre. Il se confond dans le semblable. Il a besoin d'assimiler les objets pour se constituer, et sa sexualité est tournée avant tout vers l'incorporation. Aimer, c'est dévorer, et, dans la prime enfance, l'objet d'amour est cannibalisé. En effet, comment vivre la différence, puisque l'espace interne n'est pas encore distingué du monde extérieur (le non-Moi), puisque son propre Moi (instance de liaison entre les pulsions, et entre l'inconscient et le monde extérieur) est insuffisamment formé et que la vie pulsionnelle est vécue sans aucune coordination interne ? Bien sûr, il faut un jour se différencier de l'autre, pour gagner son autonomie psychique ; mais chacun conserve toujours la nostalgie de cet état de fusion, de confusion primordiale, dont le deuil est pourtant indispensable. Lors de l'éveil et du réaménagement de la libido à l'époque de la puberté, certains adolescents manifestent ainsi le désir incons-

cient du retour nostalgique à l'objet perdu, et cela se ressent dans leur vie sentimentale ; de nombreux adultes font la même expérience. L'individu attend alors surtout de son partenaire qu'il lui permette de réactualiser ce sentiment d'appropriation du premier objet, à moins qu'il ne recherche l'image de soi à travers le regard de la mère ou du père (ce qui prédispose à l'homosexualité), ou alors tout simplement qu'il ne prolonge la relation œdipienne (ce qui rend les relations de couple impossibles à vivre).

Il faut également noter que bien des frustrations viennent de cette période orale, période où le sujet ne supporte pas le manque et n'accepte pas de devoir différer la réalisation de ses désirs. C'est sans doute ce qui explique, plus tard, les conduites sexuelles impulsives, la quête éperdue de partenaires, ou, parfois, le recours à la prostitution. Il ne s'agit pas tant ici d'un problème sexuel que d'un besoin fusionnel irrésistible. Nous pouvons penser aussi aux grands rassemblements musicaux, où l'ambiance est fortement « fusionnelle ».

C'est par l'intermédiaire des objets (c'est-à-dire des autres et des réalités de la vie) que l'enfant commence à établir un lien avec lui-même. En effet, il n'y a pas de relation directe avec soi-même, ni avec l'autre d'ailleurs, sans l'intervention d'un objet médiateur – à moins de se retrouver dans l'enfermement du psychotique qui ne sait pas avoir recours au tiers. Mais, avant que ne se forme le Moi, il n'existe qu'une vie sensorielle et émotionnelle qui s'articule sur une pensée animiste et magique. C'est pourquoi Freud écrit : « Il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au Moi ; le Moi doit subir un développement. Mais les pulsions autoérotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'autoérotisme pour donner forme au narcissisme ¹. » L'enfant, se prenant comme objet de désir et d'intérêt dans le narcissisme, va devoir, en même temps, affirmer et différencier son propre Moi. Cette « nouvelle action psychique » qui va présider au développement de la subjectivité, c'est la formation de l'Idéal : « Il s'ajoute à l'autoérotisme et donne forme au narcissisme ². » Cette instance du Moi se renforce pour l'essentiel à la période œdipienne, lorsque l'enfant

1. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, PUF, 1970.

2. *Ibid.*

intériorise la prohibition de l'inceste et l'interdit de la transgression des générations, son genre sexué et sa place dans la filiation et dans la société.

- L'Idéal

L'Idéal a une double fonction. D'une part, il est l'Idéal du Moi, référence inconsciente permanente, formé des aspirations narcissiques perdues de l'enfance ainsi que de l'idéalisation des figures parentales – ou de leurs prolongements sociaux. Au départ l'enfant était son propre idéal, mais le renoncement à la toute-puissance infantile et à son délire de grandeur, voire de mégalomanie, produit du narcissisme infantile, rend possible l'apparition d'un autre idéal. Il apparaît au fur et à mesure que l'enfant se soumet aux interdits exprimés par les figures parentales, intronisées en position de modèles.

D'autre part, l'Idéal du Moi est une fonction d'auto-observation du Moi, qui permet d'évaluer ses rapports avec cet Idéal. Le sujet va installer en ce lieu l'objet amoureux, le chef collectif, le leader à qui il livre sa confiance et toutes sortes de divinités (politiques, artistiques, culturelles et religieuses) qui prennent le relais de ses idées de grandeur. C'est par la médiation de cette instance que la dimension sociale entre dans la vie psychique. Si l'Idéal du Moi ne se développe pas, le lien social devient difficile, précaire ; les problèmes de société ne servent alors que d'éléments déclencheurs et d'amplificateurs à la fragilité structurelle des personnalités.

La formation de l'Idéal du Moi entraîne un déplacement. Le narcissisme est déplacé du Moi réel de l'enfant, qui était aimé et surestimé, au sens de l'Idéal à partir duquel il va se réguler et se libérer de sa suffisance anarchique. Le sujet renonce ainsi à une partie de son narcissisme, et à une partie de son sentiment de toute-puissance. Il accepte l'écart entre ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, sans pour autant regretter l'état primitif où il se prenait pour l'Idéal ; dans cette distance, le débat interne devient possible. Mais s'il ne réalise pas ce passage, il voudra conserver son narcissisme infantile dont on retrouve les traces une fois adulte, à travers la dépression, signe d'un deuil impossible, l'homosexualité, ou toutes les conduites sadomasochistes à la mode actuellement.

- Les nécessaires identifications

L'enfant, on l'a vu, constitue et maintient son intériorité à partir de ses identifications. Pour développer sa propre vie psychique, il a besoin de s'étayer sur celle de ses parents et de s'approprier inconsciemment un aspect, un attribut de l'autre. On assiste d'ailleurs dans le processus, « qui est connu en psychanalyse comme la manifestation la plus précoce d'un attachement affectif à une autre personne ³ », non seulement à un emprunt de certains aspects de la vie psychique de l'autre, mais aussi à leur restitution dans un même mouvement. Dans cette dialectique, l'enfant acquiert progressivement son autonomie ; s'il n'y parvient pas ou qu'on l'en empêche, il ne peut pas s'appartenir et s'installe dans une relative confusion entre le Moi et le non-Moi.

La première identification (identification primaire) repérée par Freud est celle de l'enfant qui porte un intérêt tout particulier à son père. Freud nous indique, dans son étude sur l'identification, que l'enfant développe avec sa mère une relation d'objet de type anaclitique (par étayage) et avec son père une relation d'identification. Ces deux liens, tous deux essentiels à l'enfant, coexistent côte à côte « sans influence ni perturbation réciproque ». Mais, au fur et à mesure que progresse l'unification de la vie psychique, « ils finissent par se rencontrer et de cette affluence naît le complexe d'Œdipe ». Cette relation d'être au père, aussi bien chez la fille que chez le garçon, est aussi traversée par une relation d'avoir et s'articule autour du double vœu qui exprime l'économie pulsionnelle de l'enfant : le père est ce que l'on veut être (le désir de le devenir, de l'être) et, suite à une inversion, le père est ce que l'on veut avoir (l'investissement du père comme objet de l'ambivalence pulsionnelle orale : le dévorer des yeux, boire ses paroles. Dans un Œdipe inversé, de façon inconsciente, le père est investi comme celui qui attend une satisfaction de l'enfant. Celui-ci voudra servir d'objet au coût du père. Freud lie cette attitude sexuelle en direction du père à l'intensité des pulsions anales que l'on retrouve dans l'homosexualité).

Le travail d'identification est une opération essentiellement narcissique puisqu'il sert les intérêts du Moi. Le Moi est

3. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du Moi », *Essais de psychanalyse*, Payot.

entendu, ici, comme la figure originaire de l'objet, le prototype de sa relation avec l'objet. Autrement dit, chacun est en relation avec le monde extérieur sur le modèle de l'investissement de son propre Moi, puisque ce dernier est l'objet premier du faisceau pulsionnel. Le développement sera dynamisé sous l'influence du narcissisme primaire où l'enfant est l'objet de son investissement, alors qu'il sera plus restreint et arrêté dans le narcissisme secondaire quand il se retire de ses investissements objectaux. Dans ce retrait, une position plutôt défensive et protectrice, le sujet fait l'impasse sur « l'épreuve du réel » et, faute de « l'amour de l'objet », l'unification du Moi s'en trouve réduite. L'enfant comme l'adolescent, en se maintenant dans un état anobjectal, qui ne lui permet pas d'intérioriser les objets du monde extérieur, rend difficile sa relation vitale à la réalité et à son intériorité. Ce qui favorise à l'adolescence le recours à la drogue. La drogue remplace tout ce que l'adolescent ne peut pas intérioriser de la vie sociale.

- Faire lien et unité contre la confusion

L'aspiration principale du Moi est l'unité. Ce faisant, il adopte le même but qu'Eros, réunir, lier. Le travail du Moi, travail de liaison, de lutte contre l'émiettement et la stagnation recherchés par la pulsion de mort (Thanatos), s'opère essentiellement par la sublimation des pulsions ; la sublimation est donc l'une des tâches les plus vitales et les plus structurantes du Moi, indispensable pour ses relations avec la réalité extérieure. Mais le Moi peut aussi agir contre Eros, s'agresser dans le déni des pulsions ou dans le refus de la réalité, des autres et de la société ; le champ est alors ouvert à toutes sortes de conduites contradictoires incohérentes. Le pervers côtoie le sublime, comme dans le film *Les Nuits fauves*, de Cyril Collard, où l'expression des pulsions partielles, à travers la violence destructrice de l'analité, tente, en fin de scénario, de rejoindre une quête spirituelle qui évoque le *new age*. Mais cette espèce de divin, symbole d'unité interne, sans Dieu et sans parole, ne renvoie qu'à l'autocélébration. Il indique néanmoins la nécessité de s'inscrire dans une réalité significative pour développer son intériorité et accéder au réel.

L'impossible identification

Mais si la fonction parentale et les symboliques fondamentales sur lesquelles s'appuie la société n'existent plus, si l'on offre à l'enfant une image de la réalité externe qui renvoie à l'état premier des représentations pulsionnelles, morcelées, fusionnelles, le travail d'identification, malgré tout engagé, est rendu beaucoup plus difficile. Une fois adolescents ou postadolescents, certains s'écroulent par défaut de structures internes et se plaignent de manquer d'images-guides dans leur vie psychique. Les images parentales sont pauvres, la vie sexuelle est souvent imprégnée de représentations et d'expressions précœdipiennes, le *self* demeure incertain et la personnalité impulsive.

La société actuelle, en décourageant l'identification aux figures parentales et aux diverses fonctions symboliques, invite à se prendre soi-même comme objet, fin et mesure de tout. Cela est à l'origine des états dépressifs mais également, par exemple, de nombreuses adhésions à des sectes.

- Le narcissisme

Lorsque l'Idéal du Moi ne se met pas en place, l'individu reste aux prises avec un narcissisme envahissant qui ne permet pas le développement de l'espace intérieur. Ces personnalités ont souvent beaucoup d'aplomb et d'emprise sur autrui, mais sont en réalité manipulatrices et dangereuses parce que incapables de se remettre en question. Leur narcissisme les rend intolérantes envers la vie sociale, ses lois, ses valeurs et les contraintes inhérentes à son existence. Elles en appellent à la solidarité, mais ne savent pas se relier aux autres ; elles reprochent tout à l'autorité, mais sont d'une grande intransigeance vis-à-vis de leurs propres enfants ; elles refusent le fonctionnement hiérarchique, mais lorsqu'elles détiennent une parcelle de pouvoir, elles sont d'une autorité inflexible. Elles somment les institutions de se remettre en question, mais sont incapables de s'interroger sur elles-mêmes et de recevoir la moindre critique ; elles instruisent constamment le procès des autres dans la parfaite inconscience du sentiment de culpabilité qui les anime ; elles ne peuvent s'empêcher de dévaloriser, de critiquer, de détruire ce qu'elles ont adoré. En fait, ces personnes sont prisonnières des sentiments œdipiens de haine et d'amour, qui n'ont jamais été remaniés. Pour différentes raisons, elles n'ont pas su introduire de la négativité dans leur vie

psychique, à commencer par la castration symbolique qui inscrit l'individu dans les limites de son corps sexué et dans les limites de la filiation. Elles retournent cette négativité contre les autres et sont de toutes les causes qui rassemblent les frustrés de l'existence.

Ces personnes sont souvent présentes dans les mouvements et les associations, par désir de contester ; mais certaines d'entre elles finissent par laisser tomber leurs défenses psychiques, et, sur le tard, se rangent, découvrent la religion, ainsi que le plaisir de se marier et de devenir parents. De très nombreux leaders asociaux se développent sur ce modèle, en dehors des cadres institutionnels.

- La confusion

Si l'environnement actuel favorise fortement le narcissisme, il empêche aussi, paradoxalement, un véritable mouvement d'individuation en incitant à rester dans la confusion du « Tous ensemble ». Les images et le discours qui sont livrés dans le champ social participent à cette régression. Certes, ils ne sont pas, en tant que tels, la cause des pathologies psychiques dont l'origine est, la plupart du temps, intrapsychique ; mais ils se présentent comme autant de dysfonctionnements culturels capables de déclencher et d'accentuer des problèmes. En effet, le « confusionnisme » ambiant n'incite pas à rejoindre les réalités. Plus grave, la confusion peut se présenter sous la forme de troubles de la perception, d'où une désorientation dans le temps et dans l'espace, une impossibilité à fixer son attention, sa réflexion, son jugement, mais aussi, dans les cas extrêmes, des hallucinations polysensorielles (voir le succès des phénomènes « au-delà du réel ») ou de comportements délirants accompagnés d'agitation anxieuse (notons que la musique techno alimente cette forme de délire). Si le délire est civilisé, il n'en est pas moins inquiétant. Il permet en fait à des personnalités fragiles, voire à caractères psychotiques, de ne pas s'effondrer complètement. Lorsque l'environnement ne transmet pas les matériaux nécessaires au travail symbolique de la vie psychique, les individus se maintiennent dans l'autoconservation et cherchent dans leurs maigres ressources de quoi s'occuper intérieurement. Le refoulement qui institue le Moi en expulsant l'inconscient explose plus facilement dans ce contexte. N'ayant pas été travaillé dans la culture, il passe par la valorisation de l'archaïque. Mais l'idéalisation

des états premiers et l'exploitation des pulsions partielles sont un déni de culture et de l'histoire, puisqu'à partir d'eux rien ne se crée, et que leur expression directe ne peut être que destructurante. Dans ce modèle éclaté de type schizoïde⁴, chacun confond ses représentations et son ressenti avec celui des autres en éprouvant les plus grandes difficultés pour rejoindre le réel en étant soi-même.

Une société qui se défait

La crise de l'intériorité continue donc depuis déjà plusieurs années, comme j'ai déjà eu l'occasion de le signaler dans *La Société dépressive*. Elle perturbe le lien social, de sorte que l'individu, se retrouvant seul, est davantage prédisposé à des conduites de dépendances telles que la toxicomanie ou les perturbations des conduites alimentaires ; elle débouche aussi sur une plus grande instabilité dans le domaine sentimental et sur le besoin de se donner un « cerveau auxiliaire », fonction remplie par les médias et tout particulièrement par la télévision. Car penser et travailler sur le sens, cela « prend trop la tête ». Mais que fait-on quand on ne sait plus s'intérioriser ? On s'exhibe, on dévoile l'intime, et on est par là même incapable de prendre possession de soi. La société perd ainsi complètement ses repères entre le social et l'intime. Que devient la personne ? Comment peut-elle s'appuyer sur elle-même si la société fait défaut ?

4. Ce modèle a été justifié par G. Deleuze et F. Guattari (*L'Anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie*, Minuit, 1969). Pour ces auteurs, la représentation psychanalytique du sujet est solidaire de l'idéologie capitaliste qui se fonde sur la propriété privée, la limite, les territoires, l'individualité close, à l'image du despote. La destruction de cette représentation correspond à l'éclatement de cette idée du « sujet » unifié par l'Œdipe ; le « modèle » n'est plus molaire (considéré comme un tout), mais moléculaire (représentation d'un composé chimique en juxtaposant les symboles des atomes qui les constituent), éclaté, schizophrénique. Si nous suivons ces auteurs, la relation, la communication, l'élaboration et la création humaine ne seraient plus possibles. L'inconscient laissé à lui-même et sans les institutions du Moi n'aurait aucune possibilité de rejoindre la réalité extérieure. Certes la vie psychique vit à travers diverses fictions et l'intelligence produit de nombreux artefacts, mais la raison et divers processus internes lui donnent les moyens de ne pas se confondre, comme dans la schizophrénie. L'idéologie de l'anti-Œdipe prend le symptôme pour la structure et cherche à ratifier la non-élaboration psychique. Elle est datée et participe des philosophies de « l'anti » de la fin des sixties.

Le temps réduit à l'instant

D'abord, rappelons que le travail sur l'intériorité demande du temps et de la patience. Il faut des années pour qu'une personne humaine puisse disposer de l'ensemble de ses compétences et parvienne à la maturité, c'est-à-dire à l'achèvement de ses fonctions de base. Le développement psychologique, tout comme la formation intellectuelle, culturelle, morale et religieuse, demande du temps. Ce qui est reçu à douze ans sera souvent mis en œuvre bien plus tard. C'est pourquoi il est important d'apprendre à vivre aux enfants dès leur plus jeune âge : entre cinq et douze ans, par exemple, l'enfant a besoin d'entendre ce qu'est la loi (il la réclame le plus souvent dans ses jeux) ; il découvre qu'elle est nécessaire pour réguler les relations et les comportements, ce qui l'aide progressivement à maîtriser ses relations avec les autres et son action sur les choses. Mais il n'est pas nécessaire dans cette période de vouloir lui expliquer le comment du pourquoi : il ne peut pas l'entendre. Il a d'abord besoin de vivre et de faire l'expérience de la loi ; le reste viendra plus tard. Il est donc illusoire de croire, comme on le fait, que dès le plus jeune âge l'enfant doit comprendre la vie, et agir et faire face aux enjeux de l'existence comme un adulte. Il a besoin de temps pour se constituer.

L'homme actuel a-t-il la même conscience du temps que les générations précédentes ? Il paraît évident que tel n'est pas le cas. Tout d'abord, les moyens de transport ont réduit les distances géographiques ; il est agréable de pouvoir se déplacer aussi rapidement. Mais quand des délais s'imposent à nouveau, par exemple à la suite d'intempéries, on ne les supporte plus. Pourtant, un moyen technique, si perfectionné soit-il, ne dispense pas d'avoir conscience de ce que sont les contraintes du réel. En même temps, les techniques de communication nous rapprochent du savoir et des événements. Mais avons-nous les moyens de faire face à toutes les informations déversées par la radio, la télévision et la presse écrite ? Lorsqu'une information en chasse une autre, sans hiérarchie, sommes-nous toujours suffisamment formés et expérimentés pour l'intégrer et la comprendre ? Quand les journaux télévisés montrent la vie comme un spectacle, avec une forte densité émotionnelle, le temps est réduit de façon obsessionnelle au factuel. La surinformation du monde contemporain

est source d'anxiété car elle ne permet pas de mettre en perspective ce que chacun apprend.

La mentalité du « zapping », qui fait passer d'une chose à une autre sans persévérance et sans entrer dans un développement, ne favorise pas la concentration et les processus d'élaboration qui demandent habituellement du temps et de l'effort. Cette mentalité rejaillit sur la vie scolaire, et certaines pédagogies qui valorisent le plaisir instantané aboutissent en fait à une impasse.

Dans ces conditions, il est bien difficile d'envisager un avenir qui se construit dans une durée. Notons aussi qu'avec l'abandon des rituels qui rythment la vie et les grands moments de l'existence, certains d'entre nous perdent le sens de leur passé et de leurs racines.

Cette difficulté d'accéder au sens du temps donne à certains le sentiment que la vie humaine commence avec eux. Ils ont du mal à recevoir le produit des autres générations, à être le descendant d'une filiation familiale, sociale, culturelle, religieuse et d'une tradition, à s'inscrire dans des projets, à concevoir des choix et un engagement durable. Le temps est ramené à soi et, dans cette position narcissique, toute relation institutionnelle devient pénible ou inacceptable. C'est par exemple ce qui se passe pour le mariage. En effet, lorsqu'une personne a le sens de l'histoire, elle souhaite inscrire dans le temps ce qu'elle vit. Sinon, l'amour est ramené aux sentiments, qui eux sont variables et se modifient selon les âges de la vie. Beaucoup ne parviennent pas à faire la différence entre une relation sentimentale et une relation amoureuse, car ils ne parviennent pas à accéder à une conscience historique.

Autour de nous, le sentiment qu'il ne faut surtout pas vieillir est constamment rappelé par les modèles publicitaires juvéniles. Il a des conséquences sur la façon dont nous voyons le début et la fin de la vie : dans ce climat en effet, la naissance de l'enfant est plus l'expression d'un désir destiné à se valoriser et se conforter à travers un autre, qu'un signe d'espérance et d'avenir. Quant à la mort, elle n'apparaît pas comme la fin de la vie et l'accomplissement de l'existence, mais comme un accident. Le succès de la réincarnation, confondue d'ailleurs dans les mentalités actuelles avec la résurrection, ne correspond-il pas au besoin de se donner une autre vie quand on n'a pas su engager son existence dans le temps ? Aujourd'hui on plante, on cultive, on construit pour

l'instant. On le fait en outre avec des matériaux tels que le verre et le métal, qui vieillissent mal.

Nous transmettons du vide

Si l'Idéal du Moi ne fonctionne plus et ne trouve plus d'identifications pour se structurer, c'est aussi et avant tout parce que la symbolique paternelle et l'éducation en général ont perdu toute importance, ce qui nous ramène aux thèmes de nos deux premiers chapitres. De nombreux jeunes adultes viennent en consultation psychothérapique exprimer un sentiment d'errance. Ils ne savent pas comment se raccrocher au réel en dehors d'un codage conformiste, comme leur activité professionnelle, ou leur vie affective et sexuelle. Certains redoutent même de se marier et de devenir parents, nous l'avons déjà vu. Ce sentiment d'errance peut, bien entendu, être travaillé dans un cadre psychothérapique, mais les enjeux dépassent une simple problématique individuelle et sont le signe d'un dysfonctionnement au sein même de la société actuelle qui pose d'autres problèmes que ceux évoqués par Freud dans *Malaise dans la civilisation*. En effet, la société n'est plus dans une fonction de transmission, et bientôt il n'y aura plus d'héritiers. La sociologie, marquée dans les années soixante/soixante-dix par l'idéologie marxiste, faisait le procès des « héritiers » et de « la reproduction sociale » sous couvert d'enquêtes et d'études. Des études se bornant à observer l'immédiat, sans aucune perspective historique, ont influencé des pratiques et des décisions en matière scolaire, universitaire, mais aussi éducative dans le cadre familial ou associatif. L'exemple le plus typique, comme nous l'avons dit précédemment, est celui de la relation éducative qui renvoie l'enfant à lui-même. Nous transmettons du vide dans une ambiance saturée d'informations. La communication et les techniques de communication se substituent ainsi aux relations sociales qui, elles, fonctionnent de moins en moins. Il faut avant tout communiquer ; or la communication n'est pas la *relation* qui, elle, implique un statut, un rôle, une fonction, une hiérarchie fondée sur des symboliques.

La société se refuse à traduire en termes de culture la loi œdipienne. Il ne faut donc pas s'étonner de voir s'installer les symptômes d'une société incestueuse : prenons l'exemple de cette jeune femme, très en vue dans la société, vivant en concubinage,

qui, après avoir conçu un enfant avec son concubin, ne veut pas que celui-ci donne son nom à l'enfant. Elle préfère qu'il porte le nom de son propre père, et donc son nom de jeune fille, vu son prestige, sa notoriété et l'admiration qu'elle lui porte. Elle souhaite que cet enfant s'identifie à son grand-père et en soit fier. Le vrai père, ainsi présenté à l'enfant, est le grand-père : l'on a ici la réalisation du fantasme primitif de la fillette, qui désire un enfant de son propre père, ce qui porte à son comble la confusion dans l'ordre de la filiation. Que devient le fils réel dans cette manipulation ? Que devient l'interdit de l'inceste qui permet de dégager sa sexualité du parent incestueux pour l'exprimer avec un étranger ? Cet enfant ne vient pas de son grand-père, mais bien de l'homme qui a accepté de donner et d'associer ses gamètes avec ceux de sa concubine. Faut-il rappeler cette définition du gamète : « Cellule reproductrice sexuée possédant la moitié des chromosomes des autres cellules de l'organisme, et qui, en s'unissant à une autre cellule reproductrice de sexe opposé, forme l'œuf d'où sortira un nouvel être vivant » ? Nous l'avons dit, à force de vouloir valoriser la fonction symbolique du père, qui ne dépend pas uniquement du géniteur, l'on dévalorise ce dernier et l'on se prive du recours de la fonction paternelle, donc du symbole lui-même. Il est paradoxal que, dans les représentations sociales, le corps soit survalorisé (ce qui masque un certain mépris du corps), alors que le corps physique du père et sa présence dans le processus de la procréation sont rendus absents. L'enfant advient seulement selon le consentement de la mère. Allons-nous vers une mentalité désincarnée qui dira la filiation au gré des fantaisies individuelles ? Nous commençons à nous orienter dans cette folie. Nous disposons de moyens techniques inédits pour contrôler la procréation. Mais ils sont vécus le plus souvent à travers les représentations de la sexualité infantile plutôt qu'à travers une psychologie adulte et une éthique capable de fonder la filiation. Au nom des bons sentiments, nous « bricolons » la procréation et la filiation ayant souci de la seule performance technique. On veut voir en ces découvertes un signe de « modernité », de promotion féminine et une perspective d'avenir, alors qu'ils ne servent qu'à réactiver le « complexe de Diane », si présent dans les revendications féministes.

Ces gestes sont bien ceux d'une société qui devient incestueuse, tout comme ceux qui nous acheminent vers une société

polygame, à travers les divorces, la multiplication des relations de concubinage ou des relations extraconjugales au point que, dans certaines familles, les femmes de premier et de second rang cohabitent, ou qu'on se partage les enfants. Tout cela évidemment se fait au nom de l'amour, de la générosité et de la tolérance. Mais au prix de quelle souffrance affective pour le partenaire délaissé ? Et de quel amour s'agit-il ?

La société ne sait donc plus faire fonctionner la symbolique du Père, de la famille et de l'éducation. La transmission des valeurs et le fonctionnement symbolique sont réduits à la sphère du privé. La société prive donc les individus des moyens de vivre, de construire et de durer ensemble, et dans le même temps ne cesse pas de se lamenter sur « la perte des repères ». Les repères ne se perdent pas comme on égare un objet. Ce sont nos idées et nos comportements qui, en l'espace de trente ans, ont contribué à les faire oublier. L'essentiel est réellement atteint : la relation homme/femme perd de son sens, les symboliques paternelle et maternelle se confondent, la procréation et l'enfant sont instrumentalisés et la relation éducative n'est plus considérée comme nécessaire. Mais ce qui est plus grave, c'est que les décisions se prennent sans que l'on recherche une quelconque cohérence avec les fondements anthropologiques du sens de l'homme qui s'est construit aux cours des siècles.

Le sujet-roi

Les mentalités contemporaines, soucieuses de leur individualité, vivent avec un sentiment d'appartenance sociale plus faible que les générations précédentes : actuellement, le lien institutionnel est délaissé au bénéfice du sujet-roi, qui a peur d'être dépossédé et limité s'il accepte la nécessaire castration symbolique. Ce phénomène n'est pas nouveau : depuis deux siècles, c'est l'individualisme égalitaire qui est privilégié, le but n'étant pas le bien commun mais les intérêts de l'individu. Cette valorisation de la personne n'est pas négative, elle constitue même l'un des fondements de la liberté, de l'autonomie et de la responsabilité de chacun, à condition d'être vécue comme un facteur de renforcement du lien social. Mais la réduction des fondements de la société et du bien commun aux seuls besoins individuels, sans aucune évaluation, met la structure sociale à la merci de l'individu et débouche sur le morcellement de la société en tribus

et sur l'isolement des uns et des autres. Chacun se prend pour modèle identificatoire et pour la référence morale.

Le philosophe qui « surfe » sur les mentalités actuelles fait un pas de plus en passant du concept de sujet-roi à celui de « l'homme-Dieu » : discours de circonstance intellectuellement séduisant, mais d'un narcissisme omnipotent, et symboliquement meurtrier. En effet, l'homme s'attribue simplement tout ce qui est réservé à Dieu, devenant ainsi la Référence ; il prend la place du tiers. Remarquons d'abord que cette pseudo-morale ne se constitue qu'à partir de l'héritage issu du face-à-face avec le tiers ; mais ce qu'il faut rappeler avant tout, c'est que la loi civile n'a pas la même fonction que les lois symboliques et la loi morale, et qu'elle a aussi une étendue plus restreinte. Elle ne peut pas se substituer à la loi morale, auquel cas l'on entre dans « l'ordre moral » typique des pays totalitaires et des théocraties. Le légal n'est pas en soi moral : ainsi, nous pouvons être en présence de lois iniques ou immorales. Le légal s'efforce simplement de dire ce qui est juste en organisant l'ordre public. Mais en fonction de quel sens de l'homme et de quelle éthique sociale ? Pour l'instant, c'est le libéralisme économique qui prend la place du tiers, débouchant sur le libéralisme des idées et des mœurs, qui semble imposer ses conceptions, plutôt que le sens de la personne humaine qui a donné sa structure à notre civilisation.

Par ailleurs, ce concept de « l'homme-Dieu » n'est en réalité qu'une réactualisation de cette vieille idée d'une religion civile qui serait utilisée par la société à des fins exclusivement morales et politiques. Nous sommes toujours dans l'enfermement de Voltaire et de Rousseau qui, tout en étant croyants à leur façon, ont ramené la religion à la morale, ce qu'elle n'est pas, voulant transformer les prêtres en « officiers de la morale ». Toute religion a des conséquences morales, mais est avant tout une relation mystique à un Autre. Aujourd'hui encore, les mentalités conditionnées par cette représentation ont du mal à reconnaître la dimension religieuse pour elle-même et interprètent la religion comme un discours moral. La source de nombreux malentendus réside dans cette réduction.

Chaque individu serait donc en mesure d'élaborer, sur la base de ses expériences, son identité et ses valeurs, sans aucun soutien. Le sujet, sans tenir compte des normes de la société, aurait les siennes propres, et il les imposerait même aux institutions chargées habituellement de les transmettre et de les réguler. La

question est de savoir si, à partir de ce constat, l'on peut conclure que les individus sont devenus vraiment autonomes. Or, cette vision optimiste paraît quelque peu plaquée : en effet, l'on se paie de mots en affirmant que les individus créent leurs normes alors qu'ils apparaissent justement sans codes ni repères. Ils n'inventent rien qui n'existe déjà dans le patrimoine spirituel et moral de la civilisation ; ils le retrouvent. Ce qu'ils appellent « valeurs », ce sont souvent des éléments d'imitation par lesquels ils essaient de se conformer à un personnage ou à une idée médiatique. Ces « normes » ne sont que des expériences subjectives, des ressentis passagers, voire des tendances psychiques érigés en principe, sans aucune dimension universelle. Or la dimension universelle est justement ce qui qualifie un principe de vie, un précepte moral. En effet, ce qui est souvent affirmé comme principe « moral » à vingt ou vingt-cinq ans ne l'est plus quelques années après. Les normes ne dépendent pas des constructions de la subjectivité, mais d'une autre dimension, objective, qui dépasse la singularité du sujet et de ses expériences.

L'individu ne fabrique donc pas de normes, et là est son drame. D'où le besoin parfois pour les jeunes, qui sont les fils de la génération précédente, anti-institutionnelle et qui a rompu le fil de la transmission, de s'en remettre à des gourous. Dans la société actuelle, chacun est renvoyé à lui-même dans un parcours solitaire et sans le soutien de la société. Les jeunes générations cherchent à se relier socialement, politiquement, culturellement et même religieusement, sous les yeux d'adultes perdus devant ces attitudes. Le discours social est anti-institutionnel. Il s'adresse à l'individu qui dévalorise la relation institutionnelle, c'est-à-dire ce qui relie socialement et à l'histoire. Les médias amplifient ce phénomène en faisant constamment, à tort ou à raison, le procès de l'institution : cette attitude favorise la déliaison et la violence. En ne transmettant rien, les adultes pensaient fabriquer des personnes libres, et c'est un échec. Les faits divers qui se multiplient ne cessent de montrer l'absence de sens civique et moral. L'enseignement de l'un et de l'autre a été supprimé en 1969, car l'on croyait que l'homme civilisé était achevé. Trente ans après, le résultat se passe de commentaires. La civilisation n'est jamais acquise et, sans normes ni références sociales, culturelles, morales et religieuses, l'individu retrouve des réflexes primaires. Les jeunes ont été ainsi déracinés. Lorsque l'intériorité est pauvre, elle laisse place à l'impulsivité et permet

aux représentations premières de s'exprimer dans la transparence, puisque rien ne permet de structurer le dedans. Une preuve en est l'importance considérable que l'on accorde aujourd'hui au corps, érigé comme le premier principe identitaire de l'individu. Quand on ne sait plus quoi dire, l'on exhibe son corps et, dans certains cas, l'on se travestit ou l'on se déshabille. Dévoiler aussi rapidement sa nudité est plus le signe d'une incapacité à être soi que la manifestation d'une nouvelle liberté. C'est une façon de conjurer l'angoisse du vide et de l'incertitude intérieure.

Fragmentation de la société

La « dérive démocratique » issue de cette apologie du sujet-roi, qui laisse entendre que tout se discute et est à la libre disposition de l'individu, parvient à faire croire que l'ordre juridique d'une société consiste simplement à enregistrer ce que veut une majorité ou ce qui est devenu une habitude. L'homme ne se définit pas à partir de la politique, de l'économique, de son ethnie, de sa psychologie, de sa biologie, de ses gènes, de ses humeurs ou de ses tendances, etc. Tous ces points de vue particuliers ne rendent pas compte de sa globalité. Or, si l'homme ne repose pas sur des vérités objectives qui lui donnent sa dignité, toutes les manipulations sont possibles sans que l'on ait à se préoccuper d'une quelconque signification. Les structures de la vie seraient-elle à la libre disposition de chacun ? Le nazisme et le communisme se sont essayés à ce jeu : on en connaît le prix ! Nous finissons à peine de le payer. Pis, sans nous en rendre compte, nous avons même assimilé des principes contre lesquels nos aînés se sont battus. Car n'est-ce pas la sélection des êtres qui se réactualise dans un eugénisme rampant ? Le concept d'une « race » pure et sans défaut ne se retrouve-t-il pas, conforté par les manipulations biogénétiques ? De même, la vie apparaissant inutile et sans valeur, voilà que l'idée de l'euthanasie (tout comme celle de purification ethnique) s'impose insensiblement. Si nous sommes sans vérité sur l'homme, nous ne pouvons que laisser faire. En revanche, si nous sommes capables de puiser dans les ressources d'une civilisation qui a su, non sans mal, élaborer un sens pour la personne humaine, reconnue comme telle de sa conception à la fin de son existence, alors il est possible de réfléchir, de décider et d'agir en fonction d'une norme objective.

A contrario, sans norme objective pour réfléchir sur le sens de la personne humaine, l'on s'achemine vers un éclatement tribal d'intérêt qui va à l'encontre du maintien d'une société fondée sur le bien commun. Dans ce cas, l'État n'est plus le garant de lois et de valeurs qui s'appuient sur des fondements anthropologiques mais simplement le gestionnaire de revendications et de tendances éparées exprimées par des individus ou des groupes de pression. L'État perd ainsi de sa crédibilité lorsqu'il se met au service de ces « tribus » réclamant des avantages particuliers qui n'ont rien à voir avec le bien commun de la société. L'exemple le plus typique est celui des associations homosexuelles qui veulent obtenir la même légitimité pour une relation entre personnes de même sexe que pour un couple homme/femme. Comment ne voit-on pas qu'il y a une différence de nature qui rend impossible cette parité ? De la même façon, le parental ne saurait dépendre des multiples façons de faire « couple » propres à une époque particulière, comme le conseillent des sociologues qui prennent le présent et l'immédiat comme référence. Dans cette mentalité, pourquoi ne pas supprimer le divorce par faute au bénéfice d'un divorce voulu par une seule des parties, favoriser un contrat d'union ou un pacte entre personnes de même sexe, libéraliser l'euthanasie, les drogues dites douces, donner légalement des droits paternels au partenaire du concubin et lui reconnaître légalement des responsabilités paternelles ? Selon un rapport remis au ministre des Affaires sociales ⁵, le « père imposé » pourrait, par exemple, signer le carnet scolaire de l'enfant alors qu'il faudrait la signature du « père géniteur » en cas d'intervention chirurgicale ! Nous risquons clairement de nous acheminer vers un père « à la carte », un « papa-puzzle », signe d'une paternité éclatée. Pourtant, au nom d'un discours dominant chez certains sociologues, il faudrait trouver de nouveaux modes de pensée, en dehors de ce qui est connu, évident et habituel pour favoriser l'émergence d'une nouvelle sociabilité fondée sur le tribalisme. Remarquons que ce discours n'est pas inédit : à chaque fois que des symptômes et des phénomènes de la réalité échappent à la compréhension, l'intelligentsia en appelle, de façon incantatoire, à l'invention de nouveaux modèles de pensée – sans pouvoir les définir, d'ailleurs. Est-ce

5. Rapport remis en juin 1997 à la suite du travail d'une commission constituée de juristes, de sociologues et de psychologues.

un aveu d'impuissance, ou la manie du « C'est bien parce que c'est nouveau » ?

Cette fragmentation d'une société sans repère se traduit, très visiblement, par une fragmentation des cultures. La notion de « culture » reçoit aujourd'hui des acceptions très variées. J'entends pour ma part par « culture » ce qui dure à travers l'histoire et qui constitue un peuple : sa langue, la matrice et les valeurs qui ont présidé à son origine, ses rites sociaux, les symboles de parenté et de filiation qu'il a adoptés, et sa spiritualité, tous éléments qui unifient une société et lui donnent une dimension transcendante, c'est-à-dire qui traverse l'histoire et dépasse l'individu. Ils sont le fruit d'une lente élaboration et constituent le patrimoine qui rend solidaires les générations entre elles, les nouvelles se sentant redevables de celles qui les ont précédées pour leur avoir transmis cet héritage. Une culture se reçoit puis, enrichie par l'expérience de chaque génération, survit à chaque individu, à moins que le groupe n'organise progressivement sa déchéance ou son suicide collectif. Dans une société, la culture est unique, même si elle est composée de traditions variées et singulières selon les régions du pays. Mais dans l'éclatement social actuel, un glissement de langage se produit, qualifiant n'importe quelle pratique de « culture ». Ainsi on parlera de « culture jeunes », de « culture de motard », de « culture du toxicomane », de « culture d'entreprise », de « culture musicale », etc., là où il faudrait parler d'habitudes, de tendances, de modes, de styles ou de comportements. Cette enflure de langage traduit le morcellement des mentalités et d'une société qui n'a plus de centre commun capable de rassembler tous ses membres. L'effervescence médiatique ajoute à cette confusion, enfermant la société dans ce qu'elle croit être ses problèmes. Les médias et en particulier la télévision n'ont pas les moyens d'essayer de comprendre ce qui se passe réellement derrière les événements, malgré leur prétention à être le miroir de la société : ce prétendu « miroir » ne fait que reconstruire les apparences. Le langage journalistique, parce qu'il souhaite être compris par le plus grand nombre, est truffé de termes réducteurs, au détriment de la véracité et de la qualité des discours. Il y a aussi la triste expérience des micros-trottoirs, censés nourrir l'information à partir d'une multiplication de ressentis subjectifs. Il y a enfin les émissions type *talk show*, construites sur le modèle des assemblées générales lycéennes des années soixante-dix. Le public – des jeunes

essentiellement – sert de référence, les débats ne débouchent sur rien ; parfois même, ils sont truqués et prennent des allures de tribunal populaire où tel ou tel (en général, une autorité dans son domaine) se fait tailler en pièces par quelque insolent ignare... Dans cette agora, rien ne se découvre, rien ne se dit, parce que tout et n'importe quoi peut se dire. Le rapport est différent avec les médias écrits, qui impliquent une distance – ce qui ne les empêche pas forcément d'entretenir les conformismes à la mode. La lecture de plusieurs quotidiens et hebdomadaires permet, parfois, de nuancer la façon dont sera relaté un événement. Mais sans cette distance, le consommateur de médias se laisse fasciner par l'image, qui le possède et l'immobilise.

La transparence

Le travail de l'intériorité est aussi rendu difficile par cette nouvelle obligation de « transparence », qui confond les sphères de l'intérieur et de l'extérieur, du privé et du public, de l'intime et du social, participant à la confusion générale dans laquelle nous évoluons. Des gens qui ne se connaissent pas auront tendance, sous la pression ambiante, à négliger toutes les conventions qui caractérisent les différents types de relation. La relation professionnelle n'est pas la relation de camaraderie, pas plus que la relation amicale n'est la relation amoureuse. On rêve de proximité où l'on a l'illusion de la simplicité et de la gratification affective, alors que la relation n'est possible que dans la séparation, dans la distance et dans l'inscription d'une symbolique. La notion de transparence est donc abusivement valorisée. Que l'on pense tout simplement à l'architecture hyaline, qui donne à voir en décroissant, comme c'est le cas dans les bureaux actuels. Mais pourquoi avoir recours à ce concept plutôt qu'à d'autres, comme l'information, ou le savoir ? Informer, enseigner ont pour but de rendre publiques des données qui concernent la vie sociale et d'assurer le respect du droit. Ils impliquent un travail de l'intelligence, un souci méthodologique et une exigence morale. Maintenant, examinons de plus près le concept de transparence. Il n'a pas la même précision et n'implique pas de limites. C'est un concept flou qui laisse tout passer et ne retient rien. Il prétend rendre visible ce qui est invisible – or le dévoilement est une prise de possession s'il n'est pas régulé par autre chose que le désir

individuel. Il possède en lui-même une connotation perverse et incite à la transgression des rôles et des fonctions, des espaces et des langages. La transparence peut-elle se confondre avec la vérité ? Si la vérité se laisse approcher, se révèle, se déduit et se vérifie parfois, elle ne se possède pas ; elle est du côté de l'être et non de l'avoir. La notion de transparence, elle, laisse entendre que l'on pourrait avoir accès à la vérité entière d'une chose sans l'altérer. Peut-on ainsi passer à travers les êtres et les choses comme s'ils étaient limpides et dans le prolongement de soi-même ?

Les relations personnelles

Prenons l'exemple des relations sociales. Les relations se veulent sincères : tout peut se dire et tout peut s'entendre. Chacun devrait ainsi être un livre ouvert et l'on confond le public avec l'intime en appliquant les codes de la vie intime à la vie sociale. Des gens qui ne se connaissent pas ont tendance, sous la pression ambiante, à abolir très vite les différences entre eux. Dans cet univers, les gens sont davantage nommés par leur prénom, ils sont tutoyés, et se saluent en s'embrassant. Sous l'effet, entre autres, du modèle médiatique et d'une certaine infantilisation de la vie affective, toutes les relations se veulent proches. Ainsi, lorsque des parents reçoivent des amis de leurs enfants qu'ils ne connaissent pas, que font ces enfants ou ces adolescents pour les saluer ? Ils les embrassent. Comment peuvent-ils comprendre que les relations n'ont pas toutes le même sens ?

Pourtant, on l'a dit, la vraie relation n'est possible que dans la distance. Si des gestes de la vie intime sont appliqués à la vie sociale, quels gestes resteront pour exprimer et ritualiser la vie amicale, familiale et amoureuse ? La relation amoureuse doit tenir compte de ces médiations nécessaires afin que les partenaires puissent encore, au bout de plusieurs années de vie commune, aborder ensemble des questions essentielles. La proximité affective dans laquelle ils se trouvent peut en effet les inhiber et les empêcher de s'exprimer, chacun imaginant que l'autre va deviner, comprendre, sans qu'il y ait besoin de parler. Tel est le paradoxe actuel de l'individu : il voudrait tout faire apparaître et, en même temps, il reste incapable de vivre les relations dans leur variété et leurs différences de nature.

En même temps que l'on supprime les barrières entre les individus, s'insinue l'habitude de tout dévoiler, au nom de l'éternelle transparence. Dans la sphère de l'intimité, la psychologie de chaque individu est traversée par des images, des représentations et des fantasmes qu'il n'est pas utile de raconter à autrui. Le fantasme, qui est un scénario inconscient, sous-tendant pensées et actions, n'a pas vocation à se réaliser ; il n'est donc pas utile de raconter ses fantasmes, pour autant qu'ils soient accessibles directement par la raison – mais précisons tout de suite que dans le cadre psychothérapique, il est salutaire de les travailler. Par ailleurs, il est essentiel qu'un enfant découvre qu'il n'a pas, non plus, à tout raconter à ses parents. Pendant l'enfance et l'adolescence, l'individu, en prenant davantage possession de soi, devient pudique et il marque son espace physique et psychique en même temps que sa personnalité apprend à se tenir dans ses limites. Il apprend ainsi à conjuguer son existence avec les trois sphères qui composent l'espace mental : le public, le privé et l'intime. Au cœur de chacune des trois, une part de secret est indispensable, car le secret permet à l'individu de se posséder et de distinguer entre ce qui vient de lui et ce qui vient des autres.

Il faut cependant éviter une confusion : tout ce qui ne peut pas se dire ne relève pas du secret. C'est particulièrement vrai pour l'espace intime dominé par la sexualité. Les découvertes liées au désir et à la jouissance ne peuvent être transmises par le langage. L'individu travaille et assume ce type d'intériorité sans avoir à l'exprimer en tant que tel, car il n'est d'aucune utilité pour agir dans la réalité. Il est même une gêne pour se mettre en œuvre. On n'exprime pas aux autres ce qui se passe en soi. Il est indispensable, pour le faire, de bénéficier d'un espace symbolique et d'un type de langage : celui du médecin, du psychologue, de l'avocat ou du prêtre, etc. La volonté d'exposer l'intime relève d'une attitude perverse visant à prendre possession d'autrui ou à le manipuler en exploitant certaines de ses pulsions partielles telles que le voyeurisme ou l'exhibitionnisme. Celui que l'on pourrait presque appeler le « pervers-actif », dans les cas les plus graves, cherche, sous couvert de vérité, de sincérité et de relation, à dévoiler, à montrer et à exhiber le plus intime de l'intime de façon impudique pour entraîner l'autre dans son univers narcissique, dominé par la relation spéculaire avec la mère. Le « pervers-passif », lui, souhaite voir chez l'autre ce qu'il ne veut pas identifier en lui.

Dans cette ambiance, il arrive parfois que des personnes, nouvellement engagées dans un travail psychothérapique, se croient obligées d'établir avec leur conjoint ou les membres de leur famille, voire leurs amis, la même relation qu'avec le psychothérapeute. Ils parlent et racontent des parts d'eux-mêmes tout en révélant des interrogations qui les concernent intimement. Parfois ils reviennent sur des séquences de l'histoire familiale, des souvenirs ou des événements, uniquement interprétés en fonction de leurs problèmes personnels. Or, ni père et mère, ni frères et sœurs, ni conjoint et amis ne se retrouvent dans cette interprétation. Nous l'avons évoqué à propos du vécu familial : plus un adulte reproche à ses parents ou à tout partenaire éducatif, après coup, un événement, une parole ou une action, plus il risque de masquer un désir inversé. Ainsi, en refusant certaines pulsions partielles, certains individus les attribuent aux autres pour mieux les accuser, les agresser. Autrement dit, vouloir s'exposer dans la transparence et croire que l'on peut ainsi exprimer l'intime des intrigues psychiques est la pire des aliénations. C'est pourquoi « tout dire » et « tout se dire » est en fait la pire des tromperies. L'abolition des codes, des rôles, des fonctions et des statuts symboliques n'a jamais favorisé la relation ni le lien social. La non-reconnaissance de la symbolique du Père, dans le discours social, laisse les individus prisonniers de la symbolique de la Mère. Celle-ci domine les esprits par le maintien de la relation de fusion et de miroir, sans différenciation possible : les espaces psychiques se confondent et les individus se retrouvent encore plus seuls et « vidés », comme on l'entend souvent dire.

Les confidences

Les médias ont joué un rôle dans cette confusion générale entre l'espace public et l'espace privé. Tout ne peut pas être mis sur la place publique, même si le droit de savoir, lui, est légitime dans une certaine mesure. Mais au nom de quels principes s'arrogent-ils le droit de révéler la vie privée d'un homme politique, d'un comédien ou de tout autre personnage connu ? Certes, le phénomène n'est pas nouveau, mais l'on ne peut cesser de s'interroger sur le conformisme et le moralisme médiatique qui fait et défait l'honorabilité d'une personnalité, rendant publiques, à travers la manipulation des images, les histoires amoureuses, réelles ou supposées, de princesses – couronnées ou

déchues. Les paparazzi sont des voleurs de vie personnelle. Leur besoin de percer les secrets d'alcôve renvoie au voyeurisme le plus primitif de la psychologie infantine : voir la vie intime de ses parents. On cherche à trouver chez les autres ce qui demeure inaccessible, qui alimente les fantasmes et favorise la transgression des espaces psychiques.

De la même façon, des émissions de radio se prêtent au jeu pervers de la « fausse confiance » : c'est le cas des émissions dites, justement, « de confidences » ou de « libre parole », destinées aux adolescents. Elles posent un véritable problème car, dans un déferlement de pseudo-conseils, elles manipulent les esprits. Nous ne sommes pas dans un travail d'écoute, mais dans la captation du vécu d'autrui pour assurer l'autopromotion des animateurs. C'est le borgne qui gouverne les aveugles ! Certains individus ont même l'illusion d'avoir été ainsi aidés. Ils ont plutôt été manipulés et vampirisés par quelqu'un qui se donne le droit de les dévoiler, de les mettre à nu, devant des auditeurs fascinés d'avoir accès à des zones nécessairement interdites.

La télévision joue aussi un rôle prépondérant dans le brouillage entre public et privé quand elle prend ainsi le rôle de la confidente : les *reality shows* et les séances d'aveu à l'écran, tout comme les émissions qui partent d'un problème de société pour le traduire à travers des histoires individuelles – alors qu'un cas individuel ne se traite pas de la même façon qu'un problème social – transforment le rapport entre l'individu et sa propre parole. Ils posent notamment le problème du statut de l'interlocuteur et de sa fonction symbolique (qui parle à qui, de quelle place, où ?). Le titre de l'ancienne émission de télévision *Bas les masques*, où les invités, sous l'emprise de la séduction malicieuse de l'animatrice, devaient raconter leur vie selon des thèmes choisis, est l'exemple type de l'attitude médiatique perverse. Elle est celle du voyeur qui décortique, dans les pleurs et la souffrance, et s'empare du vécu intime des personnes en voulant, de question en question, en savoir toujours plus. L'émotion intense qui se dégage de certains témoignages est amplifiée par le tube cathodique et laisse supposer que la sincérité est l'équivalent de l'authenticité, alors que l'on peut avoir sincèrement tort. Beaucoup de gens vont être tentés d'assimiler à cette caricature d'enquête psychologique, où les règles de l'écoute sont transgressées, le travail du psychothérapeute. Nous sommes au contraire aux antipodes de cette façon de travailler. Le psychothérapeute

ne se permet pas de poser des questions aussi brutales et déstabilisantes ni d'entrer par intrusion dans la vie de son patient, pas plus qu'il ne cherche à fouiller dans son intimité et dans son histoire sans que celui-ci n'en prenne l'initiative et ne soit en mesure d'assumer ce qu'il dit et découvre lui-même en parlant. D'autant qu'il ne suffit pas d'écouter simplement et de s'arrêter à ce qui est dit : il est important de faire la part des choses entre les souvenirs-écrans, ce qui est ressenti par la personne, et ce qui s'est réellement passé, comme nous l'avons vu à propos du vécu familial. Dans une émission comme *Bas les masques*, tout ce qui est raconté de l'histoire d'un individu l'est au premier degré. Ce ne sont pas les gens qui témoignent qui sont en cause, même s'ils se prêtent à un jeu sans savoir ce qu'ils font, mais ce que l'on fait d'eux. Le jeu est d'ailleurs valorisant pour eux, car il leur donne le sentiment que leur vécu est enfin reconnu, alors qu'eux-mêmes ont du mal à l'identifier, à le comprendre et à l'assumer dans leur intimité psychique. « Passer à la télé » accorde une légitimité sans que l'on ait à prouver le bien-fondé de son discours. C'est ainsi que n'importe qui peut dire n'importe quoi. Ce besoin de faire parler et de s'intéresser à la vie psychique de l'autre est plus inhérent, dans notre culture, à la psychologie féminine que masculine. De la relation sociale à la relation amoureuse, la parole de la femme exprime le besoin de savoir et de rentrer dans l'autre, de franchir des frontières et des seuils, avec, d'ailleurs, une certaine assurance. Les hommes n'éprouvent pas ce besoin, à quelques exceptions près, ou du moins pas ainsi, puisqu'ils n'ont pas le même rapport à la parole et à l'intime que les femmes. De nombreuses difficultés de compréhension proviennent de cette différence. Mais certains hommes, alors qu'ils résistent intérieurement, finissent par se raconter, car s'ils ne le font pas, ils ont l'impression de ne pas être acceptés. D'autres restent dans leur réserve, ou se taisent pour ne pas avoir à entrer dans ce jeu. Ce qui fait dire à bien des femmes que « vraiment les hommes ne sont pas causants ». Ils parlent, mais pas là où les femmes les attendent... Si les *talk shows* cherchent à compenser l'isolement des individus et l'appauvrissement du lien social, ils fabriquent en réalité des psychologies dépendantes. Non seulement ils n'aident pas à la clarification des problèmes, mais surtout ils ne servent qu'aux animateurs, qui s'arrogent le droit de transgresser allègrement les rôles ; ils font croire qu'ils sont le seul moyen pour que les gens communiquent entre eux, alors

que dans la « vraie vie », il n'est pas possible de se raconter de cette façon. Cet exhibitionnisme et ce voyeurisme traduisent bien la difficulté à occuper son espace intérieur et le besoin de compenser les carences de l'intériorité en se nourrissant des confidences des autres. Écouter des témoignages sur l'inceste, la pédéastie, le viol, les pannes sexuelles, la diversité des pratiques et des tendances sexuelles ne facilite en rien la connaissance ou la réflexion ! Un bon film, une pièce de théâtre jouent un rôle de médiation, en apprennent plus et permettent de réfléchir autrement qu'en assistant en permanence à ces « hémorragies psychiques ». Les animateurs manipulent ainsi la vie d'autrui, occupent son espace psychique et envahissent son imaginaire. À noter que ces émissions utilisent encore, en réalité, les méthodes de dynamique de groupe, en vogue dans les années soixante-dix, qui avaient pour principe de faire « craquer » les gens en les faisant parler. Qu'ils racontent toujours plus, qu'ils pleurent, qu'ils crient, pour faire croire qu'ils se sont libérés et sont parvenus à la compréhension de soi ! Ce genre de méthodes est toujours utilisé lors de stages proposés dans le cadre de la formation permanente des cadres d'entreprise. Elles sont une véritable exploitation des mécanismes de régression des individus, sans que les vrais problèmes soient abordés et traités.

Les conséquences de ce vide de l'intériorité

Le télévisuel s'empare de l'imaginaire et contrôle l'intériorité

Mais là n'est pas la seule action douteuse de la télévision. L'autre problème est qu'elle propose des modèles d'identification très forts, qui viennent se substituer aux anciens modèles, mais se révèlent néfastes au bon développement de la personnalité. Les enfants s'identifient à ce qu'ils regardent, et il n'est pas étonnant de retrouver dans leur imaginaire et dans leurs conduites des traces de cette emprise, sans pouvoir les discuter ni les critiquer. La vie psychique ne peut pas se passer d'images pour se développer, celles qu'elle produit mais aussi celles qu'elle reçoit. Mais ces dernières, dans certaines conditions, peuvent très bien s'emparer du fonctionnement de la vie subjective, envahir son champ et même se substituer à elle. Prenons l'exemple des séries télévisées : les émotions sont, nous le savons, au fondement de la

raison, et la perception de ces émotions oriente la conscience et les conduites du sujet ; or les séries télévisées suscitent un flot d'émotions qui, à la différence de celles vécues dans la réalité avec les êtres et les choses, fixent l'imaginaire. Elles influencent donc la psychologie et le comportement des jeunes, mais aussi des adultes, et leur servent de modèles pour se mettre en œuvre dans la réalité. Mais les jeunes ne s'en rendent pas compte et de nombreuses études ont montré ce fait⁶. Ainsi, de nombreux enfants, de la maternelle au primaire, reprennent les gestes et les mots des « séries collèges » (ou *sitcoms*) mettant en scène des adolescents : ils vont ainsi jouer à la relation amoureuse qu'ils ont vue. Car le psychisme de l'enfant est ainsi fait qu'il doit d'abord imaginer les réalités avant de les connaître puis de confronter ses productions avec le monde extérieur. C'est ainsi qu'il occupera la scène imaginaire en opérant, à l'extérieur de lui, des emprunts à tel ou tel personnage. Le danger est d'oublier la distance entre la représentation et le réel. Certains peuvent ainsi ne pas avoir conscience de transgresser les interdits ou de faire du mal à autrui. Quand l'enfant est nourri de scènes de violence, cela enracine en lui l'idée que la loi du plus fort est la plus vraie. Dans certains cas, des jeunes, incapables d'évaluer les conséquences de leurs actes, adoptent des attitudes violentes, parfois meurtrières, comme ils l'ont vu faire à la télévision. Ainsi, un adolescent de dix-sept ans, se sentant agressé par le « sourire moqueur » d'un camarade de classe, tira sur ce dernier avec un pistolet à grenailles, le tuant sur le coup. Certes il ne voulait pas tuer, et il n'avait pas conscience, en tirant, que le coup pouvait être fatal. Le double argument utilisé pour justifier son comportement était d'une part qu'il avait besoin de répondre à ce qu'il avait interprété comme une moquerie contre lui – ce qui en dit long sur la composante paranoïaque de son imaginaire – et, d'autre part, qu'il ne faisait qu'imiter ce qu'il avait vu à la télévision.

Dans ces exemples, nous retrouvons les aspects premiers – affectivité et agressivité – de la psychologie humaine. D'abord, le besoin d'être aimé et reconnu, que l'on retrouve dans la plupart des attentes enfantines et juvéniles. Ensuite, l'angoisse première d'être détruit, si présente dans la plupart des scénarios de

6. L. Lurçat, *La Violence à la télé : l'enfant fasciné*, Alternatives, 1989. *Le Temps prisonnier : des enfances volées par la télévision*, Desclée de Brouwer, 1995.

films et de séries. Si l'environnement n'apporte pas de réponses positives à ce besoin d'amour et à cette crainte d'être détruit, la personnalité pourra se vivre dans l'insécurité et devenir agressive. La plupart des séries, où la violence la plus cruelle domine, exploitent et confortent ce fantasme primitif et jouent avec l'insécurité foncière de l'individu. En outre, la multiplication et l'intensification de ces scènes à la télévision ou au cinéma normalisent des comportements et servent de référence aux représentations pulsionnelles sadomasochistes qui sont sollicitées comme telles.

Personne ne reste insensible à ces modèles. C'est aussi vrai chez l'adulte qui, tout en sachant qu'il perd son temps à regarder une « série débile », continue de le faire et se trouve presque paralysé pour changer de chaîne ou éteindre son téléviseur : c'est dire le pouvoir hypnotique que représente le scintillement des images ! Pour des jeunes qui n'ont pas de formation de base développée, qui n'ont pas appris au contact de leurs parents à contrôler de façon critique l'outil médiatique et ne disposent pas d'activités variées, ces modèles exercent une influence encore plus grande. De nombreux jeunes confondent l'imaginaire et le réel et témoignent d'un manque d'autonomie total par rapport aux modèles auxquels ils s'identifient. Ils deviennent ainsi, sans même s'en apercevoir, comme leurs héros, s'habillant, parlant, se comportant comme eux. Il suffit d'observer, en France, les nombreuses « psychopies » d'un Johnny Hallyday, d'un Elvis Presley ou d'un Claude François. Les jeunes s'emparent de ces modèles pour disparaître à travers eux et exister par leur image, sans chercher à apparaître pour eux-mêmes. Le sociologue David Reisman annonçait déjà, à la fin des années cinquante, dans *La Foule solitaire*⁷, que nous nous acheminions vers des personnalités extradéterminées, imprégnées et conduites par des images sociales laissant peu de place au travail intrapsychique. Prenons le dernier exemple des *Guignols de l'info* (émission culte de Canal +) : quoi qu'on en dise, ils sont, pour de nombreux jeunes, la seule source d'information. Ces jeunes reprennent ainsi des formules et des stéréotypes et sont parfois étonnés de découvrir le décalage qui existe entre une marionnette et la personne réelle qu'elle est censée caricaturer. Leur imaginaire est plus conditionné qu'ils ne le pensent.

7. Éditions Fayard.

L'outil médiatique a aussi des effets incitatifs. L'actualité récente a été marquée par la dénonciation du délit de pédérastie, avec force détails, sous couvert d'information. A-t-on besoin d'en savoir autant, ou bien cherche-t-on à nourrir un voyeurisme fondé sur l'érotisation inconsciente de l'enfant ? Certains patients reconnaissent que plus ils en entendent parler, plus ils ont envie de voir et d'agir de cette façon. Nous sommes très attentifs à la qualité des produits que nous consommons ; nous n'avons pas la même rigueur envers ce que nous regardons ! Les individus deviennent ainsi ce qu'ils regardent.

Le problème actuel est relativement inquiétant dans la mesure où les jeunes générations ne développent pas suffisamment un imaginaire individuel. Leur espace psychique est indigent, d'où le besoin de le faire habiter par des séries, des jeux de rôles et des activités virtuelles. La distance qu'implique la lecture, le récit d'une histoire, une pièce de théâtre ou encore un film laissent un espace à partir duquel l'imaginaire individuel peut se développer. Il n'en va pas de même avec les médias télévisuels et informatiques. Les utiliser comme instruments de formation de base, c'est confondre l'outil avec les matériaux culturels et sociaux à transmettre. Nous nous préparons aux mêmes déconvenues qu'avec la lecture globale qui, en promouvant l'ensemble aux dépens de l'analytique, encourage le développement de la dyslexie. Pour éviter les carences de l'imaginaire durant l'enfance, il est nécessaire de proposer à l'enfant des lectures, des contes et légendes, etc. Inversement, en collant trop aux réalités de la vie reconstruite par l'outil médiatique, nous risquons d'assister à une prématuration du Moi et en même temps à une relative dépendance par rapport à l'imaginaire télévisuel. Ce dernier possède les individus au point même de les épuiser : nous entendons souvent répondre à la question : « Qu'as-tu fait ce week-end ? » : « Rien, j'ai regardé la télé, je suis vidé ! » Le développement de l'imaginaire individuel est essentiel à l'autonomie et à l'exercice de la vie psychique.

La recherche de l'ailleurs

Les individus, vidés, vont rechercher l'ailleurs par divers moyens, la drogue et le suicide étant les plus tragiques. L'on peut citer d'abord les grandes fêtes où se retrouvent les jeunes de pays différents, dans une atmosphère de fusion, comme la Gay Pride, la Love Parade de Berlin, ou le Concert techno de Zurich, occa-

sions de se manifester – et de banaliser la drogue au nom de l'amour, de la liberté, de la paix et de la tolérance. Ces fêtes, où les individus se déguisent en créatures de plus en plus bizarres, ne sont pas un bon présage pour le lien social car cette exaltation, prise pour de la convivialité, masque une dépression importante. Nous assistons en fait au retour de fêtes tribales et païennes, où l'on s'enferme dans une pulsion partielle (exhibitionnisme, sadomasochisme, travestisme, etc.). Beaucoup reviennent tristes de ces regroupements parce qu'ils n'y ont pas trouvé ce qu'ils avaient escompté, ce qui ne serait pas le cas s'ils participaient à des rassemblements fondés sur des appartenances politiques, associatives, éducatives ou religieuses. Ce sont ces appartenances qui établissent et animent le lien social, alors que des regroupements à tendances fragmentaires viennent au contraire l'éparpiller. La Love Parade est peut être un événement sympathique, mais l'aspiration à la fusion qui s'exprime à travers une émotivité à fleur de peau, et quelque peu délirante, n'a rien à voir avec de l'amour, qu'il soit collectif ou individuel. C'est plutôt la fête des clones, puisque les gens se regroupent plus en fonction d'un déterminisme ou d'une tendance psychique qu'en fonction d'une véritable appartenance sociale.

L'attrait actuel pour les philosophies et les sagesse orientales témoigne aussi du vide de l'intériorité. Il y a dans cette recherche le besoin de se trouver mais en se quittant. La démarche de ces sagesse est très exigeante, mais la façon dont elles sont présentées dans le monde occidental est plus révélatrice de l'état de nos psychologies que de la volonté de mener un réel travail sur soi ; ainsi, les discours du dalai-lama sont souvent présentés de façon simpliste et avec candeur. Ces spiritualités, qui ont leur propre valeur, sont utilisées dans notre contexte contre la psychologie et contre le corps, afin d'entretenir une vision irréaliste de soi-même et de l'environnement. L'extinction des affects est plus recherchée que leur élaboration. Le recours à ces philosophies a accentué le malaise chez certains et a contribué à la dissociation des psychologies en encourageant des expériences au-delà du corps, dans une sortie de soi-même pour se dissoudre. Cette attitude traduit le besoin de mettre à distance le corps qui semble encombrer l'homme occidental, et dont le toxicomane aussi tente de se dégager.

La médicalisation de la vie

Lors d'une récente étude, l'Organisation mondiale de la santé ⁸ a défini la dépression comme la maladie des pays riches. Selon les prévisions de cet organisme, les affections psychiques et les pathologies non transmissibles vont augmenter de 15 % à l'horizon de 2020 et devenir de plus en plus importantes. Les maladies les plus menaçantes ne sont pas celles que l'on croit. Ce résultat traduit le malaise de plus en plus ressenti dans les pays riches, et le fait que les nouvelles conditions de vie favorisent l'apparition de perturbations psychiques. L'homme se retrouvant seul avec lui-même et sans ressources, c'est à la pharmacie, au rayon des psychotropes, qu'il va chercher les solutions. Un sentiment de vulnérabilité intérieure, plus ou moins explicite, développe une mentalité d'assistanat. Les médicaments ou les drogues deviennent des moyens pour essayer de se donner des possibilités, ou pour réguler ses humeurs et ses comportements. L'individu ne sait pas toujours comment organiser son existence. D'ailleurs, dans bien des cas, on ne sait pas où commencent les troubles de l'humeur annonçant une pathologie : de nombreuses personnes se trouvent dans une nébuleuse, mais sont-elles malades, ou ont-elles du mal à supporter les difficultés de la vie ?

Il faut ajouter à cela que la tendance à exprimer ses problèmes en termes uniquement psychologiques se répand fortement aujourd'hui. Les gens codent leurs interrogations et leur malaise dans un langage psychologique ou psychopathologique, et la réponse en termes de produit leur permet de soulager leurs souffrances. L'on attend du produit qu'il aide à être disponible à l'intérieur de soi afin de ne plus être occupé par des sensations et des perceptions avec lesquelles l'on ne sait pas quoi faire. Il n'y a plus à réfléchir sur soi. Faute d'autres références, l'on se rabat sur la médecine.

Ainsi, des médicaments conçus d'abord pour soigner des troubles psychiques et des psychopathologies deviennent des produits recherchés pour le seul confort subjectif. C'est ainsi que le Prozac – médicament utilisé, entre autres, pour les états dépressifs et les troubles compulsifs obsessionnels – fut dangereusement présenté comme « le bonheur sur ordonnance », ce

8. *Impact Médecin quotidien*, n° 934, 16 septembre 1996 : « Les prévisions de l'OMS pour 2020 ».

qui est loin d'être le cas : il est plus ou moins bien supporté ou efficace selon les personnes. Mais aux États-Unis, de nombreuses personnes l'utilisent pour se sentir bien. Dans certains milieux, le Prozac a remplacé la consommation de cocaïne, alors que l'on ne connaît pas encore ses effets secondaires sur le cerveau lorsqu'il est pris sur une longue durée sans contrôle médical. L'idée de trouver le produit ou la « pilule » miracle résolvant toutes les difficultés de l'existence existe depuis la nuit des temps. Mais cette forme de toxicomanie médicamenteuse suscite une réflexion d'importance. Allons-nous considérer que l'individu n'est rien d'autre qu'une usine à molécules, que ses joies, ses déceptions, ses conflits, ses échecs et ses espérances résultent seulement de leur interaction à l'intérieur du cerveau ? Allons-nous vers une société sous tranquillisants, faute d'intériorité, alors que nous savons que les individus et les sociétés ne progressent que s'ils parviennent à traiter les problèmes de l'existence et à prendre en compte les limites du réel, quitte à en souffrir ? La souffrance existentielle est également à prendre en compte pour être soulagée et traitée. Vouloir tellement éviter les réalités de l'existence en laissant croire que l'on peut apprendre uniquement par plaisir et dans le jeu, que rien n'oblige, que les lois symboliques, morales ou sociales sont relatives à l'individu, que la violence, étant l'expression d'une souffrance et d'une exclusion sociale, est justifiable empêche de prendre possession non seulement de soi, mais aussi progressivement du réel. Une vie ainsi conçue sous tranquillisants pour ne rien sentir ni éprouver restreint l'intériorité. Après le yoga et le jogging à travers lesquels on cherchait à « éliminer », les substances chimiques – utiles lorsqu'il s'agit de soigner des états dépressifs – vont apparaître de plus en plus comme les drogues fonctionnelles qui permettent de vivre.

Nous assistons aussi aux États-Unis à une autre dérive psychiatrique. Elle consiste à mettre sous tranquillisants des enfants qui sont étiquetés agités, impulsifs ou manquant de concentration. Pourquoi ? Tout simplement parce que des parents et des enseignants se plaignent de leur comportement et sont incapables de les contrôler. Près d'un million de jeunes Américains (dont 43 % âgés de moins de neuf ans) seraient ainsi traités au méthylphénidate, un médicament proche des amphétamines et plus connu sous le nom de Ritaline. Il provoque de nombreux effets secondaires à long terme (anorexie, anémie, insomnie et

dépression). Mais une véritable industrie pharmaceutique et médicale s'est constituée autour de ce médicament, et de prestigieuses manifestations sont organisées régulièrement afin de le promouvoir et de conforter les éducateurs et les praticiens dans leur action. Cette attitude pragmatique consiste à mettre sous camisole chimique des enfants que l'on ne sait pas éduquer. Les éducateurs, c'est-à-dire les parents, les enseignants et les travailleurs sociaux, ne sachant plus ce qu'est une attitude éducative, transforment cette carence en pathologie, avec comme seule réponse le produit. Le produit vient masquer l'incompétence et l'échec mais aussi l'incompréhension de la psychologie infantine, qui n'est pas celle d'un adulte. Un enfant est soumis à diverses pressions internes qu'il va apprendre à organiser et à contrôler en partie grâce aux repères éducatifs qui vont lui être donnés. Les parents ont le devoir de fixer des limites ; dans ce cadre sécurisant, l'enfant peut se développer et apprendre par lui-même à se contrôler. Plus un enfant parvient à se contrôler et plus il a la satisfaction d'être dans le réel, efficace, précis et adapté à ce qu'il fait. Sinon, c'est l'escalade de l'excitation, comme pour trouver les limites qu'il ignore et que les adultes ne savent pas signifier. L'enfant ne peut pas prendre possession de sa vie interne ni hiérarchiser ses réactions et sélectionner les bonnes conduites. Le recours à la chimie est alors une solution facile qui évite de s'interroger, mais en même temps un aveu d'impuissance.

La toxicomanie

Nous avons assisté, ces dernières années, au développement de pathologies de l'intériorité, dues au fait que l'individu ne sait plus comment se nourrir symboliquement et qu'il n'a plus de modèle d'identification pour se construire : l'on peut citer la boulimie, l'anorexie, les troubles de la concentration, les dépressions, les conduites sexuelles addictives, les pertes de désir, etc. La toxicomanie s'inscrit dans ce paysage psychologique. Rappelons, avant d'aller plus loin dans l'examen des causes de la toxicomanie, qu'elle a toujours existé. Mais dans la société occidentale, l'utilisation de produits illicites était surtout le fait d'adultes et parfois, elle correspondait à une recherche esthétique. À partir de la fin des années cinquante, la drogue a commencé à être consommée par des jeunes qui voulaient vivre « un voyage intérieur » – ce qui était aussi une façon de refuser d'entrer dans

une société qu'ils contestaient par ailleurs. Puis, très vite, elle s'est répandue et banalisée auprès de jeunes, et pas nécessairement auprès de ceux qui avaient des problèmes psychiques, familiaux ou scolaires. Sa consommation est devenue récréative ; l'on en prend dans l'espoir d'éprouver un sentiment de bien-être et de plaisir, de libération et d'augmentation de ses possibilités.

Les adolescents, qui n'ont pas encore une personnalité affirmée, dépendent de l'opinion dominante du groupe et ont tendance à s'y conformer. Si la plupart des membres du groupe d'une soirée « fument », pourquoi ne pas essayer ? Ne dit-on pas qu'il faut tout expérimenter pour ne pas mourir idiot ? La plupart des adolescents commencent ainsi et s'arrêtent, parce qu'ils ne ressentent rien de particulièrement intéressant. Mais d'autres continuent, prenant goût à cette ambiance cotonneuse qui leur donne l'impression qu'ils communiquent plus facilement avec les autres. Ce bien-être et cette aisance relationnelle ne durent pas. Le produit lève simplement des inhibitions, ou maintient éveillé pour de longues nuits, mais il ne favorise aucun progrès durable et ne développe pas de compétences inédites dans la personnalité. Les individus sont dans une ambiance mêlée de fusion, d'exubérance et d'une pseudo-quiétude où les tensions internes semblent disparaître ; ils retrouvent, par la suite, leurs relations quotidiennes et les contraintes du réel, avec parfois plus de difficulté. Et c'est à partir de là que la drogue peut devenir un recours habituel, pour ceux qui pensent que ce qu'ils ne parviennent pas à vivre, à faire, à assumer, va se réaliser de soi-même grâce à l'action du produit. Or celui-ci participe plutôt au désinvestissement progressif de l'intériorité et provoque des problèmes de personnalité.

Certains jeunes consomment des stupéfiants parce qu'ils ont des problèmes, psychiques ou « concrets », alors que d'autres, n'ayant pas de difficultés particulières au départ, finissent par développer des dysfonctionnements psychiques après avoir usé de produits. Un phénomène d'autant plus rapide que l'organisation psychique de ces personnalités est fragile et insuffisamment étayée. En revanche, des jeunes capables de trouver des ressources à l'intérieur d'eux-mêmes ou au-dehors, dans leur environnement culturel, et capables d'assumer leurs frustrations n'ont pas d'appétence particulière pour la drogue. Mais l'éducation actuelle n'apprend pas aux enfants à se connaître, à se contrôler intérieurement et encore moins à savoir évaluer les consé-

quences à long terme de leurs actes. Ils sont dans une idéologie de la non-limite, qui leur laisse supposer que tout est possible, ce qui correspond bien à la psychologie juvénile. Des enfants et des adolescents de plus en plus jeunes consomment de la drogue et la commercialisent. Elle circule dans les écoles et les cités devant le regard impuissant et silencieux des éducateurs dépassés par le phénomène et découragés avant même d'intervenir. Or, la plupart du temps, le produit installe dans une dépendance telle que le toxicomane ne vit plus que pour s'en procurer, ce qui pose tous les problèmes sociaux et économiques que l'on connaît.

Face à cette impuissance, certains en viennent à vouloir adopter une attitude pragmatique et hygiéniste. Ils se laissent influencer par des militants toxicomanes qui, sous le prétexte de la fausse distinction entre drogues dures et drogues douces, proposent de légaliser les produits qui n'entraînent pas de dépendance biochimique, alors que les unes comme les autres révèlent des problèmes identiques. L'on en est à distribuer, lors des grandes manifestations et des rassemblements, des troussees sanitaires, pour prendre, comme il est dit pudiquement, ses « précautions » et se préparer à des gestes d'autodestruction, propres et sans risque. Il y a aussi distribution de tracts pour mettre en garde les jeunes en leur expliquant les risques de la consommation d'*ecstasy*⁹ et d'autres produits circulant au cours de ces soirées. La seule vision de l'existence que donne la société à ses jeunes est sanitaire et hygiéniste. La société maternante, doublée d'un assistanat infantile, promet aux jeunes de les accompagner dans une mort propre et sous contrôle médical. Le message est clair : « Vous pouvez, malgré tout, vous droguer, il y aura toujours quelqu'un pour vous aider ou vous soigner, même si cela coûte une fortune à la collectivité ! » Des travailleurs sociaux et des hommes politiques, acquis à la cause de la libéralisation, pensent

9. « L'*ecstasy* est amenée à se développer de façon durable. Touchant majoritairement des jeunes bien insérés et d'un bon niveau culturel, elle provoque moins des problèmes de dépendance physique que des complications d'ordre psychologique : hallucinations auditives, dépressions sévères, problèmes confusionnels, interprétation délirante, etc. », *Le Quotidien du médecin*, 18 février 1998. L'*ecstasy* est largement vendue dans les fêtes, les bars, les discothèques et les divers lieux où se retrouvent des jeunes. Elle est souvent associée à des produits dits « de nuit » comme la cocaïne, le cannabis, l'alcool, les poppers ou le LSD. Le problème posé avec ce produit, comme avec tous les autres, n'est pas celui de l'abus de consommation qu'il faudrait savoir tempérer et contrôler, mais celui de l'entrée en toxicomanie et du besoin de consommer.

qu'il sera plus facile de suivre et de contrôler, de cette façon, les toxicomanes, ce qui revient à soigner le mal par le mal. Mais si tous les produits ne créent pas de dépendance dans la biologie du corps, tous provoquent des contre-réactions de l'organisme, entraînant pertes de vigilance, réductions du temps-réflexe, altération du sens des réalités... Tous provoquent aussi des problèmes psychologiques. Et surtout, quel que soit le produit, c'est d'abord le sens du comportement de la personne qui est en question. La distinction entre drogue dure et drogue douce n'a pas de sens puisque leur consommation repose sur les mêmes structures psychiques. Ne nous méprenons pas : le toxicomane cherche à s'annuler, à se fondre, à se débarrasser de son ressenti quotidien. Être « cool », être « zen », être bien avec soi-même, cela veut dire ne plus rien ressentir, ne plus rien éprouver. La toxicomanie est une ascèse de l'ère du vide de l'intériorité. Ce qui fait la toxicomanie, ce n'est pas uniquement le produit, mais la personne qui va en éprouver le besoin. Légaliser certains produits serait un aveu d'incapacité à affronter les problèmes qui sont en jeu. Les questions se brouillent si, en plus, l'on met sur le même plan que la drogue d'autres produits, de consommation courante ceux-là, qui peuvent créer une dépendance toxicomaniaque, comme le tabac et l'alcool. En effet, ils ne sont pas codés de la même façon et ne sont pas en rapport direct avec la crise de l'intériorité comme la toxicomanie. Nous finissons aussi par croire, dans les stéréotypes convenus, que plus une attitude est partagée, plus elle a de valeur. Une légitimité fondée uniquement sur le nombre n'a aucune valeur. Ce n'est pas parce la toxicomanie est massive qu'elle est bénéfique à la population qui en use. L'Organisation mondiale de la santé ¹⁰ s'inquiète du problème, d'ailleurs, et lance une sérieuse mise en garde auprès des pouvoirs publics de ses pays membres pour lutter, sur le plan éducatif, contre cette pandémie toxicomaniaque. La légalisation de certains produits risque de produire les effets inverses à ceux recherchés. L'expérience conduite dans quelques pays n'est pas un modèle de réussite. De plus, à travers la légalisation de la drogue, ce n'est pas seulement le produit qui se trouve libéralisé et légalisé, mais les raisons qui conduisent à consommer ces substances. Dans les mentalités, l'équation est simple : ce qui est légal

10. Commission des stupéfiants du Conseil économique et social de l'OMS, Session à Vienne, les 7-9 juillet 1997.

devient normal, et donc moral. Nous sommes devant une contradiction supplémentaire de notre société, qui banalise la toxicomanie et les problèmes de fond qui l'accompagnent, libéralise les mœurs, permet des pratiques suicidaires, et se demande ensuite comment réduire leurs effets néfastes. Jusqu'à quand les citoyens accepteront-ils de voir dilapider leurs impôts pour entretenir des problèmes que l'on a créés, et que l'on cherche maintenant à soigner ? La dépénalisation des drogues dites douces aurait comme seul avantage d'inviter la société et les adultes à devenir indifférents aux problèmes de ceux qui en sont prisonniers. La société se doit aussi de protéger la liberté de l'individu, qui risque de la perdre si des interdits ne viennent pas signifier les limites qui rendent la vie possible. La toxicomanie ne relève pas que de la santé, de l'éducation et de la vie en société, elle pose aussi des questions éthiques.

Certains affirment que la société doit apprendre à vivre avec les drogues en les réglementant et sans pénaliser les consommateurs, ce qui pourrait ainsi éviter le trafic des stupéfiants et en ferait diminuer l'usage. Telle n'est pas la pensée de l'Organisation mondiale de la santé et de l'Agence du contrôle des drogues de l'ONU, qui ont une vision globale des problèmes de santé publique, des problèmes sociaux, familiaux et psychologiques provoqués par les drogues dans le monde entier. Ces institutions appellent au contraire les États membres à « décourager l'acceptation de la toxicomanie dans la société ¹¹ ». La drogue, à commencer par le cannabis, fait des dégâts considérables sur la psychologie des jeunes et il faut souvent des années pour les aider à s'en sortir et réparer toutes les conséquences qui s'ensuivent. Dans la plupart des pays où l'interdit demeure, la toxicomanie et la délinquance, qui lui est associée, ont diminué, comme en Suède. Ce n'est pas le cas aux États-Unis, ni en Hollande, où ont été ouverts des cafés où l'on peut fumer du cannabis et se faire remettre de l'héroïne sous contrôle médical. Entre 1988 et 1993, les homicides ont augmenté de 30 %, les vols de voiture de 90 % et les vols à main armée de 100 %. En France, la délinquance, les problèmes sociaux et psychologiques en rapport avec la consommation de drogue ne font qu'augmenter ; mais on ne veut surtout pas envisager le problème en tenant compte de cette réa-

11. Document préparatoire à la conférence de Vienne du 16 au 20 mars 1998.

lité. Le problème est mal posé lorsque certains affirment que la liberté d'opinion est étouffée et empêche tout débat sur la drogue. Or ce n'est pas le ou les produits qui sont en question, mais bien les raisons pour lesquelles on entre dans cette aliénation. L'expérience clinique auprès de toxicomanes et de leur famille m'a montré que c'était toujours plus ou moins un drame de commencer à fumer un « joint », geste qui n'est jamais banal. Les nantis de la jet-set médiatique qui ont publié dans la presse une pétition pour libéraliser l'usage des drogues sont irresponsables et savent tout le travail de prévention auprès des jeunes. Les médias qui acceptent de rentrer dans ce jeu participent à la propagande d'une nomenclatura qui prend en otage une population psychologiquement vulnérable. Recevant des messages contradictoires, comment peut-elle alors entendre le nécessaire refus social de la drogue ? Elle est plutôt incitée à continuer, et en particulier les plus fragiles, qui n'ont ni le statut social, ni les moyens, encore moins le carnet d'adresses mondain qui leur permettraient de s'en sortir autrement. Ces militants les condamnent à être sous dépendance. Il n'y a pas à penser ou à repenser l'usage des produits stupéfiants, mais plutôt à s'interroger sur le besoin récréatif, sur la détresse sociale, l'errance psychique et le déracinement qui laissent à penser que l'on peut trouver du soutien dans un produit. Il convient surtout d'apporter une réponse plus humaine à tous ces problèmes plutôt que de les évacuer chimiquement et rappeler un interdit au sujet de la drogue qui est structurant quand il fixe des limites favorables à la vie. Il faut être en confiance avec soi-même pour savoir dire non à la drogue.

La société dénonce de façon véhémente les suicides collectifs (ou plutôt les tueries) dans les sectes, alors qu'elle accepte comme une fatalité de voir ses propres enfants se tuer ; c'est le prix à payer pour un parcours en solitaire, sans le soutien de la transmission et du lien social. L'individu-Roi, en voulant être sa seule référence, devient son propre censeur, et se refuse le droit de vivre. Les aliénations d'hier étaient politiques : que l'on pense au communisme, au nazisme et au fascisme ; celles d'aujourd'hui sont psychiques, et la toxicomanie est l'une des premières. Inscire la drogue dans la loi viendrait confirmer le climat suicidaire de la société ; il en va de même avec d'autres problèmes de mœurs, jusqu'à présent considérés comme tels, mais qui, sous la pression de minorités agissantes, veulent se faire accepter comme des pratiques viables. Nous retrouvons le

« moralisme sentimental » qui circule dans le corps social. D'où vient cette indulgence qui fait passer le mal et la pathologie pour un bien – ou du moins pour une « autre façon de vivre » –, le policier pour un danger public et le délinquant pour une victime ? Les bons sentiments n'ont jamais fait office de pédagogie, et cela est aussi vrai pour le problème de la drogue que pour celui, par exemple, des jeunes des banlieues qui témoignent d'une incapacité à intégrer les codes et les normes de la société dans laquelle ils vivent et qui souffrent visiblement de graves carences éducatives. Il y a des choses à réaliser pour eux, avec des pédagogues formés à dessein. Mais on ne les aidera pas en utilisant un discours démagogique consistant à n'émettre aucune critique à leur endroit et à culpabiliser le citoyen honnête. Ces idées exercent une aliénation progressive et insidieuse sur les esprits ; face à cette emprise, les parents et les éducateurs se sentent vaincus par ce qui leur semble plus fort qu'eux dans l'agora médiatique ; ainsi, ils ne veulent pas que leurs enfants se droguent, au moment où certains militent pour légaliser la vente et l'usage de produits qui favorisent la toxicomanie.

La vraie question à poser, si l'on veut un début de solution, est celle-ci : pourquoi un jeune se drogue-t-il ? En se vidant de l'intérieur, grâce entre autres à la toxicomanie, les personnalités contemporaines se privent de contact avec elles-mêmes, comme si elles ne se supportaient pas dans leur individualité et dans leur subjectivité. Elles sont enfermées dans une attitude de toute-puissance digne du narcissisme infantile. Le recours à la drogue a pour but de maintenir cette position d'autosuffisance dans un climat de dépression masquée. La drogue, c'est l'objet de l'enfance, le Moi idéalisé auquel l'adolescent ne veut pas renoncer. Mais pour les adolescents, la drogue est aussi souvent un moyen de fuir un corps mal-aimé et encombrant. L'adolescent, angoissé par ses modifications corporelles et l'apparition de nouveaux affects, a tendance à les fuir dans divers comportements, de nature différente, parmi lesquels le recours à la drogue. Très souvent, à l'adolescence, le corps est malmené et divisé entre un corps idéalisé et inaccessible, et le corps réel et contraignant que l'individu ne souhaite pas prendre en charge immédiatement. Ainsi, les filles anorexiques vivent une véritable fracture entre le corps d'enfant qu'elles veulent conserver et leur corps qui se féminise et qu'elles refusent jusqu'à en mourir. C'est ici que la toxicomanie se place entre un dysfonctionnement culturel et

une problématique psychique liée à l'adolescence mais qui se prolonge chez l'adulte. La situation de rupture avec soi-même que représente la drogue prive l'individu du contact avec son propre corps, avec sa peau et avec celle de l'autre, avec ses capacités à ressentir et à imaginer. C'est la même chose sur le plan psychologique : rien ne devrait se passer dans la tête et dans le corps qui ne soit immédiatement recouvert par le bruit des décibels ou éteint par la consommation d'un produit au pouvoir insensibilisant. Les psychologies sont mises sous anesthésie avec la drogue, souvent dans le cadre de grandes manifestations collectives comme la Love Parade. Ces personnalités ont souvent eu du mal à apprendre à se contenir dans leurs frontières psychiques et à acquérir le sens de leurs limites au moment de la puberté. Elles les refusent, et la drogue est utilisée pour conforter une position défensive, que vient encourager l'environnement culturel. Le message implicite est le suivant : « Nous avons le droit de ne rien ressentir de la vie et de nous donner un "cerveau auxiliaire" avec des drogues. De plus, il nous est agréable de mourir symboliquement à nous-mêmes, en nous vidant de l'intérieur, en attendant de nous éteindre physiquement. » L'utilisation de la drogue est le symptôme de la perte de contact avec soi que l'individu tente désespérément d'établir.

En conclusion, je dirai qu'il faut prévenir la toxicomanie, pour des raisons psychologiques, sociales et anthropologiques. Si le toxicomane se rend malade, il ne fait que répercuter dans sa personnalité les dysfonctionnements de la société. C'est pourquoi nous avons tort de vouloir uniquement médicaliser ce problème. Certes, le toxicomane a besoin d'être soigné et, s'il le désire et s'il en est capable, d'engager un travail psychothérapique. Mais la dépendance aux produits relève bien plus de problèmes d'éducation et de régulation du lien social. Or la société, à moins qu'un drame amplifié par les médias ne lui ouvre les yeux quelques instants, ne voit pas que la drogue est du côté de la mort. La pulsion de mort, qui est sans doute plus active dans la vie psychique que la pulsion de vie, à observer combien l'homme est un prédateur pour lui-même, les autres et la nature, trouve, grâce aux produits, à faire son œuvre. Le désir de vie est une conquête, mais il naît aussi du désir des adultes et de la société par rapport à l'enfant. La société a-t-elle un désir de vie ou de mort sur ses enfants ?

Le suicide

En France, il y a environ 12 000 morts par suicide par an, tous âges confondus, pour 140 000 tentatives de suicide. Sans compter les « accidents » non enregistrés comme tentatives de suicide. Chez les moins de vingt-cinq ans sont recensés 40 000 tentatives de suicide, dont 80 % ne font pas l'objet d'une admission en milieu hospitalier. Pourtant, un individu sur trois récidive, dont les deux tiers dans l'année qui suit. Ces tentatives de suicide se terminent par 800 à 1 000 décès par an, du moins pour ceux qui sont officiellement recensés, faisant du suicide la deuxième cause de mortalité des adolescents après les accidents de la route. Les filles sont trois fois plus nombreuses à faire une tentative de suicide que les garçons, mais elles en réchappent plus souvent. Le taux de suicide dans cette tranche d'âge a été multiplié par cinq depuis 1960. Les modes de suicide les plus utilisés actuellement sont la pendaison et les armes à feu, surtout chez les jeunes. Le suicide des jeunes, mais aussi celui des personnes âgées qui ne trouvent pas leur place dans la société, atteint la plupart des pays développés. Au Québec, que je connais pour y avoir réfléchi sur ces questions avec des équipes spécialisées très sensibilisées au problème, le taux de suicide chez les quinze/vingt-neuf ans est en train d'atteindre des scores sans équivalent à travers le monde : il représente la première cause de mortalité. Deux fois plus de garçons mettent fin à leur jour au Québec qu'en France. Les campagnes d'information organisées à ce sujet n'ont pas vu pour autant le taux de suicide diminuer.

L'augmentation constante des suicides d'adolescents pose un problème social. Dans une société, le suicide est toujours le baromètre de l'état des psychologies. Les questions restent sans réponse. Pourquoi cette jeune adolescente de quatorze ans s'est-elle jetée du troisième étage de son lycée ? Pourquoi l'une de ses amies de treize ans, alors présente à ses côtés, l'a-t-elle immédiatement suivie en se jetant dans le vide à son tour, sans se tuer, elle, mais sans garder non plus le souvenir de ce qui s'est passé ? Pourquoi ce jeune de dix-huit ans qui était venu se plaindre à un ami de la famille d'idées suicidaires s'est-il finalement pendu quinze jours après, malgré les entretiens quasi quotidiens qu'il avait avec cette personne ? Pourquoi ce lycéen, qui « avait tout pour lui », comme le disent ceux qui le connaissaient, la beauté, l'intelligence, le sens des relations, a-t-il décidé de disparaître de

la vie ? Les réponses ne viendront jamais. Toute intention suicidaire doit être prise au sérieux et il ne faut pas croire que le sujet ne passera pas à l'acte simplement « parce qu'il en parle trop ». Le geste suicidaire est le signe d'un désarroi personnel, mais c'est aussi une façon d'agresser l'autre en le menaçant de sa propre mort, et une façon de quitter la société. À chaque fois c'est le même choc, la même déception, la même angoisse qui s'imposent aussi bien dans la famille que parmi les jeunes, avec en outre une contagion suicidaire toujours possible. Mais la plupart du temps cet événement provoque, au moins auprès des jeunes, une volonté de vivre : on réalise qu'il faut apprendre à affronter les questions de l'existence.

Lorsqu'un jeune se suicide, tous ceux qui le connaissent, et les membres de sa famille en premier lieu, ne peuvent se résigner à l'accepter sans se reprocher cruellement d'être passés à côté d'une interrogation, d'une attente, d'une souffrance cachée, d'un appel qui leur était adressé. Un vif sentiment de culpabilité envahit chacun, comme si une faute avait été commise, et l'on cherche, après coup, à reconstruire toute l'histoire pour comprendre et se persuader que la relation aurait pu se passer autrement. La part de responsabilité que peut avoir l'environnement est difficile à définir, et il est souvent dangereux d'en faire une cause première. Mais il arrive qu'une situation mal vécue et une injustice flagrante entraînent l'individu dans une impasse. Il y a aussi des gestes et des paroles qui reviennent à tuer l'autre socialement : que l'on pense aux rumeurs, par exemple. L'acte suicidaire est, dans ces conditions, une réaction et intervient assez rapidement après les faits. Mais il faut être plus circonspect lorsque des gens se suicident à cause d'événements survenus plusieurs années auparavant : l'on a encore ici le processus du souvenir-écran, qui sert à masquer des problèmes psychiques inhérents à la personnalité. Le sujet, ne parvenant pas à les reconnaître ni à les accepter, leur attribue une cause étrangère. L'entourage se laisse prendre au piège de ces raisons apparentes. Nous sommes toujours concernés par le suicide de l'autre car il nous adresse un message à la fois sur les relations que l'on entretenait avec lui, et sur l'évolution de notre société en général. Mais il reste que l'acte suicidaire est toujours le fait d'une impulsion, d'un raptus.

Si l'on cherche tout de même à comprendre, l'on doit dire en premier lieu que le suicide apparaît comme une autre réponse à

l'échec du travail de l'intériorité. Le suicide, d'un point de vue psychopathologique, est souvent la conséquence d'un état dépressif : avant d'être le symptôme d'une pathologie, il est le signe d'un mal-être. Dans la majorité des cas (30 à 40 % des suicides), les sujets sont en proie à des névroses non traitées. Les raisons qui conduisent à vouloir se donner la mort sont complexes. Nous retrouvons souvent dans les motivations de ceux qui ont fait une tentative de suicide (TS) les difficultés psychiques propres à l'adolescence, des conflits personnels avec l'entourage ou des situations insupportables à vivre. Ainsi, un jeune sur trois qui fait une tentative de suicide est issu d'une famille marquée par des conflits conjugaux ou par le divorce, qui débouche souvent sur la vie commune avec le nouveau partenaire du père ou de la mère. Quand les parents se séparent, l'enfant, quel que soit son âge, a souvent le sentiment d'être pulvérisé intérieurement et il perd confiance dans la vie. Un adolescent de dix-sept ans se plaignait du départ de son père du domicile familial en ces termes : « Quand un père vient à quitter sa famille, c'est un peu comme si la maison perdait son toit. J'espère que vous ne ferez jamais cela à vos enfants », me dit-il en me prenant à partie. Mais de nombreux suicides de jeunes restent inexpliqués dans la mesure où, apparemment, ils ne présentaient pas de problèmes particuliers sur les plans scolaire, familial ou psychologique. L'une des hypothèses que l'on peut avancer pour les expliquer est le manque de structures psychiques et du matériau culturel nécessaire pour distinguer les objets de la réalité de ceux de la vie imaginaire. On se souvient de ces deux adolescentes qui se sont donné ensemble la mort en s'identifiant au chanteur Kurt Cobain ¹², qui s'était lui-même suicidé peu avant. Que s'est-il passé en elles ? Pourquoi cette fascination pour le morbide alors qu'elles étaient, selon leurs proches, « gaies et vives » ? Au début, elles en parlaient en s'amusant et, progressivement, elles se sont prises à leur scénario, comme dans un jeu de rôles. Elles ont préparé sérieusement ce geste fatal et, prisonnières d'une relation fusionnelle à la fois entre elles et avec leur idole, elles ont agi par autosuggestion, mimétisme ou dans un ultime élan de séduction amoureuse destinée au chanteur. Partagés entre l'imaginaire et la réalité, des adolescents basculent et s'enferment dans un monde

12. Parolier et leader du groupe rock Nirvana qui s'est suicidé à vingt-six ans, en se tirant une balle dans la tête, en 1994.

de rêves qui leur semble plus attirant que la vie. Ainsi, les mots d'une chanson sont équivalents aux choses, ce qui constitue une faille capitale du sens de la réalité, typique de la pensée schizoïde. Un film, le texte d'une chanson pas plus qu'un roman ne sont la réalité. L'on peut retrouver cette régression chez certains romanciers ou scénaristes, qui évitent de sombrer dans le délire psychotique en écrivant. Cette production les aide à accepter le décalage existant entre la représentation des mots et la représentation des choses. Le toxicomane et le suicidant vivent la même confusion. Se perdre dans l'imaginaire comme ils le font est une façon de retrouver l'état premier de la relation humaine sur le modèle de la relation fusionnelle à la mère, quand l'enfant ne sait pas encore se différencier de ce qui n'est pas lui. La tentative de suicide est donc un épisode psychotique aigu, dans la mesure où l'adolescent n'a plus de représentation objective de la réalité ni conscience de ce qu'il vit ; mais il n'a pas non plus conscience de la mort : il cherche plus à rejoindre une idole qu'à mourir.

En effet, ni les enfants ni les adolescents, quand ils jouent avec la mort, n'ont conscience de son caractère irréversible. Dans ce contexte, ils ont souvent tendance à emprunter des idées qui circulent dans la société pour essayer de donner un sens à leurs expériences intimes. Dans les années soixante/soixante-dix, les adolescents exprimaient leur mal-être personnel en recourant à des idées politiques ; aujourd'hui, ils s'accrochent davantage à des perceptions psychiques. Kurt Cobain exprimait, dans ses textes, un mal de vivre juvénile et manifestait des désirs d'auto-destruction. Le mépris de soi et le désir de mourir sont souvent le reflet des tendances sadiques anales qui sont réactualisées lors de l'adolescence : la perte du sens de soi-même se manifeste dans la dévalorisation et parfois la cruauté. Cette agressivité, même si elle prend parfois le prétexte d'un rejet de la société et de la vie, n'est rien d'autre que l'expression d'une lutte intrapsychique contre la personne. Elle est symptomatique de la difficulté à s'accepter, à faire face au monde intérieur et à sa subjectivité. L'attirance pour l'irrationnel « aux frontières du réel » et pour tout ce qui est asocial place l'adolescent dans un monde magique, où il peut trouver des causes occultes à son comportement, alors qu'il est simplement dépendant des dysfonctionnements de sa vie psychique. Le rejet de soi est manifeste chez certains adolescents alors qu'il peut être latent et masqué chez d'autres, ce qui le rend invisible pour l'entourage et parfois pour

le sujet lui-même. Il peut cependant apparaître furtivement à travers des conduites incohérentes.

L'adolescence est un âge où l'on est particulièrement fragile ; un simple résultat scolaire peut être la source d'un sentiment d'anéantissement. Ainsi, l'on peut citer l'histoire de ce jeune à qui l'un de ses professeurs avait rendu un devoir faiblement noté en le commentant devant les autres élèves avec ironie. Il eut l'impression de s'écrouler et que plus rien n'avait d'importance. « En rentrant chez moi, dit-il, je voulais me jeter sous les roues du bus car j'avais peur de présenter mes notes à mes parents. » L'adolescence marque en effet le début d'un processus de transformation physique et psychologique. Le jeune qui entre dans cette mutation a le sentiment de perdre ses points de repère et sa sécurité d'enfant. Il va perdre son corps d'enfant, changer ses relations avec ses parents et son environnement, éprouver des sentiments, des pensées et des désirs jusque-là inconnus. Bref, telle la chenille qui se mue en chrysalide puis en nymphe de lépidoptère avant de donner naissance à un papillon, l'adolescent vit une transformation et une crise dont l'intensité est plus ou moins variable selon les personnalités. Les changements d'humeur, la modification des structures de l'intelligence, les pressions internes des pulsions sexuelles, la difficulté d'assumer les délais nécessaires à la réalisation de ses désirs, d'assumer également les frustrations inhérentes à l'existence sont parfois éprouvants pour des individus qui se croient achevés alors qu'ils sont encore en formation. Certains adolescents évoquent le retour dans le ventre de leur mère au moment où ils doivent trouver leur sécurité en eux-mêmes. Ils revivent des fixations de l'enfance vouées à l'échec dans la réalité. Elles sont réactivées lors de l'adolescence au moment où l'individu est confronté au deuil des gratifications infantiles. Mais pour renoncer à un bien, à une gratification, il faut être certain de passer d'un état à un autre. La frustration est acceptable si, en compensation, un réel « bien à venir » peut être espéré. Sinon, les suicidants se sentent soumis à une violente frustration, à une privation, à un échec. Nos sociétés fabriquent des jeunes qui sont précoces pendant l'enfance et semblent pouvoir se débrouiller seuls, sans le soutien des adultes, mais qui se découvrent fragiles à l'adolescence et prêts à s'effondrer au contact des réalités. Ils ne sont pas protégés par les adultes, car, nous l'avons vu, la relation éducative contemporaine est plus soucieuse du confort affectif de l'enfant que de son

adaptation à la réalité. L'épanouissement immédiat a pris le pas sur la lente élaboration et sur l'accomplissement des fonctions de la personnalité.

Les adultes sont souvent perdus face à cette attitude psychique qui est, faut-il le rappeler, le lot de l'expérience de l'adolescence. Ils sont prêts à diagnostiquer une pathologie quelconque au lieu d'y voir une période de transition et de changement. Ils sont paralysés, oubliant leur propre adolescence, alors qu'ils devraient faire confiance, agir pour rassurer, stimuler, rappeler les repères et les exigences de base de l'existence. Nous avons trop tendance, une fois de plus, à médicaliser ces états, alors qu'ils relèvent de la relation éducative. Il ne faut cependant pas nier que, dans les cas les plus graves, le suicide est l'ultime symptôme d'une pathologie lourde comme la schizophrénie, qui se manifeste par des séquences délirantes où le sujet, pris de panique anxieuse, a le sentiment de vivre une désintégration de sa personnalité. Il peut être également le signe d'une psychose maniaco-dépressive où le sujet est emporté dans une profonde mélancolie, une intense souffrance morale traversée par la culpabilité.

À défaut de trouver des explications pour chaque suicide, nous pouvons au moins essayer de recenser les signes cliniques : les reconnaître pourrait peut-être éviter de nombreuses morts. Trois situations doivent particulièrement attirer notre attention vis-à-vis des adolescents. La première est l'existence d'une symptomatologie fonctionnelle à répétition : maux de tête, douleurs abdominales, troubles du sommeil. En effet, l'adolescent utilise souvent le langage du corps pour exprimer un mal-être qu'il ne peut pas dire autrement. La seconde est un repli relationnel, un mutisme et un isolement, l'adolescent s'enfermant dans sa chambre et ne souhaitant plus voir personne, refusant même, parfois, de s'alimenter. Ces phénomènes constituent un signal d'alarme qui peut évoquer le début d'une dépression ou d'une schizophrénie. Enfin, des comportements déviants comme l'absentéisme scolaire, les fugues, les vols, des ivresses répétées et, bien sûr, la toxicomanie, manifestent une grande détresse.

Répons-le, les parents ne sont pas systématiquement responsables des difficultés psychologiques de leurs enfants. Certes, leurs attitudes provoquent parfois, en réaction, des comportements. Mais la façon dont l'enfant organise sa vie psychologique ne dépend pas uniquement de l'éducation, puisque l'adolescent est dépendant de l'élaboration de ses tâches psychiques.

On l'a compris, le problème du suicide est au carrefour du développement d'une personnalité, des situations qu'elle vit, et de sa relation avec l'environnement et la société. Les adolescents sont engagés dans un nouveau travail de liaison au cœur de leur vie pulsionnelle, alors que la société leur envoie un message contraire valorisant les cassures dans tous les domaines et la valorisation des pulsions partielles, ce qui est contraire au travail d'unification du Moi. L'histoire montre que, dans des périodes de désorganisation sociale, ethnique, culturelle, religieuse et morale, les individus ne savent plus à quoi se raccrocher. Aujourd'hui, nous sommes, par certains aspects, dans une « civilisation de la mort » qui laisse entendre que la meilleure façon de vivre, c'est de détruire et de casser. La prévention contre le suicide est donc d'abord de l'ordre de l'éducation. Il revient aux adultes de savoir baliser la réalité, d'être cohérents avec eux-mêmes, de donner aux adolescents envie de grandir au lieu de les enfermer dans un âge arrêté, de les aider à comprendre leurs émois intérieurs afin qu'ils puissent les contrôler, et de leur apprendre à hiérarchiser et à différencier les relations et les réalités afin d'éviter la confusion dans tous les domaines.

Le travail d'intériorisation devient difficile et pourtant, il est vital d'être en lien avec soi-même ; alors comment cette liaison peut-elle se réaliser dans le climat que nous venons de décrire ? L'individu, faute d'images parentales significatives et d'images guides, doit se prendre très tôt comme objet d'identification ; en se réfugiant dans un narcissisme protecteur, il risque d'être soumis de façon intime à des suggestions qui le déposèdent de ses pensées et de ses actes. Le désir se normalise, comme l'imaginaire et les aspirations, en étant extradéterminé par la psychologie tribale qui commence par le langage médiatique. Le fait de s'intéresser à la vie intime d'autrui montre à quel point, au-delà de la perversion du voyeur, il est difficile d'occuper son propre espace interne autrement qu'en transgressant celui de l'autre. L'intériorité a besoin pour se développer de recevoir des messages et des matériaux extérieurs à soi. Des parents et des éducateurs ont, il est vrai, le souci de transmettre aux enfants ce dont ils ont besoin pour éveiller leurs possibilités et s'ancrer dans la société ; mais cette transmission ne tient pas dans les psychologies et dans les relations ; les individus ont le sentiment de savoir, mais ne retiennent que peu d'informations. Il manque aux personnalités, pour faire ce travail de liaison, l'achèvement de leur structure

psychique, qui reste en panne d'Idéal du Moi et de Surmoi. Elles sont également privées d'un ensemble symbolique, d'un socle, d'une base anthropologique, c'est-à-dire des règles fondamentales à partir desquelles intégrer les savoirs. Beaucoup de choses peuvent se dire, mais elles glissent sur l'esprit ; cette structure défaillante, qui se forme au contact d'une culture, ne permet pas non plus aux personnalités de s'accrocher au réel. Les messages sociaux sont aussi trop incohérents, divergents, et, l'individu devenu roi se socialisant de moins en moins, les mentalités restent lisses et superficielles. D'où ce besoin sans cesse revendiqué d'authenticité, de sincérité, de liberté, d'amour et même d'intériorité. Toutes ces réalités ne peuvent pas se mettre en place et sont d'autant plus valorisées qu'elles font défaut et que beaucoup de personnes ne les vivent pas. En effet l'individu est dépossédé de son intériorité dans cette double société, d'une part libérale, aux pensées réduites au minimum et aux produits et aux espèces, entre autres animales, tellement normalisées qu'elles en appauvrissent leur variété, et d'autre part médiatique, qui modèlent les esprits sans même que nous sachions d'où viennent les messages qui nous conditionnent. La sexualité en subit les conséquences car la vie pulsionnelle, n'étant pas travaillée psychiquement, ni par rapport à la culture, reste limitée et fragmentée dans ses états premiers.

Chapitre 4

LE SEXE FRAGMENTÉ

Lors d'un cours de biologie, en classe de troisième, une collégienne interroge son professeur en ces termes : « Pourquoi les hommes et les femmes ont-ils des rapports sexuels ? » Elle n'est pas naïve au point d'ignorer qu'ils sont nécessaires pour la procréation et qu'ils constituent un des modes d'expression de l'amour. Mais elle se déclare déçue de ne pas obtenir de réponse à sa question. L'enseignante précise simplement qu'elle respecte le programme, et que l'élève pourra trouver par elle-même d'autres perspectives, notamment grâce à l'étude de la philosophie. Cette collégienne veut entendre parler du sens de la sexualité humaine là où son enseignante se borne à en décrire la biologie.

Toute la problématique sexuelle actuelle est résumée dans ce fait banal de la vie scolaire qui met en lumière deux regards différents portés sur la sexualité. L'adolescente se place dans l'univers du sens, dans une vision relationnelle et symbolique, mais l'adulte se cantonne à celui du « comment ça fonctionne ». Sous la pression de la rationalisation des statistiques et des observations sociologiques, qui ne peuvent être que ponctuelles et formelles, nous assistons à une lente déconstruction des montages symboliques organisant la sexualité humaine. Cette déconstruction favorise l'expression des représentations premières des pulsions et une attention soulignée aux diverses « perversions » sexuelles. Tout se passe comme si le primitif en l'homme, ainsi que la préhistoire de sa vie psychique, était plus digne d'intérêt que ce qui s'est élaboré progressivement au cours de son histoire. On a ainsi entendu une radio nationale consacrer toute une émission au fétichisme du pied, et de vives réactions de la part des auditeurs.

L'époque actuelle, fascinée par les archaïsmes psychologiques, semble se complaire dans une mentalité prégénitale, qui correspond à la sexualité naissante de l'enfant. Si ce dernier découvre progressivement son corps sans faire encore de lien entre les différentes parties qui le composent, il s'engage néanmoins dans un travail psychique de mise en relation jusqu'au moment où il est capable d'avoir une vision globale de lui-même. Il accède alors à la sexualité génitale (entre trois et cinq ans, puis de nouveau à la puberté, entre douze et dix-sept ans). En revanche, l'adulte qui ne retient qu'un aspect du corps érotisé, pour lui-même, adopte une conduite dite perverse dans la mesure où, par le moyen du fétiche, une partie de la personnalité se trouve isolée et clivée dans l'infantile. Le fétichisme, on le sait, est le symptôme défensif d'une angoisse de séparation. L'individu surinvestit un objet porteur de son indestructibilité qui prolonge son corps, mais coupé de lui. Il est une substitution de la mère, l'équivalent de l'objet transitionnel (linge, peluche, succion des doigts, etc.) que l'enfant utilise pour s'assurer de la présence maternelle. Cependant, chez l'adulte, le fétiche permet à l'individu de se donner en spectacle à lui-même, étant à la fois l'acteur et le spectateur. Bien malgré lui, le sujet se voit « obligé » d'appliquer ses scénarios dans une logique compulsive qui va de l'hystérie d'angoisse à des conduites agressives qui peuvent aller jusqu'au meurtre. De la façon que l'individu a d'organiser son lien sexuel en franchissant les diverses étapes psychiques inhérentes aux âges de la vie dépend son éventuelle tendance au fétichisme. La cause n'est donc pas sociale ; cependant, l'environnement médiatique, s'il valorise ces pratiques en établissant une égalité avec la relation génitale homme/femme, induit des conduites conflictuelles et pathologiques. Inviter les individus à vivre au plus près de l'état premier de leurs pulsions et de leurs conflits sexuels est donc lourd de conséquences sur le lien social et sur leur sécurité affective.

Une conception exclusivement biologique de la sexualité s'impose dans nos représentations sociales. Chacun serait sous l'emprise de la puissance irrésistible des pulsions sexuelles qu'il convient d'exprimer en tant que telles. Cette vision, qui évacue la dimension psychique de la sexualité humaine, s'est trouvée renforcée par le discours contraceptif et abortif mais aussi par celui des découvertes génétiques. Dans la mentalité courante, celles-ci laissent croire que nous naissons avec une sexualité organisée de façon innée, alors que le lien sexuel est, en partie, acquis,

et se construit dans une interaction entre l'enfant, ses parents et son environnement. En voulant se décharger ainsi sur le biologique, c'est une façon de se dire que nous ne sommes pas pour grand-chose dans nos désirs. Une attitude qui dépersonnalise le fonctionnement de la sexualité humaine contribue à vouloir maintenir à l'extérieur de soi ou à évacuer les pressions internes des pulsions sexuelles. Nous cherchons ainsi à masquer les angoisses nées de ces pulsions, notamment en croyant que le plaisir peut être sans fin. « Nous sommes passés de la sexualité objet à la sexualité plaisir », titre tel magazine, annonçant une pseudo révolution sexuelle. Ce type de discours flatte les représentations actuelles mais ne rend pas compte de ce qui est vécu en réalité. Nous ne vivons pas à l'image de ces séries télévisées qui en appellent aux représentations premières de la sexualité, agressives et dévorantes, nous ne vivons pas davantage comme dans les films publicitaires qui érotisent l'ensemble de la vie pour mieux imposer des produits à consommer.

Petite histoire de notre univers sexuel

Un système de représentations de la sexualité s'est mis en place ces quarante dernières années, qui codifie une identification aux préférences sexuelles marginales, valorise l'expression des pulsions partielles et neutralise la dimension subjective de la sexualité pour en faire une simple réalité publique. Ces déplacements expliquent pourquoi de nombreux adolescents et jeunes adultes ont du mal à travailler intérieurement leur propre vie fantasmatique et ne se réfèrent qu'à des représentations collectives. L'un des symptômes de cette altération du travail subjectif, nous l'avons vu, c'est la multiplication d'émissions de confidences et de conseils à la radio et à la télévision. La mise en scène médiatique de la sexualité participe de sa dépersonnalisation et d'une inhibition à pouvoir approfondir ce vécu interne. Tout le monde s'occupe de la sexualité des uns et des autres et toutes les générations se confondent au point de mélanger la sexualité des adultes avec celle des enfants.

Libération sexuelle ou peur du sexe ?

Le mythe de la libération sexuelle aura marqué la seconde moitié de ce siècle. On n'a alors rien inventé, la plupart des pra-

tiques sexuelles ont toujours existé et pour s'en convaincre, il suffit de lire les auteurs anciens et de se pencher sur une iconographie bien faite. Mais la révolution sexuelle est née en réaction à une attitude de méfiance à l'égard du sexe qui s'est développée tout au long du XIX^e siècle. La sévérité du discours social à son sujet trouvait en partie ses raisons dans les aléas vécus par l'ensemble des pays européens depuis la fin du XVIII^e siècle. Les révolutions, les guerres, les enfants et adolescents abandonnés ou livrés à eux-mêmes, l'instabilité des familles à la suite des premiers divorces (en 1793 il y avait, en France, plus de gens qui divorçaient que de mariages) étaient autant de ruptures à éviter qui ont contribué à développer un syndrome antisexuel. Après le déchaînement du XVIII^e siècle, chacun a souhaité, pour lui-même et pour les autres, une discipline plus stricte. La sexualité a alors été dissimulée et l'information sexuelle, qui était transmise par les serviteurs et les compagnons du même âge, était désormais enseignée par un adulte formé à cet effet et reconnu apte à la communiquer. Les thèses de Rousseau (*Émile*, 1762) qui incitaient à se méfier de la sexualité juvénile et à réprimer la masturbation allaient marquer la pensée du sexe pendant tout le XIX^e siècle. Un retournement s'est opéré au XX^e siècle et l'on se demande à présent si ce ne sont pas plutôt les vues du marquis de Sade qui l'ont emporté. D'étrange et dangereuse, la sexualité est devenue une activité ludique, récréative et source de plaisir, purement biologique. L'une et l'autre de ces perspectives aboutissent à l'impasse.

La révolution sexuelle a été présentée comme un mode de vie permettant à chacun de réaliser sa liberté individuelle. Pour ce faire, l'activité sexuelle ne devait être atteinte par aucune loi. Si ce modèle imprégna les représentations sociales, il ne fut néanmoins vécu que par une faible minorité, avec parfois des retournements inattendus. Ne dit-on pas que les libertins anarchistes « retombent » tôt ou tard dans le mariage ? Certes, la libération sexuelle a permis une découverte des exigences subjectives de la sexualité humaine, mais en même temps, elle a masqué d'autres interrogations plus graves qui n'ont pas été reconnues ni traitées pour elles-mêmes.

De qui cette liberté fut-elle exigée, de qui fut-elle attendue ? Car c'est bien le sens de cette question : si quelqu'un peut nous refuser cette liberté, c'est aussi qu'il y a quelqu'un qui peut nous la donner. Tel est le leurre de cette liberté sexuelle : croire que les

parents peuvent l'accorder à leurs enfants ou qu'il y a un « super-père » qui peut aussi l'accorder aux adultes. Si les jeunes sont parfois dans l'attente d'une autorisation à s'exprimer sexuellement, les adultes n'ont pas à entrer dans cette intrigue. Il revient à chacun de prendre possession et d'assumer sa vie affectivo-sexuelle. On peut se demander, sans pour autant minimiser le poids des codes sociaux et des stéréotypes qui limitaient les personnalités, si ceux qui revendiquaient la liberté sexuelle ne se heurtaient pas à un sentiment d'impuissance lié au déni de la castration¹ et qu'ils ne parvenaient pas à dénouer par eux-mêmes. Il ne faut pourtant pas exagérer ces codes et ces stéréotypes car chacun se crée aussi ses propres aliénations intérieures, pour conjurer ses fantômes, quitte ensuite à reprocher aux autres son manque de liberté.

Alors que dans les sociétés tribales ou claniques l'expression sexuelle passe par des initiations, des blessures sur le corps et des rites de contrôle social, dans notre société personnaliste, issue du christianisme, la sexualité est une conquête et une affirmation de soi. Il revient à l'individu de résoudre les conflits et les attentes liés aux représentations œdipiennes de la sexualité et d'intérioriser des codes et des valeurs morales à partir desquels il pourra élaborer sa vie sexuelle et sa relation à l'autre. L'individu est donc renvoyé à lui-même et invité à s'engager intérieurement afin de prendre possession de lui. Il doit pour cela accepter d'affronter la menace et l'angoisse qui pèsent sur sa sexualité. Menace d'être débordé par ses pulsions qui ne sont pas coordonnées dans l'inconscient. Ces angoisses perdurent tant que la castration symbolique n'est pas intégrée.

L'adolescent se trouve ainsi soumis à l'éveil et à la pression des pulsions sexuelles qu'il accepte plus ou moins au moment où il rejette le rôle de « contenant » des parents et des adultes sans parvenir à se contenir lui-même. Certains jeunes deviennent alors timides et s'expriment peu, par peur d'être débordés par leurs désirs, ou leurs émotions. Ils se contiennent dans un mutisme propre à l'adolescent jusqu'au moment où ils seront suffisamment confiants dans leurs frontières et dans leur personnalité pour se manifester. Il est inutile de forcer ce mutisme ou de le dramatiser, il suffit de vivre et d'être avec les autres, porté par la

1. Le dénouement de la castration implique l'acceptation de son corps sexué, de la prohibition de l'inceste et l'inscription dans l'ordre de la filiation.

verbalisation de ces derniers afin d'apprendre à se dire. L'adolescent peut chercher également à juguler ses pulsions sexuelles à travers des conduites ascétiques, à les nier par des attitudes d'introversio(n) (à travers la musique, les bandes dessinées sado-masochistes, un langage codé, le repli sur la bande ou l'attrait pour les lieux sombres et souterrains) ou à les évacuer dans la provocation, notamment sexuelle. À cet âge, le sexe est vécu comme dangereux dans la mesure où il implique de s'émanciper de sa sexualité œdipienne et d'intégrer la différence des sexes. Le retour de la partie refoulée des pulsions initiales est toujours possible, en particulier dans le déchaînement de la passion. Mais avoir recours au plaisir, c'est encore refouler toute cette angoisse, tension vainement jugulée. En revanche, si la tension est maintenue et acceptée, alors elle se transforme en idéal de l'état amoureux à la recherche d'une association possible. Il ne s'agit plus d'évacuer une angoisse, mais de chercher à établir et à entretenir une relation. Lorsque l'adolescent (ou l'adulte !) a intégré cette perspective, il n'est plus dans une position défensive vis-à-vis de son sexe. Les pratiques masturbatoires cessent d'elles-mêmes et les relations avec les autres deviennent possibles. Tensions, frustrations et capacité à différer la réalisation des désirs sont alors assumées.

Que vient donc faire la liberté sexuelle dans ce scénario des plus classiques ? Elle appartient aux nombreux mythes de libération nés à la fin du XX^e siècle, lesquels en disent plus sur l'aliénation des esprits que sur leur liberté. Ceux qui ont revendiqué haut et fort cette liberté sexuelle, proclamant que n'importe quel geste, n'importe quel acte était possible, se débattaient avec leur propre peur sexuelle. Ils ont alors rendu responsables la société, leurs parents et leur éducation de leur enfermement sexuel. Eux-mêmes se sont révélés incapables d'élaborer et de développer leur désir, préférant entretenir une sexualité infantile, où tout semble possible et reste indéterminé, et évitant ainsi de se confronter à la réalité. C'est dans ce climat que la toxicomanie juvénile est apparue et, à Katmandou, certains ont cherché dans un ultime pèlerinage l'extinction du désir. Être stimulé par le plaisir ou, au contraire, s'établir dans un calme cotonneux grâce à la drogue sont deux alternatives extrêmes de la libération sexuelle. Il ne s'agit plus de jouissance, mais d'être ou de ne pas être, d'exister sans avoir à éprouver de tensions. Ce « pacifisme » est un déni de l'expérience humaine et le refus de l'assumer comme telle. Or la peur de s'engager et de s'impliquer sexuellement vis-à-vis

d'autrui représente la crainte de se séparer d'un état antérieur, de s'en différencier et de le quitter. C'est aussi la menace de séparation et de perte qui pèse sur les amoureux, la menace du « non-être », c'est-à-dire la séparation intégrale, la perte de son propre être. Se donner à l'autre revient aussi à renoncer à une part de soi, à entamer une partie de son narcissisme pour faire une place à l'autre. Une opération difficile pour de nombreux membres de la génération soixante-huitarde, devenus individualistes, et dont la sexualité constitue un moyen banal de s'affirmer et non une modalité de la relation humaine, celle qui conjugue l'intime de soi avec l'intime de l'autre. Les thèmes de la libération sexuelle ont voulu diminuer la gravité de cette expérience de partage qui est une menace pour chacun. Pourtant, personne ne peut faire l'économie de ce risque.

Depuis la révolution sexuelle, ce sont bien les modèles de la sexualité juvénile qui ont pris le pouvoir sur les représentations sociales à travers, entre autres, l'instabilité relationnelle et la difficulté de traiter les tâches psychiques et historiques inhérentes à la relation amoureuse. La multiplication des ruptures et des divorces traduit l'échec de ce travail psychique. On ne peut pas vivre de relation transitoire en relation précaire comme des adolescents. C'est pourquoi, *a contrario*, s'est développée l'idée qu'il n'est pas nécessaire de se marier. Pourtant, la représentation chrétienne de la relation amoureuse, dont nous sommes les héritiers, a justement insisté sur l'égalité de l'homme et de la femme, sur la liberté du choix amoureux et a contribué à forger l'idée que, lorsqu'un homme et une femme s'aiment, ils ont le désir de faire durer cette relation. Le concubinage est-il autre chose que la crainte de s'engager et de donner une dimension sociale à sa vie affectivo-sexuelle ? Exprimant la peur inconsciente de se « donner » à l'autre, il renvoie à l'ambivalence de la relation primitive de l'enfant à sa mère, partagé entre le désir impossible de la fusion et l'angoisse de la dévoration par l'autre. La relation amoureuse ne peut que s'inscrire dans le temps et la durée et donc s'institutionnaliser ; ce qui n'est pas le cas pour la relation sentimentale, comme nous le verrons plus loin. Un tel engagement angoisse et fait peur à l'adolescent qui vit dans l'immédiat tant qu'il n'accède pas au même statut que ses parents sans pour autant être en rivalité avec eux. C'est alors qu'il se donne le droit de s'assumer sexuellement, sans avoir à y être autorisé comme le revendiquaient les militants de la libération sexuelle.

Une sexualité hygiéniste

Une meilleure compréhension du fonctionnement de la sexualité humaine et la découverte de nouveaux moyens techniques permettant de réguler la fécondité ont coïncidé avec cette révolution sexuelle. Dès lors les questions de sens ont été évacuées au profit d'un discours sanitaire et hygiéniste né à la fin du XVIII^e siècle. Pour appréhender la sexualité, on part de ce qui est techniquement possible, plutôt que d'une évaluation psychique de ce qui est vécu, des nécessités sociales ou d'une réflexion morale.

La désarticulation de ces discours (psychologique, social et moral) a contribué à morceler la sexualité dans les représentations sociales, au point d'aboutir aujourd'hui à une valorisation de représentations sexuelles et de pratiques plutôt marginales, voyeurisme, sadomasochisme, homosexualité, etc. Ce sont donc les tendances les plus archaïques et les plus conflictuelles qui nous sont servies sans la moindre élaboration ni sublimation. Tous les choix d'objets ou les préférences sexuelles n'ont pas la même valeur dans la réalité, ne serait-ce que parce qu'ils n'ont pas tous le pouvoir de créer du lien social. Ainsi, les individus qui se vivent à travers un régime aussi partiel cherchent à se regrouper selon des tendances sexuelles (pédérastes, homosexuels, transsexuels, sadomasochistes, etc.) L'effet induit, c'est le phénomène du « ghetto », à l'appellation pour le moins morbide. Il est étonnant que les uns et les autres s'y réfèrent sans état d'âme, à moins qu'ils ne s'y sentent à l'abri, comme derrière une citadelle...

Les pratiques marginales ont toujours existé, mais le discours valorisait alors une sexualité génitale hétérosexuelle. C'est-à-dire que l'organisation de la sexualité plaçait les représentations des pulsions partielles sous le primat du stade génital, ce qui permettait de faciliter le passage d'une psychologie du pervers polymorphe (les attraits partent dans tous les sens), attribut de la sexualité infantile, à celle de la relation objectale et globale à l'autre. Ce qu'on a ensuite appelé l'éducation sexuelle est allé rigoureusement à l'encontre de ce processus.

C'est ainsi que le discours sexuel s'est polarisé sur le seul domaine technique et sanitaire. Le principe est simple : tout est possible dans la mesure où l'on sait se protéger. Les pulsions partielles sont donc valorisées et s'expriment à travers des pratiques retenues pour elles-mêmes et qui n'interfèrent pas avec la qualité

relationnelle à l'autre. Quand il y a difficulté, on a recours à la sexologie. La vie sexuelle est alors pensée en termes d'organes, de moyens et de techniques. Si le partenaire ne veut pas se livrer à tel acte qu'il réproouve, son comportement est interprété comme de l'inhibition et non pas comme le désintéret pour une expression partielle de sa sexualité. Si la pulsion sadique est sublimée, la personne, par exemple, n'éprouve pas le besoin de s'adonner, sur le corps de son partenaire, à des actes punitifs ou de souffrance, ou encore d'humiliation verbale.

Nous ne nous différencions pas des générations précédentes par une plus grande aptitude à avoir du plaisir, mais par un déplacement d'une sexualité qui, de privée qu'elle était, devient publique : décrite, exhibée, la sexualité devient source de plaintes et de souffrances. De plus en plus exhibée et de moins en moins exprimée, elle finit par se rabattre dans le virtuel, qui donne l'illusion d'un accès facile au sexe dans la mesure où l'individu n'a pas à s'impliquer vis-à-vis d'autrui, ni à progresser avec lui en tenant compte de ses désirs et de ses affects. De fait, l'expérience clinique nous prouve chaque jour davantage la difficulté de nombreuses personnes à intérioriser leurs représentations sexuelles, leur image corporelle et leur relation à l'autre. Il faudrait pouvoir tout se dire et tout se montrer, comme si la distance entre les espaces psychiques de chacun n'était pas nécessaire. La mise en acte de cette représentation signifierait que l'individu n'est pas capable d'occuper, de lui-même, son espace interne et que celui-ci doit se traiter dans le champ social, comme le suggèrent certains sociologues. L'inflation visuelle et langagière sur la question sexuelle provoque une dépossession de l'intimité de la personne et entretient un décalage constant entre les pratiques individuelles et les représentations sociales. Le paradoxe est que, d'un côté, nous renouons avec les grands effrois du sexe, tels que le paganisme et le stoïcisme les ont pensés, et, de l'autre, nous désocialisons le sexe à travers, par exemple, la crainte du mariage.

Lorsque des problèmes sexuels se présentent, ils doivent être resitués dans l'ensemble du fonctionnement de la personnalité. Le vécu interne, les représentations individuelles, l'histoire personnelle, les images de son corps, celles de sa sexualité, ses tendances, etc., sont autant de matériaux à partir desquels la personne vit son lien sexuel. Inversement, le recours à des produits techniques ou la moindre intervention sur le corps doivent être traités à partir des affects du sujet. Une femme peut avoir décidé

d'avorter et vivre des *après-coup* psychiques qui la dépriment ; il ne suffit pas de lui faire entendre que, techniquement, l'opération s'est bien passée pour qu'elle puisse résoudre son angoisse. L'histoire de ces trente dernières années a fait triompher une sexualité sanitaire qui a, en réalité, considérablement appauvri l'imaginaire érotique individuel. En imposant le modèle de la sexualité juvénile comme référence, Mai 68 a valorisé une affectivité précaire, indéterminée et désocialisée (car elle se prend elle-même comme seul objet d'intérêt), et a empêché que beaucoup d'hommes et de femmes s'engagent dans un vrai travail d'élaboration des représentations pulsionnelles de l'adolescence. Le militantisme sexuel qui brasse les thèmes de la contraception, de l'avortement et du sida prolonge ces préoccupations sanitaires. Loin d'être un progrès, en tant que disposition psychologique, il témoigne plutôt d'une fragilité et d'une attitude défensive qui consiste à refouler, grâce à diverses technologies sexuelles, les interrogations relatives à la vie sexuelle. Pendant que l'on s'occupe de ces problèmes écrans, centrés sur des questions techniques (comment faire comprendre aux jeunes qu'ils doivent mettre un préservatif ?), on évite de s'interroger sur le vécu sexuel.

Nous payons, trente ans après, les conséquences de la rupture de cette période cependant qu'une majorité de jeunes d'aujourd'hui tentent de renouer avec ce que leurs parents ont rejeté dans leur jeunesse. C'est une question vitale pour nombre d'entre eux, fréquemment privés d'une structure interne leur permettant d'intégrer les savoirs et leur expérience personnelle. Ils sont souvent dans un flou intérieur où tout et n'importe quoi peut être vécu sans qu'ils soient en mesure de l'évaluer.

Tout dire, tout montrer

En même temps que se mettaient progressivement en place, dès 1970, ces nouvelles représentations de la sexualité humaine, nous avons assisté à un changement de point de vue chez les décideurs. En effet, à l'école, l'enseignement de la morale et du sens civique a été supprimé à partir de 1969, cependant qu'une circulaire du ministre de l'Éducation nationale instaurait l'information sexuelle dans les collèges et les lycées. À l'époque, il n'y avait pas une volonté de remplacer l'une par l'autre. Mais dans les faits, c'est bien ce qui s'est produit : l'enseignement de la morale apparaissait désuet et ne semblait plus nécessaire. Mais là

commence le malentendu ; dès lors que les éducateurs ne transmettent plus les codes sociaux, les règles morales et les coutumes d'une société, lesquels garantissent le lien social, les jeunes se trouvent démunis et sans matériaux sociaux à intérioriser. Cependant, malgré ce manque de transmission, le milieu social a été suffisamment porteur jusque dans les années quatre-vingt pour compenser cette ignorance.

Mais aujourd'hui, nous sommes dans l'incapacité d'en appeler à des valeurs objectives et transcendantes, c'est-à-dire qui dépassent l'individu. L'homme individualiste et narcissique contemporain se prend pour la mesure de tout et ne parvient pas à accéder à l'universel. En ce sens, il croit qu'il lui faut inventer de nouvelles valeurs. Certains militent ainsi pour « inventer une autre façon d'aimer » liée au sida. Affirmation curieuse. Car, si nous avons toujours à apprendre à aimer, ce n'est pas la première fois dans l'histoire que l'homme est confronté à l'angoisse de la mort à travers sa sexualité, et il ne s'est jamais cru obligé d'inventer l'amour de façon inédite. À trop vouloir réinventer le monde, on a privé beaucoup d'enfants et d'adolescents de leur enracinement, même s'ils n'en ont pas toujours conscience. Il n'est pas étonnant qu'on parle aujourd'hui de violence juvénile. L'espace symbolique et le style de vie commun que favorise la morale ont relativement disparu puisque nous ne sommes plus enracinés dans une culture. Or nous avons surtout besoin d'inscrire notre existence dans un projet de vie, lequel suppose un certain nombre d'exigences.

L'information sexuelle a été, à l'origine, une innovation salutaire : l'école était alors le seul lieu où la sexualité humaine n'était pas étudiée. Ce travail éducatif se faisait déjà dans des associations, dans les mouvements de jeunes et dans les aumôneries scolaires. Il n'était donc pas absent de la vie des jeunes, mais il s'agissait alors d'une véritable éducation sexuelle plus que d'une information. Elle s'inscrivait certes dans le cadre d'une description de l'anatomie et de son fonctionnement et elle engageait en outre une réflexion sur le sens des relations avec les autres et de la sexualité à partir d'un discours centré sur l'amour. En donnant ce primat au sens de l'amour, l'éducation offrait des matériaux permettant à chacun de travailler sur son vécu interne, ses représentations, ses aspirations, sur son histoire personnelle et favorisait le passage d'une sexualité infantile, dominée par

l'imaginaire, à une sexualité objectale intégrant le sens de l'autre et la différence des sexes.

Progressivement, une vision plus mécanique de l'information sexuelle s'est imposée avec l'arrivée des techniques contraceptives, de l'avortement et du sida. Les ouvrages sur la sexualité destinés aux jeunes en ont subi les conséquences directes. Nous sommes passés de l'encyclopédie aux fascicules de prévention contre le sida, les MST ou la procréation et aux manuels se contentant de clichés, lesquels aplatissent toute interrogation. Comme les auteurs de ces ouvrages ne voulaient pas être en reste sur ce qu'on appelle aujourd'hui « le besoin de sens », on a remplacé « questions sexuelles » par « questions d'amour » sans pour autant que cette substitution change l'orientation du discours. On a aussi cherché à éliminer tout ce qui pouvait faire problème. Ainsi, dans un ouvrage ² destiné aux huit/onze ans, on explique que père et mère peuvent se séparer parce qu'ils ne s'aiment plus mais qu'ils deviennent alors un couple de parents. Ce message est pour le moins contradictoire car l'amour parental, c'est-à-dire le lien entre l'homme et la femme qui les relie à leur enfant, ne peut passer que par l'amour conjugal. C'est l'amour conjugal qui médiatise l'amour parental. En cas de séparation, c'est une relation de soutien parental, opposant les deux pôles, qui peut apparaître, mais certainement pas un couple de parents. Dans le même document, l'homosexualité est présentée comme une relation équivalente au couple homme/femme : « C'est toujours de l'amour ». Là non plus cette affirmation n'est pas évidente, et il faudrait expliquer les différences psychologiques et sociales entre l'amour hétérosexuel et l'amour homosexuel. Nous y reviendrons plus loin. En bref, de tels ouvrages justifient les modes actuelles et suppriment les interrogations gênantes sans tenir compte de la psychologie de l'enfant ni des réels enjeux de l'amour humain. En fait, cette visée utilitaire des livres d'éducation sexuelle n'est rien d'autre que le reflet de l'implication des adultes dans la sexualité des enfants.

Plus difficile est de traiter des problèmes affectifs et des intrigues subjectives de la sexualité. C'est ainsi qu'on laisse croire aux jeunes que désirs, tendances et produits de l'imaginaire peuvent se vivre dans la réalité comme ils se présentent, la seule exigence étant de se protéger, et donc de demeurer sur la défensive

2. *Questions d'amour* (8-11 ans), Nathan, 1997.

par rapport à l'autre. Aucune interrogation sur soi. Si par exemple se présentent des tendances homosexuelles, comme parfois à l'adolescence, quand l'enfant est confronté à des problèmes d'identité et de choix d'objet, il faut pouvoir les situer, sans conclure hâtivement à une homosexualité définitive. Pourquoi enfermer l'individu dans une psychologie figée des représentations sexuelles ? Une telle perspective sclérose la sexualité et bloque la mobilité de l'individu en différant des conflits qu'il faudra bien traiter un jour. Car c'est à partir de la vie affective que peuvent être travaillées les émotions, les sensations et les images. Si un discours sur le sens de l'amour n'intervient pas, on ne voit pas comment les sentiments pourront être situés, interprétés et intériorisés dans une perspective à la fois psychologique et morale. C'est là que le bât blesse, car ces deux perspectives – psychologie et morale – sont les mal aimées des propos actuels.

Le résultat, c'est que l'adolescent d'aujourd'hui sait tout ce qu'il va vivre avant même d'en avoir eu la moindre expérience. Et, alors qu'il est surinformé, il retient peu de chose de ces informations. Mais les dégâts sont bien réels : c'est l'intrusion dans l'intimité et, très souvent, en réaction, un repli et une méfiance avec le risque d'une sexualité qui se désocialise et s'installe dans ses représentations premières. Si les parents ne sont pas les mieux placés pour parler de la sexualité à leurs enfants, le discours du gynécologue, celui du biologiste ou de l'épidémiologiste sont insuffisants. Le champ éducatif doit éveiller au sens de la relation à l'autre et de la qualification de ses sentiments et de ses attitudes, plutôt qu'au seul discours médical.

Le présupposé de l'information sexuelle, c'est que le discours doit devancer les expériences. Dans cette logique, plus un enfant est informé précocement et mieux il s'épanouit librement sur le plan sexuel. C'est ainsi qu'au-delà de l'anatomie et de la physiologie, les manuels traitent des gestes des pratiques sexuelles et des divers moyens contraceptifs et abortifs. Si de telles informations doivent bien faire l'objet d'un enseignement scolaire, on n'a pas suffisamment tenu compte de l'âge des adolescents auxquels on s'adresse et de leur psychologie. On a mis les enfants en présence de la sexualité des adultes, des problèmes que ceux-ci rencontrent et des questions qu'ils se posent face à la procréation. Mais on n'a pas laissé aux jeunes l'espace psychique où traiter leurs propres questions. Si certaines d'entre elles ont besoin du dis-

cours des adultes et de la société, d'autres relèvent du traitement interne à la vie psychique.

En réalité, l'éducation sexuelle telle qu'elle se pratique aujourd'hui vient exploiter le voyeurisme de l'enfant et de l'adolescent qui veulent voir la sexualité des adultes et en particulier celle de leurs parents, à laquelle ils n'ont pas accès. Il est important qu'ils comprennent que la sexualité de leurs parents ne les regarde pas et que, s'ils veulent développer leur propre sexualité, il vaut mieux ne pas cautionner ce climat incestueux. De jeunes parents affirment, avec une certaine naïveté et sans savoir ce qu'ils disent : « Puisque je n'ai pas su ce que mes parents faisaient sexuellement, je montrerai tout à mes enfants. » En même temps que notre société met en garde, à juste raison, contre la pédé-rastie, elle en crée les conditions : l'éducation sexuelle a érotisé la relation avec les enfants. Mais la confusion est désormais complète : d'un côté les parents se rendent compte qu'il n'est pas évident d'aborder la question avec leur enfant, de l'autre, l'école informe sans tenir compte des âges psychiques de l'enfant. Pourtant nous savons que les enfants comme les adolescents reçoivent l'information à partir de l'image qu'ils ont de leur corps sexué et des représentations qu'ils se font de la sexualité. C'est ainsi qu'ils sélectionnent et intègrent (ou pas) les données qui viennent retentir sur une problématique individuelle. Parfois l'information est retenue, parfois elle est déformée ou tout simplement ignorée. C'est pourquoi le vécu sexuel des jeunes, inhérent à leur vie psychique plus qu'à leur expression génitale, est aujourd'hui littéralement bafoué. Les ouvrages d'information sexuelle entretiennent l'infantilisme et l'immaturation affective, proches en ce sens des médias qui impliquent pareillement les enfants dans la sexualité des adultes et ne les situent pas dans leur développement et dans leurs questions.

En Amérique du Nord (États-Unis et Canada), cette surenchère d'information sexuelle a créé des problèmes qu'il faut maintenant soigner. En banalisant la sexualité et en la dissociant de sa dimension affective, on a favorisé le passage à l'acte avec le premier partenaire venu sans que celui-ci soit l'objet d'un réel investissement affectif. Cette sexualité impulsion/réflexe a par contrecoup renforcé le puritanisme déjà présent dans cette société, tout comme elle a provoqué une réaction de rejet chez de nombreux jeunes qui ne souhaitent pas vivre leur sexualité dans le conformisme d'une expression obligatoire. En

désinvestissant sa dimension affective, la sexualité s'est appauvrie ; plus l'imaginaire érotique individuel est faible, plus se renforce l'exhibitionnisme de « la société de l'image », qui laisse peu de place et de distance à l'imaginaire individuel. Les images sexuelles qui circulent dans le champ social préforment les esprits. Il n'est évidemment plus question de se toucher et de s'impliquer avec l'autre dans une histoire relationnelle. Mieux vaut rester seul, quitte à en souffrir.

Qu'est-ce que l'amour adolescent ?

Dans ce contexte, les jeunes se plaignent de ne pas entendre parler d'amour. Des adultes les observent, effarés de constater cette attente qu'ils jugent ringarde. Pourquoi chercher au-delà des sentiments du moment ? se demandent-ils. Cette instabilité, les jeunes la connaissent, du fait de leurs propres hésitations, et ils aspirent à une dimension plus enracinée et plus viable dans la réalité. Ils sont souvent porteurs des blessures affectives de leurs parents. Les ruptures et le divorce ont toujours des conséquences sur leur vie affective. Ils affaiblissent la confiance qu'ils peuvent avoir en eux-mêmes et la vision qu'ils se font de la relation amoureuse. Ces échecs amènent à douter de la possibilité de s'engager avec quelqu'un.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que les problèmes affectifs pas plus que les conflits conjugaux ou les carences de la communication dans le couple ne se règlent par la sexualité. Bien au contraire, ils favorisent la plupart des inhibitions sexuelles et les pertes de désir. Quand un adolescent vit des pratiques sexuelles avec quelqu'un, il n'exprime pas automatiquement son affection pour cette personne. Dans bien des cas, il copie ce qu'il a vu à la télévision. Le visuel lui sert de modèle de référence. Traditionnellement, les garçons y voient plus facilement un simple apprentissage sexuel qui n'est pas nécessairement lié à un investissement affectif, alors que les filles acceptent des rapports sexuels après réflexion et dans la mesure où ils sont l'expression de la découverte des sentiments qui les attachent à leur partenaire. Pour la fille, en effet, le partenaire préfigure un conjoint potentiel et reste, après la rupture, une image idéalisée à partir de laquelle sa vie affective s'organisera. Cependant, depuis quelques années, on assiste à une progressive identification des filles à la psychologie sexuelle des garçons. Elles les imitent en agissant sur

le mode du défi. Le traitement de tous ces enjeux est important lors de l'adolescence et de la postadolescence et peut laisser des séquelles dans la vie de l'adulte.

Qu'en est-il exactement du désir sexuel des jeunes ? Au moment de l'adolescence, la recherche de l'autre, est vécue de façon narcissique, c'est-à-dire dans le prolongement de ses représentations et de soi, dans une vision fusionnelle réactualisant la relation mère/enfant. L'autre s'estompe, devient second, il est plus attendu pour que le sujet s'éprouve lui-même que pour rencontrer une personne différente. L'expression sexuelle apparaît plus comme un moyen de se connaître que comme une façon d'entretenir une relation amoureuse. Bien entendu, l'attitude narcissique est inhérente à la relation amoureuse, surtout lorsque l'autre est idéalisé pour représenter un aspect que le partenaire aimerait posséder. Mais celle-ci doit se confronter à la réalité de l'autre afin de savoir si la relation est tenable ou pas dans le réel. Le problème se pose dès lors en termes de coopération et d'association pour rendre viable une telle relation. Cette perspective dépasse la simple « entente » sexuelle.

En ce sens, l'information sexuelle a complètement évacué la dimension affective en confondant l'attrait sexuel avec l'amour. Une attirance sexuelle ne signifie pas automatiquement qu'on s'inscrive dans un désir d'amour réciproque. La drague et le flirt ne sont pas un commencement de la sexualité et de l'amour. Ils sont plutôt l'expression des représentations primaires de la pulsion sexuelle qui sont agressives, possessives et narcissiques. Elles ne tiennent pas compte de l'autre, qui apparaît comme un objet à posséder sans avoir à qualifier et à signifier la nature de la relation. Il s'agit surtout de ravir et de sentir la force que l'on peut imposer à l'autre.

Un ouvrage d'éducation sexuelle ³ affirmait : « Vers douze-treize ans, avoir un(e) petit(e) ami(e) est une façon de faire l'expérience des véritables relations amoureuses qui auront lieu plus tard. » Pourtant, ces relations ne sont pas comparables à une relation plus élaborée qui interviendra dans l'avenir. On laisse entendre à des jeunes qu'ils vivent une approche de l'amour alors qu'en fait, à cet âge, il est surtout question d'attitudes liées à la problématique de l'adolescence et qui ne relèvent pas d'une signification amoureuse. Il s'agit surtout du besoin de se rassurer

3. *Questions d'amour* (11-14 ans), Nathan, 1997.

sur soi et de rechercher des relations de conservation. Ces relations ne durent pas. Elles sont trop orales, fusionnelles et rejouent le conflit œdipien. Elles sont mêmes limitatives, puisque l'affectivité, précocement restreinte par une élection pseudo-amoureuse, ne se socialise pas. Alors que, dans le meilleur des cas, la socialisation de la vie affective pour la développer, l'enrichir et l'affiner se réalise avant l'élection amoureuse. Il peut même y avoir un conflit entre l'une et l'autre dans la vie psychique, mais aussi dans la relation entre adolescents en particulier, lorsque la fille ne supporte pas les activités que le garçon pratique sans elle ou la présence des copains dans leur vie. C'est ainsi que les filles sont perçues, à tort ou à raison, comme celles qui obligent à casser les amitiés masculines, voire les relations familiales, et qui s'imposent de façon possessive. L'observation du fonctionnement de l'affectivité juvénile, marquée par le besoin de réassurance de soi, montre à quel point les enjeux psychiques ne relèvent pas d'abord d'une expérience amoureuse comme chez l'adulte, mais du traitement de problématiques spécifiques. Quelles sont ces problématiques ?

Les filles cherchent à envahir la vie psychique des garçons là où les garçons ont besoin de les utiliser comme objets de valorisation. La fille verbalise davantage et cherche à faire parler le garçon. Il y a donc une structure de communication très différente chez l'un et l'autre qui est source de nombreux malentendus. Le garçon veut se rassurer au contact de la fille et celle-ci souhaite se caler vis-à-vis de lui tant qu'elle n'a pas résolu son complexe de masculinité. La vie affective de la fille pubère, qui peut aussi durer au-delà de cette période, repose sur l'envie d'être comme un homme. Pourquoi ? Parce que la fille n'aime pas son père de la même façon que le garçon aime sa mère. C'est à travers la relation maternelle que la fille découvre et s'approche du père alors que le garçon doit se différencier de la mère. Les enfants, quel que soit leur sexe, ont tendance à s'identifier, au départ, à la féminité maternelle mais se vivent tous comme garçons vis-à-vis de la mère pour se dégager de son pouvoir, à l'image du père, et, ensuite, ce n'est que face au père que le garçon sera confirmé dans sa masculinité et que la fille pourra se féminiser. Ce processus d'identification se met en place très tôt chez l'enfant.

Les relations entre garçons et filles au moment de l'adolescence rejouent ce scénario qui n'a rien à voir avec la relation amoureuse. Cette dernière implique la reconnaissance de la dif-

férence des sexes, l'égalité et la réciprocité. L'adolescent n'a pas encore la compétence de cette maturité. On peut même constater que, très souvent, les relations sentimentales juvéniles sont proches du modèle de la mante religieuse. Les magazines pour adolescents ou les séries télévisées mettent en scène une sexualité orale, propre à la puberté, où chacun se confond dans l'autre de façon plus ou moins dévorante et dans la fascination des apparences. Les médias modélisent ainsi la sexualité juvénile en s'appuyant uniquement sur les mécanismes de la sexualité infantile. Les adolescents se mirent dans leur propre image comme si les sentiments qu'ils éprouvent étaient un modèle d'avenir alors qu'ils réactualisent leur préhistoire affective. Il leur est surtout nécessaire d'apprendre à l'élaborer pour réunir les conditions psychiques à l'état amoureux plutôt que d'entretenir des relations primitives faites de dépendance, de possession orale et de relation de couple narcissique à l'image de celle de la mère et de l'enfant. Notre tendance au sentimentalisme mièvre, amplifié par les médias et les « feuilletons-collèges » (*sitcoms*) de *Hélène et les garçons* à celui des *2 B 3 (To Be Three)*, entretient l'infantilisme et l'irresponsabilité des sentiments et confond l'amour avec l'attachement maternel qui est simplement déplacé sur quelqu'un d'autre. Il n'y a rien de nouveau dans la vie affective qui ne progresse pas en maturité. Or, les tâches psychiques qui permettent la maturation affectivo-sexuelle ont besoin d'être traitées pour elles-mêmes durant l'adolescence et, quand elles ne le sont pas, elles freinent le développement personnel et compliquent, par la suite, les relations de couple. Des adultes sont ainsi prisonniers de problèmes qui n'ont jamais été abordés durant leur jeunesse et qui expliquent les crises et les échecs qu'ils rencontrent plus tard dans leur vie de couple.

Ainsi la fille a besoin de se réconcilier avec son anatomie et lorsque ce n'est pas le cas elle se rabat sur les conduites anorexiques ou boulimiques. Le garçon se libère de son complexe d'Édipe grâce au complexe de castration qui l'inscrit dans ses limites et quand il n'y parvient pas, il multiplie les conduites à risques ou les comportements violents contre soi ou contre les autres. En revanche, c'est sous l'impulsion du complexe de castration que la fille entre dans la situation œdipienne et accède à la féminité. C'est dire combien la revendication vis-à-vis du père est importante et combien sa reconnaissance est vitale pour elle. Elle se situe dans une position ambivalente : elle revendique une

virilité et demande en même temps d'être reconnue par le garçon investi de pouvoirs œdipiens. Le garçon, lui-même, retrouve avec son amie une forme de dépendance maternelle qui le rassure, mais éprouve aussi le besoin de se libérer de la toute-puissance maternelle à laquelle il s'identifie mais dont il se dégage en acceptant l'image paternelle. Sans ce passage, le garçon aura toujours un doute sur sa virilité. Le refus ou la dévalorisation de ses images parentales provoquent, sans qu'il s'en aperçoive, sa propre dépréciation.

La plupart de ces réaménagements s'opèrent d'eux-mêmes dans la vie psychique lors de l'adolescence. En revanche, ces conflits peuvent apparaître dans la réalité et parfois se complexifier sous l'influence des expériences sentimentales précoces. Il y a ainsi des séparations entre des partenaires adolescents, qui se sont choisis à l'image inconsciente du parent de l'autre sexe, qui ont pour fonction de séparer ces adolescents, sans qu'ils le sachent, de leurs parents œdipiens. Ce renoncement se réalise intérieurement chez des personnalités qui ont accédé aux fonctions symboliques de la vie psychique. Mais pour ceux qui n'y sont pas parvenus, la vie et les personnages internes vont être transposés dans la réalité au point de se confondre avec des personnes de leur entourage. La plupart des conflits et des problèmes de communication avec les autres commencent à partir de ce déplacement si propice aux erreurs sur la personne. Les adolescents se trompent souvent d'objet d'amour et d'objet du conflit. L'environnement a tort de valoriser et de donner du crédit à toutes ces relations affectives entre adolescents, comme si elles représentaient le modèle de l'amour. Nous ne sommes pas dans le registre amoureux, mais dans la passion et la tragédie des attachements œdipiens. Le modèle de la relation amoureuse ne peut pas être celui de la séduction œdipienne ni celui de l'inceste. Et pourtant, le discours social actuel, en valorisant les passions adolescentes, ne fait que renforcer le système œdipien fondé sur la fusion.

La relation ainsi vécue favorise les intrigues subjectives sans les traiter. La vie affective ne se socialise pas et ne met pas en place les médiations symboliques qui différencient sa vie interne et sa vie sociale. Il faut pouvoir tout raconter à l'autre, au risque d'être à découvert dans la confusion des espaces psychiques. Aimer l'autre ne suppose pas de lui révéler, dans le moindre détail, ce qui se passe en soi. En se livrant ainsi, parfois en le regrettant

après-coup, des adolescents ou des adultes manifestent leur incapacité à prendre possession de leur intériorité. Ils sont trop insécurisés dans cette solitude – qui ne se confond pas avec l'isolement –, pourtant signe que leur personnalité leur appartient. Ils demandent que l'autre les protège d'eux-mêmes au point de se rendre prisonniers. Ces relations dites amoureuses restreignent la personnalité au lieu de l'accomplir.

C'est pourquoi la relation éducative doit principalement insister sur la nécessité de socialiser sa vie affective avant d'envisager une élection amoureuse. Or, depuis près de quarante ans, on a inversé ce processus en privilégiant le couple comme seule finalité affective de l'enfance et de l'adolescence alors qu'il y a d'autres choses à vivre avant d'en arriver à cette possibilité. Comment s'étonner de voir augmenter les échecs relationnels qui aboutissent à des ruptures et à des divorces et de constater l'accroissement du nombre des personnes seules ? Nous voulons brûler les étapes de la lente maturation de la vie affective. Les jeunes doivent prendre le temps de vivre leur enfance et leur adolescence afin de se structurer intérieurement. Mais on leur laisse croire qu'ils peuvent vivre comme des adultes, alors qu'ils n'en ont pas encore les compétences psychiques.

Difficile alors de se construire. Les jeunes passent ainsi de l'élection précoce au désinvestissement affectif – marqué par les souffrances du deuil – puis retournent à une tentative de socialisation pour compenser la perte qu'ils viennent de subir plus que pour mettre en route un processus qui aurait dû précéder l'agir sentimental. Certains éducateurs observent qu'il n'est pas facile de libérer les jeunes d'un stéréotype qui les oblige à « être amoureux ». Ce n'est bien souvent qu'à la suite d'échecs que l'adolescent, ou le jeune adulte, se tourne vers le monde extérieur et tente de développer ses relations avec un nouveau sentiment de liberté. Parfois il attendra et réfléchira sur lui-même avant de s'impliquer affectivement avec quelqu'un d'autre, ou bien il restera déçu et sceptique à l'idée qu'une autre relation puisse mûrir.

Quelques éléments pour penser les questions sexuelles

La société industrielle, laissée à elle-même, n'a pas le sens de la personne ; elle l'appréhende comme une simple réalité économique considérée en termes de performance et de rentabilité.

Seuls ces critères comptent. Ainsi, la sexualité prend-elle aussi une allure instrumentale, sans qu'on se préoccupe de la qualité relationnelle à l'autre. La relation imaginaire est immédiate et confère un plaisir/décharge, sans élaborer dans le temps une relation réelle qui tienne compte de la personnalité, de l'histoire, du sexe, des désirs et des appartenances de l'autre. Plus un projet de vie donc, mais des représentations psychiques pour le moins inquiétantes. En détruisant la symbolique de la relation homme/femme, de la famille, de la différence des sexes et des générations, nous avons pillé le matériau à partir duquel on peut construire son lien social. L'individu est de moins en moins une personne unifiée et se perçoit de plus en plus sous l'angle éclaté des aspects les plus partiels de sa vie psychique, donnant naissance à une conception fragmentée de la sexualité. Nous sommes passés d'une éducation au sens des relations à une formation instrumentale qui déshumanise progressivement la sexualité.

Les pulsions partielles, le corps en morceaux

On nous donne souvent à voir dans les médias ou dans des œuvres d'art les images d'un corps éclaté, dont les morceaux sont érotisés : la publicité ou la caméra s'arrêtent en gros plan sur une partie du corps en l'isolant du reste. À cet éclatement du corps correspond une sexualité présentée en termes de pratique plus qu'en termes de relation ou de qualité relationnelle. La variété des choix d'objets est tout aussi fragmentée dans l'économie des pulsions partielles : sadomasochisme, voyeurisme, exhibitionnisme, homosexualité, pédérastie, travestisme, transsexualisme, etc., et jusqu'à l'accroissement des films pornographiques zoophiles, qui montre la difficulté d'élaborer certaines représentations archaïques de la pulsion sexuelle. Les productions de la pornographie, des revues aux cassettes vidéo, se classent, d'ailleurs, en autant de sous-groupes qu'il y a de pulsions partielles et de produits du corps humain à érotiser. Depuis le *gang bang* (simulation de viols collectifs), le *spanking* (fessées), le *wrestling* (lutttes sexuelles, corps à corps), le scato (jeu avec les déchets de l'organisme), le *golden shower* (littéralement « douche dorée », érotisation de l'urine) jusqu'aux productions centrées sur « l'épilation », « la masturbation » et « l'exotisme » de la couleur de la peau. Ce marché est suffisamment florissant pour que nous en mesurions les enjeux psychiques.

Ces tendances affectent non seulement la publicité et la pornographie, mais aussi la façon dont sont traités les problèmes humains dans les hebdomadaires, qui expriment, nourrissent et renforcent les conditionnements psychologiques d'une époque. Un magazine féminin a ainsi consacré un dossier à l'incertitude supposée des hommes. Il trouvait la solution au problème du *self* masculin dans une réponse sanitaire et dans la valorisation de l'organe du mâle. On pouvait lire sur la couverture : « Il n'est plus sûr de rien... Rendez-lui son pénis. Huit conseils pour doper son moral et sa virilité. » L'article pseudo-psychologique, bourré de clichés et de fausses informations, infantilisait la relation homme/femme en donnant aux femmes un rôle de mères-soignantes auprès d'hommes censés être malades.

L'art n'est pas en reste. Une exposition de photos à Lyon montrait, sur douze clichés, des anus en gros plan. Le photographe de Benetton avait lui-même, il y a quelques années, exhibé sur des panneaux publicitaires des multitudes de sexes. À l'Académie royale de l'art à Londres, des productions plus morbides, mais tout aussi parcellaires, ont choqué le public : le portrait d'une tueuse d'enfants dite « Myra », « la meurtrière des Landes », avait été constitué d'empreintes de mains enfantines ; *La sexualité au naturel* de Sarah Lucas représentait un matelas déposé sur le sol, sur lequel se trouvait d'un côté deux boules (pour les seins) et plus bas un seau (pour le vagin) et de l'autre côté, au centre du matelas, deux petites boules surmontées d'un bâtonnet figurant l'érection. Quant aux frères Chapman, ils exposaient des corps en résine de synthèse mutilés, coupés en morceaux et décapités dont l'effet réaliste était souligné. Ces diverses productions, pour ne citer qu'elles, exhibent ce qu'il y a de plus archaïque, de plus cruel et de plus sadique dans le psychisme humain. Elles disent le factuel et confirment l'enfermement dans lequel nous sommes. L'art conceptuel, qu'il soit pictural, sculptural ou architectural, s'inscrit dans la même perspective et souligne souvent cette même crise de l'intériorité. Le jeu avec des objets rudimentaires, matériaux, formes, lignes et couleurs se donne à lire comme autant de signes : le spectateur se retrouve dans la posture du schizophrène, qui cherche en permanence à interpréter des paroles, des gestes et des sons comme autant de significations réelles qui ne sont que délires. Par opposition, le symbole entretient une relation forte avec la réalité. L'art contemporain dit avec vigueur notre incapacité à donner un sens à la sexualité : ce

sont des morceaux de corps, du sang, des agressions sexuelles et même des cadavres qui traduisent l'errance de l'éparpillement jusqu'à la morbidité. Il traduit en cela les mentalités actuelles qui restent en-deçà de la symbolisation ⁴ des pulsions sexuelles.

Le roman contemporain français n'est pas non plus en reste, qui exprime également cette tendance éclatée de la sexualité à travers des actes qui sont retenus pour eux-mêmes. Les personnages jouent souvent en solo et sont narcissiques. L'autre, toujours mentionné à travers des morceaux de corps, apparaît comme un accessoire à sensations, sans implication affective.

• Identification à l'animalité

Certains s'inspirent de la sexualité animale pour l'ériger en modèle. Certes, il y a une certaine parenté entre les sexualités animale et humaine, mais aussi des ruptures de nature qui sont liées à l'originalité de la vie psychique humaine et à la culture. L'homme crée, entretient et renouvelle la civilisation de laquelle il dépend, alors que l'animal ne fait que reproduire ce pour quoi il a été programmé. Le livre de Clarissa Pinkola Estés, *Femmes qui courent avec les loups* ⁵, invite les femmes à vivre pleinement leur animalité. Cet ouvrage, qui a eu beaucoup de succès aux États-Unis et a été publié dans seize pays, veut faire prendre conscience aux femmes que la civilisation a étouffé leur nature profonde, qu'il faut faire resurgir le « moi primitif » et, avec lui, toute « la sensualité et les bons instincts de louve » de la femme. Elle donne vingt façons d'y parvenir à travers des conseils plutôt *new age*. Le modèle est ici celui de la femme sauvage, la féline (on connaît la mode vestimentaire du look léopard...), où l'agressivité permet de mieux s'imposer aux hommes.

4. Le symbole est un signe chargé de représenter un objet, un acte, une situation, une notion et de s'y substituer le cas échéant. Le symbole reprend et transforme une réalité dans un lien concret qui l'insère dans un autre ordre. Les signes que produit la symbolique ne sont plus liés à une représentation mais au langage, à la parole et à la dimension du désir. Dans l'expérience orale, par exemple, l'enfant souligne ses frustrations et le besoin de satisfaction immédiate en fusionnant avec l'objet. En s'engageant dans un travail de symbolisation, l'oralité reste une source d'inspiration première pour trouver d'autres modalités d'agir sur la réalité, de mise en perspective du désir et de relation avec les objets autrement que dans la fusion. C'est la pulsion à partir de laquelle l'individu va tenter de symboliser sa façon de s'unir aux autres.

5. Grasset, 1996.

Pareillement, le roman *Truismes*⁶ traduit le goût actuel pour la régression. La relation à l'autre y est mise sous le signe du cochon et d'un cochon meurtrier jusqu'au parricide. Que sont donc les émotions et les mouvements de l'affectivité humaine pour qu'on les représente comprimés par une identification zoophile ? Ne sachant plus comment s'exprimer, les humains se tournent vers les animaux. L'augmentation des animaux de compagnie est allée de pair avec la diminution du nombre des mariages et des naissances. Est-ce un signe ?

• Impossible sensualité

L'idylle romantique, la passion charnelle de l'amour fou ne font plus recette. La littérature d'aujourd'hui utilise un langage cru et d'autant plus réaliste qu'il ne s'ancre pas dans l'intériorité. *Jouir*⁷ participe de ce mouvement : l'auteur tente de raconter une éducation sexuelle de six à trente-deux ans avec un discours qui se veut sincère alors qu'il s'agit à l'évidence d'une reconstruction à partir des affects sexuels contemporains. Les expériences sont livrées à l'état brut et désignées à travers un réalisme peu élégant. L'érotisme est obsessionnel et calculé, riche en descriptions du physique des organes et de la biologie des fluides, mais pauvre en imaginaire érotique, dépourvu d'émotions et de sentiments. L'ensemble évoque une gymnastique froide et cynique. Nous sommes loin du *Kamâ Sûtra*, de la fête des sens et des corps, mais plus proches des traités d'anatomie, des plans programmés, des techniques sexuelles et autres gadgets. Les titres des romans publiés chez Gallimard à l'automne 1997 sont évocateurs : *Jouissances explosives*, *Les Orgasmes à répétition*, *Les Sexes raides, rouges*, *Les Godmichés noirs*, *Les Odeurs de transpiration*... Les préoccupations sexuelles ne dépassent pas celles des frayeurs et des attraits de l'âge pubertaire pour les déjections, l'étonnement devant les produits génitaux. Ainsi, un narrateur⁸, pris dans le miroir de Narcisse, reste fasciné par « les spermatozoïdes de pluie qui ondulent sur les vitres ». Ces écrivains, pour la plupart trentenaires, évoquent la sexualité à la manière des collégiens de troisième, comme si eux-mêmes n'arrivaient pas à passer à l'âge adulte. On retrouve ce même enfermement dans la

6. Marie Darrieussecq, POL, 1996.

7. Catherine Cusset, Gallimard.

8. Jean-Christophe Valtat, *Exes*, Gallimard.

littérature inspirée par l'homosexualité. L'auteur de *Sexes*⁹, âgé de trente-deux ans, ne dépasse pas l'univers ambivalent et voyeur du pubère. Les attentes et les ébats sont convenus, les personnages n'ont pas d'envergure psychologique. La multiplication, dans ce roman, des précisions sur la réalité anatomique souligne par contrecoup la pauvreté de l'affectivité et de l'imaginaire amoureux individuel.

Le développement de ces romans *hard* apparaît symptomatique d'une carence de l'érotisme. Il est aussi significatif de l'ennui dont se plaignent les familiers des relations à partenaires multiples. Autant d'expériences qui ne correspondent pas à ce qui était escompté ; d'où un érotisme plat, limité à l'observation des organes et des mouvements du corps et de ses produits, qui vient compenser l'absence d'une véritable expression sexuelle.

La pulsion sexuelle, faut-il le rappeler, d'origine inconsciente, repose sur l'économie des pulsions partielles qui ne sont pas unifiées. Chacune cherche pour son propre compte ses propres gratifications jusqu'au moment où l'équilibre global de la vie psychique risque d'être déstabilisé. Dans ce cas, la pulsion a son propre système d'autorégulation, pour venir mettre une limite, à moins qu'il soit désamorcé sous la force de certaines expériences répétitives. Il revient à la structure du Moi de travailler à coordonner, relier et hiérarchiser l'expression pulsionnelle, même si les pulsions restent en ordre dispersé dans l'inconscient. Mais ce n'est pas une raison pour croire qu'elles doivent s'exprimer ainsi dans la réalité. Elles ne peuvent pas davantage être vécues de la même façon qu'elles sont verbalisées sur le divan du psychanalyste. Il se développe d'ailleurs aujourd'hui une vision naïve de la psychanalyse. Sous le prétexte que le patient est invité à exprimer ses pensées comme elles viennent, sans chercher à les censurer, dans l'écoute du psychanalyste qui ne porte aucun jugement sur le contenu de ces matériaux psychiques, mais travaille à leur interprétation, certains croient qu'il convient de vivre ses conduites sur ce modèle de l'association libre. Mais plus ces conduites seront agies et plus l'intériorité perdra en espace, en qualité et en symbolique.

Il est aussi frappant de constater qu'on valorise de plus en plus les préliminaires. L'orgasme par le coït n'est pas forcément désiré et on a plus volontiers recours à la fellation ou la masturbation.

9. Marc Bonnet, *Sexes*, Plon.

Bien entendu, toutes ces pratiques manifestent le plaisir d'être avec son partenaire. Mais isoler une pratique de la génitalité et la rechercher pour elle-même peut aussi être une défense contre le coït. L'adulte peut continuer à se masturber pour rester dans tous les possibles de l'imaginaire sexuel juvénile, se protéger de l'approche sexuelle de l'autre ou se prendre pour son propre objet sexuel. Le voyeur préfère voir que toucher et renoue ainsi avec le voyeurisme de l'enfant qui est curieux de la sexualité de ses parents et plus tard de celle des autres. Sa jouissance – sans coït – réside dans ce regard plutôt que dans une relation affective et sexuelle avec quelqu'un. Le coït est à la sexualité objectale de l'adulte ce que sont les pulsions partielles à la sexualité infantile de l'enfant et de l'adolescent.

- L'autre comme objet d'intrigues

Lorsque l'on met en perspective la plupart des images sexuelles actuelles, on est frappé de constater que tout semble fait pour résister à la génitalité. On se protège de l'autre, mais ce sont autant de leurre. Les incantations à la non-exclusion et à la solidarité, par exemple, servent souvent de cache-misère et ne reflètent pas véritablement une générosité sociale ineffable. Les premières exclusions viennent de ce qui ne s'intègre pas psychologiquement. Les pulsions partielles maintiennent cette dispersion mentale, et cet éclatement des tendances, sans avoir à les intégrer dans la génitalité, qui reste sans ressources. En effet, la génitalité trouve ses ressources dans les pulsions partielles. Mais si elles font commerce pour elles-mêmes, il ne lui reste pas grand-chose pour se développer. La génitalité est aujourd'hui sans ressources. Les pulsions partielles maintiennent l'individu dans une dispersion mentale qui le laisse sans ressources pour se construire.

Ainsi, le sadomasochisme, en vogue depuis quelques années, accentue le clivage de la pulsion orale (relation fusionnelle, satisfaction immédiate des désirs et incapacité de traiter les frustrations inhérentes à l'existence sans assistance) et de la pulsion anale (sentiment de toute-puissance, besoin de détruire pour s'affirmer et manipulation de la souffrance) de la sexualité génitale. La jouissance sexuelle se voit réduite au besoin de punir ou de se faire punir par toutes sortes de stratagèmes techniques, réactualisant ainsi une culpabilité précœdipienne de négation de l'autre. Dans cette psychologie infantile, l'expression sexuelle est

vécue comme un acte possessif et une expérience qui nécessairement doit être douloureuse. Nous retrouvons un vestige de cette sexualité chez les adultes qui ont recours à des pratiques sadomasochistes (fouet, ligotage, humiliation...). Ils mettent en acte ce qui devrait être sublimé en capacité à ressentir sa souffrance et celle d'autrui pour mieux la supprimer. Au contraire, le sadomasochiste entretient la souffrance et lui confère l'illusion d'un pouvoir illimité, alors que le génital, lui, implique de s'être inscrit, au moins, dans trois limites : celle de son corps sexué, celle de sa filiation et celle de la différence des sexes. La sexualité orale, tout comme la sexualité anale, ignore ces réalités et considère l'organe comme un lieu de jouissance et l'autre comme un accessoire. Lorsque l'individu se croit éternellement jeune et installé dans un âge arrêté, il demeure dans l'infantile et dans la transgression des générations.

Même s'il ne correspond pas forcément à ce qui est vécu par les individus, l'environnement actuel est porteur d'une représentation primaire de la sexualité. Le voyeurisme, l'exhibitionnisme, l'agressivité, le sexe unique tout comme la valorisation d'un corps en morceaux (un chanteur bien connu a voulu annoncer son concert en se présentant sur l'affiche sous l'angle de son postérieur) et d'une sexualité orale (à travers les *sitcoms*) ou anale (agressive, comme dans les films *Orange mécanique* ou *Basic Instinct*), sont aussi les thèmes que l'on retrouve dans la publicité, les chansons, bandes dessinées, films, etc. Or l'individu construit sa sexualité non seulement en fonction des tâches intrapsychiques qu'il doit traiter, mais aussi à partir de celles qu'il perçoit inconsciemment de ses parents et des matériaux que produit l'environnement. C'est pourquoi le discours social porte une grave responsabilité, qui incite plus à rester dans la sexualité infantile, éclatée et indistincte, qu'à accéder à la sexualité objective, qui favorise l'unité interne et l'acceptation de l'altérité.

Dépossédé de son corps

On l'a vu, les pulsions partielles n'ont pas à être exploitées dans leur état premier. En n'effectuant pas le travail de la sublimation, l'individu ne parvient pas à prendre possession de la réalité de son corps, qu'il ne parvient plus à séparer de l'image qu'il s'en fait.

- Un corps évanescant

Et quelle image ! Une photo publicitaire vantant une eau de toilette masculine appelée *Instinct* montre un homme torse nu, donnant des coups de pied dans le flacon, avec les bras en mouvement, en forme de balancier. Sur l'affiche figure la définition du dictionnaire : « Instinct (n. m.) : Faculté d'agir selon sa nature, ses impulsions. » L'image instinctive, voire sauvage, se retrouve également dans celle de l'homme présentant les signes du rebelle : une barbe de trois jours, la chevelure ébouriffée, le regard étranger à la réalité, mais vêtu de vêtements de ville pour marquer le contraste entre les formes sauvages soulignées physiquement et les signes d'un homme intégré dans la société. Ailleurs, tel profil se donnera des allures déstructurées, androgynes, voire homosexuelles. Nous sommes ainsi dans le mythe de la nature primitive et indéterminée. Tout peut advenir. Corps primordial qu'il faudrait entretenir, vision purement spontanée et irraisonnée dans la façon de se mouvoir corporellement, ce corps-là n'existe pas, et l'expression instinctive qui fragilise la personnalité peut être dangereuse. Elle sous-entend qu'il faut éviter toutes contraintes et ne pas entrer dans le travail de civilisation et de socialisation nécessairement limitatif pour la vie pulsionnelle. On peut comprendre ce mouvement dans la mesure où il existera toujours un conflit entre l'économie de la vie pulsionnelle, les représentations imaginaires et la réalité sociale. Le fonctionnement psychique doit avoir la garantie de ses sources de plaisir s'il veut accepter de travailler et d'intégrer les frustrations qui sont inhérentes à l'existence. Les déséquilibres provoqués par les frustrations peuvent être tout aussi déstabilisants quand le plaisir est recherché pour lui-même, indépendamment de la médiation et de la qualité des objets. Le corps qui est exhibé, soumis à des régimes alimentaires et physiques, parfois modifié et malmené, est une forme d'ascèse, une lutte contre le corps au nom d'images individuelles ou sociales. Derrière ce bien-être revendiqué se cache un certain mépris du corps qui peut éventuellement se manifester par l'anorexie ou la toxicomanie. Cette attitude repose sur des mécanismes psychiques que j'ai déjà eu l'occasion d'analyser, comme celui de la castration et le déni des transformations pubertaires. Le corps est cherché dans un ailleurs, un corps dissocié de sa réalité charnelle et de son identité sexuée, tels les mannequins à la face lisse, où seuls les yeux apparaissent, et aux vêtements faits de voilages fins

qui laissent entrevoir la nudité, suggérant la transparence, l'apésanteur corporelle, et donc l'élimination du corps.

La plupart de ces représentations sont évocatrices des conflits pubertaires liés à l'image corporelle : un corps disparaît pour donner naissance à un nouveau corps. Celui-ci appartient de plus en plus à la société et de moins en moins à la personne, qui ne parvient pas à l'intérioriser. Nous retrouvons les mécanismes des sociétés tribales, dans lesquelles le corps individuel est le corps social alors que, dans la civilisation influencée par le christianisme, le corps est la personne.

- Un corps tribal

Dans les sociétés tribales, le nu ne choque pas, puisque le corps individuel n'existe que dans la dépendance au groupe. C'est le groupe qui code, initie et autorise l'exercice corporel. L'imaginaire et les angoisses corporelles n'apparaissent pas pour elles-mêmes, mais à travers celles du complot contre le groupe. En revanche, dans notre culture, la personne est donnée à elle-même. Il lui revient de travailler psychologiquement ses modifications corporelles, les nouvelles compétences qu'elle acquiert et les craintes qu'elles suscitent. Les codes sociaux, les normes morales et la signification des relations humaines sont autant de matériaux à partir desquels le sujet peut prendre possession de son espace corporel et de sa sexualité.

Le système d'initiation est fermé dans les sociétés tribales, il ne fait qu'agréger au groupe, alors que celui des sociétés centrées sur le sens de la personne est ouvert et oblige à un travail subjectif sur soi. La façon d'intervenir sur le corps est différente d'un système à un autre. Dans les sociétés tribales, le soin médical d'un individu, par exemple, ne peut se faire que dans la mesure où le clan est présent. De même, la gestion des agressions est prise en charge par la collectivité et la culpabilité est régulée, voire déniée, par le groupe. Des membres du corps social peuvent être supprimés parce qu'ils sont gênants. Dans les sociétés où prime le sens de la personne, les mêmes tueries peuvent exister, qu'elles soient morales, symboliques ou physiques, mais elles sont reconnues comme une atteinte au sens de la dignité de la personne humaine, et c'est l'individu coupable qui sera jugé responsable et condamné.

Aujourd'hui, l'image d'un corps plus tribal que personnel envahit nos mentalités. Ce déplacement explique pourquoi des

discours aussi opposés sur le corps ne peuvent s'entendre. C'est ainsi que la prévention contre le sida valorise un corps tribal plutôt que personnel.

- Un corps fonctionnel

Notre société enlève au corps son érotisme, en fait un objet asexué, en considérant le nu comme le signe de l'authenticité ; il faudrait être « transparents » les uns aux autres, comme dans une relation de captation, qui est le propre de l'attitude perverse.

Les débats qui ont donné lieu à une loi et à des conventions à propos du génome humain et du clonage font résonner une vision pour le moins parcellaire de la personne : le corps est instrumentalisé et sélectionné à partir de seuls critères génétiques. Rien n'est dit au sujet de la valeur du fœtus humain. Une ambiguïté demeure à propos des clonages, lesquels pourraient être tolérés dans le cas de la recherche ou de la thérapeutique, mais pas dans celui de la reproduction. La Déclaration universelle sur le génome humain, adoptée le 11 novembre 1997 par tous les États membres de l'UNESCO, proposant une codification des règles éthiques à partir du principe « de la dignité, de l'égalité et du respect de la personne humaine », est sans doute une avancée qui permettra d'éviter bien des dérives et des manipulations affectant la transmission de la vie. Mais, malgré le principe moral et philosophique mis en avant, ce texte souffre d'une carence de réflexion anthropologique, et il se cantonne au domaine pragmatique et au critère du techniquement réalisable. Il est étrange d'observer que la plupart des déclarations en bioéthique rappellent le principe du « respect de la dignité de la personne humaine » tout en acceptant des pratiques qui lui sont contraires. Nous occultons pour l'instant ce paradoxe, jusqu'au jour où les générations futures seront tout étonnées de ce qui leur arrive. Ce nouveau pouvoir offre des espoirs pour le traitement de maladies, mais il peut aussi se retourner contre l'homme. La bioéthique risque de nous enfermer dans une vision instrumentale du corps humain dissocié de la personne et de l'humanité. Elle n'incite pas à avoir une conception globale de soi, ni au respect de la vie, qui deviendrait malléable à volonté. Nous jouons avec le support biologique de la vie sans prendre conscience du sentiment de toute-puissance illimitée qui anime ces travaux. Ils doivent donc être encadrés par une

réflexion anthropologique qui ne dépende pas des sciences biologiques.

Le discours « biologisant » et « désymbolisé » du corps véhiculé par la bioéthique, en particulier au sujet de l'embryon, déboucherait sur une psychose si nous le mettions en mots. Le corps est non seulement représenté et appréhendé en morceaux, mais aussi réduit à ses apparences, sans dimension psychologique, sociale et morale et sans lien avec la personne. Les visuels de la publicité Benetton sont exemplaires de cette vision psychotique du corps humain : pour illustrer l'égalité entre les hommes de toutes les races, ils mettent en scène trois cœurs de chair pour désigner le blanc, le jaune et le noir. Une démonstration digne de l'étal d'une triperie, qui réduit l'individu à des morceaux de corps et à un corps éclaté très loin d'une image unifiée de soi. Le cœur anatomique se substitue à la symbolique du cœur qui signifie l'attention, la chaleur et la générosité. Cette publicité psychotique, en-deçà du langage, est d'une violence extrême. Elle fait disparaître la double juridiction du for externe et du for interne qui se caractérise par deux pratiques distinctes du pouvoir sur les images¹⁰ : l'une se rapporte à la juridiction sociale et l'autre à la juridiction directement exercée sur le sujet. La destruction de la part intime et subjective de la personne ainsi réduite à un espace public est le résultat de sa désocialisation, que l'on tente de compenser par cet abus de pouvoir.

Une conception aussi partielle tend à isoler non seulement les tendances, mais aussi les réalités les unes des autres. Le corps n'échappe pas à cette déliaison. Il est ignoré comme si l'individu se prenait pour un « esprit » doté d'un corps qui obéit à ses commandements. Le corps ne serait qu'une machine qui répond comme on conduit une automobile. Or nous sommes toujours, plus ou moins, induits à nous représenter le corps à partir de l'état technologique de la société. Si l'esprit humain est capable de créer des outils qui prolongent le corps humain, il s'en sert également comme d'un miroir de lui-même et comme d'un lieu d'identification. Dans une société marquée par le progrès technique, le corps est vécu comme malléable et performant à volonté. Il suffit de voir à la télévision évoluer des sportifs de haut niveau pour se croire aussi compétents qu'eux. En ignorant

10. P. Legendre, *Le Désir politique de Dieu : étude sur les montages de l'État et du droit*, Fayard, 1988

leurs longues séances de préparation et d'entraînement, de nombreux citadins se précipitent dans des activités à la montagne ou à la mer avec une parfaite inconscience de ce qu'elles engagent d'efforts corporels mais aussi d'expérience et du sens de ses limites. Forts d'une pensée magique, ils croient que tout est possible et qu'ils y parviendront sans avoir à se former et encore moins à se faire contrôler médicalement. Comment s'étonner que les accidents graves et mortels se multiplient.

La société industrielle a une vision mécaniste du corps, mais aussi de la sexualité, qui se veut progressiste. Le corps, vécu comme une machine, est instrumentalisé et relativement dissocié de l'esprit. Le succès des thérapies corporelles est bien le signe de la difficulté à l'accepter. Le corps apparaît comme un outil à multiples fonctions qu'il faut savoir utiliser de façon efficace et performante. Il n'est pas compris comme étant la personne, dans sa globalité, et comme un lieu de relation, mais comme un objet corvéable à merci et disposant d'une variété d'inclinations. Toutes les tendances sont considérées comme d'égale valeur et ce qui n'est pas efficace n'est pas bon. Cette conception privilégie des moyens techniques aux dépens de la dimension psychologique.

L'emprise du groupe

Les images du corps qui circulent dans la publicité et les médias en général légifèrent silencieusement avec une absolue tranquillité. Elles imposent des normes subjectives qui modèlent la représentation de soi et de la vie indépendamment d'une conception de l'existence que l'on pourrait se forger à partir d'une réflexion philosophique et religieuse. Elles entretiennent une relation de miroir où ce corps montré est pris pour le sien, comme l'individu psychotique est dans la confusion avec le corps d'autrui. Ces images affectent également notre façon d'envisager la vie à travers l'avortement et l'euthanasie. Un corps supplémentaire vécu comme un prolongement gênant pour soi ou un corps devenu inutile peuvent ainsi être plus facilement supprimés. L'image collective du corps ne permet pas toujours à l'image individuelle d'apparaître dans sa singularité. L'imaginaire individuel du corps se trouve pour le moins limité et condamné à répéter les représentations en vogue. Il reste peu d'espace pour s'approprier son corps.

Dans son évolution, l'enfant, puis l'adolescent, a besoin de désolidariser son corps de celui des adultes pour s'affirmer dans son espace et dans son autonomie. Il prend conscience que le corps des autres n'est pas le sien. Il apprend à faire la différence entre son Moi et le non-Moi ; et la relation de miroir, toujours active, lui permet de s'appréhender dès lors qu'elle manifeste un ailleurs. Mais l'image publicitaire est narcissique et véhicule un conformisme de l'indifférencié et du consensuel, même si les adolescents ont l'impression d'être originaux en s'habillant tous pareils. Cette image est sans faille, représentative de « l'empire du bien » et imposée à tous puisque le corps juvénile est aussi la norme pour les adultes. Le langage médiatique réactualise le pouvoir clanique dans le sens où le corps et la subjectivité de l'individu appartiennent au groupe. C'est aussi par le même biais qu'on fabrique des anorexiques. Hantée par la référence aux images sveltes du corps médiatique contemporain, la jeune fille exprime son refus de passer d'un corps d'enfant à un corps de femme. Les médias vont se donner le pouvoir et l'autorité de nourrir ces images en s'immisçant de plus en plus dans la vie intime des individus. C'est ainsi que lors d'une émission télévisée, *Ça se discute*¹¹, sur le rôle des médias dans l'éducation sexuelle, des journalistes et des animateurs justifiaient leur travail en matière de mœurs en se proposant de lever les tabous, de dépasser les préjugés¹² et en prescrivant la valeur du plaisir instinctif. Mais au nom de quoi s'attribuer un tel programme ? Les médias consolident l'omnipotence de l'imaginaire sur le corps et s'octroient une fonction qui ne leur revient pas, comme si le facteur se faisait passer pour l'auteur du courrier qu'il achemine.

Les médias, qui véhiculent et structurent des messages claniques sur le corps, renforcent la confusion des imaginaires (social et individuel) en faisant croire que toutes ces images viennent de l'individu alors qu'elles lui sont imposées. L'individu devient le sujet-roi, l'unique source d'une vérité devenue subjective. Mais une subjectivité encadrée et limitée par l'imaginaire social. Faut-il le rappeler : l'individu ne fait pas loi et n'a pas vocation à être institué, car le fondement social est ailleurs. Dans ce système, il n'est pas reconnu pour lui-même, son espace subjectif reste rela-

11. France 2, mardi 21 mai 1996.

12. Également dans *La Marche du siècle* sur l'homosexualité, France 3, le 15 mai 1996.

tivement pauvre et le tiers qui permet de créer de l'espace n'est pas représenté.

En effet, le tiers est l'instance qui désigne les places de chacun et vise à signifier les limites essentielles du sujet, c'est-à-dire la nécessité structurale de la différenciation des sexes, des générations, du psychologique et du social, etc., créatrice d'espace. Or les idéaux du sujet-roi autofondé prennent la subjectivité comme référence alors qu'elle n'est que « la matière première des institutions ». Ils laissent croire à l'individu que les lois peuvent se créer à partir de lui, de son vécu subjectif, alors qu'elles procèdent d'une dimension objective. Cette vision du corps unique, qui flatte le sentiment infantile de toute-puissance de « l'homme-Dieu », n'aide pas chacun à être en possession de son corps, à se relativiser et à accepter de se relier socialement et institutionnellement aux autres. C'est sans doute parce que les lois sont présentées comme relatives aux besoins et aux envies de chacun qu'elles sont vécues et entendues comme des perspectives ou des limites qui viennent uniquement de soi.

La psychologie tribale qui impose ces normes apparemment subjectives entretient une mauvaise foi. Celle-ci survalorise le corps mais en dépossède l'individu, socialise les individus selon des tendances partielles mais évite de traiter les appartenances sociales, crée des identités artificielles afin d'échapper aux interrogations sur l'origine et la filiation et solennise l'éclatement corporel pour fuir le traitement de la castration qui permet habituellement d'intégrer psychiquement son corps. Le corps devient ainsi un bien tribal dont on pourra disposer de la conception jusqu'au-delà de la mort, puisqu'il est réduit à être du matériau biologique ou un réservoir d'organes. Il n'est pas la personne !

Par ces communautés sexuelles, la société se décompose en tribus d'intérêts psychiques et non plus en termes d'appartenance sociale. Cette désagrégation atteint tous les milieux sociaux et relève davantage d'une problématique psychique que de difficultés économiques ou sociales. Dans cette vision de la société, chacun cherche à se regrouper avec son semblable, son clone psychique. Toute différence est abolie. Il s'agit de favoriser l'association des individus sur un modèle psychique, défini par des tendances particulières et non par des références culturelles, sociales ou religieuses. Quand les tendances psychiques sont retenues comme unique critère fondant les « relations » entre les

personnes, on assiste à un émiettement en tribus qui ne constituent pas, pour autant, une appartenance sociale. Le corps se trouve lui-même restreint dans des signes de reconnaissance ; il s'agit de retrouver le même que soi. Ce phénomène de dépossession corporelle et de dépersonnalisation est particulièrement observable dans les manifestations comme la Love Parade ou la Gay Pride. C'est le groupe qui légifère sur les corps au nom du corps unique. La plupart des individus se déguisent ou se travestissent de la même façon ; ils peuvent former des duos à l'identique – parfois des copies infinies au sein d'un corps tribal qui suspend toute activité individuelle du *self*. L'identification se fonde sur une pulsion partielle alors que l'identification habituelle à un groupe s'effectue par diverses médiations. Il n'est pas question de s'interroger sur soi et de se remettre en question comme savent parfois le faire certaines institutions. Dès qu'une interrogation est renvoyée au groupe, il se sent agressé et l'environnement a nécessairement tort. Nous sommes dans la logique paranoïde de la victime et de l'agresseur. Cette logique s'instaure justement quand l'individu ne parvient pas à reconnaître qu'il est agressé de l'intérieur par des représentations pulsionnelles qui ne sont pas identifiées. La prise de conscience de cet état serait tellement douloureuse qu'elle est refusée. On choisit alors de faire la fête pour éviter d'être confronté à cette problématique.

L'euphorie, de nature hystérique, qui a pour but de se ressentir, et l'excitation, antidépressive, celui de se doper, s'expriment sans frein dans ces groupes, qui cachent mal une crise identitaire masquée. On tente de se dégager de l'angoisse qu'elle provoque en présentant un corps étrange, provocant et agressif. Le renoncement au corps individuel au bénéfice d'un corps à l'empreinte tribale, limité aux pulsions partielles, est soumis au seul jeu des tendances. Une seule est retenue pour donner un semblant d'unité qui se délite au contact des réalités. C'est pourquoi ces tendances se vivent en tribus, ou la nuit, ou encore dans l'obscurité de la double vie des personnalités clivées qui sombrent dans la déprime quand elles prennent conscience de ce qu'elles vivent.

La société ne peut pas s'organiser à partir de tendances aussi partielles qui séparent les individus au lieu de les réunir. Les tendances prennent ainsi le pas sur la personne, sur la qualité et le sens du lien social. La société en reste à l'image d'un corps primordial qui est morcelé (comme celui de l'enfant) et induit la

fragmentation dans laquelle les modèles actuels nous installent. Au lieu de nous interroger sur leur pertinence et sur le fait qu'ils ne permettent pas d'établir des relations tenables dans la réalité, on parlera de « société plurielle ». L'ambiance actuelle nous entraîne plutôt dans des expériences de déliaison pulsionnelle, surtout lorsque chacune des tendances cherche son propre intérêt pour elle-même. Elles s'expriment à travers des conduites de rabattement lorsque l'imaginaire se substitue au réel, faute de pouvoir le nommer. La réalité extérieure est ainsi réduite à l'activité psychique, ce qui, du point de vue de la psychiatrie sociale, est pour le moins inquiétant en matière de santé publique. Cet éclatement du corps social est dissimulé derrière des formules verbales et le jeu des mots dérape sur le sens des images quand on est impuissant à désigner ce qui se passe. Ainsi le terme délire désigne la fête : « On va se faire un délire. » Ou encore le langage insiste sur le versant infantile de la pensée magique en affirmant, « c'est magique » pour désigner une situation ou un événement marquant, voire extraordinaire. Le langage exprime plus ce que l'individu vit au contact du réel, « le délire », que la chose dont il s'occupe. De même, quand la personne parle d'une situation « magique », elle fait référence à son émerveillement, sans évaluer, par exemple, l'originalité ou l'intérêt de la situation en question. Quelle que soit la réalité à qualifier, elle disparaît dans un narcissisme envahissant qui n'aide pas la personnalité à se différencier des objets ; elle se confond avec eux.

Sous l'emprise de ce vécu, qui aplatit toute chose, l'individu ne voit que lui et s'imagine qu'il compte plus que tout autre. Le déplacement du langage exprime ainsi une accélération du processus de morcellement. Délirer vient se confondre avec la réflexion.

La réflexion sur les comportements, et en particulier sur le comportement sexuel et sur la relation intersubjective est hors de propos dans cette perspective. Quant à la morale, elle angoisse, car elle révèle les limites et le morcellement dans lesquels on maintient le corps et la sexualité. La réflexion n'est admise que quand elle se fonde sur des éléments statistiques qui évaluent la fréquence des actes, et non sur ce qu'ils signifient et engagent de l'individu et de la société. Les actes humains sont considérés comme normaux et moraux quand ils se répètent de façon majoritaire et selon des configurations tribales. Cette évaluation est

faussée, comme le sont la plupart des enquêtes sociologiques sur les comportements sexuels humains, qui ne prennent pas en compte leur signification intrasubjective. En effet, ces enquêtes reposent implicitement sur une conception fondée sur une sexualité instinctuelle que l'on devait libérer et exprimer en tant que telle, comme l'était celle que concevait Kinsey, spécialiste des abeilles ; une sexualité isolée de ses composants psychiques, comme la concevait le rapport Simon pour justifier la contraception ; une sexualité présentée en termes de tendances, comme l'appréhendait le *Rapport sur les comportements sexuels en France* (Spira, 1993).

Toutes ces enquêtes font l'impasse sur la structure originale de la sexualité humaine, qui repose sur des pulsions et non pas sur des instincts, qui tentent de trouver leurs voies de passage à travers des représentations. Celles-ci sont avant tout révélatrices des mouvements de la vie pulsionnelle, voire de conflits internes. Or ces études se contentent de chiffrer des pratiques et des tendances, qui sont d'ailleurs connues depuis toujours, au point d'instaurer une norme de référence statistique qui sert de système d'évaluation. Il n'est pas besoin d'entrer dans un travail de réflexion sur soi, sur son histoire, sur ses représentations personnelles. Le fait de savoir que d'autres ont la même pratique revient à reconnaître sa normalité.

Les conditions culturelles ne sont donc pas réunies pour stimuler chez les individus la sublimation des pulsions et des tendances érotiques primaires. Lorsque ce travail de transformation intrapsychique ne se réalise pas, c'est le refoulement qui est à l'œuvre et son retour masqué dans les conduites personnelles et dans le discours social. Ce discours instrumental s'oppose à un discours relationnel, fondé sur le sens global de la personne, de la parole, de son comportement et de l'altérité, qui s'adresse à la conscience du sujet, et donc à sa liberté, et souligne la dimension sociale des individus et de la société. À l'inverse, nous avons induit la conception d'un sexe asocial.

Chapitre 5

LE SEXE ASOCIAL

Ce qu'on nomme « problème de société » n'est, en fait, que la traduction d'autres enjeux qui se nouent d'abord dans la psychologie individuelle. Quand ils ne sont pas reconnus ni traités sur ce registre, ils sont déplacés dans le champ social, vaste cerveau auxiliaire des individus, pour être pris en charge et normalisés à travers des codes sociaux qui sont inadaptés pour réaliser le travail de mentalisation de la vie sexuelle, laquelle ne dépend que de la vie psychique. La vie sociale et la culture sont simplement censées offrir un sens et une perspective à partir desquels la vie relationnelle, le lien social et l'association affectivo-sexuelle peuvent s'organiser. Mais les compétences psychiques de l'individu et ses capacités de sublimation et de symbolisation des représentations des pulsions sexuelles sont mises à mal, on l'a vu. De sorte que différents modèles sexuels marginaux s'en trouvent fortifiés.

Parler d'amour...

Parle-t-on trop d'amour, ou parle-t-on trop de sexe ? La question mérite d'être posée car les visuels et les discours qui occupent le champ social érotisent l'ensemble de la vie. Si nous vivions à l'image du sexuel qui occupe les panneaux publicitaires, les sous-entendus des messages reçus à la radio ou à la télévision et des couvertures des magazines, cela voudrait dire que nous pourrions nous exprimer impulsivement les uns vis-à-vis des autres. Ce type de discours ne cesse de provoquer et de déclencher des excitations sexuelles dans un but marchand qui peut déstabiliser les plus fragiles, au caractère psychotique, et

favoriser à la longue une certaine indifférence chez les autres, voire alimenter des inhibitions, quand elles renvoient à des images inactuelles.

Les couvertures de magazine qui lancent des accroches sexuelles peuvent avoir un certain succès. Mais quand on examine le contenu de ces dossiers, c'est en général assez décevant. Ils sont superficiels et ne font que renforcer les conformismes à la mode et confondent la séduction sexuelle avec la relation sentimentale quand ce n'est pas avec la relation amicale ou avec la relation amoureuse. Quatre types d'attitudes qui ont leur propre structure et que nous allons décrire.

La séduction sexuelle est une relation de ressenti et de sensations qui est sans lien avec sa réalité quotidienne et dans laquelle la personne ne croit pas être engagée. Dans cette perspective, on laisse entendre que l'on peut et que l'on doit changer facilement de partenaires puisque cette séduction n'implique pas d'investissement affectif.

La relation sentimentale, qui n'est pas encore une relation amoureuse puisque l'amour n'est pas d'abord un sentiment, est néanmoins différente de la séduction sexuelle. Elle cherche à mettre en commun des sentiments et des émotions provoqués par l'attraction de deux personnes. Ils sont variés, complexes et très intenses, sans pour autant impliquer un engagement avec l'autre. La relation sentimentale n'est donc pas une relation amicale.

La relation amicale est l'expression d'un sentiment et d'une élection affective qui attache à une ou à plusieurs personnes privilégiées sans avoir à faire intervenir une quelconque expression sexuelle. Lorsque celle-ci intervient parfois dans la confusion des sentiments, elle bouleverse la relation au point, dans certains cas, de la briser. Corneille le rappelait dans *Horace* : « Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang, et n'a point les effets de l'amour ni du sang. » La Bruyère venant confirmer à son tour ce que chacun sait : « L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre. » L'amitié est possible là où justement la relation n'est pas érotisée.

Il y a ainsi des amitiés très fortes qui engagent plus qu'une relation sentimentale sans qu'elles conduisent les partenaires à s'associer et à s'unir comme dans la relation amoureuse. D'ailleurs il est étrange de soutenir que l'amitié amoureuse est possible alors que cette relation voudrait se définir à partir de la confusion de deux réalités qui sont contradictoires. La relation

amoureuse s'exprime sexuellement pour se vivifier alors que la relation amicale se développe et se maintient sans avoir recours à la médiation sexuelle. Des jeunes retenus par l'intensité affective d'une relation ne savent pas toujours identifier la nature de celle-ci, au point qu'ils interprètent une relation amicale comme une relation amoureuse. Il est toujours possible de passer de l'une à l'autre. Mais lorsque des rapports sexuels sont vécus dans le cadre d'une relation amicale, ils sont vite perçus comme inadaptés et peuvent provoquer une rupture. La confusion des langages ne permet pas de signifier la nature et l'identité de chacune des relations.

Enfin la relation amoureuse implique un lien privilégié et unique avec l'autre qui exclut que d'autres partenaires soient choisis sur le même mode. La jalousie est inhérente à la relation amoureuse. Lorsque l'un des partenaires découvre qu'il a été trompé alors qu'il avait donné sa confiance à l'autre en s'engageant intimement avec lui, il éprouve une jalousie bien différente d'une attitude pathologique de méfiance qui consiste à surveiller constamment l'autre sans raisons valables, et qui ressemble bien davantage à une jalousie œdipienne, celle de l'enfant qui s'imaginerait mal aimé ou mal accepté par ses parents.

L'amour est un désir et non pas un sentiment, même si la relation amoureuse intègre l'ensemble des sentiments. L'amour est au désir ce que les sentiments sont aux émotions. La relation amoureuse correspond au désir de construire sa vie et de durer dans l'histoire avec quelqu'un parce qu'il a un sens pour soi. Ce type de relation nécessite un engagement quotidien à partir duquel se construit un lien selon les étapes psychologiques et historiques inhérentes à celui-ci. Un tel projet de vie n'est pas dicté par les connaissances psychologiques que nous maîtrisons actuellement ni par l'économie pulsionnelle mais par une conception de l'existence qui dépend d'une perspective anthropologique, qu'elle soit religieuse ou philosophique.

Dans la période que nous traversons, il est important de savoir d'où viennent les idées comme celles sur la relation amoureuse. Elles sont pour une large part issues du christianisme, dont le cœur du message est l'amour. Le christianisme est traité avec beaucoup d'injustice alors que nous lui devons la plupart des caractéristiques de la personne humaine qui se définit dans son autonomie, sa liberté, sa conscience, son intériorité, son sens de l'universel et son lien social formateur d'une communauté de

personnes et de destin. C'est donc à partir de la conception d'un engagement à construire au fil des jours que fut définie la relation amoureuse. Elle n'est pas un donné acquis et figé au jour du mariage. La relation amoureuse est une alliance qui aura à se développer, à s'édifier et à faire face aux diverses crises des âges de la vie au point qu'après des décennies de vie commune, les amants s'aimeront davantage qu'au premier jour.

Cette vision diffère d'une simple relation sentimentale où l'on s'installe dans la gestion des sentiments et des émotions avec le besoin d'en retrouver les commencements et les états premiers sans avoir à construire un lien historique qui laissera apparaître d'autres qualités, lesquelles relèvent de la dynamique de la relation amoureuse.

Nous sommes assez loin de ce dont nous parlent régulièrement les médias et qui est de l'ordre de la séduction sexuelle. Il est rarement évoqué ce qui qualifie une relation. Les questions sont trop compliquées et sont donc réduites à des problèmes de techniques sexuelles, de vêtements et de parures, de pensées stratégiques de séduction, de tendances sexuelles, etc. Or il est plus fructueux de s'interroger sur des questions de sens que sur les gratifications sexuelles. Comment savoir identifier ses sentiments, comment savoir si l'association amoureuse avec l'autre est possible, comment savoir si la relation sera durable ? Le discours actuel parle plus de sexe que des aléas de la vie affective. Beaucoup de gens souffrent d'échecs, de frustrations et parfois d'un manque de communication avec l'autre, voire d'un manque d'expression sexuelle dans le couple. Il y a des attentes affectives qui ne sont pas exprimées, peu satisfaites et qui compliquent parfois les relations. Alors certains s'installent dans la réserve et la solitude voulue et protégée. Ces questions ne sont pas nouvelles. Mais faute d'y répondre pour chacun, les médias se chargent de présenter des modèles : celui du libertinage et celui de l'érotisme pornographique qui est amplifié par les modes de communication actuelle et participe en plus à faire de la sexualité une réalité publique sans grande intériorité.

Pornographie et inhibition

L'érotisme pornographique a une fonction de compensation. Il impose à travers ses scénarios des représentations à un imaginaire individuel qui est relativement pauvre érotiquement. Il

s'agit de reculer en permanence la frontière des mises en scène pour susciter les fantasmes les plus archaïques afin de lever des inhibitions en oubliant qu'elles sont nécessaires dans bien des cas. Une telle démarche laisse supposer que les représentations sexuelles sont appelées à se réaliser alors que la vie psychique doit d'abord effectuer un travail de mentalisation pour les élaborer et mettre en forme les besoins qui seront exprimables dans la réalité. On se souvient de l'affiche du film *Larry Flynt*, qui fit scandale au printemps 1997. Elle montrait le personnage central du film nu, le pubis recouvert par le drapeau américain, crucifié sur le sexe d'une femme. Cette affiche est intéressante à plus d'un titre. On peut l'interpréter au plan religieux comme un blasphème et au plan social comme une offense et une injure contre les chrétiens. On peut aussi l'interpréter au plan psychiatrique comme l'expression d'une névrose hystérique qui érotise le religieux et l'autorité et, sur le plan psychanalytique, y voir l'homme ici crucifié, sacrifié au sexe de la femme : il en est l'esclave et doit expier. Cette aliénation ne traduit pas un attachement ou l'amour pour une femme, mais simplement une fascination obsessionnelle pour son sexe. Le sexe, la cavité de son origine dont il voudrait être le seul objet. Le retour au sexe maternel est le besoin soit d'y être soumis, soit de manifester son pouvoir comme pour, dans un cas comme dans l'autre, entretenir un lien à la mère phallique, la mère toute-puissante de l'enfance. Ce besoin de dépendre ou de s'affirmer vis-à-vis de la mère phallique se retrouve dans la confusion de la mère et de la putain, de la mère et de la maîtresse ou, pour l'autre sexe, de la mère et du prince charmant, de la mère et de l'amant. Pour la femme, c'est une façon de ravir le pouvoir supposé de sa mère. Ces intrigues expriment en fait une culpabilité. L'enfermement dans la quête de l'homme idéal pour la femme, au point de rester célibataire, et l'idée de retourner dans le ventre maternel chez l'homme, au point d'en érotiser l'image, résultent l'un comme l'autre de la difficulté à se différencier de la mère et à devenir sexuellement autonome par rapport aux images parentales. Ce que la pornographie met en scène, c'est la quête incessante de la toute-puissance chez ceux qui entretiennent les reliquats œdipiens d'une sexualité incestueuse. Ceux-là sont toujours les sujets d'une ancienne curiosité qui ne peut pas être satisfaite si ce n'est dans la transgression ; d'où ces scénarios érotiques qui les portent plus à voir et à imaginer plutôt qu'à être sexuellement auto-

nome. Regarder un couple s'exprimer sexuellement revient à s'immiscer, de façon détournée, dans la vie sexuelle parentale à laquelle l'enfant ne peut pas avoir accès.

La pornographie n'est pas sans conséquences sur la psychologie de ceux qui s'en nourrissent, et en particulier les enfants et les adolescents. Dans certaines familles, les parents les laissent regarder des films à caractère pornographique en pensant qu'ils peuvent être utiles à leur éducation sexuelle et leur servir d'initiation. Ces adultes ont-ils réalisé et réfléchi à l'image de l'homme, de la femme et de l'amour qui est présentée à travers ce genre de scénario, et les effets négatifs qu'ils peuvent produire ? Des jeunes retiendront l'image d'une sexualité de violence, de domination, d'humiliation complètement dissociée de la lente élaboration d'une relation amoureuse, faite d'échanges entre partenaires. Ces montages donnent l'idée d'une sexualité facile à consommer de façon impulsive, sans le souci de sa responsabilité, et encore moins du contrôle de ses pensées sexuelles. Mais cela n'est pas le cas, et pour avoir imaginé s'exprimer de cette façon, nombreux sont ceux qui tombent dans l'inhibition, signe qu'ils veulent se protéger d'une dispersion interne.

Entre l'angélisme qui dénie la réalité sexuelle et le réalisme du passage à l'acte, il y a place pour apprendre à reconnaître que la sexualité ne peut pas fondamentalement se dissocier de la qualité relationnelle à l'autre. Parfois, avant d'accéder à cette dimension, le sexe peut être utilisé à d'autres fins qui vont des pratiques de décharges de tension, sexuellement atypiques, jusqu'aux conduites perverses dominées par la seule finalité des pulsions partielles. Ce sont autant de conduites qui ne peuvent se comprendre que par rapport à la psychologie de l'individu. Mais cette compréhension ne doit pas pour autant négliger, dans le discours social, le sens que l'on entend donner à la sexualité et rappeler les lois qui en régulent le comportement. La sexualité peut ainsi acquérir sa dimension sociale, qui lui permet de s'humaniser et devenir un mode de communication avec autrui en étant libérée de la violence et de la possession.

La responsabilité relationnelle

Une réflexion sur la sexualité, au-delà de la description de l'économie pulsionnelle que nous faisons dans ce livre, conduit

à s'interroger sur la conception que nous voulons transmettre de l'homme, de la femme et de l'enfant. L'explication psychologique est utile pour comprendre tel ou tel type de fonctionnement. Elle n'offre pas, pour autant, une perspective et un projet à partir duquel se construit une existence. Dans ce cas, il faut faire appel à une autre dimension qui signifie l'amour humain.

C'est pourquoi, dans cette perspective, l'éducation doit en appeler au sens de sa responsabilité vis-à-vis d'autrui. La sexualité s'exprime au sein de la relation de couple, elle est un échange et un moyen de communication avec l'autre dont les gestes engagent. Il serait irresponsable et immature de vouloir en faire un simple geste hygiénique et sans conséquences. Surtout quand on sait que la mémoire du corps est une des plus vives qui soient. Le risque est grand que l'individu s'arrête là où il a ressenti du plaisir sans chercher à se développer davantage. C'est pourquoi l'information, la réflexion et l'apprentissage du contrôle de soi dès l'enfance permettent au sujet de mieux connaître et élaborer ses désirs et de se préparer à poser ses choix. Par la suite, il tirera une plus grande satisfaction à s'exprimer sexuellement qu'à se maintenir dans les détours premiers et sans avenir.

Force est hélas de constater que les médias ne travaillent pas dans le sens d'une meilleure éducation. Les mêmes images et les mêmes scénarios reviennent en permanence pour nourrir la curiosité de certains et l'ennui d'autres. Nous sommes dans le syndrome de la répétition de représentations anciennes qui empêche les remaniements de la libido et la vraie liberté sexuelle, celle qui n'est plus dans la réaction ou dans le conflit des images parentales.

Il est vrai aussi que l'homme contemporain s'ennuie tellement dans sa vie quotidienne qu'il cherche toujours ailleurs des sensations et des émotions fortes pour se sentir vivant. Ce jeu d'activités sexuelles est à resituer dans l'ensemble du dispositif qui s'est mis en place depuis quelques années. Les conduites à risques, les sports violents, les expéditions en solitaire, l'utilisation de produits dopants ou inhibants sont autant de pratiques addictives de toxicomane : aller aux limites de soi-même, se mettre en danger, frôler la mort pour se donner la preuve, dans la frayeur, d'être vivant... Des jeunes jouent à la roulette russe, font des concours en avalant des boissons alcoolisées, roulent à vive allure en voiture ou en moto pendant que d'autres s'adonnent à des

pratiques sexuelles sans aucune précaution pour sortir vainqueurs d'un décès annoncé. La valorisation d'activités sexuelles justifiées pour elles-mêmes participe de cette morbidité. Une existence aussi clivée, chez celui qui a besoin de se faire peur pour se prouver qu'il existe, manifeste le désarroi implicite à occuper sa vie quotidienne. Comment se relier à la vie et se ressentir vivants dans ces conditions ? Comment donner un sens à sa vie, c'est-à-dire s'inscrire dans un projet de vie à construire, faire des choix et vivre des renoncements nécessaires, quand la société se refuse à donner la parole à ce type de problématique ? Comment marquer et signifier les grandes étapes d'une existence quand tout est décrit et banalisé dans une mentalité égalitaire où l'on confond, par exemple, la vie d'un enfant, d'un adolescent avec celle de l'adulte ? Faute de seuils à passer et d'une ritualisation de l'existence, on se livre à des artifices de reconnaissance qui maintiennent dans l'immatunité, comme tous ces adultes construits sur des modèles adolescentiques.

Autoérotisme et autosexualité

Un modèle dominant

Nos sociétés restent marquées par l'idéalisation de la sexualité juvénile qui s'est progressivement imposée depuis les années cinquante. Qu'est-ce à dire ?

Chez l'enfant et l'adolescent, le sexe n'est pas encore intégré dans une psychologie génitale qui a le sens global de son corps et de soi mais aussi de l'autre. La pulsion sexuelle est vécue comme elle l'est dans l'inconscient, c'est-à-dire comme une réalité autonome pouvant s'exprimer de façon morcelée sans passer par le travail de la sublimation et du langage. Cette structure primaire de la sexualité humaine explique pourquoi certains sont angoissés par leurs émois à l'idée de passer par le sexe et de se perdre dans l'autre. L'angoisse peut aussi être évacuée à travers la multiplication de partenaires. Cette peur traduit la difficulté d'intégrer et de reconnaître les mouvements internes de la sexualité et de leur donner une finalité. Les inhibitions sexuelles sont ainsi l'expression d'un *self* mal assuré et la recherche de partenaires uniquement sexuels révèle souvent la négation des relations objectales de l'enfance.

Dans l'économie de la sexualité infantile la pulsion sexuelle est affirmée pour elle-même dans toutes ses manifestations. Au cours de ces dernières années, elle est devenue une référence à travers, nous l'avons dit, ce qui fut appelé la « libération sexuelle ». L'expression sexuelle devait apparaître comme une réalité autonome justifiée pour elle-même. C'était privilégier une représentation primaire de la pulsion sexuelle aux dépens de l'autre. C'était, surtout, valoriser les commencements aux dépens de l'expérience. Sur les murs du lycée Condorcet à Paris, on pouvait lire : « Les jeunes font l'amour, les vieux font des gestes obscènes », preuve que la sexualité de l'adulte devait s'incliner devant celle de l'adolescent pourtant marquée par les hésitations identitaires, objectales et temporelles.

L'autre nouveauté est qu'on s'est mis à relativiser l'idéal de la relation amoureuse, qui sert de norme à la société pour se construire et durer dans le temps à travers le mariage, la parenté et la filiation, en la situant sur le même plan que le concubinage et toutes les autres relations éphémères, passagères, précaires ou encore à travers la problématique de l'homosexualité. Toutes ces conduites n'ont pourtant pas le même sens. Certes, elles peuvent être reconnues dans leur singularité et les individus respectés dans ce qu'ils vivent. Mais la question reste de savoir à partir de quel modèle une société se construit. En faisant l'impasse sur cette question nous contribuons à désocialiser la sexualité et à la privatiser. Nous risquons de la maintenir dans la psychologie de l'infantile. Renvoyé à sa subjectivité, le sujet doit se réguler seul par rapport à des lois symboliques qui ne sont pas signifiées socialement. Et c'est alors la tentation de s'en tenir, sans autre forme d'interrogation, à la seule satisfaction de la pulsion morcelée.

Qu'est-ce que l'autosexualité ?

En privilégiant la satisfaction de la pulsion pour elle-même, la société de consommation a inventé une nouvelle norme, celle du devoir d'orgasme, qui s'étend à tous les âges de la vie. Au nom de cet impératif, il ne faut pas retarder son entrée dans l'expression de sa sexualité génitale. D'où une multitude de pratiques et de techniques : on peut tout essayer pour parvenir à la jouissance génitale. Le sexologue William H. Masters n'a-t-il pas affirmé : « Un instant de réflexion suffit pour

voir clairement que l'orgasme du mâle comme de la femelle, est une affaire totalement égocentrique. ¹ » ? Si cette remarque est, en partie, pertinente puisque l'individu va chercher à se ressentir dans sa jouissance, elle pose néanmoins une question essentielle. Comment comprendre, dans cette hypothèse, qu'il soit nécessaire de mêler à cet acte « totalement égocentrique » un partenaire dont les désirs doivent être pris en considération ? La réponse pour ce sexologue est d'affirmer que le partenaire favorise la jouissance mais il n'en est pas « le producteur ». Cette perspective est pour le moins étrange car l'autre serait simplement présent comme élément déclenchant dans les moments préliminaires de l'acte sexuel et absent au moment de l'orgasme pour être remplacé par des fantasmes. Il faudrait oublier l'autre lors de l'acmé du plaisir ². Cet enfermement en soi-même rappelle l'état premier de la sexualité infantile où l'autre est simplement relatif à un acte foncièrement auto-érotique.

L'orgasme n'est plus, dans cette conception, la recherche d'une communion avec l'être aimé mais une série de pratiques entre deux étrangers aboutissant à deux plaisirs solitaires. L'acte sexuel n'engage pas dans ce système et ne contribue pas à enrichir une relation, puisqu'il n'y a pas d'altérité. Le but est de trouver son seul plaisir indépendamment de la nature et de la qualité relationnelle. La présence de l'autre est donc simplement une adjonction gratifiante qui s'inscrit dans une économie sexuelle purement narcissique. Dans le modèle de l'autosexualité, l'individu se prend lui-même pour la source du plaisir, comme le croit l'enfant, alors que cette source est dans la relation à l'autre.

C'est cette psychologie pubertaire qui est aujourd'hui la norme. De fait, la plupart des pratiques sexuelles inhérentes à la puberté sont valorisées, comme la masturbation, souvent mise à égalité avec l'orgasme obtenu dans la relation avec l'autre. Cette pratique infantile peut s'interpréter psychologiquement de différentes façons selon les âges de l'enfance et de l'adolescence. Elle est souvent l'occasion pour l'enfant de découvrir son corps, d'évacuer des tensions agréables ou désagréables, de s'impliquer dans la sexualité parentale de façon œdipienne. Mais, lorsqu'elle

1. W.H. Masters, *L'Union par le plaisir*, R. Laffont, 1975.

2. A. Béjin, *Le Nouveau Tempérament sexuel*, Kimé, 1990.

perdre, c'est le signe d'un sujet qui se prend pour son propre objet sexuel et qui ne parvient pas à se remanier dans une nouvelle économie libidinale. Curieusement, les modèles actuels banalisent cette pratique en lui déniaient tout sentiment de culpabilité. Or la culpabilité est inhérente à la masturbation pour des raisons psychologiques et non pas morales comme on le croit souvent. En effet, l'enfant s'éveille sexuellement par rapport à ce qu'il pressent de la sexualité parentale et non pas uniquement en réponse à la seule pression pulsionnelle. C'est pourquoi, pendant longtemps, la sexualité de l'individu est orientée sur celle de ses parents ; elle est donc incestueuse. La pulsion sexuelle se développe dans la mesure où l'individu fait l'expérience de ce qui lui manque par rapport à celle des adultes. Il cherche donc à en être participant tout en devant se différencier de ses parents et accepter la prohibition de l'inceste. La masturbation met surtout en œuvre la sexualité imaginaire dans laquelle sont figurées les expériences orales, anales et phalliques, mais aussi les identifications aux images parentales bisexuées, lesquelles sont complètement transformées dans les fantasmes. Ceux-là, pour peu qu'ils demeurent inexprimés, permettront l'élaboration interne de l'individu. Car tout l'enjeu de l'adolescence revient à confronter un univers interne à la réalité extérieure et à remettre en question une sexualité infantile pour mieux s'inscrire dans une dimension objectale³. La masturbation apparaît souvent à l'adolescence comme un échec : celui de ne pas réussir à sortir des intrigues de l'enfance, de ne pas parvenir à s'unifier, d'être contraint intérieurement par une instance plus forte que le *self* et, finalement, de se retrouver toujours plus seul enfermé en soi. La remarque d'un patient est significative de cet état d'esprit lorsqu'il affirme avec une certaine lassitude : « Il n'y a personne pour me recevoir ». Freud observait, du reste, que la masturbation est la pratique de personnalités immatures à la recherche d'une sexualité introuvable.

La masturbation renvoie aux premiers attachements et aux soins nourriciers lorsque le pubère se distancie de sa mère, mais tente de la retrouver sur son corps. Cette érotisation accentue la culpabilité. Lorsque la masturbation devient compulsive, elle peut être un équivalent du fétichisme : c'est le corps propre du sujet qui est pour ainsi dire fétichisé⁴.

3. S. Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, 1985.

4. P. Geenacre, *Traumatisme, croissance et personnalité*, PUF, 1971.

On l'aura compris, les modèles actuels de l'autosexualité, où le sens de l'autre est relativement évacué, ne favorisent pas la maturation des individus. Chacun est surtout invité à se prendre pour son propre objet sexuel. La libération à laquelle nous avons assisté en l'espace de trente ans n'en est pas une. En tout cas, elle s'est dévoyée en banalisant l'idée qu'il faut toujours satisfaire ses envies comme elles se présentent. J'ai fait l'hypothèse que derrière la revendication de cette expression sexuelle sans limites se manifeste en fait une forme de réaction à cette banalisation perçue comme dangereuse. Le discours sanitaire de la prévention contre le sida en est un exemple, qui, en promouvant un sexe sans risque, grâce au préservatif, ne fait que conforter la négation de la sexualité, qui est rencontre de l'autre. L'autre est en effet le grand absent de la sexualité contemporaine, qui, en valorisant les seules pulsions primaires, se retrouve aux prises avec des comportements intenable dans la réalité : la pédérastie est l'un d'entre eux.

La pédérastie ou la négation de la génération

Nous avons déjà constaté au chapitre 2 que les adultes qui perdent le sens de la relation éducative ont tendance à se rabattre sur une relation affective avec les enfants. Il convient d'être gentils, de dialoguer sur tout, de rechercher le consensus pour prendre des décisions et surtout d'éviter les observations et les conflits. Il suffirait d'être dans cette ambiance sentimentale pour que se résolvent les problèmes. C'est bien entendu un leurre, un déni des réalités et du sens de l'éducation. Dans ce contexte, les enfants deviennent des partenaires à égalité, voire des objets de gratification. La façon dont les parents embrassent et caressent leurs enfants entretient parfois entre eux une intimité sexuelle qui pose de nombreux problèmes. Ils ne s'agit pas de comportements explicitement sexuels ou de conduites incestueuses, mais de pratiques diffuses qui produisent les mêmes effets. Certains éducateurs se laissent également induire par leurs propres frustrations affectives en croyant que l'adolescent en difficulté, qu'ils ont devant eux, a été mal aimé pendant son enfance et qu'il convient d'y suppléer en devenant l'objet de son désir. Si l'adolescent est en demande d'affection, car c'est un âge où l'individu ne

se sent pas aimé, il doit surtout renoncer, avec l'aide du pédagogue, au besoin infantile d'être le seul à être aimé.

La méconnaissance de la psychologie sexuelle de l'enfant, que l'on confond avec celle de l'adulte (alors qu'il y a une différence de nature, comme nous le verrons plus loin) et le fléchissement des exigences morales dans toutes les sociétés ont permis des passages à l'acte qui ne sont pas tolérables. Il est impossible de valider socialement la pédérasie, qui est une forme inachevée et immature de la sexualité humaine. Certes, elle est une constante de la psychologie humaine primitive. Elle correspond au besoin d'exprimer la pulsion à l'état naissant, qui donne un sentiment de toute-puissance illusoire. Une fois devenu adulte, le sujet n'a de cesse de retrouver des enfants, ou plutôt de se retrouver enfant comme objet de plaisir sexuel.

Depuis quelques années la société est devenue plus attentive à ce qu'elle considère désormais comme des agressions sexuelles sur les mineurs. Et pourtant, au nom de la liberté d'aimer, des militants et des intellectuels ont pu défendre, dans des associations, et jusque lors d'émissions de télévision, le droit à la pédérasie. On se souvient de l'émission *Apostrophes*, où Gabriel Matzneff présentait la publication de son journal dans lequel il raconte ses expériences avec des mineurs devant un plateau d'écrivains muets ou indifférents et qui fut courageusement critiqué par Denise Bombardier. Le lendemain, la presse française, en rapportant la scène, reprochait à Denise Bombardier de faire de la morale... Aujourd'hui, le discours pédérasique n'est plus possible et la même presse, qui dénonçait étrangement la journaliste québécoise, a changé de cible. Quel débat se joue donc derrière cette question ?

Pédophilie ou pédérasie ?

Une clarification du langage est nécessaire afin de mieux situer les enjeux.

Pédérasie vient du mot grec *paiderasteia*, formé de *erân* « aimer charnellement », et de *païs* « enfant » qui signifie un commerce charnel de l'homme avec le jeune garçon (ou d'un adulte homme ou femme avec un garçon ou une fille). Il est souvent étendu dans le langage courant à toute pratique homosexuelle masculine alors que l'attrait spécifiquement pédérasique ne correspond pas à l'homosexualité. La confusion entre

ces préférences sexuelles vient sans doute de l'intuition qu'elles dépendent, l'une comme l'autre, du versant infantile de la sexualité humaine et expriment un inachèvement de la maturation sexuelle.

La pédophilie a souvent été définie comme l'attraction sexuelle pour les enfants alors que ce terme est composé, là encore, du grec *pais* « enfant » et de *philos* « ami » ou *philein* « aimer », qui peut être entendu comme l'amour de l'enfant par ses parents et ses éducateurs. L'enfant a besoin d'être protégé et estimé par l'adulte pour le bien de son développement. Il demande cette sécurité à l'adulte qui va y répondre par de la tendresse, de l'affection et des caresses sans que celles-ci soient érotisées. L'enfant ne peut pas être un objet sexuel et il n'a pas encore les moyens psychiques d'accepter ou de refuser ce type de demande. Elle peut correspondre à une curiosité de sa part, mais il revient à l'adulte de le remettre d'autant plus à sa place que sa sexualité est, comme nous l'avons vu, incestueuse.

La pédagogie est ainsi la traduction de l'amour filial et éducatif de l'enfant. Dans la pédérastie, la relation à l'enfant est érotisée, ce qui n'est pas le cas dans la relation pédophile, chacun étant situé dans l'ordre des générations. C'est pourquoi nous devons plutôt parler de pédérastie pour désigner les agressions sexuelles et non pas de pédophilie.

La confusion entre les générations

Cette réduction d'un terme à l'autre est significative d'une dérive plus générale, et dont nous avons déjà parlé, celle de la relation adulte/enfants. L'enfant est aujourd'hui stimulé dans un rôle qui n'est pas le sien. On pense qu'il peut répondre de tout, comme un adulte, et on lui confère un pouvoir d'autant plus fort que les adultes, ne sachant plus que penser ni faire, attendent de l'enfant la solution à leur désarroi. Dans ce contexte, des adultes ne savent pas dire non à un enfant lorsque ses demandes sont inadaptées, provocantes, voire séductrices. Un enfant n'est pas un adulte en réduction. Imaginer le contraire prépare et entretient dans l'environnement actuel l'érotisation de la relation à l'enfant.

Nous sommes dans un étrange paradoxe. D'une part, on dénonce les agressions sexuelles dont sont victimes des enfants, mais, d'autre part, la publicité ne cesse de montrer des enfants

souvent dénudés comme autant d'objets érotiques. Dans les publicités la nudité de l'enfant côtoie celle de ses parents ou des adultes. L'enfant se trouve ainsi investi du besoin de sensations corporelles de l'adulte contemporain qui, faute de savoir occuper son espace interne, éprouve du plaisir à se ressentir à travers la naissance des sentiments de l'enfant. Celui-ci suscite toujours des émotions et des attraits très forts chez l'adulte, qui croit se redécouvrir à travers lui. Ce peut être l'occasion d'entretenir des satisfactions primaires chez l'adulte qui ne parvient pas à mettre en œuvre celles qui sont relatives à son état. La plupart du temps, quand l'enfant a besoin d'être touché, l'adulte qui se prête volontiers à ce corps à corps ne fait qu'aider l'enfant à se ressentir et à prendre possession de son espace corporel. Une communication s'instaure dans cet échange qui inscrit chacun dans ses limites. Ce n'est pas de cela qu'il faut s'inquiéter : les jeux corporels, les caresses, le besoin d'embrasser, de croquer, de sucer, de tripoter, d'envahir et de s'introduire dans le corps de l'enfant sont présents dans la psychologie de l'adulte sans qu'il soit un pédéraste. Les représentations premières des pulsions sont toujours agressives et possessives. Elles ont besoin d'être travaillées, grâce à la maturation psychique de l'individu et des apports de la civilisation, avant de pouvoir s'exprimer et servir de base à une attitude éducative. Autre chose est la personnalité qui va agresser sexuellement un enfant. Celle-ci présente une double carence : la soumission à des représentations premières qui demeurent comme telles dans la vie psychique et l'incapacité de mesurer les conséquences qu'un geste sexuel peut avoir sur un enfant. L'enfant devient alors l'objet de l'adulte, qu'il peut manipuler à volonté et sans le reconnaître pour lui-même avec ses besoins spécifiques qui ne sont pas ceux de l'adulte. Il y a en effet un monde entre la sexualité d'un enfant et celle de l'adulte.

L'environnement actuel, qui valorise « l'enfant à tout prix », favorise cette prise de possession de l'enfant, et semble donner raison à ceux qui sont prédisposés par leur histoire personnelle à se l'approprier. L'enfant serait un bien à posséder comme un autre, selon les besoins les plus infantiles qui soient. Il ne serait pas respecté pour lui-même, il serait un jouet que l'adulte manipule à volonté comme pour stimuler des sensations toujours plus vives chez l'enfant.

Il faut ajouter à cela que les images que le monde des adultes offre à l'enfant à travers des dessins animés à la télévision, ou

dans de nombreux jeux vidéo, suscitent chez lui des sensations confuses et des excitations qu'il ne parvient pas à contrôler. Ces productions qui se veulent éducatives sont en réalité tout le contraire puisqu'elles renvoient aux enfants des images agressives et violentes ne leur permettant pas de se représenter psychologiquement le monde autrement et de développer leurs propres sentiments. Cela favorise des passages ultérieurs à l'acte. C'est là toute la contradiction de notre époque qui veut protéger l'enfant en même temps qu'elle l'expose et ne lui accorde pas vraiment le statut de personne autonome avec des besoins spécifiques. Prolongement narcissique de l'adulte qui dispose de tous les pouvoirs sur lui pendant la gestation, de vie et de mort, l'enfant doit en outre réparer les échecs de ses parents, accomplir ce qu'ils n'ont pas fait et être leur soutien identitaire. Cette attitude qui consiste à s'appropriier l'autre et à l'instrumentaliser se retrouve chez le pédéraste qui l'utilise pour son propre désir. Bien entendu, l'organisation pulsionnelle de celui-ci ne dépend pas de la société ; elle relève bien du développement singulier d'une personnalité, mais la société peut créer des conditions favorables à son expression.

La multiplication des dénonciations des agressions sexuelles sur les enfants et le besoin de sanctionner ces transgressions sont les paradoxes dans lesquels la société se tient actuellement. Nous avons raison de nous indigner contre ceux qui trompent des enfants, mais en criant contre ces délinquants nous cherchons des boucs émissaires susceptibles d'expier notre propre culpabilité vis-à-vis des enfants. Nous sommes dans la société de tous les excès. Après avoir maintenu le silence sur ces faits et gestes nous assistons sans aucun discernement à l'amalgame des situations les plus diverses, le tout dans la plus totale irrationalité. Or si les conduites sexuelles sont le reflet de l'organisation singulière de la psychologie d'un individu qui les produit, elles sont aussi l'expression de ce qui se dit et se vit socialement.

Pédérastie et vie sociale

La pédérastie n'est pas un phénomène récent. L'histoire des mœurs, les auteurs les plus anciens et la littérature spécialisée attestent de l'existence de cette attirance inhérente à la vie psychique. Selon les périodes de l'histoire, les sociétés ont apporté différentes réponses à ce phénomène. Elle correspondait souvent

à un rite d'initiation dans les sociétés tribales, où le corps dépendait plus de la reconnaissance sociale que de l'individu, qui intégraient le jeune à la société adulte par l'intermédiaire d'un aîné. Dans les sociétés structurées militairement, on retrouvait le même principe de la relation d'un plus jeune avec un ancien pour assurer la cohésion du groupe, comme à Sparte. Enfin, les rapports pédagogiques de maître à élève impliquaient non seulement l'éveil de l'intelligence, mais aussi celui des sens qui pouvait aller de la caresse à l'intimité sexuelle. Ces pratiques étaient parfois ritualisées, codées et limitées dans le temps et pour d'autres laissées à la libre initiative des partenaires. La pédérastie pas plus d'ailleurs que l'homosexualité n'ont été acceptées dans ces sociétés comme normatives. Elles étaient tolérées mais n'ont jamais été reconnues socialement, et encore moins inscrites dans leurs lois. Platon dans *Le Banquet* tient des propos très critiques contre les pédérastes en affirmant : « Il devrait y avoir une loi qui défende d'aimer les enfants afin qu'on ne gaspille pas tant de soin pour une chose incertaine. »

Le pédéraste est animé d'un attrait sexuel à l'égard des enfants qui ne sont pas encore sexuellement formés. Ce désir qui peut préoccuper psychologiquement un individu, pour diverses raisons que nous examinerons plus loin, n'est pas socialement acceptable. Il n'est pas une alternative à d'autres formes de sexualité. Tout n'est pas possible, ni acceptable selon les orientations fantasmatiques de chacun. Si la société veut être cohérente, elle ne peut pas admettre la multiplication de formes de sexualité qui vont de la pédérastie à la zoophilie, de l'exhibitionnisme au voyeurisme, du sadisme à l'agression, etc. C'est un acquis de la civilisation qui est régulièrement remis en question au gré des périodes de l'histoire et de l'état des mentalités. L'affirmation qu'il y aurait des formes plurielles de sexualité n'est que l'expression d'un déplacement entre la sexualité psychique, traversée par diverses représentations et tendances, qui ne sont pas source de relation, et la sexualité relationnelle, qui implique une intégration des pulsions sexuelles et un attachement qualitatif et significatif à l'autre pour s'exprimer socialement. Réaffirmer cette évidence oubliée revient simplement à rappeler qu'il y a des interdits structurants à partir desquels la société et les individus s'organisent. Quand ils sont transgressés, ils provoquent des dégâts destructeurs sur la vie psychique des individus et sur le lien social.

La pédérastie ne peut pas être une forme de sexualité à égalité avec d'autres et les adultes n'ont pas à revendiquer pour les enfants le droit à disposer de leur sexualité.

Pédérastie et psychisme

La recherche sur les origines psychiques de la pédérastie est en cours. De nombreuses hypothèses ont été faites et confirmées par l'expérience clinique. L'idée principale qui revient dans la plupart des travaux sur la pédérastie est qu'il y a maintien dans la relation à l'enfant de l'illusion d'une relation à l'autre.

L'attrait sexuel d'adultes pour des enfants est en contradiction avec la capacité de ces derniers à répondre à une telle demande. Si, néanmoins, cette tendance perdure, c'est qu'elle doit correspondre à des besoins et à des problèmes particuliers. Une tendance sexuelle qui est en dysharmonie avec la différence des sexes et la différence des générations est souvent le symptôme d'un conflit irrésolu qui, devenu méconnaissable, peut se transformer en une structure dans le fonctionnement de la personnalité. Il s'agit bien d'un symptôme qui prend l'allure d'une fascination sexuelle car, comme nous le verrons, l'adulte veut atteindre une réalité inaccessible en transgressant l'ordre de l'imaginaire dans celui du réel.

• Développement des pulsions et de leurs représentations

La pulsion sexuelle n'existe pas au début de la vie, mais elle se développe lorsque l'enfant commence à éprouver des manques. Le manque du sein maternel, par exemple, se transforme en pulsion orale dans l'espoir de retrouver ce qui a été perdu, et n'importe quel objet peut s'y substituer. Un mouchoir serré dans la main et porté à la bouche tient ce rôle. Une pulsion est ainsi le fruit d'une privation qui va occasionner un travail psychique intense en interaction avec l'environnement humain. En l'absence de relations humaines, ou quand elles sont trop envahissantes, l'éveil et l'élaboration de la vie pulsionnelle risquent d'être contrariés. La pulsion correspond à une poussée énergétique, due à la présence d'autrui, qui a généralement sa source dans un état de tension corporelle, qu'il soit d'origine physique ou psychique, et dont le but est de résoudre cet état de tension. La pulsion est une incitation à chercher ce qui manque.

La pulsion sexuelle s'exprime dans la vie psychique à travers diverses représentations, significatives de son développement, qui ne sont pas toutes réalisables, mais qui indiquent la complexité des intérêts et des illusions du sujet. Celui-ci va apprendre à les traiter à l'intérieur de lui-même en fonction des étapes de sa vie psychique. Il peut leur rester attaché, pour diverses raisons, et entretenir, à l'état brut, des attraites infantiles liés aux pulsions partielles et à des attitudes narcissiques. La tendance pédérastique est donc une des voies de la représentation et de l'expression de la pulsion sexuelle dans la vie psychique de certains adultes, dont la sexualité est encore, en partie ou totalement, dominée par la sexualité infantile.

À la naissance, la sexualité humaine est donc loin d'être achevée à la différence des animaux qui sont programmés dans la droite ligne de leurs instincts. Freud a bien distingué la pulsion sexuelle des instincts, dont les principaux se regroupent dans ce qu'il a désigné de la notion d'*instinct d'autoconservation*. L'homme est relativement pauvre en instincts. Sa vie psychique, et en particulier la sexualité, repose avant tout sur l'économie des pulsions. Les instincts d'autoconservation sont préformés, à la différence de la pulsion sexuelle qui ne l'est pas. La pulsion sexuelle peut varier quant à ses buts et se différencier selon les objets. L'instinct d'autoconservation, bien au contraire, est déterminé par rapport à un objet à obtenir, la nourriture par exemple. Cette distinction entre instincts et pulsions ne les sépare pas en deux logiques différentes. Il y a des échanges entre les uns et les autres et ces échanges sont souvent conflictuels. En effet, les pulsions sexuelles s'appuient sur les instincts d'autoconservation, comme on l'observe dans la formation des couples d'adolescents quand les partenaires se béquillent l'un sur l'autre dans une relation d'étayage. La plupart du temps, ce type de relation est de courte durée car elle ne permet pas l'autonomie psychique des individus. Lorsqu'elle dure dans le temps, sans changement, au point de s'établir dans une vie de couple, elle est source de conflit perpétuel et de reproches contre l'autre. Elle aboutit soit à une relation idéalisée de dépendance de l'un par rapport à l'autre, soit à une relation sadomasochiste où l'on se fait mal pour faire sentir sa différence, soit à la séparation puis au divorce.

La pulsion sexuelle se développe à partir de l'instinct d'autoconservation et, sans pour autant correspondre aux mêmes

objectifs, les uns comme les autres recherchent le plaisir. Mais de quel plaisir s'agit-il ? L'enfant dans son contact corporel avec sa mère est nourri et voit donc satisfait son instinct de conservation grâce aux aliments qui lui sont donnés. Mais en même temps, cette relation maternelle, comme présence et sensation corporelle, stimule la pulsion sexuelle en concourant au développement de la sexualité située en premier lieu sur des zones corporelles qui deviennent sources de plaisir au sens large et non pas au sens génital, comme pour l'adulte. Il faudra des années de maturation à l'enfant pour accéder à cette dimension. Il n'a pas encore une vision globale de lui-même et de son corps. Il trouve tour à tour des plaisirs sur des morceaux de corps distincts les uns des autres, jusqu'au moment où il s'approprie son champ corporel, vers trois ans. Il commence à acquérir le sens de la relation objectale en ayant une vision unifiée de lui-même et des autres. Entre cinq à huit ans se développent, selon les enfants, le sens de la pudeur et le besoin de cacher son corps vis-à-vis des autres et des adultes. Il marque ainsi les limites entre son intimité et ce qui peut être partagé socialement. Il différencie son corps de celui des autres. Il est important que les adultes, et les parents en particulier, soient bien situés vis-à-vis de leur corps afin de savoir poser des limites entre eux et les enfants. Nous devons nous dégager de la pédagogie soixante-huitarde qui invitait les parents à exhiber leur nudité devant leurs enfants pour les mettre à l'aise. C'est tout le contraire qui s'est produit. Nous voyons arriver en consultation des jeunes qui se plaignent d'avoir été ainsi contraints, durant leur enfance, à voir le corps nu de leurs parents, à résider dans des camps naturistes... Ils gardent une image du corps de l'adulte immense, envahissante, aux organes volumineux qui leur sert de mesure imaginaire qu'ils ne peuvent égaler, croient-ils, une fois qu'ils deviennent eux-mêmes adultes. Cette vision, parfois érotisée, empêche la résolution œdipienne si l'enfant a le sentiment d'être retenu dans la sexualité parentale de façon incestueuse.

Cet état morcelé de la pulsion sexuelle sur divers aspects du corps chez l'enfant est présent dans l'inconscient de chacun : la bouche, les yeux, l'anus, le sexe, le pied etc. Chaque aspect peut être isolé et érotisé pour lui-même ou déplacé sur des objets fétiches (vêtements, sous-vêtements, chaussures, couches de bébé, etc.) chez l'adulte favorisant ainsi des conduites perverses ; c'est-à-dire des pratiques qui sont recherchées pour elles-mêmes

et relativement indépendantes du coït génital. À la naissance, l'orientation sexuelle n'est pas définie ni par rapport à un objet particulier ni par rapport à un but. Elle va donc se construire. L'élaboration sexuelle peut se trouver bloquée et favoriser des choix d'objets inadaptés qui constituent ce que l'on appelle la perversion et qui est un reliquat actif de la sexualité infantile.

- Pulsions partielles et formation de la perversion

Le pervers est souvent en lutte contre l'angoisse de castration avec la peur d'être limité et nié. Il reste soumis au processus primaire de l'inconscient où les pulsions partielles existent de façon autonome les unes par rapport aux autres et cherchent leur satisfaction pour elles-mêmes. Elles n'ont pas le sens global de l'autre et ne cherchent pas l'objet dans sa totalité ni l'union génitale mais un bien seulement partiel (le sexe, le sein ou encore le fétichisme, le voyeurisme, le sadomasochisme, le même sexe, etc.). Les pulsions partielles existent ainsi chez l'enfant et font partie de la genèse de son développement qui le conduit positivement à la sexualité génitale. Les pulsions partielles se retrouvent dans la vie sexuelle de l'adulte et font plus ou moins partie des préliminaires du coït. Mais lorsqu'elles sont fixées à leur stade partiel, l'individu va rechercher la satisfaction de ces pulsions pour elles-mêmes et, dans ce cas, elles vont dominer l'ensemble de sa sexualité. L'autre est simplement conçu et réduit à être abordé à partir d'un morceau de son corps ou d'une tendance partielle isolée d'une dimension relationnelle. Il s'agit avant tout de l'exprimer comme telle plutôt que de construire une relation avec lui qui implique psychologiquement une liaison interne entre pulsions et représentation globale de soi et de l'autre. Sans cette cohérence l'autre est vécu de façon éclatée. Le problème qui se pose et handicape le sujet est celui de sa relation à l'autre et non pas seulement celui d'un dysfonctionnement de l'élaboration de sa pulsion sexuelle.

Ainsi donc, le pervers va chercher à agir une pulsion partielle sans qu'elle soit refoulée (comme chez le névrosé qui l'actualise à travers divers symptômes) ou contrôlée par le Surmoi. Il agit selon une logique inconsciente qui ne répond pas à la logique rationnelle et encore moins à la recherche de la compréhension de ce qu'il vit. Néanmoins il peut agir normalement dans la plupart des domaines de son existence et développer un comportement particulier en rupture avec son fonctionnement global.

Freud a parlé de « Clivage du Moi » pour décrire ce type de personnalité dont une partie ignore ce que l'autre vit. Il manifeste ainsi une difficulté importante, voire une impossibilité, à établir une relation objectale et globale avec les autres de façon adaptée. Le pédéraste témoigne d'une incapacité à développer des relations satisfaisantes avec des partenaires adultes. Il dévalorise souvent le monde des adultes dans lequel il refuse de se reconnaître ; c'est pourquoi il se rabat sur les enfants. Il entretient ainsi une représentation primaire de la sexualité et manifeste une difficulté plus ou moins importante à symboliser ce qu'il ressent⁵. Il approche l'enfant dans la mesure où celui-ci évoque sa pulsion partielle qu'il masque à travers un semblant d'amour. Il annule la réflexion sur ce type de désir au seul bénéfice de l'agir puisqu'il ne parvient pas à s'unifier et à unifier les pulsions partielles en un objet global, à commencer par lui-même.

La façon dont le pervers est en relation avec l'enfant pose le problème de ses premières relations et, en particulier, la façon dont il a vécu la phase de séparation-individuation avec sa mère. Traditionnellement, au cours de cette période l'enfant se distingue de celle-ci. Elle apparaît pour elle-même, comme objet global, avec ses composantes et son pouvoir de satisfaire ou de frustrer. Il peut se sentir aimé ou rejeté dans la mesure où il n'accepte pas de se différencier et souhaite vivre dans le prolongement d'une mère qu'il veut soumettre à ses seules exigences. Mais en acceptant ses limites, il va intérioriser sa mère et assurer à la fois la présence de l'objet à l'intérieur de lui-même et sa propre continuité. Le *self*, c'est-à-dire la capacité à être soi-même, va dépendre de cette opération qui lui donnera la possibilité de développer son autonomie psychique, d'élaborer sa vie interne et d'apprendre à se contrôler. En reconnaissant sa mère comme objet distinct de lui, il peut se constituer comme objet global et donner une issue positive à son double sentiment de toute-puissance et de faiblesse devant la réalité. L'enfant est souvent partagé entre deux sentiments opposés qui lui donnent la preuve qu'il détient un pouvoir sur l'autre mais qui le précipitent aussi dans une attitude de soumission. Lorsque son entourage répond à ses cris pour le nourrir ou ramasser l'objet qu'il a jeté,

5. Nous retrouvons d'ailleurs le même problème avec la toxicomanie, qui repose sur une carence de l'élaboration des pulsions dans la vie psychique, lesquelles sont évacuées dans l'agir.

l'enfant croit qu'il est doté d'une puissance qui lui permet d'agir ainsi sur les êtres et les choses à volonté sans avoir à tenir compte des réalités. Mais quand il est confronté à des manques qui durent ou à des impossibilités, il éprouve un sentiment d'impuissance qui l'angoisse. Il peut s'inscrire dans une position dépressive et développer des sentiments de dévalorisation et d'agressivité contre sa mère et contre lui.

En effet s'il vit sa relation maternelle, à tort ou à raison, comme une relation dangereuse dans le processus de séparation-individuation, comme menace et abandon, il aura le sentiment d'être possédé, englouti, nié par elle. Ce sentiment peut correspondre à la réalité d'une mère envahissante comme il peut être le reflet de ce que l'enfant imagine indépendamment de ce qu'est sa mère. Nous sommes confrontés ici à la singularité de la vie psychique de chacun qui dépend de ses propres représentations engendrées par ses conflits intrapsychiques. Des individus attribuent souvent à leurs parents la cause de leurs difficultés psychologiques alors qu'ils les ont eux-mêmes produites. Il est important de savoir ce qui vient de soi et ce qui vient des autres, surtout lorsque le sujet est incertain et craint pour son identité. Les sujets en conflit identitaire sont souvent agressifs à l'égard de leurs parents, et de la mère en particulier, qu'ils cherchent à mettre à distance et à contrôler de façon plus ou moins violente. Ils vont adopter une attitude pour la contourner et en même temps la protéger afin de ne pas être soumis à des mesures de rétorsion telles que l'enfant les imagine. C'est pourquoi l'enfant va s'affirmer en imposant son corps, et son sexe en particulier, pour mieux marquer sa différence et son pouvoir vis-à-vis de sa mère. Il va utiliser un comportement classique et normal à cet âge en érotisant son corps pour défendre son propre territoire. En revanche le pervers, pour lutter contre ses angoisses inconscientes, déplace le problème en érotisant sa relation à l'autre, à commencer par sa mère, et la sexualité de ses parents (scène primitive) dont il est exclu, et la vit à travers des gestes qu'il imagine agressifs, pouvant aller jusqu'à la mort. Le pervers tente ainsi de colmater des faiblesses narcissiques et un manque de sécurité vis-à-vis d'autrui. Il accorde à l'autre un pouvoir et une puissance qu'il va tenter de réguler en agissant contre lui.

- Désir de possession irrésistible

Le problème du pervers sexuel n'est pas, comme on le croit trop souvent, qu'il doive uniquement contenir des pulsions sexuelles irrésistibles mais qu'il perçoive l'autre comme tout-puissant. Nous observons d'ailleurs une attitude similaire chez des adultes qui sont inhibés par une peur inconsciente face aux enfants et aux adolescents et n'osent pas intervenir au plan éducatif. Le pervers se fixe pareillement dans la passivité au point d'annuler son expérience subjective et manifeste ainsi l'impossibilité de se représenter lui-même de façon distincte et cohérente. Cette attitude, pour le moins défensive, le protège et le confond avec le monde pulsionnel de l'autre. Ce n'est plus lui qui vit et qui agit, mais l'univers pulsionnel d'autrui, et en particulier celui de l'enfant dans lequel l'adulte se projette en même temps qu'il retrouve celui de ses parents. Ce type d'adulte, jaloux d'être exclu de la scène primitive, tout en cherchant à s'y impliquer en la vivant de façon menaçante, est souvent en réaction contre ses parents et contre tout ce qui représente l'autorité dans la société. Mais il pourra être très exigeant avec les enfants et les corriger de façon plus ou moins disproportionnée quitte à le regretter et à se le reprocher par la suite. Une telle attitude montre à quel point ses comportements ne sont pas adaptés au réel et qu'il reste prisonnier de son complexe parental. Il dévalorisera son père tout en cherchant à manipuler sa mère. Il ira même jusqu'à remettre en question la qualité et le sens de leur relation, leur reprochant d'avoir été délaissé et maltraité. De fait, de nombreux pédérastes se plaignent d'avoir été mal aimés par leur mère et peu estimés par leur père alors que, bien souvent, ils les refusent et qu'ils se sont eux-mêmes mis dans une position agressive et asociale à l'égard de leur famille. Le pédéraste a recours à cette solution pour les mettre à distance tout en étant dans une relation fusionnelle avec eux. Il se défend ainsi par peur d'être agressé sexuellement par le père en tant qu'enfant ou que femme (surtout s'il se présente avec une identité masculine incertaine). Il lui faut donc en permanence chercher à maîtriser cette peur interne en s'emparant d'un objet externe qu'il pourra réduire à sa merci. Dans ce contexte, il lui sera impossible de développer et d'élaborer des fantasmes sexuels qui naissent justement à partir de la sexualité des parents. Ils seront systématiquement liquidés dans l'agir en jouant, dans l'action, la violence de la scène primitive. L'imaginaire sexuel des pervers reste primaire, pauvre et sclérosé. Il se complait dans la répétition des mêmes gestes alimentés, parfois, par une documentation

pornographique qui va des revues aux vidéos et s'exprime par la masturbation. On l'a dit, la masturbation qui se prolonge ainsi chez l'adulte est le symptôme d'un conflit infantile irrésolu en lien avec la sexualité parentale à laquelle il reste ligoté. Le passage à l'acte, qui est toujours une conduite réactionnelle pour éviter une angoisse, peut également s'exprimer sur la personne de l'enfant. L'enfant devient, dans la psychologie de l'agresseur sexuel, un stimulant très fort pour l'adulte qui cherche à s'imposer sexuellement. Le pervers se trompe de scène et de logique en pensant résoudre son problème psychique. L'action ne peut réparer ni modifier l'organisation fantasmatique qui dépend d'une intervention sur les processus psychiques, quand cela est possible, par les divers moyens qui sont proposés dans la psychothérapie.

La perversion est une perturbation de la relation objectale dans laquelle le sujet réduit l'autre à ses seuls intrigues fantasmatiques. Il ne parvient pas à se différencier de lui et à le reconnaître pour lui-même et, de ce fait, à développer des relations justes et satisfaisantes. Ce déficit de la vie psychique est le reflet d'une attitude antidépressive qui veut lutter contre la psychose, c'est-à-dire contre l'incapacité d'unifier les pulsions partielles en un objet global. Le sujet dissocie une partie de lui-même ; son imaginaire sexuel prend le pas sur le réel et il devient le témoin impuissant de ses agissements. Il a le sentiment de disparaître dans l'objet de son désir sexuel. Dans sa confusion mentale, il croit que l'autre doit éprouver ce qu'il ressent.

Un rapport de recherche de la Direction générale de la santé ⁶ a bien mis en évidence quelques aspects du fonctionnement psychique du délinquant sexuel. L'enfant ou l'adulte violé par l'agresseur sexuel n'apparaît pas comme sujet mais comme « un jouet », c'est-à-dire un objet malléable à volonté selon ses impulsions, « quelque chose à moi, qui m'appartient complètement ». L'agresseur ainsi prédisposé est proche d'un *état crépusculaire* et incapable de contrôler ses émois, et son excitation sexuelle manifeste les carences cognitives et réflexives mais aussi fantasmatiques de sa vie psychique, comme nous l'avons déjà évoqué. Il est incapable de différer la satisfaction de l'acte sexuel qu'il imagine. Envahi par ses représentations sexuelles, il les exprime brutalement. Il entre alors dans un processus proche de l'*hallucina-*

6. *Le Quotidien du médecin*, 29 septembre 1997, *Le Monde*, 29 octobre 1997.

tion et bascule dans un autre univers sans repères, comme en témoigne le récit d'un homme consigné dans ce rapport : « Je suis dans un *fast-food*, assis en face d'une femme, elle est jolie et bien fringuée. Je la regarde et puis il y a comme un déclic, il y a des pensées d'une violence exceptionnelle, de viol. Et d'un coup, je ne vois plus qu'un corps... C'est bestial. Je ne vois qu'un corps, ni homme, ni femme, et je sens la colère. C'est dur à exprimer, c'est comme dans les journaux, on la violerait, on la tuerait pas. Non. Juste du sadisme, juste pour mon plaisir à moi... de la vengeance. » Il y a bien derrière cette attitude une profonde dépressivité face à des représentations sexuelles qui angoissent et que l'individu cherche à évacuer dans un agir violent. En ne voyant qu'un « corps », cet homme exprime le caractère partiel et donc psychotique de sa psychologie. L'excitation que lui inspire la présence de l'autre, sans être l'objet d'un quelconque investissement affectif, est justement l'occasion d'échapper à une relation qui l'angoisse. Le sujet éprouve un tel sentiment d'éclatement intérieur qu'il menace de s'effondrer. Pour être sûr de ne pas être détruit par des sentiments pénibles et se protéger contre la perte de son identité, la seule solution est de soumettre l'autre sexuellement. L'agressivité est inhérente à l'état primaire de la pulsion sexuelle et ne peut être dépassée tant que l'individu vit dans l'angoisse d'être possédé (pénétré/pénétrant). Si l'individu reste soumis à ce fantasme infantile, il peut développer des attraits pour des pratiques sadomasochistes ou, à l'inverse, être sexuellement inhibé, l'agressivité se transformant en frayeur d'être blessé ou détruit par l'autre. Le besoin de se démarquer de l'autre de cette façon ou de s'affirmer violemment est en lien avec les premières identifications de l'enfance.

- Premières identifications de l'enfant à sa mère

Le psychanalyste Stoller⁷ a démontré que l'enfant, qu'il soit de sexe masculin ou féminin, vit une identification première à sa mère et donc à la sexualité féminine avant de se reconnaître dans une identité de genre vers deux ans et d'accepter son sexe d'appartenance à partir de quatre ans. Cela ne veut pas dire qu'à la naissance nous soyons tous « femme », comme le prétendent

7. R.J. Stoller, *La Perversion, forme érotique de la haine*, Payot, 1978, et *Masculin ou féminin*, PUF, 1989.

certains. Si nous retrouvons du féminin et du masculin dans la psychologie humaine, il s'agit avant tout des résidus des premières identifications. Le garçon engagé dans cette identification primitive connaît un itinéraire plus difficile que la fille pour se libérer de sa mère et affirmer sa virilité. L'échec de ce processus peut conduire à un clivage de l'image féminine : la bonne et la mauvaise, c'est-à-dire la fée et la sorcière, la femme et la garçonne, la mère et la putain. Il peut également favoriser une attitude agressive vis-à-vis des femmes aussi bien de la part des filles (rapport à la mère, à la belle-mère et à la maternité) que chez les garçons qui voudront souligner leur puissance, du banal rapport de forces à l'agression sexuelle. On voit des traces de cette agressivité dans certaines pratiques telles que le fait de prononcer des paroles injurieuses pendant les préliminaires sexuels ou de s'adonner aux jeux du maître et de l'esclave comme une réplique dans le réel des dommages fantasmatiques que le sujet tente de compenser. C'est ainsi que le garçon cherche à maîtriser l'image toute-puissante de la mère phallique qui met en danger son identité. C'est aussi, chez certains hommes, l'angoisse de ne pas être homosexuel, en s'affirmant virilement auprès des femmes et en voulant *triumpher* de tout ce qui peut menacer leur identité sexuelle. C'est, inversement, la bisexualité, l'homosexualité, le travestisme ou le transsexualisme. Du reste, la plupart de ceux qui revendiquent ces orientations ont le sentiment d'être nés ainsi, alors qu'ils le sont devenus sur la base d'une identification primaire non remaniée. Stoller s'en explique : « Si un bébé mâle a une relation trop intime avec sa mère et si elle essaie de maintenir cette intimité indéfiniment dans une ambiance de plaisir sans traumatisme, sans frustration, il ne parvient pas (n'est pas motivé) à se séparer de son corps et de sa psyché de la façon dont le font généralement les garçons. Il s'ensuit que, dès le départ, il est féminin. L'hypothèse consécutive est que moins ces facteurs sont présents, moins il sera féminin. Dans ce qu'on appelle la masculinité normale, ces facteurs devraient être minimaux. Et s'il n'y a aucune intimité entre la mère et le bébé, il y a risques de masculinité « excessive » – le caractère phallique – du genre que l'on voit dans le développement des transsexuels femelles ou de certains guerriers phalliques ⁸. » Si toutes les *aberrations* sexuelles ne sont pas sys-

8. R.J. Stoller, *op. cit.*

tématiquement des perversions, ce sont autant de tentatives pour se maintenir dans une identification primitive à la mère sans que cette identification soit l'objet d'un conflit intrapsychique, d'un traumatisme ou d'une frustration. En revanche, la position perverse sera souvent la conséquence d'un évitement conflictuel qui aboutit à érotiser tout acte d'affirmation de soi. L'acte pervers est un geste agressif où le sujet veut se libérer d'une relation fusionnelle à sa mère tout en lui faisant payer, par l'intermédiaire des autres, le risque de perdre sa propre identité sexuelle. Les scénarios pervers se retrouvent d'ailleurs davantage chez les hommes que chez les femmes, qui sont plus assurées dans leur identité sexuelle sauf quand elles s'enferment dans une protestation de revendication virile (elles adoptent dès lors des attitudes masculines qui prennent aussi les formes de l'agression sexuelle pédérastique). La perversion est ici un acte d'autoaffirmation qui vise à sortir vainqueur des régressions en érotisant les pulsions agressives. Ce conditionnement explique, pour une part, certains cas de viol que nous avons évoqués aussi bien chez les adultes que chez les mineurs. La pédérastie est sans doute l'acte pervers le plus agressif dans la mesure où il témoigne essentiellement d'une anxiété vis-à-vis de la femme et des adultes. Le pédéraste se rabat sur l'enfant pour mieux ressentir sa puissance là où il est incapable d'établir des relations de réciprocité satisfaisantes. Paradoxalement, pour comprendre cette attitude d'esprit, il faut inverser ce que prétend le pédéraste : il cherche plus à se rassurer sur lui-même qu'à aimer les enfants, et en ce sens il témoigne d'un clivage de sa sexualité qui demeure en partie sur le versant infantile en se retrouvant sexuellement enfant avec les enfants.

La psychologie pédérastique

Le pédéraste est tellement enfermé dans son imaginaire sexuel qu'il pense, à tort, que l'enfant désire sexuellement de la même façon que lui. L'enfant pourra se blottir contre l'adulte, chercher un câlin et s'éprouver physiquement contre le corps de l'adulte sans pour autant que cette attitude représente une sollicitation sexuelle. Là où l'enfant demande de l'affection et de la sécurité, le pédéraste se croit autorisé à répondre sexuellement. Ce conflit d'interprétation brouille la relation et entraîne l'enfant dans une confusion qui peut être dommageable pour son développement

ultérieur. Car il ne saura pas comment traiter cette excitation sexuelle précoce avec un adulte.

Hier comme aujourd'hui, les enfants ne disposent pas de suffisamment d'autonomie, d'expérience et de compréhension pour répondre aux avances d'un adulte qui sait les persuader afin de les faire entrer dans son désir, voire, dans le pire cas de figure, de les agresser. L'assentiment de l'enfant, comme le croit souvent le pédéraste, n'est que le résultat de la manipulation qui trompe et fausse le discernement de sa victime. Celle-ci ne sait pas que l'adulte cherche un intérêt sexuel à travers elle. L'enfant n'a, en effet, pas conscience d'être un objet sexuel.

On distingue plusieurs types de personnalités pédérastiques, lesquelles peuvent être décrites de la façon suivante :

1 – Ceux qui ont des représentations et des attirances sexuelles en direction des enfants mais qui ne passent jamais à l'acte. Ils savent que ces désirs ne sont pas viables dans la réalité. Ils parviennent à se contrôler car ils comprennent qu'il n'est pas possible de s'exprimer ainsi avec un enfant ?

2 – Ceux qui en restent à des jeux imaginaires en ayant recours à des magazines, des vidéos et autres visuels qui mettent en scène des enfants. Ils n'agissent pas dans la réalité mais il arrive que certains finissent par passer à l'acte.

3 – Ceux qui se livrent au voyeurisme ou à des attouchements sur des enfants.

4 – Ceux qui recherchent des réseaux de prostitution enfantine et vont dans des pays où elle se pratique souvent pour des raisons économiques. En particulier en Amérique latine et en Asie (qui a d'ailleurs une tradition pédérastique relativement établie). Ils participent également à des « parties sexuelles » avec des enfants organisées par des adultes.

5 – Ceux qui pratiquent le viol, voire l'inceste.

6 – Enfin, dans les cas extrêmes, le viol sera suivi du meurtre de l'enfant.

9. Les tendances sexuelles d'un individu ont toujours des conséquences sur la façon dont il va concevoir ses relations avec autrui. Ainsi le narcissisme se trouve valorisé dans la pédérastie comme dans l'homosexualité. Au moins deux cas de figure peuvent se présenter. Dans la pédérastie obsessionnelle, l'individu entretient des relations compliquées aux autres et rencontre souvent des échecs dans ses activités. Dans la pédérastie hystérique, l'individu cherche principalement à briller, à tout ramener à soi dans des relations de séduction, aussi bien vis-à-vis des autres que de l'autorité. Il est assez trompeur et peut se retourner violemment contre ceux qu'il utilisait auparavant.

Ces comportements peuvent se borner à un type d'activité ou franchir les limites de conduites toujours plus problématiques. Ils correspondent à des gestes obsessionnels et compulsifs que l'individu ne parvient pas à maîtriser. Il se contrôle d'autant moins bien qu'il opère un clivage dans sa personnalité qui va isoler et rendre ses pratiques indépendantes de la conscience et de l'intelligence. Une partie de la personnalité devient ainsi relativement autonome et de façon incohérente ignore son fonctionnement global. Ce clivage, nous l'avons vu, est une des caractéristiques de la personnalité perverse. Le sens de la réalité et de la loi doivent être rappelés pour briser cet enfermement. Néanmoins les voyeurs, les séducteurs et les manipulateurs, qui restent parfois limités à leur type de comportement, savent y renoncer et demander de l'aide. Certains d'entre eux qui éprouvent un sentiment de culpabilité, ce qui n'est pas le cas chez les pervers, viennent consulter et sont accessibles à une démarche psychothérapique. Les agresseurs sexuels, les violeurs et les meurtriers sont dans une autre logique et sont beaucoup moins mobiles psychologiquement. C'est pourquoi, quand s'engage une psychothérapie avec ces personnes, à la suite d'un jugement et d'une condamnation, l'attitude du praticien est plus interventionniste sur les processus cognitifs, sur les représentations sexuelles et sur les fonctions symboliques de la personnalité.

Le pédéraste est un immature sexuel. Les séductions et les agressions sexuelles de certains adultes sur les enfants nous rappellent que la sexualité, dans ses mouvements premiers, est agressive, incestueuse et masturbatoire, puisque le sujet se prend comme objet sexuel. L'individu peut être ainsi amoureux de sa propre image d'enfant et refuser de sortir de cet état. Il reste fasciné par l'expérience de la pulsion à l'état naissant qui donne un sentiment de toute-puissance. Sentiment au demeurant illusoire, mais qu'il va chercher à exprimer à travers le culte érotique des enfants. Une fois adulte, la personne n'aura de cesse de retrouver sexuellement des enfants, ou plutôt de se retrouver enfant avec l'enfant. Certains, emportés par ce délire affectivo-sexuel, iront jusqu'à tuer l'enfant comme pour faire taire en eux-mêmes l'enfant tout-puissant qui les réduit à l'impuissance. Mais d'autres raisons peuvent intervenir ici et mettre en scène une relation sadique à l'enfant. Des agresseurs sexuels qui terminent leur acte par le meurtre de l'enfant cherchent surtout à faire disparaître toute trace de leur culpabilité. En toute hypothèse, ils

se vivent inconsciemment comme des agressés et développent des gestes meurtriers pour atteindre leurs propres parents. Ils ont mal vécu leur enfance et ont le sentiment d'avoir eu une mère envahissante et un père passif – cette impression n'étant du reste pas nécessairement en rapport avec la réalité parentale.

Les désirs sexuels infantiles sont nécessairement frustrés parce qu'ils ne sont pas réalisables. L'enfant doit apprendre à socialiser sa sexualité à travers l'unification de ses pulsions partielles dans la relation d'objet et la résolution œdipienne où l'enfant différencie sa sexualité de celle de l'adulte. Le pédéraste n'accepte pas cette frustration initiale et veut éviter la loi de la castration.

Dans la psychologie de chaque individu, diverses images sexuelles, en rapport avec ses premières expériences sensorielles, circulent, dont certaines peuvent être de l'ordre de la perversion, mais elles ne sont pas suffisantes pour que l'individu se définisse comme un pervers. La plupart des préliminaires sexuels, par exemple, mettent en jeu diverses pulsions partielles qui s'inscrivent finalement dans la relation globale à l'autre. Ce ne sont donc pas les images mentales qui font les perversions, mais une tendance vécue et mise en acte dans la réalité et qui s'impose comme telle. Le pervers les considère comme un but en soi, au détriment d'une relation adaptée et complète à l'autre. Le pervers n'a pas le sens des limites et confond l'imaginaire et le réel. Dans ce flou, il souffre d'un déficit de sa symbolisation sexuelle pour apprécier ce qu'il ressent, évaluer ses désirs par rapport à autrui et estimer ce qu'il provoque chez l'autre.

Quelle prévention contre la pédérastie ?

Faire de la prévention auprès des enfants contre la pédérastie est nécessaire, mais faut-il pour autant leur montrer crûment la réalité ? La prévention n'est pas toujours aussi efficace qu'on le croit. Elle privilégie souvent des attitudes pragmatiques qui sont purement opératoires au lieu d'aider les individus à prendre conscience de ce qu'ils vivent et de leur donner les moyens d'éduquer le sens de leur comportement. L'enjeu est bien le comportement à travers lequel la personnalité s'exprime et non pas telle ou telle technique qu'il suffirait de mettre en place dans sa vie pour être protégé. Pour lutter contre les agressions sexuelles, il faut surtout apprendre aux enfants à se respecter eux-mêmes et à respecter les autres, qu'il y a des gestes qui ne se font

pas. Certains films et les livres qui circulent à ce sujet dans les écoles sont parfois aussi provocants que l'acte lui-même. Ces visuels sont en deçà du langage symbolique et parfois les enfants refusent de regarder des images réalistes qui font l'impasse sur la dimension irrationnelle de la sexualité humaine et sur l'état des psychologies de l'enfance et de l'adolescence. Pis, ces images peuvent aller jusqu'à provoquer une collusion entre des fantasmes et des réalités aussi néfastes qu'une agression sexuelle. En outre, elles enferment l'imaginaire de l'enfant au point de le rendre méfiant vis-à-vis des adultes. À la suite des faits divers récents, adultes et enfants se tiennent sur leurs gardes et c'est dommage. Dans les colonies de vacances et même les écoles maternelles, certains éducateurs n'osent plus toucher les enfants au moment de la toilette. Quant à manifester un simple geste affectueux comme poser la main sur la tête ou prendre sur ses genoux pour consoler, certains y renoncent définitivement ! Certains enfants viennent même à suspecter l'attitude de leurs parents. Un garçon de quatre ans, après avoir suivi un cours de prévention à l'école maternelle, a dit à son frère de dix ans qui, de temps en temps, l'embrasse spontanément de « ne plus le faire », sans quoi il deviendrait « homosexuel ». Sans nous en rendre compte, nous sommes en train de projeter, à propos de la pédérastie, les peurs qui sont inhérentes à la sexualité humaine.

Nous devrions nous rappeler que, si l'enfant n'a pas la même conscience de la sexualité que l'adulte, il n'en reste pas moins curieux. Au départ, la pulsion sexuelle est perçue de façon agressive. L'enfant vit l'autre comme s'il s'agissait d'une intrusion menaçante. La peur du loup, pendant l'enfance, est significative de cette crainte. Cependant, l'enfant a déjà une vision objective de la sexualité dans la mesure où il réalise que c'est par ce moyen qu'il a été conçu et, s'il a parfois du mal à l'accepter, il est important que ses parents, et les adultes en général, viennent le conforter à ce sujet et qu'il soit rassuré par le fait que sa conception a été voulue et acceptée. Il va découvrir que les adultes s'expriment ainsi parce qu'ils s'aiment. Une fois assuré de la double finalité de la sexualité humaine – procréation et amour de l'autre avec lequel on est engagé –, il pourra mieux intégrer ce qu'il ne peut pas vivre à son âge et être averti d'éventuelles attitudes mal-faisantes que d'autres pourraient avoir à son égard.

C'est pourquoi le modèle actuel de la prévention ne paraît pas juste. Inviter l'enfant à se prémunir au nom du slogan : « Mon

corps m'appartient », c'est le renvoyer à lui-même. Lui laisser ainsi croire qu'il peut disposer de son corps comme il veut, seul ou avec d'autres, c'est mal poser le problème. L'enfant doit savoir qu'il y a des actes qui sont interdits pour le protéger aussi bien de lui-même que des autres. Il a besoin de savoir réguler les excitations qui viennent de lui ou de l'environnement.

Un discours trop « cru » risque de susciter des craintes d'être agressés chez des enfants encore aux prises avec la conception première qu'ils ont de la sexualité. Une information trop réaliste peut aussi développer chez certains pervers l'idée que la pédérastie est un comportement largement partagé. Ils pourront dire : « Puisque certains le font, pourquoi pas moi ? ». Une information intempestive et vulgaire, sous prétexte d'être populaire, est une réponse angoissée et malsaine qui peut être incitative.

La prévention dans le domaine sexuel n'est pas nouvelle. Que ce soit pour la pédérastie, pour la contraception et l'avortement, le sida, les maladies sexuellement transmissibles, la sexualité est représentée comme une menace, voire un danger. En matière de prévention contre le sida, le matériel pédagogique mis à la disposition des enfants et des adolescents est non seulement vulgaire et laid, mais en plus il fait la promotion des perversions sexuelles. Encore récemment, à l'occasion de la Journée mondiale du sida, des jeunes collégiens ont été invités, dans le préau d'un collège de l'Académie de la Seine-Saint-Denis, à expérimenter la pose du préservatif sur des pénis en érection fabriqués en résine de synthèse et disposés sur un plateau. La plupart d'entre eux refusaient de répondre à l'invitation des animateurs d'association de lutte contre le sida. Ces dernières, si elles peuvent apporter aide et soutien aux malades, n'ont pas de compétence et encore moins de formation psychologique pour intervenir dans le cadre de l'éducation sexuelle. La réaction des élèves fut pour le moins significative : non seulement ils se manifestaient par d'innombrables quolibets, mais en plus ils crachaient sur les tables et sur les animateurs. D'un côté on fait, auprès des jeunes, de la prévention contre les agressions sexuelles et de l'autre, on agit par intrusion violente dans leur sexualité.

Le discours implicite de la prévention, c'est que tout est possible du moment que chacun se protège. Au lieu de travailler sur les comportements et de chercher à responsabiliser les individus, la prévention en vient simplement à édicter des normes sani-

taires. L'outil de protection prend le pas sur la réflexion. Dans une telle confusion, comment s'étonner du développement d'une vision éclatée de l'expression sexuelle ? On comprend que des jeunes deviennent sexuellement méfiants ou que d'autres, pour se libérer de leurs angoisses, adoptent des conduites impulsives. C'est pourquoi il est important que la société rappelle le sens de la sexualité comme modalité d'expression dans la relation amoureuse.

La société a raison de condamner les agressions sexuelles. Néanmoins, nous devrions aussi nous interroger afin de savoir si la société n'a pas non plus sa responsabilité et n'incite pas à banaliser la pédérasie quand elle tolère qu'on déguise en stars de podiums des fillettes à peine formées, et qu'on en fasse les nouveaux sex-symbols ? Là encore, c'est faire jouer à des enfants un rôle d'adulte, qui érotise la relation adulte/enfant. Rappelons-le : les enfants ne sont pas les partenaires, « les conjoints » affectifs de leurs parents. On ne s'interroge pas sur toutes les tendances qui se sont développées ces dernières années et qui créent une ambiance d'érotisation générale de la vie. Or ce phénomène est source de violence et ne permet pas aux plus fragiles d'être contenus par les normes sociales qui doivent indiquer ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Néanmoins, en condamnant la pédérasie, la société a mis un premier frein aux excès de ce que l'on a appelé « la libération sexuelle ». Il lui reste à se méfier d'un comportement irresponsable : celui des médias qui ne favorisent pas du tout la santé publique quand ils présentent la sexualité à travers des modèles infantiles et pornographique ; celui des « autorités morales » qui n'assument pas leurs fonctions. Ainsi, on fait dans les écoles de la prévention contre la drogue – qui, il faut le rappeler, traduit une carence des ressources psychiques – et en même temps on apprend que des artistes, des sportifs et même des ministres en banalisent finalement la pratique. D'un côté des jeunes s'interrogent sur le sens de l'amour humain, de la loyauté et de la fidélité, pendant que de l'autre les « princes » de ce monde font l'apologie de l'adultère ou de la polygamie, de la transgression joyeuse et fabriquent des lois qui disqualifient la responsabilité affective. La famille joue un rôle sur l'équilibre psychologique des individus et d'une société, mais tout semble fait actuellement pour la nier. À quoi joue-t-on ? De nombreux signes montrent qu'une réaction se prépare, mais qui veut accepter de la lire ?

Nous sommes dans la société de tous les excès. Après le long silence des dernières décennies, voilà que le moindre geste se trouve dénoncé et qu'un appareillage pénal et médical se met en place. Au lieu de nous interroger sur nos mentalités qui favorisent psychologiquement, socialement et économiquement la pédérasie, nous ajoutons de la loi à la loi. Cette boulimie à légiférer à propos du moindre problème de société, sans l'analyser et le confronter à l'histoire de la société et des mentalités et surtout à une conception anthropologique, montre à l'évidence que nous avons perdu le sens de la loi et que nous ne savons pas interpréter les comportements et les événements. Les pédérasies risquent de servir de boucs émissaires à tous les autres aveuglements affectivo-sexuels de l'époque actuelle. Ces délinquants sont effectivement dangereux pour les enfants et la société doit se donner les moyens de sanctionner leur délit : la prison et le contrôle social en sont les principaux, le suivi médical est plus discutable. En effet, la plupart des pédérasies sont des pervers qui ne sont pas toujours accessibles à la psychothérapie, c'est-à-dire qu'ils ne voient pas que leur comportement pose de graves problèmes. D'autres ne sont pas décidés à changer. En revanche, ceux qui souhaitent être aidés peuvent acquérir une meilleure connaissance d'eux-mêmes, se réaménager psychologiquement et se contrôler. Malgré la résistance des uns et la coopération des autres, dans tous les cas, une prise en charge psychothérapique doit évidemment être proposée. Elle sera de longue durée, avec une technique propre à ce type de problème psychique, qui a pour but de provoquer le patient. Ce traitement, comme d'autres avec prise de médicaments, n'offre aucune garantie de réussite. Alors, en cas de récurrence, est-ce le praticien qui doit être tenu pour responsable ? D'ailleurs, pourquoi soumettre un délinquant sexuel à une injonction thérapeutique alors que le voleur, qui en aurait aussi besoin, ne le serait pas ? Un suivi médical ou psychothérapique ne peut pas faire partie de la peine. Il doit être présenté comme une aide nécessaire. Ce n'est pas à la médecine de protéger la société en empêchant les délinquants, sexuels ou autres, d'agir, mais à la loi de rappeler et de signifier les interdits. La prévention contre tous les abus serait peut-être de s'interroger, enfin, sur cette société qui crée elle-même ses propres maladies pour ensuite chercher les moyens de s'en guérir. La prévention qui se

multiplie dans de nombreux domaines est souvent l'expression d'un échec plus global de l'éducation.

Malentendus

Enfin, il faut également évoquer les malentendus et les fausses accusations. Ce genre de situation fait beaucoup de dégâts quand elle se produit. On peut avoir affaire à la mystification d'un enfant qui est pris dans un scénario créé de toutes pièces, ou bien il peut s'agir d'une erreur d'interprétation qui prête au geste d'un adulte une intention qu'il n'a pas. Selon l'âge de l'enfant, il est possible de voir s'il s'agit d'un fait réel ou d'une construction. C'est plus difficile avec les adolescents ou les adultes, qui sont plus ou moins déterminés par leurs conflits sexuels, faits de désirs et de répulsions. Il y a aussi des enfants ou des adolescents qui se mettent en position de séduction sexuelle vis-à-vis de l'adulte et cherchent à obtenir de lui un contact. Certains imaginent qu'ils vont parvenir à leurs fins. S'ils n'y parviennent pas, ils transforment leur désir en accusation et peuvent même se saisir de faits qui se sont passés pour les détourner de leur signification. Dans le contexte actuel, on risque de tout confondre et de ne plus savoir s'il s'agit d'une vérité psychologique, subjective (c'est-à-dire la façon dont l'individu a vécu intérieurement une situation) ou s'il s'agit d'une intention réelle de celui qui est accusé. Il faut donc être prudent par rapport aux rumeurs, à la délation et aux erreurs d'interprétation. Nous l'avons dit, l'enfant (tout comme l'adolescent) vit la sexualité dans un climat incestueux. Lorsque des adultes lui parlent de la sexualité, ou exposent leur nudité, il croit, inconsciemment, qu'il devient leur objet sexuel : c'est pourquoi, la plupart du temps, le sujet est escamoté. Parfois, le moindre geste sur le corps de l'adolescent est interprété comme étant l'expression d'un désir sexuel à son égard, alors que ce geste peut être tout simplement affectueux ou opératoire, comme les gestes du professeur de gymnastique, du médecin, etc.

De récents travaux¹⁰ remettent en question la démarche de certains psychothérapeutes en Amérique du Nord et en Grande-Bretagne qui suscitent des souvenirs de viols chez leurs patients

10. E. Loftus et K Ketcham, *Le Syndrome des faux souvenirs et le mythe des souvenirs refoulés*, Exergue, 1997. *Le Monde*, 10 octobre 1997, « Vraies victimes et faux souvenirs des abus sexuels ».

ou interprètent certaines angoisses comme le symptôme hypothétique d'agression sexuelle vécue durant leur enfance ou leur adolescence. Des accusations ont ainsi été portées sans preuves. Ces études montrent que des personnes retrouvent la mémoire d'agressions sexuelles dont elles n'ont pas été victimes. Sans avoir à négliger le témoignage de ceux qui ont été réellement agressés, il est néanmoins prouvé que certaines personnes sont prédisposées à formuler des « souvenirs fictifs ». La vérité ne sort donc pas nécessairement de la bouche des enfants, encore moins de celle des adultes. Des recherches ont été entreprises par des équipes de psychologues aux États-Unis avec des membres de même famille pour étudier le souvenir différent de faits réels. Ils ont ajouté au cours de l'exercice de faux événements. Lors du premier interrogatoire, personne ne se souvenait de ces événements, mais au cours du second entretien, ils étaient vingt pour cent à se remémorer ces faits.

Nous connaissons mal les mécanismes de la mémoire, mais l'expérience montre que son fonctionnement est sélectif, elle peut être induite par l'environnement et conditionnée par l'état psychique de l'individu. Certains, par exemple, vont se laisser accuser à tort et avouer une faute qu'ils n'ont jamais commise. Les souvenirs se transforment au cours des âges, ils sont fluctuants et fragiles au point que l'on peut croire sincèrement que les choses se sont passées ainsi. La frontière entre la réalité et le fantasme peut être franchie. C'est pourquoi des souvenirs remémorés au cours d'une psychothérapie avec l'aide d'un praticien inducteur et très interventionniste à ce sujet doivent être considérés avec la plus grande réserve. Le Collège royal de psychiatrie de Grande-Bretagne a mis en garde les psychiatres contre ces pratiques, qui ont conduit à de nombreuses erreurs d'interprétation chez des patients adultes. De plus, il y a le risque de prendre à la lettre des vœux hystériques, comme à l'époque de Freud, lorsqu'on ne savait pas toujours distinguer un événement psychique d'un événement réel.

L'organisation psychologique des souvenirs dépend de la façon dont chacun les vit et les interprète, ce qui est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de la sexualité. Depuis que l'opinion publique s'est emparée des sinistres et scandaleuses affaires pédérastiques, de nombreuses personnes viennent consulter. Certaines ont été victimes d'inceste ou de diverses pratiques sexuelles. D'autres ne savent pas toujours comment interpréter certains gestes. Une

adolescente de dix-neuf ans manifestait quelques doutes au sujet du gynécologue qu'elle consultait. Après réflexion sur ce qu'elle vivait à travers ces consultations, elle a mieux compris que ses craintes étaient surtout l'expression de ses propres angoisses sexuelles. L'éveil sexuel est toujours plus ou moins traumatisant car la pulsion surgit de façon violente dans la vie interne de l'adolescent. Il ne sait pas comment maîtriser ce qu'il croit être une agression et s'il n'a pas découvert, grâce à l'éducation, le sens de ce désir qui se manifeste ainsi et la loi qui peut le réguler, il projettera sur les autres, et en particulier sur les adultes, ce qu'il ne parvient pas à reconnaître en lui-même. Nous retrouvons ainsi dans le témoignage de patients, qui se plaignent d'éventuelles agressions sexuelles, les représentations inconscientes les plus variées de la pulsion sexuelle : la séduction sexuelle, la crainte d'être agressé, l'angoisse de l'homosexualité, l'exhibitionnisme et des incertitudes identitaires liées à la pédérastie, surtout chez des hommes. Il est significatif que certains adultes se demandent s'ils n'ont pas été victimes d'« abus sexuels » dans le passé au moment où leurs enfants deviennent adolescents. Ils sont inconsciemment préoccupés, comme parents, par la sexualité naissante de leurs enfants et travaillés par des curiosités et des émois qui suscitent un intérêt œdipien. Dans ce cas, qui abuse qui ? La mémoire est traversée par tous ces mobiles psychiques et les scénarios inconscients à partir desquels les fantasmes se structurent et s'orientent. C'est pourquoi, en cas de délit, il faut être capable d'évaluer psychologiquement et de situer les gestes dans leurs justes proportions. Dans le climat actuel, tout est confondu sans que l'on tienne compte parfois des contre-transferts affectivo-sexuels de chacun.

Certes, l'enfant peut chercher à s'immiscer dans la sexualité de l'adulte, mais c'est une activité imaginaire et il revient à l'adulte de signifier la place de chacun. Or, certains adultes n'osent pas le faire. C'est ainsi que des enfants, à la suite d'une séparation ou d'un divorce, partagent le lit du parent avec lequel ils vivent. Un père ne supportant pas de dormir seul demande à sa fille de six ans de dormir avec lui, à la grande satisfaction œdipienne de cette dernière. Une autre de quatre ans sur les genoux de son père lui prend la main, la porte sur sa vulve et guide sa main pour être caressée. Surpris, le père retire immédiatement sa main que la fillette prend à nouveau pour recommencer le même geste en l'accompagnant verbalement de l'affirmation : « Mais enfin... ».

Il lui demande d'arrêter, la menaçant de ne pas rester sur ses genoux. Elle cesse ses gestes. Il ne sera plus jamais question de cet épisode. Le père cependant est resté quelque peu troublé, se demandant s'il a bien agi. Il a su dire les paroles justes mais son trouble réactualise de façon plus ou moins confuse sa sexualité infantile. Il pouvait en parler et se situer, tout en sachant la différence qui existe entre la recherche de sensations corporelles chez l'enfant et des gestes sexuels chez l'adulte. Ce n'est pas toujours le cas ; lorsque des parents acceptent de répondre à leurs enfants à des questions qui concernent leur vie sexuelle et leur sexualité conjugale, nombreux sont ceux qui érotisent la relation avec leurs enfants et entretiennent par ce biais une mentalité pédérastique. C'est l'occasion d'une nouvelle contradiction : à la fois ils entretiennent avec les enfants des relations qui ne respectent pas la différence des places, de la parenté et de la filiation, et en même temps ils mettent en garde les enfants contre ceux qui pourraient les agresser.

Pédérastie et carences actuelles. Loi civile et loi œdipienne

Dans certains documents, nous apprenons ¹¹ que la pédérastie serait le résultat de la vision chrétienne de la sexualité qui, privilégiant la procréation au détriment du plaisir, encouragerait « la loi du silence qui s'impose autour de tout ce qui touche au sexe ¹² », et donc le non-dit qui a entouré l'inceste des pères qui régnaient sur les familles. À cette affirmation stupéfiante s'ajoute l'idée que le féminisme aurait produit des hommes frustrés qui se rabattent maintenant sur des enfants. Ils aspirent à « une relation naturelle avec la spiritualité, c'est-à-dire l'enfant de moins de sept ans. C'est, de tous les humains, celui qui se rapproche le plus de l'ange ¹³. » Psychologisme étonnamment simpliste qui veut que les obsessions, la dépression, les tendances suicidaires, l'anorexie, etc., ne s'expliquent que par des abus sexuels que le sujet a oubliés... Quelle erreur vulgaire ! Le rôle du psychothérapeute et du juge ne serait-il que d'obtenir « l'aveu » qui permettra de « dénoncer » le père ou l'éducateur auteur des « abus sexuels » ? « Par une sorte d'excommunication laïque... et par « une mise au banc de la société » du coupable, on éviterait ainsi

11. M. Bouillon, *Viol d'anges*, Calmann-Lévy, 1997.

12. M. Bouillon, *op. cit.*

13. M. Bouillon, *op. cit.*

aux victimes de « développer des névroses, des psychoses, et de devenir autistes ». La façon dont sont utilisés et détournés la plupart des concepts psychologiques fait en effet frémir et fait craindre un type d'épuration auquel ils pourraient servir, et qu'en dévalorisant ainsi le père sous le prétexte qu'il a commis un délit sexuel répréhensible, l'enfant ne parvienne pas à se situer malgré tout dans la filiation et à se valoriser dans son identité sexuelle. Il revient à la loi de fixer les interdits et au juge d'apprécier les délits au regard de la loi et des intentions, mais certainement pas de neutraliser la paternité... car il y a un risque que l'enfant devienne à son tour un fils ou une fille méprisable. Il faut veiller à ce que la loi civile ne vienne pas nier la loi psychique, la loi œdipienne. Ce type de raisonnement est significatif à la fois d'interprétations projectives et d'une conception mortelle de la loi. La loi civile primerait et exclurait les autres lois.

La protection des mineurs et la prévention contre les maltraitances sont évidemment indispensables dans la société. Nos sociétés ont sans doute davantage ce souci que dans le passé, même si, dans d'innombrables pays, les droits des enfants ne sont pas encore respectés. Mais nous ne retenons actuellement que les maltraitances sexuelles, alors que les enfants objets d'autres maltraitances sont en nombre beaucoup plus important. La sexualité semble tout envahir et l'on voudrait que la loi civile jugule des débordements que l'on croit nouveaux mais qui ont toujours existé. Cette loi ne recouvre pas les processus de régulation inhérents à la sexualité, qui eux dépendent de la vie interne et ne peuvent être reçus que par l'intermédiaire d'une expérience relationnelle entre père et mère. Elle se heurte à une limite car elle ne rend pas compte d'une autre loi, la loi psychique, qui se transmet seulement dans la relation parentale, laquelle traverse la relation conjugale d'un homme et d'une femme (la loi psychique relève de la castration, de l'œdipe, de la différence des sexes et des générations). La loi œdipienne, qui se reçoit dans la vie privée et intime de la vie familiale, permet à l'individu de réguler et de signifier la violence, le besoin de posséder et de transgresser l'ordre des générations qui sont inhérents aux représentations de la pulsion sexuelle. C'est ici que nous retrouvons la confusion actuelle entre le public et le privé, l'intime et le social, l'indicible et le formulable, qui fait basculer la sexualité dans la sphère sociale. À en croire le discours actuel,

la symbolique sexuelle n'aurait plus à se structurer au sein de la famille, entre un homme et une femme, mais uniquement à partir de la loi civile et pénale. L'individu se trouve ainsi dépossédé de sa sexualité au bénéfice d'une sexualité collective qui ne relèverait que de la loi civile. De la même façon, la prévention du sida impose ses normes sanitaires à la sexualité et la loi civile en devient le gendarme. Certes, la sexualité a toujours inspiré de la peur, mais autre chose est d'encourager la suspicion sur la vie sexuelle des uns et des autres et le besoin de son contrôle judiciaire. Si tout n'est pas sexuellement possible, le contrôle social de la sexualité n'est pas pour autant acceptable. Il ne suffit pas de légiférer et de trouver des coupables pour favoriser une sexualité correcte. Si nos sociétés insistent tant sur la purification sexuelle, qui a commencé avec le mythe du préservatif pour une sexualité propre et opératoire, c'est qu'elles sont incapables de s'interroger sur les comportements problématiques et les culpabilités précœdipiennes qu'elles encouragent.

La pédérastie joue un rôle de révélateur dans la société actuelle. Nous avons vécu avec l'idée que les comportements sexuels ne devaient relever d'aucunes normes, qu'elles soient psychologiques, sociales ou morales. Nous en avons ensuite subi les excès. Nous sommes peut-être en train de redécouvrir la nécessité d'une régulation sociale de la sexualité, en particulier en ce qui concerne la relation enfant/adulte, qui recouvre notamment la question de savoir le rôle que l'on entend faire jouer à l'enfant. Les adultes vivent étrangement leur relation à l'enfant à travers l'amour et la haine : l'amour de donner la vie et donc d'être libéré de l'angoisse de la castration, mais la haine d'être limité par sa présence qui rappelle ce que l'adulte n'est plus et qui signifie sa mort à venir. Tant que l'amour et la haine ne sont pas retravaillés psychologiquement afin de se situer historiquement, et d'accepter de faire le deuil des gratifications infantiles pour entrer dans la parenté, la relation à l'enfant alternera entre son rejet et son idéalisation sur un mode œdipien.

L'avortement ou le refus de la procréation

La sexualité moderne, qui valorise les pulsions premières, passe complètement sous silence un des buts essentiels de la sexualité : la procréation. Son acceptation ou son refus est au

cœur de la structuration de l'identité sexuée, et donc de la relation à l'autre. Ne pas avoir le sens de l'enfant, c'est ne pas avoir le sens de l'autre et de l'avenir.

L'enfant, entre le gèneur et le miroir

Une société qui fait la grève des naissances au point de ne plus pouvoir se renouveler est une société qui se limite à l'immédiat, sans projet d'avenir. Elle se consomme dans le présent. Dans nos mentalités contraceptives, abortives et de procréation médicalement assistée (PMA), l'enfant est supprimé, programmé, sélectionné, fabriqué à tout prix ; bref, on lui demande d'être semblable à soi et à ses désirs. Il n'est pas considéré comme une personne autonome, mais comme le *clone* des attentes de l'adulte. Il doit arriver à l'heure prévue, être semblable à ce qu'on a rêvé et s'il présente des ratés, il peut être éliminé. Les anciens abandonnaient les nouveau-nés refusés par leurs géniteurs dans les bois ou sur la place publique en les laissant à la merci des adoptions en vue d'esclavage, des animaux errants ou tout simplement de la mort. Les techniques modernes sont aseptisées, mais le refus de l'enfant ou l'eugénisme, dont les attitudes ne sont pas inédites, sont toujours aussi actifs, d'autant qu'aujourd'hui des lois protègent ces pratiques. Les problèmes qu'ils posent demeurent sans que l'on accepte de les prendre en considération. Il n'est pas étonnant que la violence qui pèse sur la naissance de l'enfant se retrouve dans les conduites violentes des enfants et des adolescents à l'égard de la société. Nous luttons avec raison contre l'inégalité des hommes ou des « races » mais voilà que la biologie et la génétique risquent de devenir des instruments de sélection. Le développement de la biologie moléculaire actualise le discours du culte de la sélection des plus aptes. Les débats autour du programme de séquençage du génome humain ne font que confirmer cette perspective. La récente charte de l'UNESCO (1997) a laissé suffisamment de portes ouvertes qui faciliteront des expériences eugénistes, de clonage humain et de manipulations génétiques. Les déclarations officielles se paient de mots quand elles affirment que c'est « au nom du respect de la personne humaine » que ces recherches sont entreprises. Comment, ensuite, proposer « des exceptions » qui entrent en totale contradiction avec les principes énoncés ?

Les adultes ont toujours eu un droit de vie et de mort sur les enfants. Il traduit l'ambivalence psychique qui préside à la relation parentale. Dans le passé, ce droit s'exerçait sur les enfants en bas âge. Mais avec les progrès techniques, l'âge de son élimination a été avancé aux commencements de la gestation. Le problème reste le même : il s'agit bien de faire vivre ou mourir l'individu. Or la vie humaine ne se partage pas, elle commence dès l'embryogenèse. Nous avons déjà fait remarquer que le développement et la précision de l'imagerie médicale modifiaient nos mentalités. Ce que l'on examine et photographie est bien le début de l'existence d'une personne humaine et non pas un kyste encombrant dont on pourrait se débarrasser sans avoir à se poser de questions. Les photos d'échographies que les jeunes couples font circuler dans les réunions de famille, tout comme les visuels que l'on utilise dans le cadre de l'éducation sexuelle afin d'enseigner les processus de l'embryogenèse et l'évolution de l'enfant favorisent la prise de conscience d'une présence humaine relativement autonome, mais aussi interdépendante des autres et de l'environnement. Il est difficile se soutenir que « ce n'est rien » et de décider subjectivement qu'il n'y a personne en contradiction avec la réalité objective. Ce qui est en question ici est le discours de mauvaise foi qui entoure la procréation et non pas la nécessité de réguler les naissances.

Une société qui ne respecte pas l'enfant à naître aura du mal à prétendre au respect des individus entre eux. Le sens de l'exclusion commence avec le désir de mort sur l'enfant à naître. Nos sociétés se refusent à réfléchir aux conséquences psychologiques et sociales de la banalisation de la contraception et de l'avortement, mais aussi à tous les effets biologiques sur la fécondité¹⁴. La conception purement médicale et technologique de la procréation ne permet pas de prendre en compte la maturation de la sexualité dans la vie psychique. Elle est déconnectée du processus du développement du lien sexuel pour ne favoriser qu'un seul aspect : le plaisir sexuel. Mais cet aspect est surtout relatif à la sexualité infantile qui recherche le plaisir pour le plaisir, à la différence de la sexualité objectale (de l'adulte) qui veut atteindre

14. D'après certaines études effectuées sur des déchets organiques, il semble bien que les antibiotiques et les contraceptifs puissent interférer avec la fertilité, hypothèse qui reste à confirmer.

la jouissance ¹⁵. Ainsi isolée de la sexualité laissée au seul pouvoir mécaniste de la médecine, la procréation ne peut être travaillée psychologiquement que de façon négative au moment de l'éveil pulsionnel. Le discours sur le préservatif et les moyens contraceptifs, voire l'avortement, représente l'enfant comme un danger dont il faut se prémunir techniquement au lieu d'en appeler à la responsabilité de ses comportements. Plus l'enfant est ainsi exclu, nié, et plus l'irresponsabilité sexuelle est encouragée. Ce discours ne permet donc pas d'intégrer la procréation dans sa vie sexuelle. Certaines jeunes femmes sont étonnées de se trouver enceintes à la suite d'un rapport sexuel. « Je ne pensais pas que je pouvais avoir un enfant de cette façon alors que je ne le désirais pas », confie l'une d'entre elles, révélant ainsi sa vision restreinte de la sexualité à des composants purement subjectifs. Si la maîtrise de la fécondité est une nécessité, la fécondité elle-même est un processus objectif dont la réalité ne dépend pas d'appréciations subjectives.

La propagande pour le préservatif et les moyens contraceptifs a des effets pervers. Ils instrumentalisent la sexualité. La sexualité est ainsi conçue au nom d'une philosophie purement pragmatique qui isole cette réalité humaine et la manipule techniquement comme si elle se définissait uniquement par rapport à elle-même. Cette conception s'oppose à une autre vision philosophique qui pose le primat de l'individuel et définit l'organisme comme unité intégrée de structures et de fonctions. Elle implique une vision globale de la personne humaine et de la sexualité comme modalité de la relation humaine qui engage le sens de l'autre et sa responsabilité.

Freud ¹⁶ observait que la sexualité humaine devient altruiste lorsque l'individu accepte et intériorise la différence des sexes et qu'il est capable d'être amoureux, c'est-à-dire de renoncer à une partie de son narcissisme pour acquérir le sens de l'autre. Ce travail psychique est contrarié par les modèles sexuels actuels, qui incitent à la violence dans le domaine social, et en même temps, de façon paradoxale, sur le plan individuel il y a une aspiration chez les jeunes générations à une vie conjugale et familiale, un

15. Le plaisir achève une activité et reste toujours limité alors que la jouissance est une façon de se retrouver avec l'autre et signifie un manque à être, dont le terme n'exclut pas la reproduction.

16. S. Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Payot.

désir de fécondité et de stabilité qui semblent bien s'inscrire en réaction à leurs aînés.

L'autre fait loi dans la sexualité humaine

Ce que Freud soulignait, c'est que la pulsion ne devient réellement altruiste que lorsque le désir de la reproduction est intégré à la sexualité. Il ne s'agit pas du désir précoce d'enfant que l'on observe fréquemment chez des adolescents qui veulent s'affranchir de conflits psychiques parentaux, mais du fait de se sentir capable d'être mère ou père. La maturation sexuelle s'achève par l'élaboration de ce désir d'accéder à la parenté. Que nous soyons géniteurs ou pas, nous ne sommes pas dispensés de cette dimension parentale qui achève la maturité sexuelle. Nous sommes ainsi capables de faire fonctionner la symbolique paternelle ou maternelle, d'être éducateurs et de savoir transmettre aux générations suivantes ce que nous avons reçu et enrichi par notre travail. L'acceptation de ce désir n'implique pas un agir immédiat, il peut être différé. Cependant, la peur ou le rejet d'accéder à la parenté montre combien la représentation pulsionnelle a du mal à sortir du débat de la sexualité infantile. Le sujet se trouve divisé entre le pour-soi et le sens de l'autre. Or c'est l'acceptation de la procréation qui accomplit la sexualité et lui confère sa dimension sociale. Le sexe de l'adulte engage plus que lui-même.

Freud écrivait à ce propos ¹⁷ : « Le caractère normal de la vie sexuelle est assuré par la conjonction, vers l'objet et le but sexuel, de deux courants : celui de l'affectivité et celui de la genitalité... Loin d'être étranger à l'ancien but qui était le plaisir, le nouveau but lui ressemble en ce que le maximum de plaisir est attaché à l'acte final du processus sexuel – la relation à l'autre. La pulsion sexuelle se met maintenant au service de la fonction de reproduction ; elle devient pour ainsi dire *altruiste* ¹⁸ ». C'est la présence d'un autre, dans une autre génération, qui singularise la sexualité humaine. L'amour de l'autre devient une volonté de vivre pour lui dans la durée, et non pas uniquement la recherche de l'objet perdu de l'enfance ; même si ce vestige affectif demeure actif, il sera transformé dans une autre présence.

17. S. Freud, *op. cit.*

18. Nous soulignons.

L'autre fait vraiment loi dans la relation sexuelle. Le dilemme de l'adolescent est de se dire, tant qu'il n'est pas certain de son identité et qu'il n'a pas confiance en lui : « C'est lui ou c'est moi ! » La présence de l'autre lui apparaît contraignante et inhibante, comme si elle limitait sa liberté au lieu de la révéler.

Nous retrouvons cette problématique chez des postadolescents de vingt-quatre à trente ans qui vivent en couple, mais en couple distancié, chacun chez soi par peur d'être étouffé, de ne pas être libre, d'être soumis à la répétition du quotidien et engagé dans des relations sexuelles trop fréquentes. La problématique de la castration se trouve ainsi réactualisée. C'est en effet l'indice d'une lente maturation du processus d'autonomie psychique dans la construction du *self* et l'intégration de l'identité sexuelle. Sans doute la dévalorisation de l'image du père dans notre société a-t-elle fragilisé les psychologies. Lorsque des jeunes ont une image paternelle négative, on l'a dit, ils ont du mal à se structurer. Leurs idées sont confuses, l'imaginaire est confondu avec le réel. D'où, ensuite, des difficultés à s'engager dans des choix ou à se donner des buts à réaliser.

Or, procréer, c'est précisément se projeter dans l'avenir, s'engager avec un autre dans la durée, c'est s'ouvrir au sens de l'altérité et au sens de la responsabilité. Les enfants sont vécus à la fois comme des gêneurs dont il faut empêcher la naissance et comme ceux qui valorisent la personne de leurs géniteurs. Ce sont les enfants *bibelots* d'une société narcissique. Dans ces conditions, il n'est pas nécessaire de concevoir de nombreux enfants pour se conforter là où, traditionnellement, les enfants étaient la richesse d'un groupe humain dont les membres adultes avaient conscience d'être mortels. Dans le meilleur des cas, c'est parce que les adultes savent qu'ils vont mourir qu'ils transmettent la vie au-delà d'eux-mêmes : l'enfant est alors le signe de leur confiance en l'avenir. Mais dans l'illusion que nous serions immortels et la mort un simple accident, l'enfant reste un objet de gratifications pour l'adulte au point de le désirer et de le sélectionner selon certaines caractéristiques, d'érotiser la relation avec lui au lieu de lui donner la nourriture affective dont il a besoin. Ainsi se créent des relations de couple entre adultes et enfants qui empêchent la différenciation de l'un et de l'autre.

La mentalité contraceptive et abortive, si influente dans nos sociétés, dépasse très largement le légitime contrôle des nais-

sances ; elle traduit surtout l'incapacité d'anticiper l'avenir, l'angoisse d'être parents et le fantasme juvénile de l'immortalité. La mort qui préside ainsi à la naissance a du reste des effets sur la psychologie des adolescents : ont-ils été désirés pour eux-mêmes ? Les violations de sépultures par des jeunes sont sans doute une forme de réponse à cette angoisse. Nos sociétés devraient se rappeler que le non-respect de ceux qui sont appelés à naître entraîne le non-respect de ceux qui sont morts. De ce point de vue, d'ailleurs, on note aussi des signes inquiétants, tels que le retour des rites magiques et de sorcellerie. Quant à Halloween, c'est un peu comme une résurgence païenne dont nous a délivrés le christianisme qui veut que les morts viennent embêter les vivants cependant que les enfants réclament justice sous peine de représailles et de mauvais sorts.

Intérioriser la procréation

La loi française de 1975 sur l'avortement est justement l'exemple de cette ambivalence du statut de l'enfant. En parlant de l'avortement, nous savons que nous abordons un problème très controversé, et sur lequel pèse du reste une sorte d'interdit qui empêche de le penser sereinement. Par ailleurs, pour les couples ou les femmes qui sont engagés dans ce type d'intervention, le silence sur le sujet est tel qu'il leur est difficile d'intérioriser et de travailler psychiquement ce qu'ils vivent. L'environnement incite à ne pas parler et à ne pas se plaindre après coup. L'avortement doit rester une histoire sans parole, un objet à refouler. Combien de femmes, après avoir vécu un avortement, regrettent de ne pas avoir été entendues, écoutées et acceptées ? Il suffirait de vouloir cette intervention, de la pratiquer dans les conditions sanitaires et techniques requises et d'être ainsi libérée d'un embryon pour qu'il n'y ait plus de problème. Est-ce aussi simple ? Peut-on perdre un enfant en gestation sans en parler ? Comment ne pas vivre avec angoisse ce pouvoir de faire naître ou d'empêcher de naître ? La mort voulue au début de la vie humaine n'est-elle pas une fracture au cœur de la féminité ? Ces questions reviennent toujours de la part de femmes en situation de postavortement. Il ne s'agit pas ici uniquement de la perte d'un enfant imaginaire mais d'une intervention directe dans le réel sur le corps d'une femme dans ses fonctions de génitrice et sur le processus du début de vie d'une personne humaine. Nous

sommes bien loin de la vision idéologique de l'avortement par laquelle on a voulu affirmer l'autonomie de la femme vis-à-vis de la procréation, mais aussi de son partenaire. Derrière cette volonté d'indépendance, qui n'est qu'une apparence, se masque un problème psychique qui est celui de la dépendance à la mère¹⁹ que la femme ne parvient pas à dépasser en restant dans le jeu de la haine et de l'amour si caractéristique de la relation mère/fille. L'image de sa propre mère est présente chez la femme qui devient mère à son tour et qui, dès lors, ne se situe plus seulement comme une enfant vis-à-vis de sa mère. L'avortement va entretenir cette régression à la mère dans la mesure où la femme ne peut pas accéder à son nouvel avenir grâce à l'enfant. Elle est maintenue dans un lien primitif qui l'empêche d'accomplir son autonomie psychique, processus par lequel la maternité doit advenir. Elle reste dans une quête d'amour et dans une angoisse d'abandon qui la confine à une position de repli. Le sentiment de culpabilité qui s'ensuit est d'abord l'expression d'un sentiment de dévalorisation par rapport à la mère toute-puissante avant d'être le remords d'une faute morale. Car pour poser le problème en termes moraux, encore faut-il adhérer à des références afin de s'interroger sur un tout autre plan que celui du débat intrasubjectif que nous examinons — l'aspect moral n'est pas ici notre problème.

La femme joue sa relation inconsciente à sa mère à travers l'avortement en s'installant dans l'état de petite fille ou en refusant son état de mère. La militance passionnelle en faveur de l'avortement, qui n'est qu'un moyen technique alors qu'il semble être vécu comme un destin par un certain nombre de militants, trouve son origine dans cette problématique psychique mais qui est déniée, comme est déniée l'identification à la mère : c'est le refus de devenir mère à son tour comme l'a été sa propre mère. Malgré le climat hygiéniste et sanitaire qui entoure l'avortement, la femme est renvoyée à un sentiment d'impuissance et à l'impossibilité de se situer dans une filiation maternelle. Au lieu de reconnaître qu'il n'est pas simple de procréer, de prendre sa place dans la parenté et d'inscrire un autre, un enfant, dans la filiation, on se dépêche d'affirmer que l'avortement est un geste rapide et sans problème et qu'il convient de

19. S. Valentin, « Séduction dans et de l'avortement », *Psychanalyse à l'université*, tome 17, n° 67, Gallimard, 1992.

dissocier l'acte sexuel pour le plaisir de l'acte sexuel en vue de procréer et que l'enfant n'existe que dans le projet parental.

Faute de ce projet, l'enfant ne serait qu'un amas de cellules qui peut donc être détruit s'il n'est pas habité par un désir parental²⁰. « Un embryon ne devient sacré que par la grâce d'un projet parental²¹. » On notera le détournement du langage religieux et moral mis au service du narcissisme alors que, dans le meilleur des cas, ce langage veut désigner le sens de l'altérité. Le discours du biologiste devient totalitaire quand il ne voit qu'un amas de cellules et définit la personne uniquement à partir de relations qui la feraient exister. En dehors d'une reconnaissance relationnelle, la personne n'existe pas : « Il faut qu'il y ait acceptation de l'autre pour qu'il y ait la vie²² », nous dit Frydman. L'existence ne dépendrait donc que de la bonne volonté d'un autre. Voilà qui paraît pour le moins dangereux. L'auteur entretient en outre des confusions quant au discours des religions sur l'embryon. Il les enferme dans un rôle opératoire qui consiste à formuler des codes et des normes au lieu d'accompagner des personnes. Il fait l'impasse sur leur démarche pour favoriser une réflexion morale lorsqu'il convient d'éclairer des décisions à prendre au cas par cas. La réflexion philosophique et morale est présentée sur un registre médical, comme autant d'informations à mettre à la libre disposition des parents.

La thèse la plus discutable de ce livre est d'affirmer que le statut et la définition de l'embryon dépendent de chacun, du regard que l'on porte sur lui et de l'avenir que l'on veut – ou pas – lui donner. L'embryon n'existe que si une parole parentale dit la volonté du père et de la mère de le faire vivre. Ce psychologisme de la parole est une séquelle magique de la pensée. La parole donnerait ainsi un droit sur le début de la vie. Et pourquoi pas sur la fin de la vie ? Eugénisme et euthanasie vont ainsi de pair. Cette toute-puissance de la parole dans laquelle le gynécologue enferme ses patients déshumanise l'embryon et pervertit la relation à l'enfant en le considérant comme rien et en neutralisant toute l'expérience subjective qui découle de sa présence. Il y a, dans cette attitude d'esprit, une confusion

20. Thèse défendue par René Frydman dans son dernier livre, *Dieu, l'embryon et la médecine*, Odile Jacob, 1997.

21. Le Pr Frydman plaide pour le « progénisme », *Le Quotidien du médecin*, 3 septembre 1997.

22. René Frydman, *op. cit.*

entre le désir subjectif d'enfant et le statut de l'embryon. Désirer un enfant est relatif à l'individu, à son projet de vie et à ce qu'il peut assumer, et sur lequel nous n'avons pas à nous prononcer, hormis le fait que ce désir n'est réalisable qu'à certaines conditions. En revanche, l'existence de l'embryon, qui constitue le début de la vie humaine, pose un autre problème dans la mesure où il représente une réalité objective et relativement autonome. Bien sûr, il va se développer dans l'interdépendance du corps de sa mère. Mais il en sera de même par la suite : nous vivons tous, toujours, dans l'interdépendance. Dans l'embryon, le biologiste ne verra que du matériau biologique, et pas encore un être humain achevé. Dans une approche psychologique, où les choses n'existent que si l'on décide de les reconnaître, on choisira de ne considérer cet embryon comme réel que s'il apparaît à travers une parole. La première conception est partielle et renvoie à la vision morcelée de la vie et de la sexualité humaine dont nous avons déjà parlé. L'autre conception, qui se veut psychologique, est plutôt volontariste et sélective, réduit le droit à l'existence, une fois qu'elle est engagée, à la seule appréciation subjective de l'individu. Ne faire dépendre l'existence de l'embryon que d'une vision cellulaire ou d'un point de vue subjectif extérieur (le projet parental) ouvre à tous les arbitraires. Aujourd'hui, ce sont les enfants à naître qui sont menacés ; demain, ce seront peut-être les personnes âgées dont on ne supportera plus les contraintes du vieillissement. J'ai reçu en consultation une jeune femme de vingt ans, enceinte de quelques semaines, en conflit avec sa mère qui l'incitait à avorter en ces termes : « Puisque tu n'as pas désiré cet enfant, il n'existe pas. » Et la fille de lui répondre : « Si tu m'obliges à le perdre, tu me tues en même temps. »

La séparation arbitraire actuelle entre la procréation et l'acte sexuel de jouissance ne rend pas compte de la sexualité humaine, même si tout acte sexuel n'a pas pour but de procréer. L'inconscient n'a que faire de ces rationalisations du refoulé. Elles sont surtout des pensées de confort intellectuel qui finissent par alimenter des représentations primitives de la procréation qui vont du « chacun se fait tout seul » à celle du « j'ai fait un bébé toute seule » renouant avec les vieux mythes de l'autoengendrement et de l'autofécondation.

L'augmentation constante des avortements chez les adolescentes, en particulier en France mais aussi dans d'autres pays européens et aux États-Unis, montre à quel point le discours actuel, dissociant la procréation de la sexualité, les déresponsabilise et les rend insouciantes vis-à-vis de la fécondité. La prévention contraceptive, que les pouvoirs publics veulent promouvoir, accentuera ce phénomène. D'une part, la prévention tient le même discours et dispense de réfléchir sur les problèmes affectifs qui peuvent se poser à cet âge et que l'on risque de restreindre à des pratiques sexuelles. D'autre part, le recours à une intervention chimique est vécu comme une contrainte et une intrusion de la société sur leur corps, ce qu'elles refusent implicitement sans même savoir l'exprimer verbalement. Elles le traduisent dans l'agir en revendiquant leur liberté face à l'interdit sanitaire auquel est réduit la sexualité. En réalité, il s'agit surtout de leur permettre de réfléchir sur leur sexualité, d'en découvrir la double dimension de la rencontre de l'autre et de la procréation. C'est en intégrant ces réalités qu'elles pourront se préparer à devenir responsables d'elles-mêmes plutôt que d'être maintenues dans une sexualité clivée ou de s'en remettre à un objet tiers qui les dépasse.

L'avortement pose le problème de l'idée que se fait une société de la procréation et de l'enfant. Quels sont les modèles qu'elle donne à intérioriser, ou encore quels sont les interdits dans le discours social qui pèsent sur le processus d'intériorisation et empêchent de travailler psychologiquement des aspects de sa sexualité ? Nous verrons que ces interdits portent subtilement aujourd'hui sur le fait d'enfanter et d'accéder aux fonctions parentales, sous la pression de la technique médicale et de la désocialisation de la sexualité alors qu'au siècle dernier l'accent était mis sur l'interdit de jouir sous l'influence de la bourgeoisie et du puritanisme.

L'avortement arrive dans une société qui ne sait plus signifier les fonctions du parental. Ne nous trompons pas de débat. La régulation des naissances est nécessaire, mais tous les moyens sont-ils valables pour autant ? La question se pose aussi du devenir de la représentation du droit de vie et de mort sur l'enfant tel qu'il a pu se traduire au cours des siècles par l'abandon d'enfant, attitude jugée aujourd'hui inadmissible. Qu'en sera-t-il de nos avortements dans quelques siècles alors que, déjà, l'imagerie médicale modifie complètement notre

regard sur le début de la vie humaine ? L'enfant n'est pas un kyste ; il a qualité d'humain et il est vraiment quelqu'un que l'on nomme et à qui l'on parle à travers le ventre maternel.

On n'a donc toujours pas débattu réellement des enjeux de l'avortement. Mais s'interroger à son sujet et sur les conséquences psychologiques et sociales qu'il provoque relève du délit d'opinion. Il est permis de manifester pour l'avortement mais il est interdit de manifester contre...²³ Du même coup, il est impossible de réfléchir à la dimension sociale, psychologique et morale de ce problème. Or l'avortement est un problème, et doit le demeurer, même si techniquement le geste est efficace et, dans le meilleur des cas, sans séquelles physiquement. Une situation comme celle-ci ne peut pas être traitée sur le mode binaire du pour ou du contre. Il convient de prendre le temps nécessaire pour mesurer les effets de ce qui se vit.

Le refoulé social

Entendons-nous bien. Nous ne nous prononçons pas ici sur les situations individuelles de personnes qui ont recours à l'avortement et qui relèvent d'un autre traitement soit au plan psychologique pour les entretiens préalables à l'avortement ou, à la suite de ce dernier, dans le cadre d'une psychothérapie ; soit au plan moral si la mère ou le couple cherche à évaluer le sens d'un tel geste. Ce que nous examinons, ce sont les représentations sociales et leurs conséquences sur les psychologies.

L'actuelle loi sur l'avortement a tendance à favoriser un refoulé social. La plupart des femmes le savent bien : interrompre le processus du développement de la vie humaine en son début n'est pas banal. Elles l'expriment et, de façon générale, vivent après coup un deuil qui peut durer plusieurs mois, voire plusieurs années, avec des effets sur leur vie psychique et somatique. Mais beaucoup de personnes n'ont cessé de répéter que cet acte n'est pas coupable puisque la loi l'autorise. Tel n'est évidemment pas le problème. En effet, cette intervention

23. Ce qui ne justifie pas les interventions brutales auprès des équipes médicales et des patientes. La discussion doit se passer ailleurs et autrement. Les femmes qui avortent ont plus besoin de réfléchir à ce qu'elles ont vécu que d'être psychologiquement et moralement maltraitées. Les équipes médicales ont la même attente, qui reconnaissent être mal à l'aise après plusieurs années à pratiquer des avortements.

n'est pas répréhensible pourvu que les délais légaux soient respectés. Mais la question reste ouverte au plan psychologique. Il ne revient pas à la loi de se prononcer sur cet aspect. Le discours médical en rajoute quand il insiste sur la banalité de l'acte technique et se refuse à entendre ce qui se vit intimement. L'expérience post-avortement vient démentir cet optimisme. De nombreuses femmes viennent consulter à la suite d'un avortement. Leur malaise est d'abord psychologique, et parfois éthique. Mais, dans l'environnement actuel, on se refuse à penser que des femmes soient ainsi confrontées à ce type d'interrogation. Curieuses mentalités qui, d'une part, en appellent à briser les tabous, et, d'autre part, en créent d'autres plus oppressifs parce que fondés sur la dénégation. Ces femmes se retrouvent en psychothérapie, verbale ou corporelle, avec cette blessure dans leur corps, avec un deuil à vivre et le sentiment de n'avoir pas pu mesurer ce droit de vie ou de mort sur leur enfant à naître. Le discours social dit que ce n'est rien. Il n'y a pas lieu de réfléchir. Il n'y a pas lieu de tenir compte de ce vécu. Il n'y a pas lieu d'en souffrir, cependant que le sujet se retrouve avec un corps et une vie sexuelle désinvestis.

L'avortement fait partie du politiquement correct dont il ne convient pas de mesurer les effets dits « secondaires ». Le discours social oblitère ainsi la vie psychique et sélectionne ou censure les objets qui doivent ou non être intériorisés. Il participe à sa façon à la désertification mentale et à la crise de l'intériorité, laquelle a du mal à se constituer faute de matériaux transmis et, quand elle surgit, se trouve handicapée dans son épanouissement par le refus social de donner droit aux questions qui demandent à être travaillées. Non seulement, la loi civile se prend pour la loi morale, mais elle commande en plus de ne pas penser aux effets qu'elle produit.

Revenons à la loi de 1975. Dans son préambule, d'une grande qualité de réflexion philosophique, elle rappelle le respect de l'enfant à naître dès le commencement de sa conception. Ce principe n'est pas mis en doute dans la loi, mais celle-ci, en cas de « situation de détresse ²⁴ », accepte de dépénaliser l'avortement pendant les dix premières semaines de gestation.

24. Les avortements sont-ils tous « de détresse » ? Qu'est-ce qu'une situation de détresse ? Un enfant est-il réduit à être un malheur ? Suffit-il d'être dans une situation difficile pour que la loi soit abolie ?

Il est donc bien précisé que l'avortement n'est pas un droit. La loi dit bien que l'avortement d'un enfant en gestation reste condamnable, mais qu'il ne le sera pénalement pas pendant le laps de temps prévu. Mais une des dérives de notre mentalité individualiste est de prendre le légal pour le moral. L'avortement est ainsi vécu, à tort, comme un droit, justifié par l'idée toute subjective que chacun se fait de l'embryon. Car, selon les situations, il sera perçu comme un enfant qui se développe de façon autonome dans le sein de sa mère et, dans d'autres situations, quand on voudra s'en débarrasser, on affirmera qu'il est simplement une boule de chair sans autre valeur. Il est intéressant de constater que la contraception n'a pas permis de diminuer le nombre des avortements. La vérité, c'est qu'il ne se réduira pas tant que nous aurons une vision sanitaire et instrumentale de la sexualité, aux dépens de sa double mission : jouissance et procréation. Maîtriser la fécondité a toujours été une nécessité, mais dévaloriser la fécondité à ce point dans nos représentations sociales produit de l'irresponsabilité et favorise les peurs et les angoisses sexuelles les plus agressives contre soi et contre autrui.

Négation de l'autre dans l'autosexualité, négation de l'enfant dans la pédérastie et de la vie dans l'avortement, notre société a perdu ses repères fondamentaux qui font de la sexualité, outre le lieu de la jouissance, une relation où l'autre a sa part. À vouloir être tout, tout de suite, l'individu a perdu la faculté d'inscrire son existence – et, partant, sa sexualité – dans un devenir qui le sorte de lui-même et de l'instant.

Chapitre 6

LES ENJEUX DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Jusqu'à l'âge de dix-sept ans je pensais que je pouvais, selon mon désir, rester une fille ou devenir un garçon » reconnaît une jeune patiente qui s'étonnait de son ambiguïté. Un adolescent de dix-neuf ans, attiré par des personnes de l'autre sexe, a néanmoins souhaité embrasser un garçon sur la bouche et vivre plusieurs étreintes avec un ami connu de longue date pour savoir ce que c'était et se préparer, ainsi, à le réaliser un jour avec une femme...

Des adultes eux-mêmes, hommes ou femmes, mariés ou non, expriment parfois leur inquiétude, leur trouble ou leur désarroi devant des attirances, des émotions et des pensées suscitées par des personnes du même sexe. Certains parviennent à se vivre intérieurement dans l'ambivalence, quelques-uns dans des passages à l'acte transitoires, pendant que d'autres s'installent dans la bisexualité, l'homosexualité ou le transsexualisme. Le discours et les représentations sociales se font l'écho de ces thèmes, l'unisexualité, l'autosexualité, l'homosexualité, qu'ils présentent à parité avec l'hétérosexualité.

Ces quelques brèves observations appellent les interrogations suivantes : que se passe-t-il dans la psychologie individuelle pour qu'une telle ambivalence soit si vive ? Que se passe-t-il dans la culture pour que l'ambiguïté sexuelle soit en conflit ou prenne le pas sur la différence des sexes ? Nous allons examiner ces questions du point de vue de l'expérience subjective de l'individu, qui nous permettra de situer les tensions, et parfois les décalages, qui existent entre l'identité sexuelle de genre et la façon dont la personne vit son identité sexuée. Nous nous demanderons aussi pourquoi la société ne peut se construire qu'en fonction de

l'identité sexuelle d'appartenance et non pas à partir de la subjectivité sexuelle de l'individu.

Naître et devenir sexué

La sexualité humaine est au cœur de la vie psychique et son expression est, dans ses commencements, symptomatique d'une profonde incertitude. L'appartenance à l'un ou l'autre des deux genres sexuels peut n'être pas immédiate et être mal ressentie en raison d'attirances sexuelles contradictoires. Il faut tenir compte de trois réalités qui structurent psychologiquement la sexualité humaine : l'identité sexuée, la façon dont l'individu perçoit et vit son identité sexuelle ; le choix d'objet sexuel, c'est-à-dire la tendance, la préférence qui va orienter la vie affective ; enfin, l'appartenance sexuelle ou l'identité sexuelle qui fait que chacun est mâle ou femelle.

On croit souvent que ces deux derniers points n'en font qu'un. Or l'identité sexuelle est ce qui marque l'individu au masculin ou au féminin. L'individu aura à intégrer cette identité de genre, au cours de l'enfance et de l'adolescence, pour être dans la continuité psychique de son corps sexué. Cette opération est parfois difficile au regard des identifications propres à chacun, mais aussi à cause de l'inconscient qui ne connaît pas la différence des sexes. Pendant très longtemps, en effet, le sujet croit à un sexe unique. Vers quatre ans, il va commencer à intégrer cette différence, sans complètement renoncer à la fiction du sexe unique, en espérant pour la fille obtenir ce qu'elle n'a pas et en craignant, pour le garçon, de perdre ce qu'il a, tout en imaginant qu'il pourrait bien aussi porter un bébé dans son ventre. Lorsque cette intégration est difficile, l'enfant aura tendance à se rabattre sur le fantasme du sexe unique. En revanche, en acceptant son corps sexué, il fait l'expérience de la castration symbolique qui correspond à l'intégration de ses limites corporelles. Celle-ci dépend du travail interne du sujet pour reconnaître cette réalité et peut se heurter à la représentation qu'il se fait de lui et de son corps. Le corps fantasmé est parfois plus « vrai » que le corps réel. Il peut se traduire à travers un sentiment d'étrangeté corporelle au moment de la puberté lorsque l'individu résiste au changement de son corps d'enfant ou refuse son corps sexué comme, de façon extrême, dans le transsexualisme.

L'individu est donc engagé dans une activité psychique importante pour étayer et intégrer son identité corporelle, et qui est le propre de la psychologie humaine dont la structure originale, répétons-le, reste relativement autonome, dans ses processus, par rapport aux interactions neurobiologiques. L'identité sexuelle se joue dans le fait d'appartenir au genre masculin ou féminin, d'être homme ou femme. Freud, après bien d'autres penseurs qui l'avaient évoqué avant lui, a montré à partir de son expérience clinique l'inaccomplissement et la limite de la sexualité de l'individu. La sexualité est marquée par une forme de non-savoir : le sujet ne sait pas ce qu'il vit sexuellement de par le caractère radicalement inconscient de la détermination de son désir. La psychanalyse s'est attachée à étudier l'économie de la sexualité humaine comme expérience subjective de l'individu dans la mesure où il se trouve seul pour donner une destinée à ses pulsions. Cette vie interne est marquée par la singularité de chacun, et les modèles de l'homme et de la femme sont eux-mêmes des produits culturels incapables de rendre compte de l'originalité sexuelle de l'individu. Ces modèles sont nécessaires pour entrer dans l'ordre symbolique de la différence des sexes, mais ils sont insuffisants pour fonder l'être sexué de chacun à travers le sentiment qu'il a de lui-même. Leur forme normative risque d'être retenue et de faire illusion sur le travail indispensable pour accepter son appartenance sexuelle, construire son choix d'objet et rendre compte de l'expérience subjective de son identité sexuée.

La découverte du corps sexué, parfois en contradiction avec sa propre image corporelle, la curiosité sexuelle de l'enfant, son éveil sexuel à partir des autres ou de la nudité des adultes, la séduction dont il peut être l'initiateur ou l'objet, développent des traumatismes, c'est-à-dire des excitations internes, manifestant l'intégration ou non de ces expériences. Mais c'est en tant qu'il se soumet aux lois signifiant la castration, la prohibition de l'inceste et la division des sexes que l'individu rencontre dans la sexualité la faille qui est source de conflits et qui le constitue comme sujet.

D'où vient le désir sexuel ?

La pulsion sexuelle est, au départ, violente, possessive et meurtrière. Le roman et le théâtre ne cessent de mettre en scène cette

agressivité initiale qui doit être régulée dans la formation de la personnalité, mais aussi dans la société. C'est pourquoi l'individu ne s'instaure comme sujet que marqué par ces diverses limitations. Il accepte cette castration fondamentale pour exister et se développer. Loin de s'opposer à son désir, la loi œdipienne finira par permettre l'instauration de son propre désir. Le désir ne peut pas advenir lorsque l'individu n'a pas le sens de la loi. L'expérience montre bien que lorsque, pour différentes raisons, l'intériorisation de ces lois psychiques échoue, le sujet éprouve de sérieuses difficultés quant au désir.

Une vision pour le moins simpliste voudrait nous faire croire que l'inhibition du désir sexuel serait le résultat d'un refoulement parce que ce désir serait contraire à la loi ¹, alors que c'est grâce à celle-ci que le sujet peut construire son désir sexuel. Comme nous le verrons plus loin, il trouve dans la loi et dans l'ordre symbolique de quoi stimuler et organiser sa sexualité en tant que désir et lieu de la relation à l'autre. C'est justement lorsque l'individu est encore dépendant inconsciemment d'une sexualité incestueuse, donc non signifiée par la castration, par la loi de la prohibition de l'inceste et par la division des sexes, que le sexuel n'est exprimable que sur le mode du réactionnel et du défi et que la relation à l'autre est inhibée, clivée ou pervertie. Nous retrouvons cette attitude dans diverses conduites symptomatiques : l'enfermement dans l'autosexualité à travers la masturbation, la séduction sexuelle en dehors d'une relation stable, l'amitié dite amoureuse, la duplicité vis-à-vis de l'autre avec lequel l'individu se trouve engagé, l'entretien de comportements contradictoires, le recours à la prostitution ou aux relations de passage qui renvoient aux images parentales, sont autant d'actes qui répètent un conflit ancien et le refus de se soumettre à la loi œdipienne de séparation et de différenciation qui constitue le sujet et son désir.

Le refus de la loi empêche le désir et la relation authentique à l'autre que l'on retrouve dans la sexualité hystérique, celle de la plainte, de l'idéalisation et de la séduction de l'objet inaccessible. Seule la loi libère le sexuel, elle ne le contraint pas, son absence ne lui permet pas d'apparaître et, de ce fait, le sujet ne peut pas accéder à l'originalité de son *self*; c'est-à-dire la capacité à être soi-même. Il s'empêche de développer son originalité singulière,

1. Nous parlons ici de la loi œdipienne.

qu'il compense à travers la compulsions de la répétition des conformismes à la mode. Dans la plupart de ces comportements domine le destin incestueux de la sexualité primaire. La question se pose ici du rapport entre le sexuel et la vie psychique.

Le sexuel est d'abord psychique

Les pulsions sexuelles ne sont représentées dans le psychisme humain que de façon partielle. Chaque partie du corps et chaque attitude d'esprit se trouve ainsi isolée et valorisée pour elle-même. Les orifices qui marquent les limites et les ambivalences entre le dehors et le dedans, mais là aussi où l'autre va apparaître, se trouvent érotisés : la bouche, les yeux, les oreilles, l'anus, le sexe. Il en sera de même avec la recherche d'un objet partiel à travers le sadisme, le masochisme, l'exhibitionnisme, le voyeurisme, la pédérastie, l'homosexualité qui expriment un rapport problématique à l'autre. C'est pourquoi il sera vital pour le sujet qu'intervienne un liant qui permette d'assembler les pulsions partielles pour rendre possible le lien sexuel dans la réalité. Ce travail de liaison procède de l'ordre symbolique et de la culture et n'appartient pas comme tel au champ de la pulsion, même si la pulsion impose une exigence de travail d'élaboration à l'appareil psychique². C'est ce travail qui donnera naissance à la subjectivité à partir du moment où l'individu constate qu'il est inapte à réaliser la pulsion partielle pour elle-même, à moins qu'il veuille rester en deçà de la relation globale à l'autre.

Les pulsions sont relativement autonomes dans la vie psychique. Car nous sommes, comme nous l'avons évoqué, dans une organisation éparpillée des pulsions partielles qui ne suppose même pas le sujet. Dans quel rapport vont dès lors se situer l'objet partiel et l'objet d'amour ? L'appareil psychique va s'engager dans un travail d'élaboration, de liaison et de différenciation, lié à la parole, et la pulsion pourra ainsi être confrontée à la question du dedans et du dehors, de l'intériorité et de l'extériorité, et du même coup du sujet dans son rapport à l'autre.

L'objet de la pulsion n'est pas prédéterminé ; ce qui veut dire que toutes les tendances et les choix d'objet sexuels ne sont pas préformés. Si l'identité sexuelle de genre de la personne est un

2. S. Freud, « Pulsions et destin des pulsions », *Métapsychologie*, Gallimard, 1968.

fait irréductible, et peut être plus ou moins intégrée, l'identité sexuée, comme expérience subjective de la sexualité et le choix d'objet sexuel, quant à eux, se construisent, car ils sont le résultat d'une représentation sexuée de soi, d'une interaction avec ses images parentales et d'une histoire affective. Tout va dépendre du travail psychique de l'individu, de son jeu d'identification, de ses attentes et de ses gratifications affectives avec son environnement, à commencer par sa famille, et de la façon dont il va se situer vis-à-vis des autres.

De la bisexualité à l'hétérosexualité

Le sens de l'autre s'acquiert quand l'individu parvient à accepter et à intégrer la différence des sexes. Lorsque ce travail psychique s'accomplit, au moment de l'adolescence, l'individu se pose la question du « Qui suis-je ? » face à l'autre qu'il cherche à introduire dans sa vie pulsionnelle pendant que d'autres adolescents qui se heurtent à une tendance homosexuelle se disent : « Je suis homosexuel. » Dans le premier cas, la question identitaire reste ouverte pour se reconnaître dans un genre, une filiation et une symbolique sociale, alors que dans le second cas elle est escamotée comme appartenance à un genre sexuel, réduite à son vécu intérieur et confondue avec un choix d'objet.

Le sexe unique

Reconnaître qu'il y a en chacun de nous du masculin et du féminin ne signifie pas qu'on peut être mâle et femelle à la fois. Si c'était le cas, il n'y aurait plus d'altérité. La réalité des deux genres sexuels est tout autre et opposée aux représentations inconscientes, elle nous inscrit dans une différence fondamentale entre l'un et l'autre. Il y a une dissymétrie des sexes dans le sens où il n'y a pas de ressemblance. Il n'y a même pas complémentarité des sexes puisque chaque sexe représente un univers singulier. La radicale séparation des deux sexes vient contrarier les mentalités actuelles, si dépendantes du fantasme primordial du sexe unique qui réduit l'autre au semblable. L'acceptation de la différence des sexes et le développement du désir de l'autre sexe se fondent sur la reconnaissance du manque qui les sépare et non pas d'une complétude qui donnerait l'impression de

retrouver sa moitié. Il n'est du reste pas étonnant que le mythe grec de l'androgone soit très prisé actuellement. Au regard de l'inconscient, nous sommes bisexuels et marqués par la représentation du sexe unique. Il est parfois douloureux pour certains d'admettre la différence des sexes.

L'orientation sexuelle, la préférence, c'est-à-dire le choix d'objet sexuel, est indéterminée au stade de la sexualité primaire. Elle commence à se vivre à partir des pulsions partielles. Ce vécu interne va, la plupart du temps, surprendre l'enfant, quand vers deux ans il va réaliser son marquage corporel et lorsque vers quatre ans il va devenir conscient de son identité de genre masculin ou féminin. Mais chez d'autres enfants, c'est le sentiment de son identité sexuée qui l'emportera précocement au détriment de son appartenance à un genre sexuel.

L'individu va développer sa relation avec le monde extérieur à partir de ses identifications parentales et du destin qu'il donnera à ses pulsions partielles. Ce travail intérieur n'est pas le fruit de la volonté ou de la rationalité mais celui d'une prise de position, une façon de s'organiser et de mettre en œuvre sa libido en fonction des bénéfiques que le sujet escompte. Celui-ci pourra néanmoins, grâce à des prises de conscience immédiates ou ultérieures, réaménager son économie interne et résoudre des conflits intrapsychiques et répétitifs en les introduisant, par l'intermédiaire de la parole, dans le champ du conscient. Il s'agit de passer du fantasme primitif du sexe unique à la dualité des sexes. Certes, il y a souvent un malentendu, une tension, un conflit entre l'un et l'autre, qui est parfois éprouvant et coûteux mais qui est source de civilisation sur la base de limitations et frustrations nécessaires. Ce conflit est plus ou moins accepté par les individus et signifié par la société. Mais lorsque l'individu manque de moyens intérieurs pour le traiter et que la société n'offre pas de matériaux symboliques à partir desquels il est possible d'organiser le lien sexuel, c'est la révolte contre soi à travers, parfois, le suicide de l'adolescent, le refus de la loi œdipienne source de la déliaison sociale, l'expression sexuelle pour elle-même, l'incapacité de socialiser la sexualité et d'accéder, de ce fait, au sens de l'histoire et de l'institué. Ces diverses réalités se heurtent à des psychologies prisonnières d'une angoisse inconsciente de castration, c'est-à-dire la peur d'être limitées par l'autre, la peur d'être sollicitées dans leur personne et la confusion des sexes.

La psychanalyse qualifie la sexualité primaire de bisexualité psychique originaire. Cette bisexualité psychique est un des effets de la double identification au père et à la mère dans le complexe d'Œdipe : sous sa forme positive avec le parent de l'autre sexe et négative avec le parent du même sexe. En effet, l'enfant va, tour à tour, se saisir de façon privilégiée de la personne de son père et de sa mère comme objet d'identification en empruntant, pour lui-même, des aspects de leur vie psychique afin de se construire. Il va également retenir chacun comme partenaire d'objet d'amour exclusif, dans une attitude hétérosexuelle, et rejeter l'autre parent comme gêneur. Mais, à l'inverse, il exprimera des désirs homosexuels en s'accaparant le parent du même sexe et en se présentant à lui sur le modèle du parent du sexe opposé. C'est ainsi que la sexualité première est incestueuse. Ce conflit se réaménage lorsque l'enfant accepte l'interdit incestueux et peut se situer dans l'ordre de la filiation ; alors il intègre son identité sexuelle, se prépare à d'autres choix d'objets en socialisant sa vie affective et se trouve confronté à la difficile reconnaissance de la différence des sexes pour accepter la réalité.

À la naissance, l'individu est indifférencié pour ce qui est du sentiment d'être une fille ou un garçon. Comme je l'ai écrit dans *Le Sexe oublié*, on ne naît pas fille ou garçon, mais subjectivement on le devient. Il n'y a pas d'autre possibilité pour une personne que d'être l'un *ou* l'autre. Et la norme objective de l'Œdipe, à ce sujet, nous indique dans quel sens l'individu travaille l'intériorisation de son corps sexué si étranger au sexuel inconscient. Certes, au regard de l'inconscient, la différence des sexes n'existe pas. En revanche, s'exprimer dans la réalité du monde extérieur, et dans une relation qui se « tient », n'est possible que dans l'inscription d'une identité sexuée dans la continuité de son sexe biologique. Précisons donc ce qu'on entend par « bisexualité psychique ».

Qu'est-ce que la bisexualité psychique ?

La bisexualité psychique est le signe de l'inachèvement sexuel à partir duquel l'enfant construit son lien sexuel. C'est au contact du couple masculin/féminin de ses parents qu'il va éveiller sa vie pulsionnelle et c'est dans ce rapport que l'enfant développera un type d'investissement libidinal. L'issue de ce travail

interne va dépendre de l'expérience de l'Œdipe dans sa forme hétérosexuée et homosexuée. Elle orientera par conséquent la problématique identitaire et celle du choix d'un objet. L'homosexualité, la pédérastie, le travestisme ou le transsexualisme sont bien les symptômes chez l'individu d'un conflit de tendances par rapport à son identité qui trouve, entre autres, son origine dans ce conflit de base.

La bisexualité psychique est donc l'état premier de la sexualité humaine. Elle ne peut pas être la fin de la sexualité. L'expérience montre du reste que l'on ne rencontre jamais de sujet heureux qui vive dans une *sexualité bilatérale*. Une personne capable de vivre indifféremment des relations homosexuelles ou des relations hétérosexuelles masque en fait, derrière cette double conduite, un noyau psychotique et tente très souvent de compenser une organisation dépressive. Dans bien des cas, il faut parler de relations pseudo-hétérosexuelles ou d'un échec de la bisexualité psychique. C'est cet échec qui permet d'expliquer le transsexualisme de l'enfant et le jeu de ses introjections, mais aussi les organisations psychiques liées aux effets d'une intense angoisse de castration, les difficultés d'intégrer les limites corporelles marquées au masculin ou au féminin et le maintien dans une sexualité pré-œdipienne.

La bisexualité psychique est la capacité d'intérioriser et de reconnaître les deux sexes et de les mettre en interaction, en dialogue, à l'intérieur de soi. Et c'est sur la base de cette identification réciproque que l'homme comme la femme seront capables de communiquer par la suite avec l'autre sexe. À partir d'elle, l'individu transformera le fantasme du sexe unique, hérité de l'image de la mère toute-puissante, bisexuée, garante de la position narcissique de l'enfant ou de l'adolescent. La bisexualité est une structure dynamique de transformation psychique qui donne accès à l'autre sexe en même temps que le *self* se fonde (c'est-à-dire la capacité à être soi-même, à assurer sa propre continuité psychique et la stabilité de ses choix d'objets), puis à l'autre sexué en soi-même. La bisexualité psychique se situe à un carrefour, à l'intersection de la motion pulsionnelle (représentation sexuelle) et de l'investissement objectal (intérêt affectif), puisque c'est par la médiation bisexuelle que s'intègre la différence des sexes et que le sujet s'inscrit dans l'altérité. Mais le sexe réel a parfois des difficultés à admettre la plasticité de la bisexualité psychique et l'inconscient résiste souvent à intégrer la diffé-

rence des sexes. Il ne faut pas omettre que la bisexualité psychique permet de relativiser la différence des sexes, mais sans l'abolir, pour créer un lien avec l'autre sexe et non pas pour se fondre en lui. C'est justement ce lien que l'homosexuel ne parvient pas à établir du fait, entre autres, du conflit inconscient d'identification avec le parent du même sexe.

C'est ainsi que l'homosexualité trouve au départ son expression à partir de l'altération ou de l'échec de la bisexualité psychique. Elle pourra par la suite devenir irréversible. C'est pourquoi nombreux sont ceux qui croient être nés homosexuels alors qu'il s'agit d'un positionnement précoce en réaction à un conflit intrapsychique et en lien avec les expériences affectives parentales.

Bisexualité et génétique

Les observations de la biologie et de la psychanalyse se rejoignent par certains aspects pour souligner la dimension bisexuelle de la sexualité humaine. Le biologiste Claude Aron³ en décrit les mécanismes biologiques à partir de la sexualité animale, démontrant l'existence de processus qui limitent et répriment cette bisexualité pour permettre un comportement mâle ou femelle en cohérence avec son propre sexe. Peut-on extrapoler ces données chez l'homme ? « Oui, répond le biologiste, mais avec prudence et cela pour deux raisons. L'une, d'ordre éthique, est liée au respect de l'intégrité de la personne humaine. La seconde réside dans l'originalité de la sexualité humaine, marquée par les contraintes et les libertés que lui imposent des impératifs éducatifs, moraux et socioculturels. Je ne pense pas, cependant, que des mécanismes psychologiques du comportement sexuel chez l'homme échappent à tout déterminisme hormonal et se singularisent, comme on le croyait autrefois, par rapport à ceux qui régissent celui de l'animal. De là à traduire l'amour dans un langage biologique...⁴ » En effet, l'étude de la sexualité humaine ne peut pas faire l'impasse sur les processus psychiques qui la structurent et les interactions de l'environnement.

3. C. Aron, *La Bisexualité et l'ordre de la nature*, Odile Jacob, 1996.

4. Débat entre le biologiste Claude Aron et le psychanalyste Tony Anatrella, « L'Homme est-il un animal bisexuel ? », *Impact Médecin quotidien*, n° 860, 29 février 1996.

Ce besoin de croire que la bisexualité est d'origine génétique ou neuropsychologique n'est-il pas une façon de se dire que nos tendances sexuelles ne dépendent pas de nous, que la personne est programmée et qu'il n'y a rien à faire, et surtout pas à s'interroger ? Si le choix d'objet homosexuel n'est pas toujours délibéré et relève de l'inconscient, la question se pose autrement qu'en termes biologiques. Cette programmation sexuelle qui ferait de l'homme un automate ne correspond pas à ce que nous savons des processus psychologiques et biochimiques de son organisme. Le généticien Azim Surani et l'éthologiste Éric Barry Keverne affirment qu'« il serait simpliste de bâtir des théories à partir de la distribution des cellules dans le cerveau... » La recherche génétique doit être bien autre chose que la découverte du gène de la violence, ou du gène de l'homosexualité, annoncée ces dernières années... Il n'est pas sûr qu'il existe une science de la génétique du comportement. Le comportement est beaucoup trop complexe pour être ainsi prédéterminé. Et chez l'homme en particulier, où le cerveau se développe surtout après la naissance, il serait absurde de penser qu'il puisse être indépendant de l'environnement. ⁵ »

Dans les cas d'échecs de la bisexualité psychique, qui permet l'acheminement vers l'hétérosexualité, il faudra parler d'ambisexualité, car c'est le fantasme de la condensation et de la confusion des deux sexes en soi qui en est la référence, et non pas l'interaction entre les imagos maternelles et paternelles. Le sujet s'inscrit dans la perspective de la toute-puissance d'un sexe unique ramené à la recherche du semblable. La problématique d'être l'un ou l'autre sexe renvoie souvent en fait à celle d'être ou de ne pas être, et masque une angoisse de morcellement liée aux pulsions partielles. Il existe ainsi des organisations psychiques chez des adultes qui cherchent à maintenir une image androgyne d'eux-mêmes. Cette identité sexuée, réduite à son expérience imaginaire, renvoie à des mécanismes mentaux primitifs, comme la fixation à une image archaïque de la mère toute-puissante bisexuée, et à des déficits narcissiques importants, comme la difficulté à être soi-même, mais qui peuvent se remanier lors de l'adolescence.

5. *Libération*, 9 décembre 1997.

Discours social et différence des sexes

En nous situant à présent vis-à-vis du discours et du vécu social, et non plus uniquement par rapport à la psychologie de l'individu, qu'observons-nous ? La société actuelle est dans la confusion des sexes et ne sait pas toujours en signifier la différence. La croyance s'affirme que les métiers n'ont pas de sexe, qu'une femme est à l'identique d'un homme et réciproquement, que la mère peut remplacer le père et le père la mère, qu'il faut une parité volontaire, que toutes les formes de sexualité se valent. Voilà qui traduit un désarroi, c'est-à-dire une perte de sens, de la différence et de la symbolique des sexes. Cette confusion des sexes, favorisée par la présence exclusive de la symbolique maternelle, produit, on l'a vu, le déclin de la visibilité de la symbolique paternelle ⁶ et la dévalorisation du masculin dans les représentations sociales. Dès lors il devient difficile à l'individu de se différencier, d'élaborer son identité et d'accepter la réalité. Le primitif, l'archaïsme et le régressif se trouvent valorisés à travers des relations affectives fusionnelles ; une sexualité agressive, incestueuse et pédérastique est véhiculée dans le cinéma, la publicité et les modèles médiatiques. Autant de symptômes d'un dysfonctionnement social de la représentation de la différence des sexes.

Une société qui ne sait plus signifier la différence des sexes autrement que par l'égalité, la ressemblance et l'interchangeabilité est source d'insécurité et de violence. La société individualiste a tendance à désinvestir tous les ordres symboliques à partir desquels l'individu se construit et développe son lien social. Ces ordres symboliques permettent de lier en un faisceau plus ou moins unifié tout l'assemblage des pulsions partielles qui tendent néanmoins à se relier pour que la relation à l'objet soit possible. Cet ordre symbolique correspond à l'ensemble du fonctionnement de la castration et de la prohibition de l'inceste que nous avons évoqué. Il est source du processus fragile de civilisation inhérent à toutes les sociétés qui s'humanisent. Il est donc aussi l'expression de la conception que se fait une société de

6. Faut-il le rappeler : la symbolique maternelle ou paternelle n'est pas réductible aux géniteurs ou à la présence féminine ou masculine. Une mère seule avec son enfant peut très bien faire fonctionner la symbolique paternelle avec son enfant pour signifier leur différenciation, la loi œdipienne des places et des rôles ainsi que la prohibition de l'inceste.

l'amour humain et de l'association affectivo-sexuelle entre les personnes.

« Le fait que l'humanité se compose de mâles et de femelles, écrivait G. Devereux, n'a jamais été accepté comme un fait irréductible. Il fut éprouvé à la fois comme un défi intellectuel et une source d'angoisses. Le fait que l'humanité ait toujours mythologisé l'existence des deux sexes démontre de manière concluante qu'elle refuse de l'accepter en tant que fait irréductible. ⁷ » Selon les périodes de l'histoire, la société a plus ou moins réussi à l'intégrer et à le signifier. Actuellement, des courants d'idées plaident pour l'abolition de la différence homme/femme au seul profit d'une réciprocité intersubjective. Le fantasme sous-jacent à cette conception, qui modélise les relations contemporaines, est la représentation sexuelle, liée au complexe pubertaire, de la domination d'un sexe par un autre et la croyance que chacun est masculin et féminin. Tout un mouvement féministe s'est ainsi développé où les relations entre sexes ne peuvent pas exister, hormis des relations sado-masochistes, des luttes de pouvoir, et une revendication d'égalité qui ressemble fort à une négation de la différence. Dans ce cas, on s'empêche de faire apparaître et de reconnaître les caractères inhérents à chaque sexe et déclenchés seulement par l'existence de l'autre sexe. Ces traits universels liés au sexe ne sont pas originaires, mais représentent surtout des réponses complémentaires et conjuguées à l'existence irréductible de l'autre sexe. Une société marquée par la quête homosexuelle du semblable et du « tous pareils » ne peut plus signifier la différence des sexes qui est au fondement du lien social. En effet, nous ne pouvons être une personne humaine qu'en étant marqué par un sexe, c'est-à-dire en étant homme ou femme confronté, au départ de toute existence, à l'incertitude du choix d'objet et à la façon de vivre son identité sexuée. Mais pour vivre cette différence, qui est source de lien social, encore faut-il que nous disposions d'une conception de l'existence en cohérence avec ce fait irréductible et qui exprime la symbolique respective à chaque sexe.

7. G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode*, op. cit.

La question homosexuelle

On veut aujourd'hui banaliser l'homosexualité en en faisant un modèle d'union à parité avec l'hétérosexualité. Nous avons à nous interroger afin de savoir si ce discours est pertinent au regard de l'argumentaire qui le soutient et dont nous résumons quelques thèmes. L'homosexualité serait une alternative sexuelle de même valeur que l'hétérosexualité : une autre façon d'aimer. La reconnaissance de l'homosexualité, au nom de l'égalité des citoyens, serait une exigence nécessaire qui va dans le sens de l'acceptation des différences dans une société. En revanche, la critique de l'homosexualité qui passe par le refus de promouvoir, par exemple, *un contrat d'union social* (CUS)⁸, qui permettrait d'avoir les mêmes droits que dans le couple homme/femme ou dans le mariage, serait le signe d'une homophobie. Essayons d'y voir plus clair.

Le fait homosexuel n'est pas nouveau dans l'histoire. Il est relativement inhérent à la psychologie humaine et fait partie des interrogations psychiques dans le développement d'un individu qui se trouve confronté à l'élaboration de son choix d'objet sexuel encore indéterminé à la naissance. L'homosexualité pose ainsi la question de la masculinité et de la féminité et de la façon dont on devient homme ou femme.

Notre réflexion portera principalement sur l'analyse des mouvements d'idées, des représentations et du discours social actuel de l'homosexualité. En situant la problématique homosexuelle dans le développement de la personnalité, nous soulignerons les enjeux de la construction psychique du lien sexuel qui dépasse le problème de l'inné et de l'acquis. Nous verrons si l'homosexualité peut avoir une valeur instituante et une dimension universelle qui favorise le lien social. Enfin nous nous interrogerons sur la pertinence du PIC : est-il possible d'inscrire une tendance sexuelle dans la loi ?

8. Il semblerait que l'appellation désormais retenue soit celle du PIC (pacte d'intérêt commun). Il est d'ailleurs intéressant de noter cette difficulté à trouver un nom pour désigner un concept juridiquement problématique. Ce fut d'abord le CUC (contrat d'union civile), puis le CUS, puis le PIC. Les mots nous servent à penser le réel. La question est donc bien : qu'y a-t-il ici à penser ?

Un discours immature

Le pourcentage de personnes qui se vivent à travers des tendances homosexuelles reste relativement minoritaire⁹. Pourtant l'idée se répand, dans les mentalités, que l'homosexualité est largement partagée. La puissance des médias actuels, qui valorisent les images aux dépens des faits, amplifie de plus en plus des faits singuliers ou mineurs. Elle leur donne un caractère massif qui occupe la scène sociale et éclipse ce qui est vécu par la majorité de la population.

La psychologie des minorités actives s'impose dans la société au détriment de ses dimensions universelles et de ses fondements anthropologiques. Elle favorise les éclatements sociaux au nom de tendances particulières dont les membres se regroupent en tribus, en communautés identitaires et bouclées sur elles-mêmes. Ainsi parle-t-on de « communauté » homosexuelle qui a ses quartiers, ses magasins, ses entreprises de service et va-t-on même jusqu'à proposer à ses membres d'être soignés par des praticiens homosexuels. N'est-ce pas le summum de la relation spéculaire où chacun cherche à se conforter dans le miroir de soi que lui renvoie l'autre semblable à soi ! Il n'y a plus d'altérité dans ce système d'autoprotection.

La société va-t-elle éclater et s'organiser à partir des tendances sexuelles de chacun ? Il n'est pas étonnant de voir la dimension relationnelle et celle de la cohésion sociale exclues de la préoccupation des individus. La véritable exclusion se joue plus dans l'évacuation des réalités objectives et du sens du bien commun. Dans ces conditions, de nombreuses personnes ne peuvent plus se relier à la société, à commencer par les plus fragiles. La fonction de la reproduction sociale se trouve bloquée et l'avenir bouché dans cette société qui décompense très rapidement au point d'attendre tout du pouvoir politique et jusqu'à l'espérance – ce qui n'est pas exactement de son domaine.

La société est imprégnée d'images, de représentations et d'idées homosexuelles. Que ce soit dans la publicité, la mode, le

9. Il est inexact de dire, comme le prétend Kinsey, qu'il y a au moins 10 % d'homosexuels dans la population. Les chiffres les plus réalistes vont de 2,8 % à 4 %. Affirmer que plus un comportement se répète, plus il est normal ne prouve rien (voir *Alfred C. Kinsey, A public / private Life* de James Howard Jones, W. W. Norton, 1997).

cinéma, nous vivons dans une « culture », ou plutôt dans une ambiance, homosexuelle. Les exemples de la confusion des sexes ne manquent pas : du Tarzan androgyne à l'homme féminisé et de la femme masculine jusqu'aux êtres les plus étranges tels les *dragqueen*. Ils diffusent et finissent par imposer comme référence une psychologie homosexuée du « tous semblables » entre l'enfant et l'adulte, et jusque dans le couple hétérosexuel et la relation parentale. C'est pourquoi l'homosexualité prend tellement d'importance dans le discours social alors qu'elle reste un fait minoritaire.

Reprenons ici le résumé de ce que nous avons déjà observé afin de mieux mettre en perspective le discours homosexuel.

- Être aimé plutôt qu'aimer

Nous sommes dans une société qui, depuis quelques années, se plaît à entretenir toutes les formes de la sexualité primaire, de ruptures et d'impulsions-réflexes. Certes, il y a une distance entre ce discours et ce qui est vécu par les individus, mais ces images alimentent des attitudes qui se présentent comme des modèles faisant référence. Ainsi les représentations, notamment sexuelles, les plus archaïques seraient plus authentiques que celles qui se présentent de façon plus élaborée. Les relations, elles-mêmes, sous couvert de spontanéité, deviennent plus impulsives et plus agressives parce que les individus ne savent pas toujours comment une relation se construit dans le temps. La première idée qui se présente à l'esprit devrait se réaliser sans autre élucidation. Tout devrait se dire et se montrer dans la confusion des champs du social, du privé et de l'intime. Nous serions ainsi installés dans une psychologie arrêtée en ses commencements. Il faudrait ici pouvoir citer tous les « dossiers » à thèmes, soi-disant psychologiques, qui font les premières pages des hebdomadaires et proposent les images d'une sexualité éclatée.

Des personnalités intériorisent ce morcellement qui les maintient dans l'économie première des pulsions. Les pulsions partielles sont privilégiées et incitent à exacerber un narcissisme défensif pour se protéger et se rabattre sur des formes d'attachement primaire. Dans ce système, les individus cherchent plus dans la passivité à être aimés qu'à aimer. L'amour est ici une façon d'être protégé, rassuré et d'échapper à sa solitude comme le souhaite encore l'adolescent qui n'a pas encore

accédé au sens de l'amour objectal. L'amour n'apparaît donc pas comme un don, une réciprocité et un engagement, parce que l'autre a un sens pour soi.

- Rompre plutôt que durer

Les phénomènes de déliaison affective sont préoccupants. L'augmentation constante des divorces devient un problème de société quand il devient aussi massif. Il est plus le reflet de la difficulté à traiter les tâches psychiques du remaniement affectif selon les âges de la vie et selon les étapes de l'évolution d'un couple ; souvent il n'a plus rien à voir avec une erreur de choix ou une évolution divergente des partenaires. Les problèmes affectifs se traitent sur le mode de la rupture et de la cassure de liens, parce qu'on ne sait pas comment élaborer sa vie sentimentale dans le temps.

- Valoriser les tendances

L'individu est de plus en plus défini selon ses tendances en deçà du sens de la personne et elles seraient toutes considérées comme d'égale valeur. La dimension de leur signification psychologique est évacuée, et la réflexion sur le comportement sexuel et sur la relation intersubjective est reléguée au magasin d'accessoires. Les conditions culturelles ne sont donc pas réunies pour favoriser un discernement salutaire sur ce qui est réalisable et ce qui ne l'est pas, et stimuler chez les individus la sublimation des pulsions et des tendances érotiques primaires. Lorsque ce travail de transformation intrapsychique ne se réalise pas, c'est le refoulement qui est à l'œuvre et son retour masqué dans les conduites personnelles et dans le discours social. La sexualité serait ainsi maintenue dans le domaine de l'imaginaire et de l'indifférencié comme dans la sexualité infantile. La valorisation de la sexualité infantile centrée sur les tendances, depuis les années soixante, aboutit à l'impasse dans laquelle nous sommes et le discours homosexuel que l'on voudrait banaliser sans le soumettre à aucune critique ni interprétation en est un autre effet. Le discours social de l'homosexualité est surtout le symptôme de cet état qui entretient toutes les confusions.

Les origines de l'homosexualité

Freud a montré les divers problèmes que pose l'homosexualité. Il a été au point de départ des recherches qui ont suivi et qui reviennent souvent sur les mêmes questions. Nous allons plus particulièrement en examiner deux : l'homosexualité serait-elle innée ? Est-elle une identité ?

• Naître homosexuel ?

La plupart des homosexuels ont le sentiment d'être nés ainsi alors que d'autres ne l'acceptent pas et perçoivent que leur homosexualité relève peut-être d'un échec à accéder à l'hétérosexualité. D'autres encore vivent par l'homosexualité une expérience provisoire dans le développement de leur sexualité afin de se rassurer sur eux-mêmes. Pour d'autres enfin, elle peut se manifester tard dans la vie, à la suite de refoulements, après avoir connu une sexualité hétérosexuelle. On observe également des individus qui peuvent alterner entre l'une et l'autre en fonction des événements de leur existence. L'homosexualité peut ainsi apparaître comme une forme d'organisation de la personnalité qui fait appel à des réalités psychiques vécues par chacun durant l'enfance et l'adolescence, comme la non-différenciation, le narcissisme, l'idéalisation de son image corporelle, l'identification au parent du même sexe, etc. Freud a montré que certaines expressions homosexuelles étaient la manifestation d'un conflit inconscient qui tentait de se résoudre ou de se défendre à travers cette solution.

La psychanalyse situe ainsi d'une autre façon le problème de l'origine de l'homosexualité et Freud a lui-même estimé sans intérêt le dilemme entre l'inné et l'acquis. Il a mis en évidence la relative autonomie de la vie psychique en interaction avec la vie biologique et l'environnement. Il a donc davantage souligné l'importance des facteurs internes qui amènent l'individu à s'organiser en fonction des tâches psychiques qu'il doit traiter dès l'enfance. Ce sont ces facteurs qui favorisent ou pas les différentes opérations d'intégration sexuelle et quand elles ne se produisent pas, la libido se fixe sur l'individu lui-même qui se prend pour objet à travers les autres.

La thèse du caractère inné de l'homosexualité est très ancienne et n'a pas pu être prouvée même si aujourd'hui on veut soutenir qu'elle a une origine organique à travers un discours génétique

ou neurobiologique. Comment pourrait-on expliquer des comportements homosexuels transitoires ou réactionnels si l'homosexualité était innée ? Comment expliquer que des individus se libèrent de pratiques homosexuelles à l'issue d'une psychothérapie et deviennent capables de vivre autrement si cette tendance était inscrite dans leur structure génétique ? Revenons une fois de plus sur cette question.

La plupart des scientifiques ne concluent pas à la seule cause neurobiologique¹⁰ pour justifier l'orientation sexuelle et au tout génétique¹¹ pour expliquer les comportements humains qui relèvent d'autres réalités (psychologiques, sociales, etc.). Un courant philosophique insistant sur les déterminismes génétiques va dans ce sens en Amérique du Nord. À la suite d'expériences de laboratoire, des chercheurs tentent ainsi de prouver l'existence du « gène » de la violence, de l'homosexualité, de la délinquance, de l'alcoolisme, jusqu'à ceux qui veulent expliquer telle ou telle tendance à partir de la forme du crâne ou de la dimension de l'hypophyse. Cette dérive est inquiétante. Car la découverte d'un gène qui prédispose, par exemple, à une tendance ou à une pathologie ne signifie pas que celle-ci va se déclarer. Le gène n'agit pas seul. L'environnement, l'éducation, les événements qui marquent une existence, la façon dont le sujet résout ou pas ses conflits de base pour élaborer sa personnalité, sont autant de facteurs qui vont contribuer à l'orientation de la personnalité. Mais surtout, si l'on parvient à isoler les aspects génétiques des prédispositions hypothétiques de la sexualité (ce que l'on ne sait pas faire actuellement), ce n'est pas un gène, mais dix, trente, quatre-vingts ou plus de cent dont il

10. « Homosexualité et transsexualisme », *Impact Médecin quotidien* n° 971, 20 novembre 1996. « Bien qu'il ait été trouvé une discrète augmentation de la testostérone chez les homosexuelles et les transsexuelles XX ainsi qu'une diminution de cette hormone chez un peu moins de 50 % des groupes homosexuels et transsexuels XY, il a été démontré que l'orientation sexuelle et l'identité de genre n'étaient pas influencées par le statut hormonal à l'âge adulte. Différents auteurs ont testé l'hypothèse de la différenciation prénatale du cerveau. Mais l'éventualité d'une contribution hormonale prénatale au déterminisme de l'homosexualité, voire du transsexualisme, n'est pas tranchée. Il semble que les facteurs socio-éducatifs aient un rôle prédominant sur celui des facteurs hormonaux. »

11. C. Auffray, *Le Génome humain*, Flammarion, 1996. J. Testart, *Le Désir du gène*, Flammarion, 1994.

faudra tenir compte comme potentiels mais pas comme déterminismes à partir desquels l'individu devrait nécessairement se développer¹².

La génétique ne rend pas compte de tout et les gènes, répétons-le, ne déterminent pas le destin des individus. En voulant croire à cette thèse mécaniste de la psychologie humaine à partir d'une vision partielle et très réduite, on fait l'impasse sur la complexité de l'organisation humaine et sur l'originalité de son fonctionnement. Dans ce cas la personne humaine est conçue comme un simple assemblage cellulaire et le produit de ses réactions chimiques.

Des conclusions simplistes et hâtives sont donc lancées dans l'opinion publique et ne correspondent ni aux conclusions des scientifiques ni, encore moins, à la problématique génétique. Ces fausses espérances scientifiques entretiennent une vision de la vie humaine qui dépendrait d'un fatum qui pourrait être levé grâce à des manipulations génétiques, voire à la thérapie génique et qui porterait non pas sur des pathologies identifiables mais sur l'organisation d'une personnalité ou encore sur ses tendances sexuelles. Comment une telle perspective est pensable ? « Le problème est que l'on ne sait quasiment rien des mécanismes biochimiques des troubles psychiques. Nous n'avons que des hypothèses qu'il serait malhonnête de faire passer pour des certitudes. Même lorsque l'on identifie des récepteurs impliqués dans telle ou telle pathologie, il n'est pas dit que l'on trouvera la prothèse chimique capable de pallier une éventuelle déficience. Les anxiolytiques n'agissent pas sur un hypothétique centre de l'anxiété, si tant est qu'un tel centre existe. On a commis l'erreur d'aligner la psychiatrie sur la médecine somatique. Le cerveau est un organe d'une grande complexité qui fonctionne de manière globale et qui dispose d'une plasticité extraordinaire. Nous ne pouvons pas, comme dans d'autres disciplines médicales, identifier des lésions, répertorier et quantifier les symptômes qu'elles occasionnent et proposer un traitement curatif ou préventif¹³. »

Le besoin de se dire que l'on naît homosexuel, et de chercher à le prouver à travers l'argument génétique, est pour le moins

12. L. M. Houdebine, *Le Génie génétique*, Flammarion, 1996.

13. E. Zarifian, *Le Prix du bien-être. Psychotropes et société*, Odile Jacob, 1996.

discutable. N'est-ce pas une façon d'évacuer toute la dimension psychologique de la sexualité ?

- Le rôle de l'identification

Si la pulsion sexuelle trouve sa force et son énergie dans la biologie, elle tire son origine de l'inconscient. C'est dans la mesure où l'individu est en interaction avec d'autres qu'il peut éveiller sa pulsion sexuelle et développer les représentations à partir desquelles il va l'exprimer. Les premiers partenaires au contact desquels sa pulsion va être sollicitée sont ses parents. En l'absence de partenaires humains, elle ne pourrait pas advenir. Les lieux de l'éveil pulsionnel sont multiples : le ressenti corporel, les échanges affectifs et la façon dont l'enfant se situe précocement dans ses relations parentales vont promouvoir sa pulsion sexuelle à partir de celle de ses parents et des représentations de l'environnement.

La vie psychique est ainsi le résultat de l'activité inconsciente et du travail interne accompli par le sujet qui se saisit de matériaux externes sur le mode de l'identification, c'est-à-dire de l'emprunt psychique, selon ses conflits et les nécessités dans lesquelles il se trouve. Nous sommes au cœur de l'autonomie de l'activité psychique qui transforme tout ce qui est reçu en fonction de la façon dont le sujet va se positionner. Sa vie psychique n'est donc pas le reflet et la reproduction du social à l'intérieur de lui, même si elle subit des inductions qui pourront parfois aller jusqu'à l'emprise.

La sexualité inconsciente des parents, nous l'avons dit à propos de l'éducation sexuelle, sert donc de base à l'enfant pour développer la sienne. Ce qui se transmet à travers tous les discours sur la sexualité, c'est d'abord la structure même du sens qui se révèle derrière le vécu sexuel parental et la démonstration des modèles sociaux. Autrement dit, il ne suffit pas d'affirmer que l'amour est déterminant pour s'exprimer sexuellement si, en même temps, l'image du père ou celle de la mère est dévalorisée par l'un ou l'autre des parents. L'enfant, tout comme l'adolescent, retiendra la structure partielle qu'on lui propose pour s'éveiller tout en revendiquant une autre perspective pour sortir de cet univers clos. L'identification de l'individu se fait toujours à partir du sens que représente une conduite, quitte à la transformer par la suite. Mais il pourra aussi de lui-même se maintenir, sans la faire évoluer, dans cette économie intérieure par-

tielle et relativement indépendante d'inductions externes. C'est ainsi que le sujet va organiser sa libido.

L'individu doit non seulement se conformer ou réagir par rapport à ce que lui offre l'environnement comme matériaux à son éveil, mais il sera aussi engagé, répétons-le, dans des conflits intimes qu'il lui faudra résoudre et qui ont trait à la sexualité orale, anale, phallique et au complexe d'Œdipe, à partir desquels il orientera ses tendances. La sexualité est avant tout le résultat du travail psychique de l'individu sur la pulsion sexuelle et non pas le développement linéaire d'une biologie sexuelle qui découlerait d'un programme préétabli et que l'individu aurait à subir. Le problème posé ici est celui de la singularité et l'autonomie des structures de la vie psychique de l'individu, et non pas une vie psychologique qui ne serait que le reflet des échanges neurobiologiques de l'organisme. Ils ont évidemment leur importance, mais pas au point de nous faire croire que nous naissons avec un désir sexuel dépendant nécessairement d'un objet sexuel auquel l'individu serait déjà attaché. Comment cet attachement serait-il possible sans la coopération du sujet ?

Le sujet accepte son identité de genre dans la mesure où il intègre son corps sexué et reconnaît la différence des sexes à partir du lien qu'il entretient avec ses parents. Il élabore également son identité à partir des identifications successives qui le conduisent à emprunter inconsciemment des matériaux psychiques aux personnes qui l'entourent. Ce processus permet d'éclairer de nombreuses interrogations sur le fonctionnement de la personnalité, et parfois de favoriser des remaniements dans le cours d'une psychothérapie. Dans ce cas, on observe souvent, chez des individus qui refusent de se vivre dans la continuité de leur identité sexuée, une identification à une image idéale de l'autre sexe et un rejet d'une image du parent du même sexe, accablé de tous les maux, tout aussi déréelle. Les parents peuvent, par certains aspects, influencer la personnalité de leur enfant, mais elle les dépasse très largement car l'enfant utilise et transforme, selon ses propres intérêts et sa façon inconsciente de se situer, ce qu'il a vécu par rapport à ce qu'ils sont.

Les exemples cliniques ne manquent pas pour illustrer ce phénomène. Dans un certain type d'homosexualité masculine on observe que des hommes veulent être l'homme idéal que le père n'a jamais été ; et dans le cas d'homosexualité féminine, le besoin de se réparer par rapport à la mère et la fuite d'une relation

œdipienne : ne pas désirer un homme pour ne pas détruire l'éventualité d'une relation positive à la mère. Certaines homosexuelles parviennent néanmoins à vivre des relations hétérosexuelles mais uniquement avec des homosexuels : si ces derniers s'intéressent à une femme, c'est que cette femme est aimée comme un homme. Le conflit ne repose pas nécessairement sur une opposition vécue dans la réalité mais il dépend principalement d'un vécu interne qui repose sur les enjeux de l'identification. L'expérience montre que de nombreux homosexuels souffrent d'un déficit dans la capacité de relation avec le parent de même sexe, qui conduit à une ambivalence : une mise à distance du parent du même sexe et une recherche de partenaire de même sexe, avec érotisation. Nous pouvons prolonger cette problématique du déficit homosexuel qui est aggravé dans le transsexualisme dont le conflit est plus radical et réside dans une désidentification d'avec son sexe.

Il est vrai que, dans les recherches actuelles, la relation entre l'identité sexuée et le choix d'objet homosexuel n'a pas été suffisamment clarifiée. L'homosexualité a été réduite à une question d'identité alors que sa problématique est plus complexe et relève, entre autres, du choix d'un objet sexuel. Ce qui ne veut pas dire que ce choix pendant l'enfance est délibéré, car il résulte d'un positionnement vis-à-vis de soi et des autres. L'intégration de l'identité sexuée et le choix d'objet sexuel ne se confondent pas pour autant.

Il existe une variété d'homosexualités, décrite par Freud et ses successeurs, où ne sont pas liées l'orientation sexuelle et l'identité. Il suffit de penser à la distinction faite par Ferenczi entre l'homosexuel qui se vit en faisant la femme et l'homosexuel qui se vit comme homme. Dans le premier cas, un problème identitaire conditionne en partie un choix d'objet sexuel alors que, dans le second cas, c'est le choix d'objet sexuel qui éveille l'interrogation. Un trouble de l'identité sexuée est toujours présent dans l'homosexualité, mais le problème du choix d'objet reste entier.

La psychanalyse a montré l'indépendance qui existe entre la pulsion sexuelle et l'objet sexuel. L'origine de la pulsion n'est même pas due à la séduction de son objet. Ce n'est qu'à la suite d'un processus psychique que la pulsion va être source de relation pour l'individu qui va établir des relations avec des objets, mais toujours en conservant une distance et une plasticité entre

la pulsion et les objets. La plupart des homosexuels, quand ils parlent de leur tendance, établissent un lien immédiat et quasi nécessaire entre leur vie pulsionnelle et le choix d'objet homosexuel. Ils ne se décrivent pas dans un dynamisme psychologique mais dans une psychologie arrêtée et figée dès leur naissance : « Je suis né homosexuel. »

• La psychologie primitive dans la formation de la relation homosexuée

L'enfant, dans sa relation à l'environnement qui va lui permettre de s'éveiller et de développer sa vie pulsionnelle, se prend pour son propre objet d'intérêt à travers le regard de sa mère. Il pourra prolonger cette attitude en se situant de la même façon vis-à-vis des autres et se fixer, entre autres, dans une position homosexuelle. Dans ce même mouvement, que j'ai déjà décrit à propos de la pédérastie, il s'établit dans une relation de miroir avec son propre corps au point de l'idéaliser, de l'aimer et de le rechercher comme tel.

L'enfant, tout comme l'adolescent, a tendance à développer des relations de jumeau (ne dit-on pas qu'il faut trouver « sa moitié » ?) dans un narcissisme à deux favorable à l'homosexualité. Il recherche des relations en miroir comme le font les jumeaux tant qu'ils n'ont pas réussi à se différencier grâce à la mise en place de leur *self* respectif. Sinon ils resteront collés l'un à l'autre, parfois dans le célibat voulu et protégé, menant une vie identique et dans la compétition phallique (être toujours le plus fort). Quand cette orientation primitive de la vie affective de l'individu persiste, elle place le sujet dans le doute de soi et l'hésitation vis-à-vis des autres au point de se sentir étranger et en retrait pendant l'enfance et l'adolescence. Mais il pourra compenser cette attitude, plus tard, en voulant se montrer parfait, en rivalisant avec les autres à travers divers défis, concours universitaires ou tâches professionnelles. Et là où il se montrait inquiet en lui-même, il cherchera à être curieux de l'intimité de l'autre comme pour le confondre. La psychologie homosexuelle consiste justement à vouloir mettre en doute l'identité de l'autre pour se rassurer quand on ne parvient pas à reconnaître la sienne. La souffrance à être de l'individu se retourne en agression contre les autres.

L'individu qui se fixe ainsi dans le complexe psychologique de l'attitude primitive du jumeau, laquelle incline à l'homosexua-

lité, croit que son orientation est de naissance alors qu'elle est bel et bien construite. Néanmoins de nombreux homosexuels ont un sentiment contraire et ce vécu n'a pas à être mis en doute en tant qu'expérience subjective. Mais ce vécu témoigne d'un lien fusionnel entre la pulsion et le choix d'objet et fait l'impasse sur tout ce qui prépare le choix d'objet dans la sexualité infantile. L'enfant traverse une phase homosexuée : s'incorporant les attributs du parent de l'autre sexe, il devient le partenaire du parent du même sexe. Il arrive qu'il en reste à cette étape et entretienne de fait une incertitude sur lui-même. Quand il est assuré, il se tourne vers des relations hétérosexuées en acceptant la séparation avec le parent de l'autre sexe et l'identification avec le parent du même sexe. L'enfant devient capable d'altérité en intériorisant la différence des sexes et en investissant sa libido sur l'autre sexe. Dans l'homosexualité, l'individu fixe sa libido sur lui-même, sur la recherche du semblable ou sur le parent du même sexe.

En ce sens l'étiologie de l'homosexualité peut devenir constitutive du sujet puisque le conflit qu'il exprime est très précoce. La solution qui est adoptée à travers ce positionnement affectivo-sexuel est un moyen de défense contre la peur d'être persécuté parce que l'accès à l'altérité est relativement compromise. C'est ainsi qu'apparaissent dans la psychologie homosexuelle des mécanismes de refoulement témoins de la jalousie et de l'hostilité à l'égard des autres considérés comme des rivaux, comme c'est le cas dans la relation œdipienne avec les parents.

Un problème social

L'homosexualité pose de nombreux problèmes psychologiques et sociaux. Ils sont actuellement déniés et cette attitude d'esprit rejoint la façon dont on voudrait concevoir la sexualité humaine, laquelle ne devrait relever d'aucunes contraintes, biologiques, psychologiques, sociales et morales. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que la sexualité devienne complexe pour beaucoup, voire en récession. Envisageons donc maintenant les questions qui se posent quand on veut faire de l'homosexualité un modèle social.

- Reconnaissance et déterminisme social

L'association des psychiatres américains a décidé, de façon curieuse, en 1973 de rayer l'homosexualité de la liste des affec-

tions mentales. C'est en effet par un vote des plus houleux que fut ratifié ce projet. Sur 10 000 bulletins, 5 816 confirmèrent cette option et 3 817 exprimèrent un refus alors que 367 s'absentaient. Pour la première fois dans l'histoire, une question scientifique était tranchée par un simple vote, ce qui provoqua de vives réactions dans l'association et la promesse pour l'avenir de ne plus jamais traiter de questions psychiatriques de façon aussi peu méthodique. Il n'est pas, en effet, conforme à l'esprit scientifique de régler par un vote une question théorique et pratique si cruciale (a-t-on jamais décidé par un vote que la tuberculose était ou non une maladie ?). Cette décision n'a pas été remise en question. Le conseil d'administration et les membres de cette association avaient subi le siège des associations homosexuelles qui cherchaient à les persuader par des conférences, des circulaires et diverses publications de ne plus considérer l'homosexualité comme « un désordre mental ». À la suite de ce coup de force, l'OMS puis de nombreux pays ont rayé à leur tour l'homosexualité des listes des maladies mentales. Cette modification a été effectuée grâce à des luttes de pouvoir et non pas en fonction d'études, d'analyses et de réflexions sur la question. Deux faits ont été ici confondus : la discrimination des homosexuels, contre laquelle il s'agit de lutter, et la question homosexuelle, laquelle ne doit pas disparaître. Depuis ce malentendu, certains homosexuels voudraient que l'homosexualité soit objet de droit ; ce qui n'est pas évident.

L'homosexualité n'a pas à être pensée d'abord en termes de maladie, ou de délinquance, mais il paraît pour le moins embarrassant que soit mise en cause la différence des sexes, et que, sous le prétexte que nous sommes tous égaux, revienne le fantasme du sexe unique.

On l'a vu au début de ce chapitre, le mythe de l'androgynie est souvent réactualisé dans la culture, représentant l'homme primordial, l'Ancêtre mythique de l'humanité, ce que Mircea Eliade considère comme « un thème fondamental de l'anthropologie archaïque ». La société, engagée actuellement dans le déni de la différence des sexes, retrouve la croyance dans cet état sexuel indifférencié à partir duquel il serait possible de vivre. Il n'y aurait plus des hommes et des femmes mais des personnes. On ne devrait plus utiliser le terme générique d'« homme » pour désigner l'humanité dans son ensemble mais parler d'« êtres humains ». La différence sexuelle serait secondaire, et pas plus

importante que la couleur des cheveux ou des yeux, puisque nous sommes d'abord des humains. Mais c'est alors oublier qu'on ne peut exister humainement qu'en étant sexué, homme ou femme. J'ai déjà eu l'occasion de montrer que la différence sexuelle ne se joue pas toujours aujourd'hui dans le discours social entre le fait d'être homme ou femme mais d'être hétérosexuel ou homosexuel. Ces effets de langages, venus de courants philosophiques produits en Amérique du Nord, sont le symptôme d'une sexualité définie en termes de pouvoir. Il est aussi significatif du matriarcat américain, dont le discours social tente de réduire et de neutraliser l'autre sexe. Le matriarcat crée les conditions d'une homosexualité réactionnelle, mais aussi d'une agressivité contre la femme et la mère dont les thèmes se retrouvent dans les chansons des rapeurs et qui donnent lieu à des plaisanteries injurieuses. On les retrouve d'ailleurs dans un livre, *Ta mère*¹⁴, publié en France et qui reprend la plupart des formules agressives contre les mères utilisées par les adolescents dans les cités et sur les cours de récréation. Le matriarcat a toujours incité les hommes à la violence et à la guerre, et non pas à la paix, afin de se libérer du lien fusionnel et incestueux à la mère dans les sociétés primitives. La dévalorisation du père qui revient à éliminer l'homme, même si ce n'est pas délibéré, conduit par contrecoup à une image homosexuée des relations pour lutter contre une angoisse identitaire et rechercher le parent manquant.

- Le sida comme prétexte

Le sida a réactualisé une question vieille comme le monde : comment faire en sorte que l'amour ne donne pas la mort ? Dans le mouvement de ce qu'on a voulu appeler « la libération sexuelle », on a cru que le sexe, du fait qu'il procure du plaisir, était sans limites, sans risques et que sa pratique n'avait pas d'effets sur l'individu et de conséquences sur le lien social. Cette conception asociale de la sexualité a fait l'impasse sur de nombreuses interrogations inhérentes à sa réalité.

Pourquoi au nom du sida faudrait-il légitimer l'homosexualité ? La tragédie du sida ne risque-t-elle pas de nous empêcher de penser et nous faire oublier comment les sociétés se fondent et assurent leur pérennité ? Dans le sentimentalisme social actuel, sous couvert de générosité, on perd le sens des enjeux de

14. Arthur, *Ta Mère*, Michel Lafon, 1995.

l'hétérosexualité, qui n'a pas d'équivalence et qui n'a pas la même valeur que l'homosexualité.

Malgré ce constat, l'homosexualité devrait être également reconnue socialement comme un droit à la différence, alors qu'elle est la négation même de la différence et de la différence des sexes. D'autres prétendent qu'elle est une autre façon d'aimer, voire le prétexte pour inventer de nouvelles formes d'amour. On oublie que ce type d'attachement n'est pas nouveau dans l'histoire et qu'il n'y a rien à inventer. La psychologie humaine n'a pas changé au cours des siècles et les questions au sujet de l'homosexualité demeurent.

Enfin, un autre argument est souvent utilisé, en reprochant à ceux qui sont critiques vis-à-vis de l'homosexualité comme modèle social d'être homophobes. On justifie, de façon incantatoire, cette éventuelle homophobie comme « la peur de l'autre en soi », alors qu'il s'agit plutôt d'une interrogation légitime pour ne pas se confondre dans le semblable, là où justement il n'y a pas d'autre et là où s'éprouve l'angoisse de la non-vie, et donc de la mort sociale. Ce genre de discours est pour le moins douteux quand des homosexuels se présentent comme ceux qui sont chargés de dévoiler la vérité de l'autre. Le raisonnement peut pousser jusqu'à faire croire que l'autre « l'est » sans le savoir. L'homosexuel veut ainsi emporter l'autre dans son fantasme et le faire désirer de son propre désir dans la séduction ou l'arrogance. Le propre de la perversion ici est d'étaler ses fantasmes de façon provocante pour culpabiliser l'autre et l'entraîner dans son jeu. Dans ce cas, le langage n'est plus l'outil pour se rejoindre et se comprendre : il devient l'instrument pour dominer l'autre et le détruire. On retrouve souvent chez des militants le besoin d'initier et de susciter la transgression. Il n'y a pas de demande d'amour mais ils veulent apparaître comme ceux qui justement permettent la jouissance et peuvent faire jouir de leur présence. Ils se considèrent dès lors en victimes quand ce droit impossible leur est refusé.

Le recours à ce type d'arguments, que nous venons d'examiner, est une forme d'intimidation pour éviter à l'autre de parler autrement qu'en justifiant ses propres comportements. La plupart des médias présentent les homosexuels comme des victimes de la société qui serait la cause de tous leurs maux. Alors que d'autres homosexuels, qui ont intégré leur homosexualité, savent qu'ils n'ont rien à demander à la société, si ce n'est le

« droit à l'indifférence », comme le souhaitait le romancier Yves Navarre.

Si le sujet se vit comme victime, il en veut aux autres au point de les désigner comme des agresseurs. L'échec de ne pas parvenir à intérioriser le sens de l'altérité à travers l'acceptation de la différence des sexes est retourné contre les autres et la société. Toute une littérature dite homosexuelle exprime ce symptôme à travers des procès d'intention, où faute de pouvoir discuter des idées, on s'en prend aux personnes.

Il y a ainsi, dans la psychologie homosexuelle, une tendance à vouloir culpabiliser l'environnement. C'est un discours de la dénonciation qui domine et trafique les réalités et le discours même de l'autre.

L'homosexualité reste donc un problème. Freud, dans une lettre à une mère d'homosexuel, résume la question en ces termes : l'homosexualité « ne peut être classée comme une maladie », mais il complète en affirmant que cette « variation de la fonction sexuelle résulte d'un arrêt du développement sexuel ». C'est pourquoi, dans certaines situations, le problème peut être traité en psychothérapie. Il est faux de laisser croire qu'il n'y a rien à faire et que chacun vit dans une psychologie arrêtée sans aucune possibilité de changement et d'évolution. Nous entendons souvent la formule : « Je suis comme ça et je n'y peux rien ! » là où, auparavant, le milieu incitait à se situer dans la dynamique : « Qu'est-ce que je peux faire pour travailler mes interrogations ? » Des jeunes s'inquiètent légitimement lorsqu'ils se trouvent confrontés à des attirances ou à des pensées homosexuelles. Mais le conformisme actuel laisse entendre qu'il n'y a pas de questions à se poser à ce sujet. Il suffit de vivre « son » homosexualité et d'être socialement légitimé. Le problème serait dans la famille ou dans la société qui ne l'accepte pas, mais non pas à l'intérieur de soi. Ce conservatisme psychique est pour le moins dangereux, qui enferme les individus dans la cage dorée des symptômes.

Faut-il légitimer l'homosexualité ?

Désormais, l'homosexualité est revendiquée comme un droit et même comme un droit d'association et un droit parental. Depuis quelques années, des associations homosexuelles militent en faveur d'une modification des normes de la législation civile

en matière matrimoniale. Elles revendiquent la possibilité de reconnaître et de protéger par la loi la relation homosexuelle au même titre que la relation de couple entre un homme et une femme. Elles suggèrent donc au législateur de créer un contrat d'union sociale pour donner une légitimité et des droits, non seulement à la relation homosexuelle, mais aussi à la relation entre deux personnes qui souhaitent s'associer en dehors du mariage et des cadres juridiques prévus sur les sociétés et les associations.

La revendication pour le Pacte d'intérêt commun (PIC) s'est développée parmi les homosexuels, et en particulier depuis l'apparition du sida. Certains d'entre eux, qui vivaient avec un partenaire malade du sida, ont subi, après le décès de celui-ci, la perte d'un logement, de biens partagés et une mise à l'écart de la famille de leur ami au moment de prendre diverses décisions. L'idée s'est alors imposée qu'une relation homosexuelle devait être créatrice de droits. Une telle affirmation pose de très nombreux problèmes psychologiques, anthropologiques, moraux et symboliques. En effet, des situations pour le moins éprouvantes, comme le sida, doivent-elles être, pour autant, à l'origine d'une modification de la loi matrimoniale en instituant un couple homosexuel ? La notion de « couple » homosexuel est-elle pertinente ? L'utilisation d'une maladie, comme le sida, avec toute l'angoisse et l'émotion qu'elle suscite, n'est-elle pas instrumentalisée pour valider des comportements sans avoir à les soumettre à la critique ? Que recherchent des homosexuels quand ils veulent se présenter comme des victimes de discriminations sociales et d'injustices ? Derrière ce moralisme de plaintes et d'injonctions, la société ne se laisse-t-elle pas prendre au jeu de la culpabilité et d'une compassion qui feraient fi de ses exigences symboliques pour satisfaire les fantasmes d'un petit nombre ? Ce sont ces questions ¹⁵ que nous allons essayer de clarifier.

- Le PIC, un cadre juridique entre mariage et concubinage

Le PIC, dans l'état actuel du projet, se présente comme une alternative au mariage en offrant un cadre juridique qui pourrait

15. Nous avons déjà développé de nombreuses analyses au sujet de ce qui était il y a quelques années la revendication pour le CUS, en particulier dans *Non à la société dépressive* (1993), *L'Amour et le préservatif* (1995), et « Peut-on légitimer l'homosexualité ? » (Documents Épiscopat, décembre 1996).

être utile aussi bien aux concubins qu'aux homosexuels ou à tous ceux qui, pour des raisons fiscales, de gestion d'un patrimoine en commun ou successorales, souhaitent s'associer ainsi. Mais il exclut l'adoption d'enfant et la procréation médicalement assistée (PMA). Les contractants, selon ce projet, peuvent être du même sexe ou de sexe différent, frère et sœur, amis, etc., et s'engagent à un soutien moral et financier. Il crée entre eux un seul foyer fiscal, impose un droit au bail en cas de décès et soumet les biens aux mêmes règles de succession qu'entre époux. Il s'établirait d'un commun accord devant un officier d'état civil et pourrait se résilier de façon unilatérale par simple décision administrative.

Ce contrat appelle quelques commentaires.

1. Il apparaît comme très ambigu quand ses promoteurs affirment qu'il est ouvert à tous et pas seulement aux homosexuels. Le PIC s'empare des droits liés au mariage pour les distribuer au bénéfice d'associations relationnelles aussi bien entre deux personnes de sexes différents que du même sexe, dépendantes d'un lien fraternel, amical ou social, impliquées ou non dans une relation sentimentale et sexuelle. À l'extrême, il serait ainsi possible de cautionner des liens sexuels qui sont prohibés.

2. Autre alternative : le PIC mettrait en place un statut intermédiaire entre le concubinage, qui est une relation privée et non déclarée et le mariage, une relation qui a une dimension sociale, juridique et qui institue historiquement la relation matrimoniale. Celle-ci correspond à un engagement de construire une relation et un destin commun.

3. Enfin, si certaines associations homosexuelles refusent d'assimiler le PIC à un mariage homosexuel, d'autres le revendiquent avec la possibilité d'adopter des enfants. Malgré le vote éventuel de ce projet, la question se reposera à nouveau si la société reste encore dans le flou de ce qui fonde la relation parentale.

Les auteurs de ce contrat (ou pacte) veulent élargir les diverses situations qui pourraient y avoir recours, mais cherchent surtout à donner à travers lui une légitimité sociale à l'homosexualité à égalité avec la relation entre un homme et une femme engagés dans le mariage. Le projet est lui-même minimisé au bénéfice d'une volonté pragmatique en niant toutes les conséquences qui en découlent et tous les effets de sens qu'il postule implicitement. Or, l'organisation de la société ne repose pas sur de sim-

ples accommodements pratiques. Le droit est avant tout le reflet de la conception qu'une société a d'elle-même et des relations qui sont régulées en fonction de cette perspective. Le droit est aussi une façon d'organiser symboliquement les relations humaines et en particulier le lien matrimonial, qui n'est pas extensible à n'importe quelle association affectivo-sexuelle. La relation matrimoniale repose sur la différence des sexes, sur la procréation qui est partagée entre un homme et une femme et sur la filiation qui en découle et qui repose sur le rôle du père et de la mère. Ces deux rôles ne sont pas égaux ni interchangeables.

Certains se réjouissent de ce projet et de l'esprit pragmatique de ses concepteurs. Un « vide juridique » serait enfin comblé entre le mariage et le concubinage alors que les concubins, pour ne citer qu'eux, ne demandent rien. En effet, ils ne souhaitent pas inscrire leur relation dans un lien juridique et préfèrent vivre leur relation affective hors la loi (ce qui est leur droit), à la différence des homosexuels. Or il n'y avait pas de vide juridique à combler dans la mesure où le mariage reste le modèle qui relie à la société ceux qui le veulent. Il est vrai qu'en dévalorisant sa symbolique et en lui retirant ses avantages, le législateur en a fait une réalité aléatoire.

Si ce projet était retenu en l'état, il ne serait plus nécessaire de se marier. Le PIC deviendrait un contrat discriminatoire dans la mesure où seuls les couples qui souhaitent se marier religieusement seraient obligés de se marier civilement. Dans ce cas, il serait contraire à l'égalité entre les citoyens. Il faudrait donc abolir le mariage et proposer à chaque citoyen de s'inscrire dans un PIC. Il ne serait plus nécessaire d'être marié civilement pour se marier religieusement. Il faut bien aller jusqu'au bout de cette logique lorsque certains affirment que « l'État doit garder une parfaite neutralité devant tout modèle de couple ». Si toutes les unions se valent et que toutes les associations ont la même valeur, l'État n'est plus le garant de l'institution matrimoniale. L'État a commencé à se désengager de cette institution à travers la loi de 1975 sur le divorce par consentement mutuel. Avec le PIC, le mariage comme le divorce ne sont plus nécessaires. L'Église pourrait donc marier religieusement sans avoir à se préoccuper du mariage civil qui, dans le contexte actuel, devient caduc. Elle devrait demander d'être libérée de cette contrainte administrative et discriminatoire. D'autre part, si le PIC rend le mariage inutile, il produit les mêmes effets à propos du divorce.

Dans ces conditions, il est légitime de parler de « divorce civil ». Déjà, certains proposent de le réformer par la création d'un « divorce civil » qui serait une simple formalité administrative, plus légère que la procédure « pour faute » ou « à l'amiable », sur la seule demande des parties qui seraient d'accord sur les modalités de leur séparation. Il pourrait être prononcé par le maire de la commune pour désencombrer les tribunaux, toujours selon la même attitude pragmatique. Dans le mépris de la dimension symbolique que signifie cette union pour la société, le législateur évite de s'interroger sur ce que représente le divorce dans la société et les nombreux problèmes affectifs dont il est le symptôme. Or le maire n'est pas le mieux placé pour enregistrer administrativement les divorces après avoir marié les couples. Là aussi, nous sommes dans la confusion des rôles et des espaces symboliques.

En se dégageant ainsi depuis quelques années, et donc en cessant de privilégier un modèle de référence, l'État prive la vie affective de normes sociales. Ce projet pose donc de très nombreux problèmes et participe à l'éclatement du lien social et à la déstructuration des montages symboliques, à commencer par celui du mariage, sur lesquels la société repose.

- À partir de quel type de relation la société peut-elle se construire ?

Une grande imprécision domine dans ce projet. La solidarité entre les contractants est invoquée en définissant la relation comme « un projet de vie ». Mais rien n'est dit afin de savoir en quoi consiste « le soutien moral et matériel ». Il en est de même au sujet « du devoir de fidélité », qui n'est pas mentionné. L'expérience et les enquêtes montrent que les couples vivant en concubinage sont souvent plus fragiles que les couples mariés, et encore plus lorsqu'il s'agit de relations homosexuelles. Celles-ci sont souvent précaires et changeantes. La psychologie de la relation à l'objet est différente dans l'homosexualité dans la mesure où le sujet est souvent en quête d'un objet introuvable qui le conduit à multiplier les partenaires. Son incertitude favorise des conduites antidépressives et de réassurance de soi, quitte à rendre les autres ou la société responsables de ce qu'il ne parvient pas à obtenir. La notion de fidélité ne veut pas dire grand-chose devant une telle instabilité, qui tient à la structure affective de ces personnalités qui, de ce fait, se reconnaîtront facilement dans un lien juridique aussi flou. Néanmoins, il faut tout de même rap-

peler qu'engager un contrat sans exiger la fidélité ou des réparations en cas de transgression de ce pacte ne reflète pas l'authenticité d'une relation commune.

Les auteurs objectent à ces remarques que le PIC peut aussi bien servir à une simple association sociale entre deux personnes, à une relation sentimentale, à une relation amicale ou fraternelle, etc., et qu'il n'exige donc pas une fidélité affective et sexuelle. Cette argumentation, pour le moins spécieuse, montre à quel point le PIC est d'autant plus une aberration juridique que la loi prévoit, par ailleurs, des possibilités pour gérer de concert des biens, disposer d'un compte bancaire commun, louer ensemble un appartement sans craindre d'être congédié en cas de séparation, bénéficier d'une protection sociale grâce au statut administratif de « l'ayant droit », ou bénéficier de tarifs spéciaux en voyageant solidairement à deux, etc., sans avoir recours à une nouvelle loi qui vient perturber la symbolique de l'alliance du mariage. À moins qu'à travers le PIC on veuille bénéficier d'avantages matrimoniaux et du droit à l'adoption d'enfant. Si les aspects fiscal et successoral sont peut-être des demandes à prendre en considération pour toutes les personnes qui vivent ensemble, ce qui pourrait n'être que justice, sans avoir à se préoccuper de leur orientation sexuelle, il n'est pas acceptable d'envisager la célébration contractuelle d'une « union » à la mairie, sous le couvert d'un « pacte » et encore moins, comme nous l'analyserons plus loin, d'adopter des enfants. Enfin, le PIC est aussi une aberration psychologique dans la mesure où il risque de favoriser des associations incestueuses. Derrière de nombreux écrans, il aurait tout simplement pour but d'inscrire dans le droit l'homosexualité et sans doute plus tard l'adoption d'enfants en dehors d'une relation stable entre un homme et une femme.

La question qui se pose ici est de savoir à partir de quel type de relation affectivo-sexuelle le lien social et la société se construisent et comment celle-ci dure et se renouvelle dans l'histoire humaine. Une question qui n'est pas sans réponse puisque les sociétés ont toujours su privilégier la relation homme/femme, signifiée dans le mariage. Le mariage, qui unit deux êtres parce que de sexes différents, a une double finalité : il est à la fois une communauté de vie et devient une famille à travers l'engendrement des enfants. C'est ce que rappelle le Code de 1983, canon 1096, « Le mariage est une communauté permanente entre l'homme et la femme, ordonnée à la procréation des enfants. »

Seule cette relation peut-être qualifiée de couple, qui implique la différence des sexes, conjugale lorsqu'elle est engagée socialement dans une déclaration publique, parentale quand elle accepte la procréation. La filiation qui en découle repose sur le rôle du père et de la mère qui ne sont pas psychologiquement égaux ni interchangeables. Un discours psychologisant commet l'erreur de négliger la présence réelle et physique du père ou de la mère pour les réduire à la seule symbolique de la métaphore qu'ils représentent respectivement. Or, à force de rendre absent l'un des termes de la relation parentale, le symbole, lui-même désincarné, ne sera plus significatif. Des clichés se répandent qui affirment que le géniteur a peu d'importance et que seul compte l'adulte qui s'occupe de l'enfant. Une fois de plus on fait d'une situation particulière une généralité qui peut être compensée grâce à un milieu porteur. Mais quand les images parentales font défaut, comme c'est le cas dans la société actuelle où se multiplient les psychopathologies des troubles de la filiation dans l'éclatement des familles, les psychologies n'ont pas les moyens d'accéder au sens de ces symboles.

Les auteurs du PIC confondent ce qui relève de la vie intime et ce qui peut être socialement validé. Ils participent à la désocialisation de la relation homme/femme lorsqu'ils prétendent qu'elle peut exister dans une autre forme d'union juridique, sans pour autant dévaloriser le mariage alors que cette institution se trouve de plus en plus dépossédée de ses droits et minimisée. Affirmer paradoxalement que deux personnes de même sexe peuvent être assimilées au couple classique, c'est aussi revendiquer ce qui est nié par ailleurs. En effet, au nom du droit à la différence, un discours social laisse entendre que l'amour homosexuel vaut bien l'amour hétérosexuel. Nous aurons à revenir sur cette confusion.

Nous sommes dans une période où les contradictions les plus extrêmes se côtoient. À la fois on voudrait considérer le mariage comme inutile, contraignant la liberté et vécu comme une intrusion de la société dans sa vie privée, et en même temps on ne cesse de réclamer des reconnaissances et des certificats pour légitimer un état de vie afin de bénéficier de droits sans avoir à s'interroger sur la pertinence de ces demandes. Cette demande de légiférer ainsi sur la vie intime est d'autant plus inquiétante que nous sommes en train de basculer dans une mentalité de surveillance civile et de contrôle judiciaire de la sexualité. Je l'ai

montré dans le livre *L'Amour et le préservatif*: faute de sens anthropologique et moral de la sexualité nous demandons au juge de faire la loi. Les lois se multiplient à ce sujet et montrent qu'en ajoutant de la loi à la loi, on ne sait plus faire la différence et faire fonctionner les lois anthropologiques, psychologiques, morales et civiles. Les lois civiles se substituent actuellement aux autres lois et encouragent l'individu à demander des autorisations ou à se vivre en victime jusqu'au besoin de punir.

La société individualiste et libérale tend à se morceler au gré des tendances psychologiques partielles et des situations particulières en perdant de vue le sens du lien social et du bien commun. La relation entre deux personnes ne justifie pas tout et n'est pas d'emblée sujet de droits surtout lorsque la personne est réduite à ses motions subjectives et que le lien social est confondu avec l'intersubjectivité.

• Allons-nous inscrire dans la loi la confusion des relations et des sexes ?

Donner un cadre juridique à une relation d'une autre nature, et qui n'a pas les mêmes fondements ni la même finalité que la relation homme/femme, revient à conférer des droits à un type de relation qui n'a pas de valeur sociale. Certes l'individu peut trouver de nombreux bénéfices psychologiques à se vivre dans telle ou telle préférence sexuelle, mais cela ne regarde pas la société et celle-ci n'a pas à s'organiser en fonction de la variété des traits relationnels des individus en dehors de la relation homme/femme. Il serait dommageable, à long terme, d'oublier que la différence des sexes, la différence des générations et l'alliance entre un homme et une femme sont au fondement du lien social et que seule cette relation a une dimension universelle à partir de laquelle la société peut s'organiser et se développer.

De plus, pour grandir, un enfant a besoin d'être au contact de son père et de sa mère qui sont respectivement, faut-il le rappeler, de sexe masculin et de sexe féminin et non pas dans une relation unisexuée ou pire asexuée qui ne peut pas symboliser la différence, l'autonomie psychique et l'altérité. Nous mesurons déjà suffisamment les effets du divorce, des relations monoparentales et l'absence de l'image paternelle sur la psychologie de nombreux jeunes sans avoir à créer de nouveaux problèmes en validant comme modèle social des situations qui apparaissent comme des cas singuliers, des accidents ou des échecs. Toutes les

relations comme toutes les associations ne sont pas de même facture psychologique et ont des conséquences sur l'organisation des psychologies et des représentations de la sexualité à partir desquelles la société se construit ou se défait.

Un enfant, nous l'avons vu, se développe en s'identifiant inconsciemment à diverses caractéristiques psychiques de son père et de sa mère et non pas selon les programmations psychologiques volontaristes des adultes sur lui. Un discours se développe autour de la notion de « famille homoparentale » voulant prouver, par sa simple institution légale, qu'elle serait tout aussi bénéfique à l'enfant que la famille fondée entre père et mère. Il faudrait ainsi favoriser dans la loi la pluriparentalité, autour de, au moins, trois types de filiation pour justifier des pratiques contemporaines où les familles se composent, se décomposent et se recomposent. « Une filiation biologique, une filiation légale/généalogique et une filiation sociale/domestique (coparent, beau-parent). Un enfant peut être inscrit dans une filiation légale et être élevé par des parents qui ne sont pas nécessairement ses parents biologiques (en cas d'adoption). Les enfants qui vivent dans des familles recomposées sont élevés par des parents " sociaux " qui partagent le lieu de vie des enfants dont ils prennent soin, et dont certains ne sont pas leurs parents biologiques ¹⁶. » La diversité des situations n'est pas aussi simple d'un point de vue psychologique. L'enfant a surtout besoin de s'unifier à partir de deux parents de sexe différent, de trouver sa sécurité dans un lien stable et de vivre sa filiation dans la coïncidence du biologique et du parental, même si l'éducation n'est pas limitée à la relation familiale. Les difficultés ou les échecs rencontrés parfois dans la famille classique ne justifient en rien pour des homosexuels d'être parents par adoption ou par d'autres moyens. Certains vont même jusqu'à fabriquer des montages pour le moins pervers quand ils perçoivent que leur situation pose des problèmes. L'enfant peut être conçu entre homosexuel et lesbienne et ensuite « partagé » comme dans un couple divorcé. Ou bien, en fonction du sexe de l'enfant on se débrouillera pour qu'il soit au contact d'hommes ou de femmes de sa famille d'origine ou d'amis. Certains se mettent d'accord pour jouer un rôle de père pendant que l'autre jouera celui de la mère alors que d'autres encore refuseront cette attitude comme

16. « Homosexualité, famille, filiation », *Le Monde*, 12 décembre 1997.

celle d'être deux pères ou deux mères. Mais l'un sera le parent et l'autre ne sera qu'un adulte investi d'un rôle éducatif. Tous les cas de figures envisagés compliquent et faussent à l'infini la vérité des relations. L'enfant ne naît pas ici d'une relation authentique mais d'attitudes pour le moins trafiquées. Il ne suffit pas d'affirmer qu'autrefois de nombreux enfants ont pu se développer dans l'absence de leur père, parti à la guerre ou décédé, voire aujourd'hui divorcé, pour se convaincre que toutes ces situations ne posent pas de problème. La situation est d'une tout autre nature avec l'homosexualité, qui est déconnectée du sens de la différence des sexes et de la procréation. Il ne s'agit pas d'un parent absent mais d'une filiation que l'adulte vit dans le miroir de son semblable où l'autre parent sexué n'a pas de place. Certains voudront contourner cette difficulté essentielle en instrumentalisant l'autre sexe dans la procréation ou dans l'éducation de l'enfant. Ce montage ne changera pas grand-chose pour l'enfant, qui est enfermé dans une relation de même sexe avec des adultes.

La revendication ainsi faite de l'enfant est en contradiction avec le vécu sexuel. Il ne s'agit pas de savoir si la relation est « bonne » ou « mauvaise » au nom simplement d'une motivation affective et intersubjective entre l'adulte et l'enfant, mais de savoir si structurellement et symboliquement l'homosexualité peut être un cadre familial au point d'être une référence sociale à valoriser comme la relation homme/femme. La réponse élémentaire apportée par la réflexion anthropologique et la civilisation, qu'il faut rappeler, montre qu'en se situant dans l'homosexualité l'individu est dans le déni de la différence des sexes, et donc de la procréation. Il n'est pas situé dans la symbolique de la relation homme/femme, qui donne la compétence objective de la parenté en signifiant la différence des sexes. Il ne suffit pas de dire qu'un enfant vivant avec deux personnes de même sexe se développe intellectuellement, affectivement et socialement comme un autre enfant pour justifier ce système. Ce constat est souvent superficiel et comportementaliste et s'appuie sur une observation extérieure qui ne prend pas en compte l'organisation interne de la personnalité et les effets à long terme. Le résultat de l'influence de l'environnement et du processus de l'identification ne s'évalue pas pendant l'enfance et l'adolescence, mais une fois que l'individu est devenu adulte. Mais, répétons-le, l'enjeu

est ailleurs, dans la mesure où l'homosexualité ne peut être symbolique d'une relation familiale.

Dans ce contexte, on peut se demander à quoi correspond ce désir d'enfant. Il s'inscrit dans le désir narcissique actuel de l'enfant qui n'est pas voulu pour lui-même, mais souvent comme « projet parental » pour se prolonger soi-même, se valoriser, se rassurer et justifier sa relation sentimentale. L'enfant deviendrait le garant et le support de n'importe quel type de relation qu'il viendrait, par sa seule présence, authentifier. Défini de cette façon, l'enfant peut être l'objet de toutes les attentes subjectives qui vont de la sélection à l'eugénisme, en passant par le droit à l'enfant à tout prix indépendamment de son autonomie et des besoins de ce dernier. Il est aussi revendiqué pour « assurer aux homosexuels les moyens de leur intégration sociale en fondant une famille ». L'enfant est ainsi instrumentalisé pour valider une tendance sexuelle qui ne l'inscrit pas réellement et lisiblement entre un homme et une femme qui représentent le repérage fondamental de la filiation du géniteur au parental. Dans la société actuelle, l'enfant est devenu l'otage des fantasmes les plus archaïques, comme celui de l'autoengendrement, de la toute-puissance, de la non-limite de ses désirs, et surtout de la recherche du semblable pour se maintenir dans la ressemblance. Une société qui est fascinée par la recherche du même et du semblable, comme l'enfant lorsqu'il traverse la phase psychique dite « du miroir » et qui est, pour une part, cause parmi d'autres de l'homosexualité, entretient des relations régressives qui ne peuvent pas s'élaborer et accéder au sens symbolique des relations humaines.

Une société se désorganise quand elle ne sait plus signifier la différence des sexes et évaluer la nature des relations et quand elle ne sait plus s'en tenir au principe de cohérence entre le corps, le sexe et la loi. Nous risquons d'évacuer les malaises psychiques inhérents à la complexité de la sexualité humaine en les réduisant à des problèmes de réalité. Nous transgressons de cette façon la scène psychique où doit se traiter l'ensemble de ces tâches internes en les transposant dans la réalité. Voilà qui est grave et peu banal lorsque, par exemple, la Cour de cassation accepte de reconnaître le changement de sexe chez les transsexuels opérés qui ne parviennent pas à intérioriser le réel sexuel de leur identité. Le sujet a les apparences de l'autre sexe, et se vit subjectivement comme tel, mais il n'est pas l'autre sexe. Le chirurgien et le

juge se font les complices d'un conflit psychique et se prononcent dans la réalité à la place du sujet alors que la question doit rester ouverte et assumée comme un manque. La confusion s'inscrit de cette façon dans la loi, et la loi, à son tour, l'encourage en lui donnant un statut. Nous cultivons tous les ingrédients favorables à la dépressivité sociale et à la violence en valorisant ce qu'il y a de plus primitif dans le psychisme humain au nom d'un principe qui détourne le sens de l'égalité. Toutes les tendances et tous les fantasmes sexuels ne sont pas équivalents et il n'est pas dans la vocation du fantasme de se réaliser. Le fantasme est une source d'inspiration qui a besoin d'être traité et travaillé psychiquement pour savoir si le besoin qui va naître à partir de lui est réalisable et viable dans la réalité.

Nous risquons de nous maintenir dans l'analphabétisme de la psychologie humaine et de prendre des décisions sans en mesurer les conséquences sur l'individu et sur le corps social. Est-ce ainsi au législateur, au juge et au bras séculier que pourrait être parfois la médecine, de s'immiscer dans la vie intime et de faire la loi dans la psychologie sexuelle de l'individu ? La loi ne peut organiser la relation sociale et les mœurs que sur des considérations objectives et universelles. Sinon nous sacrifions à l'idéologie sans fondement de la philosophie actuelle de la « non-limite » dans l'incapacité d'introduire de la négativité. Les mentalités contemporaines vivent une crise des interdits et donc du sens qui va se retourner contre elles, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer en analysant les effets de ce qui fut appelé « la libération sexuelle » et qui a surtout consisté à libérer la sexualité infantile.

Cette situation se trouve aggravée lorsque l'on demande à la société d'établir une équivalence entre l'hétérosexualité et l'homosexualité alors qu'il ne s'agit pas de la même structure relationnelle : dans le premier cas les intérêts pour la société sont vivifiants alors qu'ils sont inexistantes dans le second. Quant aux enjeux psychiques, ils ne sont pas identiques dans l'hétérosexualité et l'homosexualité, comme nous allons le voir.

- La société ne peut être qu'hétérosexuelle

La société ne peut être qu'hétérosexuelle, c'est-à-dire fondée sur le lien homme/femme et non pas sur une tendance sexuelle. Le reconnaître n'implique aucune discrimination à l'égard de quiconque : c'est seulement ainsi que la société peut s'organiser et durer dans l'histoire.

Dans le climat sentimental et pragmatique actuel, on se croit obligé de tout « tolérer ». Il n'est pas juste d'affirmer que l'homosexualité est une chose parfaitement inoffensive socialement, puisque les individus s'aiment. Encore faut-il savoir quelle est la nature de cet attachement. Il repose sur la recherche du semblable et du même dans l'incapacité structurelle à reconnaître l'autre et la différence sexuelle. Une chose pour un individu est de vivre ainsi, une autre serait de vouloir en faire un modèle social parmi d'autres.

En inscrivant l'homosexualité dans la loi, même de façon détournée à travers le PIC, le législateur montrerait à l'évidence qu'il ne sait plus organiser la valeur symbolique des associations humaines sur la base de la distinction entre l'homme et la femme créant la relation matrimoniale traversée par la parenté. Si la notion de couple s'applique à la relation homme/femme, puisque deux personnes de sexes différents s'associent, elle ne peut pas être utilisée pour désigner la relation de deux personnes de même sexe, puisque la différence des sexes en est exclue. Cette notion est d'autant moins applicable à la relation homosexuelle que celle-ci n'est pas équivalente à la relation homme/femme ; l'attachement affectif est d'une tout autre nature entre l'amour conjugal, source de lien social, et l'amour du semblable, dans une quête narcissique du double. La filiation, nous l'avons évoqué, ne peut procéder que de l'homme et de la femme, d'un père et d'une mère (même comme parents adoptifs) et non pas de deux pères ou de deux mères qui seraient dans une « mascarade parentale ». Bien entendu, il convient de faire une distinction ici entre des enfants qui seraient issus d'une relation de couple homme/femme dont l'un des partenaires souhaite, par la suite, vivre son homosexualité et qui doit conserver ses droits et devoirs parentaux, dans la mesure où sa situation personnelle n'est pas perturbante pour l'enfant, et deux personnes du même sexe qui souhaitent concevoir un enfant (lesbiennes avec un tiers ou par insémination) ou l'adopter (homosexuels), ce que le droit ne peut pas permettre. Il faut le dire à nouveau : un enfant n'est pas un droit, et encore moins dans ces conditions.

Les homosexuels soulignent qu'ils forment une catégorie singulière, pour avoir un statut de citoyens à part, voire des droits empruntés au régime matrimonial, alors qu'ils sont dans une situation contraire à l'universalité de l'association affectivo-sexuelle qui est au fondement de ce lien social.

La société ne reconnaît que des citoyens et non pas des préférences sexuelles. Les homosexuels sont avant tout des personnes et des citoyens qui disposent des mêmes droits et qui relèvent des mêmes devoirs que toute personne et tout citoyen. Il n'est pas injuste ni discriminatoire de voir des droits particuliers attribués au mariage dans la mesure où l'individu s'engage vis-à-vis de la société sur la base essentielle de la différence des sexes et que la société en retour valorise et protège cette institution qui la fait durer dans l'histoire et lui assure sa cohérence. Ne serait-il pas étrange de vouloir se présenter à travers des tendances sexuelles plutôt que selon son identité d'homme ou de femme et de revendiquer des lois particulières ? À moins de voir la société devenir un ensemble de « tribus » rassemblées sous la norme du semblable, uniquement définies par des orientations psychiques et partielles. Autrement dit, l'homosexualité ne peut pas être sujet de droit pas plus que les autres tendances sexuelles qui peuvent travailler psychologiquement les individus. L'homosexualité a toujours existé mais sans créer de droits : c'est la personne qui est sujet de droits et de devoirs. Et chaque citoyen est ainsi reconnu sans que la société ait à se préoccuper de ses intrigues sexuelles. Si la loi doit tout reconnaître, au mépris d'une hiérarchie de sens, nous entrerons de plus en plus dans une société qui s'organise sur le modèle du pervers polymorphe.

Le projet du PIC apparaît comme la négation et la transgression des montages symboliques que la civilisation a mis des siècles à établir. La définition juridique du lien social affectivo-sexuel repose sur la cohérence de la différence des sexes et en ce sens donne une issue sociale et symbolique à la relation œdipienne en légiférant uniquement sur la relation amoureuse et matrimoniale homme/femme et en situant la place du père, de la mère et de l'enfant. Ce qui veut dire que le mariage homosexuel, ainsi qu'une filiation unisexuée ou asexuée, sont de l'ordre du délire social. La société ne peut s'organiser que sur la base logique et rationnelle de la division et de la séparation des sexes.

- Le PIC inscrit dans la loi des conflits intrapsychiques

Ce projet de loi est chargé de nombreuses confusions. Il méconnaît les structures psychiques de la sexualité humaine et à partir de quel type d'union affectivo-sexuelle la société peut se construire et durer dans l'histoire. Le personnel politique parti-

ciperait, à sa façon, à la déstructuration de la société dans la méconnaissance de ses fondements. Cette loi est tellement lourde de conséquences pour la société, puisqu'elle touche à ses racines anthropologiques, qu'elle dépasse la compétence d'une majorité parlementaire. Dans une société désorientée, le politique a la responsabilité de se situer par rapport aux points de repère essentiels. L'homosexualité est une question individuelle et ne peut pas être un point de repère ni une référence pour la société, encore moins pour les jeunes confrontés, au moment de l'adolescence, à leur hésitation identitaire. Une chose pour un individu est de vivre à travers cette tendance, et d'être respecté dans sa personne, et une autre est de vouloir l'inscrire dans la loi et d'en faire ainsi une norme.

Le légal qui touche, directement ou indirectement, à la vie matrimoniale et familiale relève d'abord d'une philosophie du mariage et de la famille, et non pas de considérations utilitaires et pratiques. Le légal ne peut pas être le produit des intrigues subjectives ou des désirs et des revendications individuels et, en plus, en contradiction avec le bien de la société. Ce genre de loi risque de promouvoir un monstre juridique qui ajoutera de l'incohérence à la confusion actuelle et traduira en termes juridiques des problèmes affectivo-sexuels ; ce qui est une première dans l'histoire humaine.

L'homosexualité pose de nombreux problèmes psychiques, même si les individus n'en sont pas conscients et ne veulent pas les reconnaître. Elle est une étape dans le développement de la personnalité de tout individu et fait partie du versant infantile de la sexualité humaine, c'est-à-dire qui n'est pas encore différenciée. Mais en se maintenant dans ce système, certains voudront, parfois, plus se définir par rapport à des tendances sexuelles que par rapport à leur identité masculine ou féminine. Autrement dit, l'homosexualité est une orientation, un choix d'objet, une tendance, mais elle n'est pas une identité. C'est le fait d'être homme ou femme qui définit notre identité, et la société ne peut s'organiser qu'à partir de cette réalité objective. Il n'y a donc que deux identités sexuelles, alors que les choix d'objets peuvent être nombreux et variés sans avoir pour autant la même légitimité.

Avec ce projet de loi, le mariage risque de ne plus apparaître comme l'expression sociale privilégiée de l'alliance d'un homme et d'une femme, mais comme une simple alternative à d'autres formes d'associations qui seraient d'égale valeur et feraient partie

du domaine privé. Le cadre symbolique de l'union serait ainsi à la libre disposition des sujets. Est-il besoin de le rappeler, personne n'est obligé de se marier et de se relier ainsi à la société. Mais cette liberté laissée à chacun ne doit pas conduire le législateur à éparpiller les droits liés au mariage. La société se doit, au contraire, de valoriser le sens du mariage et de la famille, qui sont l'un de ses fondements, et de leur laisser des droits liés à cet état de vie. Dans la sentimentalité actuelle, la vie affectivo-sexuelle se désocialise au seul bénéfice de l'isolement affectif et, dans ce cas, toutes les formes d'association peuvent être revendiquées sans se préoccuper de leurs effets de sens sur la société.

Nous sommes déjà dans la confusion d'unions qui ne sont pas facteurs de liens sociaux. Ce type de loi participe à l'émiettement de la société et donne un statut légal aux tendances partielles de la sexualité humaine. Une société ne peut pas s'organiser ni tenir dans la réalité en légalisant tous les types d'unions au gré des orientations subjectives des individus et des inclinations sexuelles de chacun. Ce n'est pas à la loi de légitimer des tendances en conférant des droits là où souvent des individus demandent à être validés dans leur personnalité parce qu'ils ont du mal à s'accepter.

Ne l'oublions pas, la déliaison sociale et la violence sont d'abord l'expression d'une incertitude affective qui est elle-même produite par la confusion de la différence des sexes, l'immaturation affective, l'instabilité des couples et le brouillage de la représentation familiale. Cette progressive désocialisation de la vie affectivo-sexuelle est destructurante et démoralisante pour les individus qui ne savent plus comment se relier à la société. La vie est réduite à soi dans la régression des représentations premières de la vie affective où l'on confond de plus en plus le lien social avec une relation intersubjective nous prédisposant à ventiler dans la vie sociale les intrigues psychiques et affectives qui ne créent rien. Et comme le sujet ne parvient pas à se reconnaître ni à se réguler, il en appelle à la loi pour qu'elle se substitue à ses conflits psychiques.

- Une demande antisociale

La revendication d'un « contrat » ou d'un « pacte » pour les homosexuels profite de façon ambiguë du climat actuel au sujet des risques du racisme et du non-respect des différences pour surfer sur l'opinion publique et l'obliger à accepter l'homosexua-

lité comme telle. Exprimer le moindre questionnement à son sujet serait considéré comme une offense et comme un délit d'opinion. L'homosexualité ne peut être évoquée que pour la reconnaître et la valoriser comme un modèle social au même titre que la relation homme/femme. Affirmer le contraire ferait la preuve, lit-on dans la littérature de ce milieu, d'un racisme et d'une homophobie répréhensibles. Ce terrorisme intellectuel, que nous avons maintes fois souligné, au nom duquel on s'assure de la police des idées et on fait pression sur les décideurs, favorise des complicités et des prises de décision en matière légale et sociale sans que personne s'interroge sur le bien-fondé de ces impératifs de militants. Les lois doivent-elles être inspirées par l'homosexualité ? Certainement pas. Étrangement, dans l'ignorance sociale la plus complète de ce qui se joue, des décisions se prennent et orientent la société au point de faire croire qu'elle peut s'organiser à partir de n'importe quelle forme d'attachement. Mais, à trop l'imposer comme une évidence, un jour cela se retournera contre les homosexuels eux-mêmes, et il faudra que des gens courageux les défendent. Ils les trouveront auprès de ceux qui savent différencier les impasses d'un modèle des personnes et acceptent les individus pour eux-mêmes.

Il est donc nécessaire de comprendre le fonctionnement psychologique du choix d'objet homosexuel puis de réfléchir et de critiquer l'homosexualité comme modèle social sans pour autant jeter un discrédit quelconque sur les personnes qui se vivent ainsi. Certains confondent le modèle social et la situation personnelle. Il m'est arrivé, comme à d'autres praticiens, de servir d'intermédiaire auprès de parents pour qu'ils comprennent et acceptent leur fils ou leur fille dans leur situation singulière. L'aide également apportée à ceux qui partagent une vie commune pour trouver des voies de communication est fréquente. Surtout au sein d'une relation homosexuelle, où l'agressivité, la jalousie et l'instabilité de ce lien occupent une partie de l'énergie psychique des partenaires. Le problème se pose en d'autres termes lorsqu'il s'agit de donner une légitimité sociale à l'homosexualité.

Je l'ai montré, la relation homosexuelle est en contradiction avec tout ce que représente le lien conjugal. De plus, inscrire dans la loi cette demande est de nature antisociale. En effet, l'argumentation qui soutient cette demande s'appuie sur l'idée qu'il serait discriminatoire de ne pas considérer les partenaires de

même sexe comme un couple homme/femme et de ne pas disposer, de ce fait, des mêmes droits. Ce retournement de sens et de la vérité des relations, classique dans la psychologie homosexuelle, est pour le moins inacceptable. De nombreuses personnes perçoivent cette manipulation sans pouvoir la nommer et se sentent renvoyées à une confusion de pensée. En effet, ce discours brouille tous les codes, dans la mesure où la loi, qui devrait avoir le souci de l'identité de genre et le sens de l'altérité, devient un instrument narcissique. Ce discours homosexuel vient pervertir les rapports humains et l'esprit des lois quand il induit l'idée d'une organisation sociale qui ne devrait reposer que sur l'indifférencié et le miroir du semblable. Il détruit toute distinction possible et invite à se maintenir dans la régression des états affectifs. La psychologie homosexuelle tient sa structure de l'exclusion de l'autre sexe. La personnalité masque parfois ce handicap en accusant l'autre de ne pas la reconnaître et lui accorder une place là où l'individu lui-même ne peut pas se tenir. Tel est le paradoxe dans lequel la société actuelle risque d'être piégée comme elle le fut, déjà, à travers des idéologies alors qu'aujourd'hui le destin social se joue à partir de l'idée que nous nous faisons de la sexualité et des rapports humains. La sexualité homosexuelle joue également sur une dissociation de la structure de la sexualité humaine pour la réduire au jeu de l'usage des plaisirs indépendamment de l'interprétation du sens des désirs. Le sexe s'exprime dans l'ignorance de la fécondité et indépendamment de l'enrichissement affectif avec l'autre.

Le discours homosexuel bénéficie, pour être entendu, de la mentalité contraceptive et abortive qui a dissocié la procréation du plaisir. La seule dimension qui est actuellement valorisée dans la sexualité est le plaisir et encore, un plaisir sans altérité, un plaisir solitaire, comme nous l'avons vu. Si le plaisir est évidemment intrinsèque à la sexualité, la procréation fait également partie de sa structure. Toutes les expressions sexuelles ne concourent pas à la procréation, néanmoins celle-ci ne reste pas étrangère à la personnalité qui a pu en intégrer le sens pour accéder à la dimension sociale de la sexualité. Exclure le sens potentiel de l'enfant de la sexualité, c'est ne pas avoir le sens de l'autre. Une sexualité fondée seulement sur la quête du plaisir, en se prenant soi-même comme objet, crée les conditions favorables à la multiplication de toutes les formes de sexualité, à com-

mencer par celle de l'homosexualité. Mais d'autres suivront si la société se laisse prendre par cette fiction.

Depuis trente ans, le discours homosexuel s'est calé sur celui de la libération sexuelle, qui a encouragé l'exploitation des régressions et des immaturités que nous connaissons aujourd'hui. Il ne s'agit plus d'authentifier la qualité d'une relation, mais de donner libre cours à l'état primitif des représentations pulsionnelles et des premières identifications. Ce type de sexualité appartenant au versant infantile de la personnalité ne peut être qu'agressive et antisociale. Elle fait partie des pathologies de l'inachèvement de la sexualité humaine. Le droit lui-même est ainsi manipulé et réduit à dire l'égalité de toutes les tendances, c'est-à-dire la non-différence. Le PIC, qui est voulu et conçu par les homosexuels, venant s'intercaler entre le mariage et le concubinage, viendra non seulement les remettre en question, mais agira comme un dissolvant social. L'homosexualité favorise en fait l'asocialité de la loi, dans la mesure où elle est d'un point de vue psychologique la négation de la résolution œdipienne et de la différence des sexes, et socialement le refus de ce que le droit mettait en œuvre, en termes symboliques, à travers le lien ternaire (mère, père, enfant), la séparation des sexes et des générations. On ne peut pas bricoler du « mariage » homosexuel ou du « pacte » ou du « contrat » sans remettre en question, à plus ou moins long terme, l'édifice de la culture qui s'est construit au cours des siècles. Il est toujours possible de trafiquer les montages rationnels et symboliques, mais on ne peut pas les supprimer sans se retrouver dans l'aveuglement d'Œdipe qui conduit à la violence.

Une société ne se gouverne pas de façon pragmatique quand les questions posées touchent à ses fondements. Mais gouverner dans ces conditions revient à savoir tenir compte et assumer des relations symboliques. La désymbolisation de nos sociétés produit la déliaison sociale que nous connaissons et qui sera plus grave et plus handicapante que la crise économique.

- Les mœurs régulent le droit

Une approche individualiste, singulière et pragmatique du droit s'impose dans les mentalités actuelles. Le droit, à l'inverse de ce que j'évoquais plus haut, ne serait plus l'expression de la conception que la société se fait d'elle-même. Le juriste ne serait qu'un technicien jouant au Meccano sans se préoccuper de la

nature de l'organisation des relations qu'il codifie. Cette perspective est la négation même du droit censé organiser le lien social et favoriser la relation à partir de réalités objectives et universelles.

Les plaintes se multiplient afin de savoir pourquoi le lien social se défait alors que le droit actuel participe à cette déliaison. La multiplication de droits subjectifs individuels désocialise progressivement les individus et morcelle la société. Ce sont les mœurs qui deviennent le régulateur du droit, au point de voir se multiplier un corpus de lois toujours plus nouvelles les unes que les autres et qui, à la longue, deviendront plus oppressives que celles qui procédaient d'une conception de l'existence.

La loi perd ainsi sa valeur éducative quand elle n'est plus représentative d'un modèle de vie. L'éducation contemporaine en subit très largement les effets quand l'école devient un des lieux, par excellence, où se manifeste la violence. Le seul rôle de la loi serait de permettre le développement et de prendre acte du changement des mœurs selon les modes et les humeurs d'une époque. Le droit devient par conséquent la norme de la non-norme puisque la société serait sommée par l'individu de ne reconnaître que ses revendications singulières puisées dans ses tendances. L'idée d'une vérité sur l'homme ne semble plus tenir dans cette perspective et paradoxalement, tout en appelant aux « droits de l'homme » pour mieux faire droit à une singularité, on affirme dans les faits implicitement que « les hommes n'ont plus rien en commun ¹⁷ ». À chacun de s'organiser en tribus. Le cas des pays d'Europe du Nord qui légalisent la relation homosexuelle est représentatif de ce phénomène où l'individualisme est tel que le lien social perd de son importance. Ce qui montre que ces sociétés, atomisées autour de tendances multiples et contradictoires, ne sont plus reliées par un lien universel.

- Une société éclatée en tendances sexuelles ?

L'homosexualité ne représente aucune symbolique. Elle est surtout le symptôme massif de l'époque actuelle, qui interdit la différence, où les individus restent fascinés par leur ressemblance au moment où l'on milite tellement pour le respect des différences. Preuve qu'elles ne sont pas reconnues.

17. P. Bénétou, *De l'égalité par défaut, essai sur l'enfermement moderne*, Critérion, 1997.

La société ne repose pas sur des « communautés » sexuelles réunissant des individus selon leur orientation, indépendamment de la relation homme/femme. La loi n'a pas à prendre en compte les particularités sexuelles de chacun. Et pourtant, sous la pression des lobbies homosexuels, très actifs dans les partis politiques et au Parlement européen de Strasbourg, de nombreux projets et de nombreuses lois subissent leur influence. En particulier lorsque celui-ci, depuis plusieurs années, ne cesse de demander aux États membres de légitimer l'homosexualité et de faire droit aux orientations sexuelles des individus.

Au chapitre de *L'Égalité des droits et de la non-discrimination*, on peut lire dans son rapport annuel (1997) que ce même Parlement « invite tous les États membres à reconnaître l'égalité des droits des homosexuel(le)s, notamment par l'instauration, là où ce n'est pas encore le cas, de contrats d'union civile visant à supprimer toute forme de discrimination dont sont encore victimes les homosexuel(le)s, notamment en matière de droit fiscal, de régimes patrimoniaux, de droits sociaux, etc., et à contribuer, par l'information et l'éducation, à lutter contre les préjugés dont ils sont l'objet dans la société (n° 64). » Il est étrange de présenter les homosexuels comme les victimes de la société, alors que personne ne leur reproche leur tendance. Nous l'avons dit, la société ne peut pas reposer sur des tendances et des orientations sexuelles, mais sur la dignité de la personne humaine. De plus, ni l'information ni l'éducation n'ont à présenter l'homosexualité comme un fait banal et de nature équivalente à la relation homme/femme. Il est important de montrer à des jeunes, selon leur âge, comment la sexualité se développe dans la personnalité et comment le stade homosexué fait partie d'un processus psychique, qui pour de nombreuses raisons, décrites par ailleurs, peut se fixer de façon conflictuelle dans la vie intrapsychique. Évidemment, si cette information permet à ceux qui sont dans les hésitations du choix d'objet de se comprendre et de savoir faire la différence entre une inclination provisoire et ce qu'ils désirent, elle n'aura pas nécessairement la même efficacité pour ceux qui sont déjà engagés dans un choix partiel, comme par exemple l'homosexualité. Elle aura au moins le mérite de situer les enjeux. L'injonction du Parlement européen ne peut donc pas être suivie lorsqu'il confond le respect de la personne avec le besoin d'instituer une tendance sexuelle.

Le Traité d'Amsterdam, signé le 2 octobre 1997, est également conditionné par le même état d'esprit. Ainsi l'article 13 : « Sans préjudice des autres dispositions du présent traité et dans les limites des compétences que celui-ci confère à la Communauté, le Conseil, statuant à l'unanimité sur proposition de la Commission et après consultation du Parlement européen, peut prendre les mesures nécessaires en vue de combattre toute discrimination fondée sur le sexe, la race ou l'origine ethnique, la religion ou les convictions, un handicap, l'âge ou l'orientation sexuelle. »

Si l'on peut s'accorder sur la nécessité de lutter contre toutes les discriminations et même sur le fait qu'une personne ne soit pas inquiétée à propos de son orientation sexuelle, il reste néanmoins discutable de la présenter seulement de cette façon. D'autant que personne ne semble savoir qui a ajouté cette formule qui n'existait pas dans les premiers projets de ce Traité. Il est étonnant que ce Traité ne parle pas du respect des personnes, mais qu'il convient de reconnaître les orientations sexuelles. Ce texte ne fait que confirmer la représentation que nous avons actuellement de la personne, réduite à des tendances, fondée sur les pulsions partielles, indépendamment d'une vision plus globale d'elle-même. Ce morcellement ainsi codifié dans un traité vient légitimer le fait que les individus sont saisis à travers des particularismes qui les désocialisent et que les appartenances reposent sur des intrigues plus psychiques que culturelles. Il faut y voir le résultat de la philosophie individualiste qui sert le discours homosexuel. De plus, si l'on s'en tient à la reconnaissance des orientations sexuelles, cela veut dire qu'elles sont toutes d'égales valeurs. Si l'humanité est composée de deux identités sexuelles, masculine et féminine, en revanche les orientations sexuelles sont multiples, variées et parfois contraires au lien social : le voyeurisme, l'exhibitionnisme, l'homosexualité, la pédérastie, le travestisme, le transsexualisme, le sadomasochisme, la zoophilie, etc., qui impliquent des pratiques sexuelles que l'on pourrait aussi recenser. La plupart du temps, ces tendances sont contenues dans la vie psychique de ceux qui en dépendent et parfois vécues chez certains dans le secret de leur intimité. Mais cela ne regarde pas la société, sauf si l'ordre public est troublé et que le comportement de la personne relève du délit. Mais, à s'en tenir au texte, au nom de l'égalité et de la non-discrimination de l'orientation sexuelle, cela veut dire

qu'aucune de ces tendances, quand elles sont agies, ne devrait plus être considérée comme un problème ou un délit. Bref, il faudrait non seulement reconnaître socialement l'homosexualité mais, pour être dans la logique du traité d'Amsterdam, toutes les tendances sexuelles, et leur donner un statut pour qu'elles puissent s'exprimer et bénéficier de certains droits. On voit bien à quelle absurdité et à quelle aberration une telle conception de la sexualité, réduite à ses caractéristiques primitives et influencée par des idéaux homosexuels, est en train de conduire la société à travers des lois qui inscrivent dans leurs codes l'immaturation affectivo-sexuelle d'une époque.

- La loi et le juge au secours de la sexualité

La société découvre tous les effets sur les psychologies d'une sexualité où, au nom de la « libération sexuelle », tout pouvait se faire. Le mot d'ordre était à la jouissance et à la performance sans limites. Il était « interdit d'interdire ». La sexualité était présentée sans interdits alors que son organisation et sa capacité de désirer ne dépendent que du traitement des interdits fondamentaux qui la structurent. La pulsion sexuelle ne peut pas être laissée à elle-même et sa relative autonomie dans le psychisme doit être régulée par les instances du Moi et par la culture. La mode de la libération sexuelle a lancé des impératifs se substituant parfois aux désirs des individus, alors que c'est à chacun de décider et d'assumer ce qu'il veut vivre. Mais, dans une absence de réflexion psychologique pour discerner le sens de ce qui est vécu par chacun et l'absence de réflexion morale sur la valeur de ses choix et comportements, les individus cherchent à savoir ce qu'il convient de vivre. Tel est le paradoxe de l'époque, que j'avais annoncé dans mes précédents ouvrages, où l'on se tourne vers la loi et le juge qui doivent se prononcer sur la sexualité humaine. Après une période d'insouciance et sous la pression des événements et de l'errement des mentalités, la loi fait, de plus en plus, son entrée dans la vie intime et sexuelle des individus. Une loi qui perd son caractère universel et qui s'égare quand elle se confond avec la structure sexuelle de l'époque, qui valorise les pulsions partielles. Elle entraîne la société dans la confusion quand elle établit des équivalences entre l'identité et les tendances sexuelles. Cette loi est en deçà de la loi œdipienne et risque de faire perdre la raison.

En mettant sa vie sexuelle sous l'autorité de la médecine et du juge, l'individu manifeste sa difficulté ou son incapacité à l'intégrer et à se vivre dans ses limites. Du point de vue psychologique, le sexe est subjectif, c'est-à-dire celui à partir duquel chacun se reconnaît. Si ce sexe subjectif est en contradiction avec le sexe biologique et l'appartenance sexuelle, la personnalité rencontrera de sérieuses difficultés intrapsychiques et relationnelles. Ce n'est pas à la loi civile de venir se mêler de ce conflit en décrétant qu'un transsexuel est devenu l'autre sexe ou que la relation homosexuelle est l'équivalente de la relation homme/femme. Et pourtant c'est bien dans cette direction que nous nous acheminons, du moins pour un temps, jusqu'au moment où ces montages fictifs nous seront renvoyés dans la violence. Mais, en attendant, que d'erreurs, de souffrances et quel coût humain pour un tel aveuglement ! L'individu va devenir prisonnier de ces lois sur la sexualité qui faussent l'interprétation et le traitement des questions sexuelles.

Tous ces excès et toutes les confusions au sujet de ce qui est sexuellement normatif pour la cohérence de la vie sociale débouchent sur le puritanisme, comme je l'avais déjà fait observer et comme certains, qui l'avaient nié à l'époque, le découvrent à présent. Le puritanisme est souvent présenté à travers des discours convenus et stéréotypés de l'apparition d'un ordre moral. Cet ordre moral est comme l'Arlésienne, on l'annonce, mais sans le voir venir. De tels clichés nous empêchent de réfléchir. La morale n'a jamais rendu malade ni brimé la liberté. C'est le rigorisme du sujet qui, enfermé dans son idéalisme, se prend pour la loi morale, ne sait pas tenir compte des réalités et mettre en dialogue ce qu'il vit avec une référence morale à partir de laquelle se réfléchir et évaluer ses faits et gestes pour améliorer ses conduites. L'attitude intellectuelle vis-à-vis de la morale est d'un autre genre que celle qu'il convient d'avoir pour respecter des codes et les lois civiles. Il est important de le rappeler au moment où l'on veut à nouveau, après trente ans d'interruption, donner des cours de morale à l'école. Que veut-on enseigner, au juste ? Les codes sociaux ? Des références morales ? Il faut d'autant plus le savoir que de très nombreux jeunes ignorent les lois et ne sont plus habitués à réfléchir moralement à leur conduite.

Le langage dominant qui conditionne les esprits en reste donc à l'équation simpliste : puritanisme = ordre moral. Le puritanisme actuel est surtout l'expression paradoxale d'une sexualité

vécue de façon fragmentée et sans cohérence, et qui développe de ce fait même une méfiance, et parfois même un désinvestissement. Des patients nous demandent des moyens pour être sexuellement performants, témoignant d'un désir de toute-puissance, et d'autres, en même temps, comment se libérer d'une sexualité qui devient débordante parce que l'individu n'a pas appris à contenir ses motions intérieures. La sexualité fait ainsi peur du fait des nombreuses représentations qui circulent à son sujet. Le puritanisme est la conséquence psychologique d'une méfiance à son égard. La sexualité peut être une source de vie quand son expression vient conforter et activer la relation amoureuse. Mais elle peut être destructrice quand elle est réduite à donner libre cours aux pulsions partielles dans la réalité. Les pulsions partielles sont, dans le meilleur des cas, sublimées pour trouver des voies de passage vivables dans la réalité.

La sexualité en elle-même ne veut rien dire tant qu'elle n'est pas inscrite dans une régulation psychique et une culture qui permet la relation. Lorsqu'elle est entretenue dans sa relative autonomie, elle ne peut que renvoyer au passé et à ses états premiers, mais sans que l'individu puisse accéder au travail de l'élaboration de son désir. Dans ce cas, il demande à être libéré non seulement de ses motions sexuelles, mais aussi de la sexualité. Nous observons cette réaction dans l'expérience clinique à travers la plainte de la perte du désir. Les désirs ont toujours inquiété la conscience humaine au point de les fuir, de cultiver des illusions de bonheur ou de les nier et de faire comme s'ils n'existaient pas. Le psychanalyste E. Jones a recours à la notion d'*aphanisis* (acte de faire disparaître) pour désigner ce besoin présent chez certaines personnes d'abolir la fonction même du désir. Si, dans le discours des adolescents de Mai 68, tout était sexuellement possible, les adolescents et les jeunes adultes, trente ans après, tout en étant conditionnés par la dispersion actuelle, où le sexe est réduit à des tendances et à des pratiques, se demandent ce qu'il est possible de vivre.

Le risque existe de voir la société se morceler, sans aucune hiérarchie de valeurs, dans la multiplication de lois d'exception qui nous feraient perdre le sens de l'universel, et donc du lien social. La morosité du désespoir d'une société dépressive, poussée par l'angoisse de ne plus rien savoir sur elle-même, aurait tendance à valider, au nom de la nouveauté, les revendications les plus archaïques et les plus contradictoires et à leur donner force de loi

là où la simple réflexion savait faire la distinction entre l'essentiel et le particulier. Si ce mouvement devait s'accroître, nous irions dans le sens d'une désocialisation de l'individu.

J'ai décrit ici les problèmes qui se posent quand on cherche à vouloir faire de l'homosexualité un modèle social et à l'inscrire dans la loi. Ce questionnement est différent de celui des personnes qui se trouvent engagées dans cette orientation sexuelle et souhaitent la vivre ainsi. L'impossibilité de faire de l'homosexualité un modèle social, concédant les mêmes droits que ceux du mariage et de l'adoption d'enfant, indique une limite et un interdit social structurant plus qu'un rejet de ces personnes. Il n'y a pas de parité possible avec d'autres formes de relation qui, si elles existent de fait, ne peuvent pas avoir un caractère instituant. Dans les raisonnements actuels, les diverses interrogations sont confondues et toutes les tendances seraient légalement valides à partir du seul dénominateur commun de la non-exclusion. Cette attitude d'esprit empêche l'intelligibilité des enjeux pendant que le démontage symbolique de la société accélère sa cassure, puisque les personnes ne savent plus comment se relier à la société et dans quel cadre anthropologique de la représentation de soi et de la société se développer. Il n'est pas étonnant qu'à travers des modèles sexuels fragmentés elle crée les conditions mêmes de l'asocialité. La société favorise une profonde insécurité affective. Elle entretient des représentations d'une sexualité immature de solitaire, à la recherche du même et de son semblable, qui débouche sur la violence. Celle-ci se développe comme négation de soi et négation de l'autre.

Chapitre 7

LES RACINES DE LA VIOLENCE

La violence se déploie dans la société et ce n'est sans doute que le début d'un phénomène qui risque de prendre des proportions importantes aussi longtemps que ne seront pas prises en considération les conditions psychologiques à partir desquelles elle se développe. Nous allons le montrer, cette violence est d'autant plus singulière qu'elle est essentiellement exprimée par des jeunes qui manifestent, à travers des conduites archaïques et des comportements délictueux, l'incertitude foncière d'individus sans racines et sans liens avec l'existence parce qu'ils sont issus d'un monde de confusion parentale, familiale et sexuelle. C'est donc dans ce climat d'insécurité affective que l'agressivité, au cœur de l'esprit humain, va s'exprimer. Comment cette violence, d'un genre nouveau, est-elle en train d'incendier nos sociétés ?

Les actes de violence des enfants et des adolescents ne sont pas des phénomènes nouveaux. Du fait de l'état de leur psychologie, les jeunes sont prédisposés à se comporter ainsi dans leur vie sociale. Mais c'est la progressive montée de la violence juvénile, contre soi et contre les autres, qui devient de plus en plus inquiétante. Cette violence peut revêtir différentes formes d'expression : ce sont pêle-mêle des vols, le racket, des mensonges, des insultes, des menaces, des coups et blessures entraînant parfois la mort, des agressions sexuelles, l'absentéisme scolaire, la dégradation matérielle, l'irrespect vis-à-vis des enseignants et des adultes, l'incivisme, etc. De nombreux jeunes ne savent pas qu'il y a des limites à ne pas franchir.

C'est pourquoi il est important de faire la différence entre la violence des adolescents et celle qui existe dans la société car elles ne sont pas de même nature. Certains affirment que, puisqu'il y

a de la violence dans la société, il est logique de la retrouver parmi les adolescents et à l'école. Les choses ne sont pas aussi simples. Si la violence est présente dans les rapports humains, dans la société, c'est souvent pour exprimer des conflits d'ordre politique, économique, territorial ou, sur le plan individuel, des conflits conjugaux ou relationnels. Il en va tout autrement avec la violence juvénile par laquelle des jeunes prouvent qu'ils ignorent la réalité, le sens de l'autre, les règles morales et les lois à partir desquelles on régule son comportement. L'agressivité primordiale anime la vie psychique de l'enfant et s'exprime, entre autres, à travers des conduites violentes. L'environnement, à commencer par son père et sa mère, va s'y opposer verbalement et physiquement en communiquant des modes d'expression qui encouragent un contrôle de soi et des réalités. Mais l'état de la société peut favoriser l'expression de la violence dès lors que la précarité familiale et la confusion des codes provoquent la déliaison sociale. La violence juvénile est donc d'abord générée par la psychologie même de l'individu et non par la société. Cette violence se déploie d'autant plus rapidement que les jeunes ne sont pas socialisés, ou alors fictivement, à travers, par exemple, un type de musique ou de sport qui les enferme dans leur narcissisme. Examinons donc comment se présente l'agressivité psychique.

Aspects psychologiques de la violence

Nous naissons violents

Le développement de la violence dénote l'expression d'une pathologie du narcissisme et de l'identité des personnalités juvéniles. En effet, la violence est une des traductions de l'agressivité de base du fonctionnement psychique. Si l'enfant était laissé à lui-même, sans limites et sans éducation, il développerait une violence destructrice et meurtrière. Il chercherait à prendre et à agresser pour vivre sans savoir délimiter son terrain et se différencier d'autrui. Le rôle de l'adulte, et en particulier de la mère, consiste justement à le contenir jusqu'au moment où il sera capable de le faire par lui-même.

Jusqu'à six ans, un enfant cherche à savoir quel est son pouvoir sur ses parents avec le désir de commander les adultes, de résister

à leurs prescriptions et de faire reculer les limites de la réalité afin de manifester son sentiment de toute-puissance. Dans le contexte actuel, on l'a vu, de nombreux adultes ne savent pas faire preuve de fermeté face à ces demandes de l'enfant. L'absence des parents, leur retour tardif à la maison, les problèmes de couple sont autant de situations qui n'aident pas l'enfant à se situer et à se limiter dans l'ordre de la filiation. Ce phénomène s'observe surtout lorsque l'adulte réduit la relation au plan affectif au détriment des structures symboliques : rôle de l'adulte (père et mère), différence des sexes et des générations. La question n'est pas seulement d'être estimé et aimé par l'autre. Ce repli sur le seul bien-être affectif se fait au détriment de la structure relationnelle qui doit situer les enfants par rapport à la loi des adultes. Ne voulant pas déplaire à l'enfant et ne pouvant pas traiter un sentiment de culpabilité lié à un dysfonctionnement symbolique, à la suite, par exemple, d'une séparation, les adultes parfois sont prêts à toutes les compromissions, à toutes les démissions et à céder sur le moindre détail sans en évaluer les conséquences sur le développement de la personnalité.

La violence comme les conduites délinquantes se préparent dès l'enfance. L'enfant a besoin d'être limité dans son expansion narcissique. Il doit être repris et même sanctionné dans les situations de désobéissance et de transgression. S'il ne rencontre pas de butées qui correspondent aux réalités, et pas aux seuls caprices de l'adulte, il ne pourra pas accéder au sens du désir. Car, en croyant que tout est possible, il sera réduit à l'impuissance et ne pourra rien faire. Faute de posséder les attitudes de pensée et les moyens d'agir en tenant compte des autres et des réalités, il ne lui restera que l'agression pour s'imposer. L'éducation doit justement l'aider à passer de la suffisance du principe de plaisir au principe de réalité.

Or, on l'a vu, de nombreux adultes ne savent plus se situer à cette intersection. Ils ont même peur d'intervenir auprès de leurs enfants, de les reprendre lorsque cela est nécessaire et de dire non. Ils sont hésitants pour deux raisons. D'une part, ils craignent de perdre l'estime et l'affection de leurs enfants, se plaçant eux-mêmes dans une position infantile. Les enfants qui sentent leur faiblesse ne l'apprécient pas alors qu'ils découvrent, en revanche, qu'ils comptent aux yeux des adultes lorsque ceux-ci sont exigeants à leur égard. D'autre part, ces mêmes adultes sont inhibés à l'idée de punir leur enfant à cause de tout ce qui se dit

aujourd'hui autour de la maltraitance des enfants. Bien entendu, nous devons nous féliciter de pouvoir aujourd'hui réprimer les attitudes antiéducatives. Nous avons raison de dénoncer le travail des enfants, leur implication dans des conflits armés, leur non-scolarisation, la prostitution infantine, l'inceste et les agressions sexuelles, mais il ne faudrait pas omettre leur abandon éducatif, qui est actuellement le problème majoritaire. L'idée de passer pour un mauvais parent, d'être dénoncé par des enseignants à la suite d'une gifle conduit des parents à ne jamais intervenir. Or, si le châtement corporel n'est pas une méthode pédagogique valable, il peut se faire qu'une tape sur le corps de l'enfant l'oblige à comprendre qu'il a franchi une limite intolérable. Certains, en effet, ne peuvent saisir une injonction qu'à partir de leur corps là où ils sont réfractaires au sens des mots. En confondant toutes les situations et en faisant peser un discrédit sur la moindre réaction un peu vive des parents, de nombreux adultes se maintiennent dans l'ambivalence : ils perçoivent ce qu'ils doivent dire, mais n'osent pas le faire. Cette incohérence n'est pas structurante pour l'enfant et encore moins lors de l'adolescence où les conduites de violence prendront une autre dimension.

En effet, pendant l'adolescence, s'opèrent des remaniements psychiques sur la base de la réactualisation des premières identifications parentales et du conflit œdipien, entendu comme travail de différenciation sexuée. L'adolescent est souvent déstabilisé par ce travail intérieur qui peut l'entraîner dans une position réactionnelle et lui faire développer des défenses de type psychotique : projetant sur le monde extérieur la cause de son malaise qui est essentiellement psychologique, il cherche à en faire porter la responsabilité à sa famille, voire à la société. Mais, une fois que cette crise est résorbée et que les tâches psychiques nécessaires à la stabilisation des fonctions de sa personnalité sont en place, il investit son fonctionnement interne et reconnaît que le trouble venait de lui. Il est capable de dire « je », d'accéder ainsi à un *self* authentique et de retrouver ses parents de façon paisible.

L'erreur serait de croire que la cause des conflits chez les adolescents est sociale. Le problème est ailleurs et doit se traiter là où il se pose, c'est-à-dire sur la scène psychique. Il est inutile d'aller chercher des causes sociales à une carence du développement de la personnalité. Celle-ci sera résorbée lorsque des adultes sachant

signifier les limites du désir de l'enfant, mais aussi celles de la réalité, inciteront celui-ci à prendre possession de lui-même. Il restera à l'individu à accomplir ce travail sur lui-même, ce que personne ne peut faire à sa place, sauf dans une société totalitaire, tribale ou clanique, qui dépossède l'individu de son *self*.

La plainte qui revient souvent chez les adolescents et les post-adolescents est qu'ils manquent de confiance en eux-mêmes. Elle est le symptôme d'un *self* qui ne parvient pas à se mettre en place et favorise, parfois, une position dépressive qui peut se présenter de façon masquée à travers des troubles du comportement, une asocialité prononcée, un sentiment d'impuissance ou la négation des réalités. En toute hypothèse, l'adolescent se replie sur des positions infantiles qui traduisent une dépendance à ses premières images de lui-même et de la réalité. Il se sent ainsi menacé, craint d'être envahi et vit la plupart de ses relations dans la peur de l'intrusion. Ainsi renvoyé et maintenu dans les intrigues de son enfance, il est confronté aux imagos de la toute-puissance maternelle et à la peur du danger qu'elles représentent. L'adolescent va utiliser un moyen de défense pour se protéger – c'est « l'identification à l'agresseur » – et cherchera à agir sur le monde extérieur comme il craint qu'on agisse contre lui-même. En fait, la dévalorisation de soi se convertit en *haine* du monde extérieur, ce qui dénote en fait une réaction à une situation de détresse contre la perte de soi au moment du deuil nécessaire de l'identification à l'Idéal du Moi maternel. L'inexistence de la fonction paternelle, ou le refus du père par l'adolescent, rend cette tâche de deuil particulièrement difficile. L'angoisse qui se développe chez l'adolescent ou le postadolescent est l'expression d'une profonde inquiétude de se croire ainsi rivé à la mère, maintenu dans l'enfance et dans l'impuissance de devenir à son tour un adulte. Confiné dans la symbolique maternelle, le jeune rage de ne pouvoir se libérer. Il reste seul aux prises avec une identification qui ne représente pas le réel et encore moins la loi, ce qui encourage la violence et l'immaturité.

L'identification au père évite d'entrer dans ces conduites, puisque celui-ci vient limiter les sentiments de toute-puissance de l'enfant et l'introduit dans la réalité. Sans quoi deux conséquences aggravantes peuvent se développer.

1. L'angoisse de castration. Cette angoisse témoigne de l'échec même de la castration symbolique que l'individu vit au moment de l'enfance et de l'adolescence et dont nous avons vu plus haut

l'importance dans la formation de la personnalité et du lien social. Elle encourage la violence du sujet qui désire se libérer d'elle.

2. La dépendance à l'image archaïque maternelle va accentuer chez l'individu le sentiment de force et de puissance alors qu'il doit en faire le deuil pour devenir autonome et se dégager de l'infantile. Il s'imagine que cette force lui donnera accès à tout sans le moindre effort ; que tout lui est dû et que ce qui appartient aux autres lui appartient aussi. Bref, l'individu s'installe dans la relation fusionnelle : l'autre est dans le prolongement de ce qu'il pense, éprouve et désire. La différence et la négativité n'existent pas.

Dans ce cas, l'adolescent n'accepte pas d'être limité dans l'expansion de son narcissisme, ce qui le conduit à s'enfermer dans un univers clos. Le Moi du sujet ne peut plus faire son travail d'intégration de la réalité extérieure et de ses règles par manque de repères. Bien au contraire, le Moi du sujet va nier et désavouer le monde extérieur.

À fleur de peau

L'adolescence est une période de réorganisation de la personnalité sur la base de ses identifications parentales et sociales. La personnalité du sujet dans sa singularité et dans sa façon de se positionner depuis l'enfance est ainsi directement concernée. Mais la qualité de ses identifications parentales comme la qualité de l'environnement qui assure ou pas les transmissions nécessaires au développement humain sont aussi en cause. D. Winnicott montre bien comment la tendance antisociale qui se manifeste à travers des comportements destructeurs est une revendication à l'égard de la mère qui ne répond pas de façon satisfaisante aux besoins de l'enfant. Ce phénomène s'observe aussi lorsque le père n'est pas significatif pour la mère. Alors l'enfant se demande : « Pourquoi l'a-t-elle choisi ? » Et lui-même de se mettre à cette place auprès de la mère, réduisant la fonction paternelle à l'inexistence.

Ce comportement asocial va se caractériser par l'absence de liens affectifs durables, l'amoralité, l'absence de structures symboliques inconscientes, l'impulsivité, la mythomanie, des comportements pervers labiles témoignant d'une immaturité dans l'élaboration des pulsions, une agressivité primaire mal struc-

turée, une carence de l'activité fantasmatique et une pauvreté du langage. L'approche de ces jeunes est difficile puisqu'ils manquent d'un réel fonctionnement mental et de structuration interne. Ils sont à fleur de peau, toujours dans l'agir, sans que l'action soit reprise et médiatisée par la réflexion. Ils trahissent la pauvreté de leur intériorité et de leurs échanges intrasubjectifs. Ils utilisent, de façon répétitive, le passage à l'acte, non pas pour rechercher un quelconque plaisir, mais comme décharge de toute tension et pour revenir au niveau zéro, afin de ne plus ressentir leurs tensions internes. Cette attitude signifie l'évacuation de tout fonctionnement mental. Le passage à l'acte est ici un mode de défense pour éviter à la personnalité de s'effondrer dans la psychose. C'est une façon de se protéger d'une désorganisation de son Moi et de la perte de relation avec le monde extérieur. La réalité psychique se substitue au monde qui est réduit à être le prolongement narcissique de l'individu. C'est ainsi que certains jeunes se révèlent incapables de percevoir qu'ils portent atteinte à autrui dans leur attitude destructrice. En réalité, ils vivent dans l'anxiété dépressive par peur de perdre leur objet primitif. Faute d'entrer dans le conflit œdipien, de se heurter au père et à ses corollaires sociaux, ces jeunes se rabattent sur des conduites maniaques. Cette attitude ne se traite pas par le dialogue, comme on le croit avec une certaine naïveté, mais par la mise en place d'une structure relationnelle qui les oblige à se réorganiser psychologiquement en séparant vie psychique et vie sociale. Elle ne peut se réaliser que grâce à la relation éducative, qui dépend des parents, des enseignants, des éducateurs et des adultes quand ils savent tenir leur place et leur rôle.

Insécurité et stress

La plupart des adolescents manifestent une fragilité interne et un défaut de résistance à toutes les stimulations qui se présentent à eux. Ils pleurent facilement au gré de la fluctuation de leurs humeurs, à la grande surprise des adultes. Certains, à la moindre contrariété ou à la moindre sensation déplaisante, se précipitent à l'infirmerie scolaire pour être maternés, rassurés ou gratifiés affectivement. Des médecins scolaires m'ont ainsi fait remarquer l'importance de ce qui semble être une attente affective de ces jeunes. Leur attitude trahit souvent une demande de câlins et un contact réconfortant avec l'adulte. Certains y voient l'amour

qu'ils ne recevraient pas dans leur famille. Ces conduites démontrent surtout que la plupart de ces jeunes sont victimes d'une carence éducative. Leur relation à eux-mêmes et au monde extérieur les insécurise parce que les adultes font défaut.

Des causes extérieures sont souvent invoquées pour expliquer le mal-être des adolescents, notamment la surcharge de travail scolaire ou encore la violence que représenterait l'institution scolaire sur les élèves. Ces causes ont leur pertinence, mais les enjeux sont ailleurs. Les élèves d'aujourd'hui travaillent sans doute moins que leurs aînés ; autrefois, le temps des cours et des études était plus long. En revanche, la capacité de concentration des élèves est faible, et les processus de pensée restant soumis à l'imaginaire, c'est désormais une véritable souffrance pour accéder pleinement à la raison. D'où vient le stress des jeunes ? Très probablement du fait que ceux-ci n'ont pas toujours les moyens psychiques de traiter et d'assumer les influences du monde extérieur et de la vie scolaire. Cela tient à un manque de structuration de leur personnalité. Facilement excitables, les jeunes ne disposent pas encore des mêmes capacités et des mêmes ressources que les adultes pour réagir face aux événements, aux contraintes et aux imprévus de l'existence. Ils ont encore besoin de s'appuyer sur les adultes et d'être contenus par ces derniers, qui doivent les préparer progressivement à leur autonomie. Mais, à force de vouloir une autonomie précoce des enfants et de leur faire croire qu'ils peuvent avoir la même place que les adultes, nous préparons des personnalités juvéniles inorganisées et friables. Le problème du stress ne pourra pas se résoudre avec les séances de relaxation que l'on met en place à présent dans les écoles...

Le défaut de cohérence

Il est vrai que la cohérence éducative n'est pas la chose au monde la mieux partagée. Certains adultes ne savent tout bonnement pas que l'attitude la plus banale engage. Si des enseignants sauront reprendre leurs élèves lorsque ceux-ci entrent bruyamment en classe ou discutent entre eux pendant les cours, d'autres ne diront rien et continueront à faire comme si de rien n'était. En réalité, de nombreux adultes ne savent pas comment réagir face à l'agressivité et à l'instabilité inhérentes à l'adolescence. Des médecins scolaires sont parfois étonnés d'accueillir des jeunes qui leur sont adressés par des enseignants sous le seul

prétexte qu'ils discutent en classe et qu'ils ne répondent pas à leur injonction. Si bien que les difficultés de la vie quotidienne, n'étant pas traitées au plan éducatif, sont médicalisées ou psychiatriquées. La demande médicale ou psychothérapique des adultes pour des jeunes est souvent révélatrice de leurs difficultés pédagogiques. Les professionnels de la santé entrent parfois dans le jeu quand ils ne perçoivent pas la véritable carence. Ainsi se développent des protocoles de thérapie familiale ou des psychothérapies individuelles dont les intéressés ne voient pas le sens mais qu'ils acceptent de vivre sans pour autant progresser. La plupart du temps, il s'agit d'une mauvaise indication : ces adultes ont surtout besoin d'une guidance éducative afin d'assumer leur rôle.

Des jeunes, largement influencés par le discours ambiant, reprennent à leur compte des arguments qui justifient la plupart des comportements asociaux. Ils en tirent un brevet de respectabilité devant les caméras de télévision pour faire de la violence un mode de vie, d'expression gestuelle et musicale. La violence serait un message adressé à la société pour répondre à la violence de la société de consommation ou à celle de l'école qui contraint dans ses programmes, dans ses méthodes et dans ses sanctions. Réduire la violence à un discours revient à passer à côté du problème lorsque nous sommes en présence de jeunes qui ne disposent que d'un faible équipement psychique. Le problème de la violence juvénile est avant tout l'expression d'un déficit de structure relationnelle. En effet, la relation sociale dans laquelle l'enfant doit être inscrit, à commencer à l'école, se confond curieusement, depuis quelques années, avec une relation intersubjective. Sous prétexte de proximité, la relation veut en fait occuper l'espace psychique de l'autre. Mais, dès qu'on s'implique dans la subjectivité de l'autre pour répondre à ses motions, à ses envies, voire à ses impulsions, il n'y a plus de place pour la vie sociale, qui s'articule autour de rôles et de fonctions symboliques. Le manque de distance dans la relation et le refus d'accéder à sa dimension symbolique désocialisent l'individu. Ni le proviseur ni l'enseignant n'ont à jouer au confident avec l'élève. Ce peut être le rôle par exemple du médecin scolaire, de l'assistante sociale ou de l'infirmière. La confusion de la nature des relations conduit parfois à des transgressions symboliques très dommageables pour les psychologies et la qualité du lien social. Nous avons ainsi vu un proviseur materner ses élèves à

chaque fois que l'un d'entre eux avait un problème avec un enseignant. Il acceptait d'entrer dans des discussions avec l'élève sur sa psychologie, sur sa famille et ses problèmes intimes au point de fausser complètement la place respective de chacun. L'écoute est à la mode. Mais lorsqu'elle n'est pas finalisée, elle ne sert à rien. Le besoin de faire parler l'autre, de s'immiscer dans sa vie psychologique montre à quel point nous avons réduit à du « bricolage intimiste » la relation éducative et le cadre symbolique de la famille, de l'école, de la société. Ne plus intervenir que sur la vie psychique renforce les symptômes actuels au lieu de les traiter. La finalité de l'école, ce n'est pas la personnalité de l'élève et encore moins celle de l'enseignant, mais la transmission du savoir, des outils culturels, et donc l'enracinement dans la société.

Qu'est-ce que la violence juvénile ?

Le besoin de s'affirmer

Le quotidien des enfants et des adolescents est fait de rapports de forces qui les occupent le plus clair du temps et échappent très souvent aux adultes. Ils se font subir diverses agressions, humiliations, vexations et chantages comme si toutes leurs tensions ne pouvaient se régler que par la négation de l'autre à travers le complexe de Caïn – lorsque ce dernier tue son frère Abel pour briller aux yeux de Dieu –, et donc de ses parents, et pour exister comme l'unique et le préféré. Ces attitudes sont le propre de l'enfance et de l'adolescence.

La plupart de ces jeunes livrés à eux-mêmes ignorent le sens du bien et du mal et agissent seulement en fonction de leurs envies immédiates ou de leurs représentations imaginaires des autres et de la réalité. Ils cherchent souvent à s'affirmer de façon primaire et vulgaire. Ils ignorent les codes du savoir-vivre. Leurs conduites reflètent l'insouciance et l'individualisme triomphant à l'heure où tout le monde se plaint de la perte des repères. Les repères ne sont pourtant jamais « partis » ! Ce sont les personnalités actuelles qui ne savent pas les faire fonctionner, souvent par manque d'apprentissage. Mais il est vrai que de nombreux individus ne savent pas identifier ce qui vient d'eux et ce qui vient des autres, voire de leur environnement. Ils agressent, volent et

parfois tuent, sans avoir conscience qu'ils portent gravement atteinte à l'autre. Certains ne vont-ils pas jusqu'à reconnaître qu'ils ne l'ont « pas fait exprès » ou qu'ils voulaient juste s'amuser et faire peur sans avoir à s'interroger sur la pertinence de leur geste et de ses conséquences ?

À l'intérieur des cités, et dans de nombreux établissements scolaires, la violence est active. Et même si ces phénomènes restent minoritaires, ils demeurent significatifs de l'insécurité et des dérèglements profonds de la société que sont l'éclatement des familles, l'augmentation des divorces, l'absence et la dévalorisation de la fonction paternelle, la difficulté d'intégrer le sens de la loi, les problèmes posés par la nécessaire intégration des étrangers et par le chômage, surtout le dysfonctionnement de la relation éducative.

Des jeunes qui sont de plus en plus renvoyés à eux-mêmes, sans aucun repère éducatif avec le monde des adultes, construisent des règles et des comportements à l'image de leur subjectivité. Ils expriment ainsi la détérioration du tissu social, à commencer par celui de la famille qui est, faut-il le rappeler, le premier lieu de l'éducation de l'enfant. L'école n'a pas toujours les moyens de transmettre ou de réparer les manques familiaux, et l'enfant ne peut pas se construire tout seul. Il a besoin d'un environnement porteur et sécurisant par ses normes et ses règles qui le dépassent.

Dans cette mentalité, la faute serait une simple erreur et le délit un geste somme toute banal. Les esprits contemporains ont du mal à accepter qu'il faille un jour sanctionner. Il faudrait simplement dialoguer pour convaincre. Cette vision idéaliste méconnaît les besoins inhérents au développement de la psychologie juvénile. Le déni de la culpabilité, alors que celle-ci est inhérente à la psychologie humaine et se transforme dans le meilleur des cas en sens des responsabilités, encourage le développement de personnalités perverses qui peuvent en effet sombrer dans la délinquance. Telles sont les conséquences d'une carence éducative, et non d'une carence affective, comme on se plaît à le répéter de façon sentimentale, en laissant croire que l'on devient violent ou délinquant par manque d'amour. Cette hypothèse est juste dans certaines situations, mais elle ne correspond pas à ce que nous observons chez des jeunes qui utilisent la violence comme seul mode d'expression sociale alors qu'ils sont plutôt paisibles en famille. Cette violence n'est donc pas seule-

ment la traduction de l'incivisme ou d'une immoralité qui pourrait être jugulée grâce à quelques cours de morale. Elle est surtout le fait d'une attitude de transgression et de délit chez des personnalités qui méconnaissent le sens des limites et ne sont pas insérées dans un système relationnel significatif envers la société. Ces jeunes se manifestent à travers des conduites et des pratiques criminelles, tout en développant une psychologie de prédateurs et de pillards. Ils continuent d'autant plus à agir de cette façon que leurs exactions restent souvent impunies et que les gens ont peur d'eux. Ils occupent de plus en plus le terrain et ceux qui le peuvent quittent les quartiers les plus atteints. Cette minorité agissante est l'accès de fièvre qui témoigne du mal dont souffre la société. Elle a abandonné les jeunes. Elle a délaissé leur éducation. Elle ne les attend pas pour construire son avenir.

Cette situation est le résultat de l'histoire de ces dernières années. La génération du *baby-boom* a vécu comme si la vie venait d'elle et s'arrêtait avec elle. Les adolescents soixante-huitards ont traduit en termes politiques une vision pour le moins cynique de l'existence au mépris des acquis des générations précédentes. Ils n'avaient rien à transmettre que la mise à sac de l'héritage de leur père. Ils se sont calés sur le refus de la pensée pour construire un humanisme vide de concepts autres que celui de la « tolérance ». Cette idée vague qui serait dans « la modernité » de l'individualisme actuel est plutôt en contradiction avec l'origine et le sens de ces idées qui ont favorisé le développement de notre civilisation fondée sur le sens de la personne humaine. Les mots sont vidés de leur substance dès qu'on oublie les fondements des concepts que l'on veut utiliser. Un consensus mou et schizoïde est érigé en système quand on prétend que la morale relève uniquement de la sphère individuelle et que c'est à chacun de décider de ses normes. Et c'est au politique et au droit de définir dans la loi ce qui est du domaine de la régulation publique et qui ne relèverait pas de la morale. Cette vision ultra-individualiste, qui prend l'individu pour le fondement et la référence du moral, est pour le moins dangereuse et asociale. La règle morale n'a plus de dimension universelle et, de ce fait, ne permet pas la communication. Nous l'avons dit, le légal ne peut pas se substituer au moral qui le transcende. Cette mentalité philosophique alimente le morcellement et la déliaison des individus. Elle justifie aussi la psychologie du narcissisme défensif où chacun est renvoyé à lui-même et valide ses conduites en fonc-

tion de ses seules règles subjectives. La morale réduite à la sphère du privé est le symptôme du clivage du Surmoi contemporain. À la fois il ne faut pas interdire et en même temps on s'étonne du déferlement de la violence. La société ne se donne pas les moyens de traiter culturellement le conflit œdipien.

Une société qui infantilise

Ne sachant plus inscrire un enfant dans une perspective éducative et ne sachant plus quoi lui transmettre et lui dire, l'adulte n'a rien trouvé de mieux que de lui expliquer simplement sa psychologie et ce qui se passe dans sa tête.

N'est-il pas d'ailleurs étonnant qu'aux moindres accidents, agression ou meurtre, une cohorte de spécialistes de la psychologie fonde sur les jeunes et les invite à parler, pour éviter que ne s'installent les séquelles d'un éventuel traumatisme ? Certains ne le souhaitent pas aussi immédiatement, même si par la suite ils pourront peut-être en avoir besoin. Cette démarche de croire que l'on peut éviter un « traumatisme » en parlant sur le choc de l'événement est pour le moins discutable, et notamment au plan théorique. Cette prise de possession de la subjectivité par la société en dit long sur les défaillances éducatives qui ne donnent plus de ressources pour savoir réagir et ne préparent pas structurellement les personnalités à faire face aux événements dramatiques de l'existence, et encore moins à savoir élaborer psychologiquement les craintes, les peurs et les angoisses fondamentales réactivées par telle ou telle situation. À trop confondre le discours social avec l'intersubjectivité, on a fait disparaître toute dimension sociale et symbolique qui permette de se représenter et d'assumer les réalités défaillantes de l'existence. Le langage médiatique a favorisé cette substitution en codant la vie en termes intimistes et en valorisant l'individu au détriment de toute dimension institutionnelle. Ainsi, la fragilité de l'existence, la méchanceté, la duplicité et la cruauté, etc., tous les risques de la nature et de l'existence, ne sont pas pensés et encore moins représentés dans une symbolique. C'est dans ces conditions que ressurgissent les incertitudes les plus primitives, comme la peur des envoûtements, des sorts et des esprits des morts qui viendraient envahir le monde des vivants.

La psychiatrisation des accidents, des échecs, des délits et des crimes peut donc fragiliser les individus, surtout quand ces évé-

nements sont amplifiés par leur mise en scène : déplacement de ministre, escorte de police, autocar aux rideaux baissés transportant les jeunes, les visages cachés par leurs blousons pour éviter le pillage des reporters photographes et des caméras de télévision, etc. Il ne s'agit évidemment pas de nier la peine et les inquiétudes des victimes qui ont éventuellement besoin d'une aide, mais, d'une part, il n'est pas évident qu'il faille le faire d'une façon aussi massive et spectaculaire et, d'autre part, la société poursuit sur les individus son travail de maternage psychologique, les maintenant dans l'illusion que la sécurité, le bonheur, l'épanouissement affectif et une vitalité permanente sont accessibles en ligne directe.

Le discours psychologique, qui remplace de plus en plus souvent l'éducation et le cadre symbolique de la société, conforte un rapport magique à la parole où les jeunes sont de plus en plus renvoyés à eux-mêmes sans médiation. Faute de pédagogues, ils se retrouvent seuls, face à l'école et à la police, qui sont, avec le juge, les derniers intermédiaires adultes entre la société et eux.

Cependant, l'école n'apparaît pas toujours comme un lieu où les adultes font autorité. De nombreux enseignants sont aujourd'hui paralysés par la peur des jeunes qui se complaisent dans une psychologie de la horde. L'école ne peut pas être la république des enfants et des adolescents. La loi des adultes doit y être présente, nommée et signifiée dès le début et rappelée en permanence, et elle se traduit physiquement par la façon de se présenter, d'occuper l'espace, de vivre les relations et de travailler. Des adultes et parfois des enseignants disent : « Je ne suis pas là pour jouer au gendarme. » Ce genre d'affirmation pose problème et il faut l'entendre de la façon suivante : « Moi, adulte, je n'accepte pas d'être le support de la loi, d'être le représentant de la loi, de vous l'apprendre et de vous aider à la vivre. » Quand l'adulte n'accepte pas de jouer ce rôle symbolique, il est dans l'infantile. Il ne faut donc pas s'étonner par la suite que son attitude induise chez les enfants et les adolescents des conduites de violence.

La puberté et l'adolescence sont par nature des moments où l'individu ressent avec une certaine violence ce qui se passe en lui. La pression pulsionnelle est tellement forte qu'il est troublé par des sensations qu'il ne sait pas identifier. Il se protège parfois dans le mutisme par peur de perdre le contrôle de lui-même. Il se sent aussi agressé par des affects violents et des désirs inquié-

tants. Ses rêves, tout comme son imaginaire, se confondent parfois avec la réalité sans qu'il parvienne à faire la distinction entre l'un et l'autre. Il a un sentiment d'existence et d'identité fragile qui ne le rend pas sûr de soi, ni de l'estime de l'autre à son égard et de la valeur qu'il a à ses yeux. Il a peur d'être débordé par lui-même. Cette crainte d'effondrement de soi pousse beaucoup d'adolescents à l'acte de violence, témoin d'une volonté de toute-puissance qui reste un vestige de la pensée infantile. Elle sera d'autant plus exprimée que l'adolescent se sentira relativement impuissant vis-à-vis de lui-même.

L'adolescent, nous l'avons dit, projette donc sur le monde extérieur tout ce qu'il ne parvient pas à reconnaître et à contrôler à l'intérieur de lui-même, à travers la musique, qui est recherchée plus pour ses rythmes et ses décibels que pour sa qualité, les vêtements, la coiffure, son langage et ses comportements. À chaque génération les adolescents créent ainsi une forme de conformisme pour manifester leur originalité, témoin de leur difficulté à être eux-mêmes. À cet âge, pour être soi, il faut être comme tout le monde, comme les autres jeunes.

Ainsi les adolescents se prennent-ils les uns les autres pour modèles, tout en restant enfermés dans un jeu de miroir. Quand ils téléphonent à une radio pour recevoir des conseils et savoir s'il est par exemple pertinent à leur âge de vivre des échanges sexuels, on les renvoie à eux-mêmes en leur retournant la question : « Mais toi, qu'est-ce que tu ressens dans ton corps ? De quoi tu as envie ? » Or, à cet âge, un adolescent ne peut pas répondre à ces questions car il n'a pas encore bien clarifié et situé ce qu'il ressent et ce dont il a envie. Il vit des pulsions et des émotions qu'il a du mal à identifier et ne sait pas vraiment ce qu'il désire. À la fois il a envie et il n'a pas envie. Aussi, vouloir le renvoyer à ses incertitudes, c'est l'enfermer dans un état de tension qui fait violence.

Dans bien des cas, il serait plus juste de dire à un jeune : « Ce n'est pas encore de ton âge, mais ça viendra un jour » pour le situer dans une perspective de développement et non pas le maintenir dans un âge arrêté, en croyant qu'il est prêt à tout vivre dès l'adolescence. La pédagogie contemporaine ne sait plus inscrire le développement humain dans une histoire. Il n'est pas étonnant que les postadolescents aient du mal à acquérir une maturité temporelle. À quinze ans, un adolescent n'est pas achevé et ne peut vivre comme à trente ans. À faire grandir trop

vite les enfants, on prépare les conditions de leur irritabilité, et donc la violence.

La violence-transgression

La violence est, je le rappelle, présente au cœur de la vie psychique humaine et nous serions sans doute plus disposés à détruire qu'à construire, comme le faisait observer Freud dans son livre *Malaise dans la civilisation*. Le processus même de la civilisation – inhérent à chaque ethnie – a pour but de contrôler et d'orienter positivement cette violence fondamentale qui est au cœur de la vie pulsionnelle. Ainsi, la structure primaire de l'expression de la pulsion sexuelle est violente tant que l'individu n'a pas accédé au sens de l'altérité et socialisé sa sexualité grâce à la résolution œdipienne, à l'acceptation de la différence des sexes et de la prohibition de l'inceste, à l'accès à l'état amoureux et au sens de la procréation. Sinon, ce sont les pulsions partielles qui s'exprimeront pour elles-mêmes sans avoir été sublimées. Le recours systématique à la violence est le symptôme de la difficulté d'élaborer à l'intérieur de soi cette vie pulsionnelle.

Les médias jouent cependant un rôle incontestable dans l'élaboration de la violence. Ils modélisent les psychologies juvéniles, qui, faute de repères, peuvent s'emparer d'une représentation ou d'un comportement pour le mettre en œuvre à travers l'impulsion-réflexe. Souvent des adolescents nous disent : « J'ai agi comme j'ai vu à la télé ! » La fragilité du *self* pendant l'adolescence ne permet pas à l'individu d'avoir toujours conscience de la conséquence de ses faits et gestes. Il se croit autorisé à agir dans la mesure où ce qui est dit et vu à la télévision, par exemple, a valeur de référence identificatoire. La violence qui domine ainsi sur les écrans entretient la régression (on s'étonne ainsi de la présence de personnages archaïques et larvaires dans les séries pour les enfants) et renforce un sentiment de toute-puissance.

Mais, plus encore, le type de violence auquel nous sommes confrontés est d'un genre transgressif, comme un mode d'être systématique qui s'affirme en agressant les personnes, les biens et les interdits fondamentaux. Ainsi, le jeune manifeste qu'il lutte contre des difficultés inhérentes aux contraintes de la vie sans pour autant éprouver de sentiment de culpabilité. La destruction et l'agression sont gratuites et les individus ne savent même pas pourquoi ils les ont commises. Leur ennui existentiel les amène

à ce genre de comportement. Dans d'autres cas, ce sera le vandalisme, déclenché par un fait banal : par exemple, des jeunes qui n'acceptent pas de payer les transports en commun ou qui se rebiffent parce que l'un des leurs a été interpellé par la police ou blessé à la suite d'un vol.

Dans la violence-transgression, la relation des individus avec l'environnement se caractérise par la difficulté d'investir les objets de la réalité autrement qu'en les détruisant. Il faut aggraver, dégrader, casser, briser des liens pour se donner l'impression d'exister.

Source d'implosion des individus et des sociétés, cette violence se présente sous une forme plus pathologique que la violence classique observée dans les conduites de rivalité entre jeunes ou entre jeunes et adultes, laquelle repose sur un objet. Dans la violence-transgression, il n'y a pas d'objet. Cette violence est surtout le symptôme d'une carence psychique, et pas simplement le révélateur des interactions nécessaires entre l'expansion du narcissisme juvénile et les limites du réel rencontrées par l'adolescent. Cette carence est liée à des psychologies plus promptes à répondre aux états premiers de la pulsion qu'à s'engager dans une élaboration supérieure. La faiblesse des processus d'intériorisation donne des psychologies plus impulsives, plus en surface, plus morcelées et manifestant la difficulté de recourir à la rationalité. Quant au langage utilisé, sa pauvreté ne favorise pas la maîtrise du réel et les formules qui reviennent comme des slogans indiquent la panique et la souffrance à l'idée de réfléchir. Ainsi l'expression « ça prend la tête ! » sous-entend que penser pourrait provoquer la migraine. Il est étrange que les médias se donnent le droit d'ériger ce langage en une « nouvelle culture ». Il ne s'agit pas de culture, mais de courants ou d'habitudes qui durent, le plus souvent, le temps d'une génération. Nous avons d'autant plus le sentiment que ces phénomènes sont permanents, comme les outils qui constituent une culture, que la société se nourrit des modèles de l'adolescence : le rock, le rap, une façon de parler sans construire des phrases, le détournement du langage, la mode vestimentaire, etc. Cette « culture jeune » traduit plutôt l'éclatement de la société en tribus psychiques que la mise en place d'un style de relation porteur de progrès.

Le corps tribal

L'inachèvement de l'appareil psychique et le manque de langage rationnel handicapent, il est vrai, la relation aux objets qui reste du domaine sensoriel et parfois fusionnel. Il est difficile d'établir une distance qui, justement, permette la communication et l'action. C'est alors le corps qui est mis en avant, signe de déliaison à l'intérieur de soi. Le refus de l'adolescent d'accepter son corps sexué, lié à l'apparition des caractères sexuels, l'incite souvent à des conduites de défi et de dérision. C'est ainsi qu'il fait de son corps le lieu d'une étrange communication. Ainsi s'entoure-t-il d'une sorte de seconde peau, pour mieux se protéger, soit avec des vêtements aux standards de l'adolescence, soit en négligeant son hygiène. La mode des jeans râpés, usés, déchirés, laisse entendre que le corps porte les stigmates de cette souffrance à intérioriser ce corps sexué. La mode des chaussures de sport ou des brodequins quasi militaires aux semelles compensées, portés en toutes saisons, souligne le besoin de se donner l'image d'un corps protégé, qui, quoi qu'il arrive, tient bien sur ses pieds. Tous ces artifices ne font qu'exprimer le sentiment de fragilité à occuper un espace corporel incertain sans avoir les moyens de l'évaluer.

Les danses actuelles comme le *rap* et les danses techno des *raves parties* sont inspirées des rythmes mécaniques qui allient le conditionnement des machines de la société industrielle et les inscriptions corporelles des sociétés tribales. L'image du corps est ainsi une extension de la machine électronique, cependant que le vêtement uniformise : jeans larges, baskets, sweatshirt et casquette portée à l'envers. Se mêler aux autres de façon indifférenciée ravive la confusion des espaces psychiques et corporels. « On est bien ensemble, on ne pense plus à rien ; nous formons tous un tout et il n'y a plus de limites entre nous », me disait un jeune de vingt ans pour décrire ce qu'il éprouvait lors de ces soirées.

L'individu manifeste ainsi sa difficulté à prendre possession de son corps sexué et à vivre sa solitude singulière. Cette opération psychique est complexe, et d'aucuns éludent cette intégration de leur corps à travers le tatouage, le *branding* (empreinte au fer rouge qui provoque une brûlure au second degré) ou le *piercing* (fait de percer des endroits du corps pour y fixer des bijoux) qui balisent pour ainsi dire l'espace corporel afin de mieux faire

exister ce corps. La plupart de ces symptômes qui expriment l'échec de la symbolisation du corps, et d'un corps qui fait de plus en plus peur, entraînant le besoin de se faire souffrir pour en délimiter les contours, renvoient à un type de problèmes relativement primaires. La psychologie du scarifiage corporel domine quelque peu les représentations juvéniles, surtout dans une période où les images d'un corps morcelé circulent dans le champ social. Les sadomasochistes, chez qui la pulsion partielle domine le génital, ont ainsi souvent recours au *piercing*, qui a un sens érotique. Ces images primaires, rappelons-le, ne favorisent pas l'accès à la psychologie génitale qui permet justement d'avoir une vision globale de soi et une relation à l'autre en termes de différenciation et non plus en termes de fusion. Le tatouage serait une tentative conformiste de mutilation pour se différencier des autres et sortir d'une relation fusionnelle là où le travail de l'appropriation corporelle n'a pas encore pu s'accomplir. En l'absence de repères corporels, chaque individu invente les siens en marquant son corps de façon magique : pour éviter ses angoisses sexuelles, éprouver des limites et se protéger des autres. Mais, en voulant apparaître original, l'individu conforte ses symptômes et rejoint la tribu des tatoués, où le corps est vécu par délégation et sans avoir à devenir soi-même. Le tatouage traduit donc une carence psychique de l'intériorisation du corps.

La haine

La civilisation actuelle semble se complaire dans l'agression, la violence, la transgression, la destruction de ce qui est le plus intérieur à la vie humaine, et y trouver un plaisir sadique. Des films comme *Tueurs nés* ou *Trainspotting* sont ainsi le reflet de la haine de soi et des autres et renvoient aux sentiments les plus sadiques. En ce sens, il est possible de parler d'une « culture de mort ».

Dans *Pulsions et destin des pulsions*, Freud met la haine en relation avec les pulsions du Moi qui le défendent et le protègent ; c'est pourquoi la relation de haine ne provient pas de la vie sexuelle ou d'une quelconque frustration, mais de la lutte du Moi pour sa conservation et son affirmation. Il s'agit de la réaction d'autoconservation la plus primitive qui soit. Il faut se rappeler ici que le premier but de la pulsion, chez l'enfant, c'est d'incorporer, de dévorer et de détruire, pour soi-même, l'autre,

qui est source d'excitations plus ou moins tolérables. Ce but a besoin d'évoluer afin de favoriser le développement du sens du désir. En se maintenant dans la haine, l'individu ne sait pas désirer, il cherche simplement à s'affirmer au nom de son instinct de survie et de conservation.

L'agressivité négative que l'on retrouve dans la haine, si elle n'est pas l'expression d'une frustration ou d'un manque, est bien la traduction d'une carence du développement de la personnalité et du besoin de s'assurer constamment de soi auprès des autres, parfois au prix de leur bien, de leur intégrité et de leur vie. Il s'agit de détruire pour avoir la certitude d'être quelqu'un. Une personnalité qui proclame « avoir la haine » en elle est structurellement immature. Il n'est pas étonnant de retrouver cette problématique dans certaines formes de musique comme le *rap* (qui signifie *baratin* en argot new-yorkais). Le *rap* donne l'illusion que tout peut être manipulé grâce au langage dans le foisonnement des mots les plus insolites qui enferme dans un esprit magique. Nous sommes réduits à rester en deçà de la culture. Il en va de même avec le phénomène *hip hop*, qui fascine les adolescents en leur donnant l'impression que les danseurs sont sans limites et que l'on peut tout faire dans la vie. N'oublions pas que le *rap* et le *hip hop* sont le produit des sociétés urbaines qui conduisent la standardisation mécanique des personnalités. Celles-ci protestent pour rompre avec l'uniformité urbaine sans se rendre compte qu'elles le font sur le même modèle, en identifiant le corps à la machine. L'expression gestuelle saccadée et maniérée de ces danses ne fait que reprendre les gestes de Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* (1935). Les individus deviennent des espaces publics sans intériorité, incapables de résister aux excitations internes et externes et qui s'éclatent ainsi en mille morceaux. Ainsi les graffitis témoignent-ils d'une nécessité, des plus archaïques, d'occuper le territoire. Le travail de l'intériorité et du développement du lien social commence toujours par un processus d'appropriation. Mais, comme peu de matériaux symboliques sont transmis pour effectuer ces opérations, on se détruit soi-même ou l'environnement comme on pille les magasins. La révolte qui se prépare sera celle des « sans référents psychiques » qui, faute d'être reliés à eux-mêmes et à la société, se manifesteront en cassant pour détruire, piller, voire tuer. Ils ne sont portés par aucune symbolique sociale et, faute de sens, se manifesteront dans la désespérance de ceux qui n'ont rien à

perdre. L'abandon éducatif favorise l'errance de ceux qui frappent ainsi à la porte de la société.

Face à ce besoin de détruire pour exister et d'occuper primitivement un territoire, nous avons besoin d'éducateurs mais aussi d'idéaux et de projets susceptibles d'animer la relation éducative. Face à des jeunes déstructurés et sans repères, il faut que les groupes humains, de la famille à l'école, du club sportif aux centres de vacances, de l'association culturelle aux divers groupes qui les accueillent, soient des lieux qui favorisent la sociabilité et leur développement à partir d'une visibilité de la loi interne à chaque groupe. Il faut qu'elle soit forte et lisible, définissant ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, et qu'elle soit connue de tous. Il est important, dans un groupe éducatif, comme l'école, par exemple, mais c'est aussi valable pour d'autres, que les adultes disent comment ils entendent travailler et quelles sont les règles de fonctionnement et les valeurs à respecter. Si elles ne sont pas comprises, il faut prendre son temps pour les expliquer, et solliciter l'engagement que tous doivent tenir. Il sera tout aussi utile de rappeler les sanctions qui s'appliqueront à tous, car une transgression qui n'est pas sanctionnée marginalise l'individu. Les éducateurs chercheront également à valoriser tout ce qui est positif chez un jeune, sans craindre de montrer ses limites et d'encourager ce qui est perfectible pour lui donner confiance en lui et lui apprendre à évaluer ses faits et gestes. Des groupes qui ont su appliquer ces principes de base, au début d'une année scolaire par exemple, les rappeler et sanctionner quand cela était nécessaire, ont vu chuter le taux de violence. Les graffitis ont disparu, les gens sont devenus capables de se dire « bonjour », « pardon », « merci »... ce qui prouve que la violence n'est pas une fatalité.

Avec la violence, nous récoltons ce que nous avons semé en l'espace de trente ans avec l'abandon progressif des attitudes éducatives. Pour travailler à l'école, il faut du silence et de l'attention, c'est pourquoi on n'entre pas n'importe comment dans les couloirs de l'établissement et encore moins en classe. Si l'on hurle dans les couloirs, si l'on parle en classe, si les enseignants sont insultés, si les locaux sont détériorés sans que les règles de conduite en aient été précisées au départ, alors il sera difficile de travailler et d'apprendre à vivre.

La violence à l'école, dans les cités et dans les familles n'est pas seulement la traduction, faut-il le rappeler, du chômage, de la

crise économique ou de l'inadaptation du système éducatif à préparer au monde du travail. Sans minimiser ces problèmes, l'essentiel de la question est ailleurs. Il est dans la désaffection des adultes à s'engager dans une relation éducative. Cette insouciance, cette imprévoyance, pour ne pas dire cette démagogie sociale, débouchent sur le dernier recours auquel il faudrait à présent faire appel dans les écoles, c'est-à-dire les « grands frères », les policiers, les gendarmes et les appelés du contingent, alors que ces derniers n'ont pas de formation éducative. Quel monde avons-nous donc construit pour que la société soit presque en état de guerre avec sa jeunesse ? Trop de naïvetés et d'idéalisme sentimental d'une société adolescentique ont, ces dernières années, présidé aux relations entre jeunes et adultes. Un élève de dix-sept ans, en terminale S, me disait dernièrement : « Comment voulez-vous que je prenne au sérieux mon prof de maths ? Il s'habille et parle comme nous et il a les mêmes problèmes que nous. »

Le flou dans lequel se maintiennent des adultes et la société qui ont du mal à vivre leur rôle éducatif favorise la confusion. Elle est présentée comme un surcroît de liberté alors qu'elle peut être source d'anxiété. Qui dit éducation et éducateurs dit apprentissage et projets. Il y a une hiérarchie implicite entre éducateurs et éduqués qui est celle de l'adulte par rapport à l'enfant. Un adulte, du seul fait qu'il est adulte, est un modèle pour l'enfant, qui va se construire en s'étayant sur cet adulte fort de ses possibilités et malgré ses limites personnelles. Nos modèles actuels consistent à dire aux jeunes : « Ne vous identifiez pas à nous, nous n'avons rien à vous proposer. » Or l'adulte représente pour l'enfant un être achevé, ce vers quoi il devrait tendre. L'adulte est non seulement un exemple, mais il devient aussi un idéal à condition d'être significatif.

C'est pourquoi nous devons garder présents à l'esprit trois aspects essentiels pour juguler la violence et transformer l'agressivité négative en force de développement.

1. L'adulte doit assumer son rôle d'éducateur, de transmetteur des savoir-faire et des savoir-être et de représentant symbolique de la loi (œdipienne). Mais la loi civile, et en particulier la loi morale, sera d'autant plus acceptée que chacun est en cohérence avec elle. Il ne revient ni à l'enfant ni à l'adolescent de faire la loi dans sa famille et dans la société. La plupart du temps, ces der-

niers le savent bien et c'est ce qui les rassure à un moment où ils ignorent leurs limites. L'adulte joue donc un rôle de parexcitation, c'est-à-dire qu'il lui revient de protéger l'enfant ou l'adolescent de lui-même et de l'environnement.

2. La violence est inhérente aux groupes d'enfants et d'adolescents. Elle n'est donc pas le reflet de la violence sociale du monde des adultes. Nous l'oublions souvent, elle est d'une autre nature, puisque la violence juvénile est souvent la traduction de ce qui se passe dans la psychologie des jeunes. C'est pourquoi les cadres éducatifs doivent être cohérents et rendre visibles les règles de la vie sociale. Les éducateurs l'ont toujours su, qui, à certains moments, se sont montrés plus sévères après des périodes de relâchement.

3. La relation éducative doit d'abord être sécurisante. Et c'est avec la plus grande rigueur qu'il faut préserver cette sécurité, dont chacun a besoin pour avoir confiance dans les autres, et c'est avec la plus grande fermeté qu'il faut intervenir lorsque la violence se déploie. La violence doit être considérée comme inacceptable. Elle doit être transformée dans l'apprentissage des règles de la vie, dans le dialogue pour traiter les conflits, mais aussi dans la sanction, dans la réparation et la demande de pardon. Ce sont les adultes et la société qui sont les garants de cette sécurité.

La relation éducative, quand il en est encore temps, est l'antidote à la violence. Si la relation éducative est une responsabilité et un droit qu'il revient à la famille et à l'adulte d'exercer, elle n'est pas réduite à l'affrontement de deux pouvoirs qui s'excluent. Bien au contraire, elle commence par une relation d'autorité que l'adulte détient de fait pour servir de médiateur entre l'enfant et la réalité. Puis la relation éducative devient une relation de coopération entre les générations et débouche sur l'apprentissage de la liberté. La société en est-elle convaincue lorsqu'elle favorise l'enfance sauvage au risque de la perdre ?

Conclusion

VERS UNE SOCIÉTÉ INDIFFÉRENCIÉE ?

Mai 68 a été une révolte d'adolescents qui voulaient s'émanciper du système éducatif mis en place au siècle précédent. Mai 68 a aussi été, pour les adolescents d'alors, l'expression du refus de la société des adultes, ou plutôt le refus d'y entrer. Il fallait casser et faire table rase du passé pour naître à un monde nouveau. Ce monde rêvé fut surtout celui de l'adolescence dans lequel on s'est maintenu sans vraiment se l'avouer. Mai 68 aura ainsi consacré l'individu-roi au détriment de l'institution, la sexualité infantile, la confusion des sexes et des générations, le refus du parental et l'abandon éducatif, la suprématie de l'intersubjectivité sur le discours social, le besoin de traiter un problème social comme un problème individuel, l'identification à la mère Nature et l'abolition du sens de la loi œdipienne, l'éclipse de la fonction paternelle, le déclin de la rationalité sous l'influence d'un rapport devenu magique à la parole, une pensée qui ne devrait plus avoir de contenu. Paradoxalement, depuis trente ans, nous avons assisté à une lente désocialisation des individus sous le prétexte, sans aucun doute légitime, que « chacun fait ce qu'il veut », mais le plus souvent dans le désintérêt des conséquences d'un tel postulat sur le lien social. Mai 68 aura laissé supposer que l'on peut ainsi s'attaquer à la structure même du cadre symbolique et porteur de la société. Mais cela n'a pas été sans conséquences. Nous en sommes arrivés à un tel point aujourd'hui de fragmentation et de morcellement de la société que les individus n'ont plus d'idéaux qui leur permettent de se relier aux autres. La pensée devenue défaillante donne libre cours aux représentations les plus archaïques et à un langage verbal éclaté qui traduit l'agressivité et le ressentiment à fleur de peau,

préludes à la violence. Que la violence juvénile se développe sous le regard étonné de la société qui en a créé les conditions n'est que l'un des symptômes de la profonde déstructuration des psychologies dans cette même société qui a du mal à faire du lien social. Nous serions tous des enfants-adultes, asexués, hors du temps et des lois psychiques et universelles. Ainsi, les difficultés qui se préparent dans notre société s'apparentent à un conflit dont les origines sont psychiques, qui dénote une confusion dommageable entre l'imaginaire et la réalité. Les enfants livrés à eux-mêmes, casseurs, voleurs, meurtriers en sont les premiers signes et les réformes scolaires que l'on nous annonce n'y changeront rien.

« Tout se vaut » et « Chacun doit agir uniquement selon ses désirs » sont les slogans qui minent et fragilisent les psychologies actuelles. L'individu qui se retrouve seul et dépourvu de ressources et de repères vient de plus en plus demander la protection du juge ou l'aide du médecin. Le système éducatif ne concourt plus à sa formation car, la plupart du temps, il manque à l'individu un socle interne, des éléments de base, pour intérioriser et faire siens les matériaux culturels. Les psychologies s'éclatent peu à peu dans la dispersion, à l'image des tubes cathodiques qui ne reflètent que de l'instantané. Ne sachant plus comment occuper un espace intérieur qui l'effraie chaque jour davantage, le sujet peut en venir à se droguer, soit pour se calmer (psychosédatifs), soit pour se dynamiser (psychostimulants).

En renonçant progressivement à une véritable relation éducative, on a fait de l'enfant son propre maître, en lui laissant croire qu'il lui revenait de construire des savoirs et de découvrir seul ou entre enfants du même âge la loi fondamentale qui proscriit la violence. Déjà cause de nombreux échecs scolaires, le système a contribué à la désocialisation des enfants. C'est pourquoi d'ailleurs les lycéens ont détourné le sens du questionnaire (1998) où il leur était demandé d'exprimer leurs souhaits en matière de contenu des enseignements. Ils ont plutôt exprimé des attentes pour qu'on les aide à apprendre à vivre là où justement les adultes font défaut dans l'éducation contemporaine. Nombre de jeunes ne possèdent pas les outils de base pour intérioriser les codes et les normes sociales. À ces mêmes enfants, la famille fragilisée, jusque dans la loi, ne sera pas non plus un soutien. Les idéaux de 68 ont voulu faire table rase de la famille et de l'éducation. L'opération est réussie, mais sur ces ruines-là, on

ne rebâtit rien. Tous les modèles familiaux ne se valent pas ; certains témoignent plutôt des échecs et des carences d'une société qui ne sait pas articuler ensemble le conjugal et le parental. Quand une société n'a plus le sens de la famille, elle perd le sens de l'avenir. Sans doute allons-nous assister, dans les domaines de l'éducation, de la sexualité, de la famille, de la politique, etc., à un retour du passé à travers des idéaux de type soixante-huitard, à courte vue. Face aux problèmes auxquels nous sommes confrontés, le défi à relever n'est plus politique, puisque les politiques eux-mêmes ont prouvé leur incapacité à endiguer cette dislocation des individus et du fonctionnement social. Les enjeux sont bel et bien anthropologiques et moraux. Aujourd'hui, faute de réel projet politique qui anime l'avenir de la cité, on s'attaque de façon expéditive et brutale aux fondements de la société : structures du langage, identités sexuelles, famille, filiation, éducation... Ainsi sont promues les mœurs du politiquement correct. Mais de quel droit toucher, par exemple, à l'ordre symbolique du langage ? Ce qui s'apparente pour beaucoup à une forme d'agression de la culture rejoint, par d'autres aspects, la violence juvénile qui fait écho à l'implosion progressive de la structure sociale. Certains se demanderont, à juste titre, s'il n'y a pas « des tâches plus urgentes à traiter ». Mais nous restons prisonniers d'intrigues psychiques que l'on prend, néanmoins, pour des problèmes bien réels : la violence naît aussi de ce malentendu. Les lois qui sont votées par le législateur, et qui favorisent tout ce qui est indifférencié, détruisent par touches successives le socle anthropologique sur lequel notre société repose. Conséquence : les individus ne sont plus « retenus » à l'intérieur d'eux-mêmes et dans un lien social, leurs psychologies demeurant ainsi éclatées et impulsives.

La différence se voit ainsi interdite quand la non-reconnaissance de la fonction paternelle se poursuit dans l'indistinction sexuelle, dans la négation des interdits fondamentaux, et dans la violence, en passant, entre autres, par la valorisation de toutes les conduites de négation de soi et de l'autre.

Il est difficile de faire admettre que l'homme ne vit pas seulement d'explications instrumentales, mais qu'il a besoin de paroles significatives qui favorisent son développement et lui permettent de prendre possession de lui. Le narcissisme social actuel conduit à une multiplication des subjectivités qui exclut toute autre dimension que les individus eux-mêmes. Il est

d'autant plus à l'œuvre que la négativité, au fondement de la vie psychique et de la culture, est frappée de censure : pourtant, il faut savoir dire non dans certaines situations. Mais l'Interdit est interdit de discours, au bénéfice de montages spéculaires dans lesquels chacun se reflète pour imposer son désir. Tous les repères ne sont pas perdus, et certains savent encore les faire fonctionner, mais nous risquons de les oublier, et, à terme, de ne plus savoir y recourir. Ne renoncer à rien, c'est tirer un trait sur la maîtrise de soi. La notion de sacrifice au cœur de la civilisation n'a plus de statut de parole ; ne pouvant plus être pensée et symbolisée, elle est agie dans la drogue, dans le suicide, dans la violence. En s'attaquant au principe généalogique, on encourage l'idéal meurtrier qui, aujourd'hui, a une autre allure que celui analysé par Freud dans *Malaise dans la civilisation*, même si les structures en jeu sont les mêmes : la pulsion de mort (source de déliaison) serait plus forte que la pulsion de vie. Il ne s'agit plus de guerre, mais de destruction et d'autodestruction : de la violence urbaine au terrorisme, du chômage à la misère, de la purification ethnique au génocide, de la drogue au suicide, du viol au crime sexuel, de l'eugénisme à l'avortement et à l'euthanasie. La société légifère et encourage ainsi des pratiques de mort. Faute de nourritures symboliques, qui favorisent des liens, c'est l'intériorité de l'homme qui est atteinte. Il faudra bien un jour reprendre la culpabilité sourde et inhérente à la mentalité d'extermination (où chacun se vit comme une victime et développe une paranoïa sociale) que le nihilisme légal et le nihilisme moral favorisent.

Les représentations sociales sont actuellement gouvernées par trois images : celle de l'enfant-adolescent qui est vécu à égalité avec l'adulte, celle du féminin autosuffisant, celle de l'homosexuel qui dénie la différence des sexes et valorise les pulsions partielles. Ces trois images éliminent la relation institutionnelle et les médiations et les différences auxquelles ouvre la fonction paternelle. Elles maintiennent dans l'archaïsme des commencements et dans l'affrontement meurtrier des pulsions.

Les revendications homosexuelles sont sans doute le symptôme le plus flagrant de la négation des différences. En laissant croire qu'une relation avec un partenaire du même sexe vaut celle d'un couple homme/femme, l'homosexuel manifeste sa soumission à la symbolique maternelle et son déni de l'esprit des lois. Certains homosexuels – souvent les militants les plus actifs,

et non pas la majorité, qui continue de préférer « l'indifférence » – sont pour ainsi dire des délinquants œdipiens qui restent en deçà du génital et de ce qui constitue la personnalité, le lien social et l'organisation juridique de la société. Rappelons-le, la tendance sexuelle est du côté de la pulsion, c'est-à-dire du morcellement, et non du côté de la culture, de la parole, de la réflexion sur soi ou de la réflexion morale, fondées sur des valeurs universelles.

La société s'achemine vers un état indifférencié accentué par des décideurs sociaux qui agissent toujours dans l'urgence et surfent sur les sondages sans évaluer les conséquences de leurs décisions sur la société. Paradoxalement, les idéaux de Mai 68 nous auront conduit à ne plus avoir de pensées et de perspectives à partir desquelles réfléchir l'existence. L'attention, toute contemporaine, aux mécanismes de la vie psychique et de la subjectivité qui est de plus en plus vide, ne peut pas faire office de réflexion philosophique, anthropologique ou religieuse. Tout se passe comme si nous étions dépourvus de vérités élaborées par les générations précédentes et à partir desquelles la vie peut se construire et se renouveler grâce à notre propre pensée.

Pour rompre avec cette spirale du déclin, nous devons prendre en compte quatre réalités symboliques et les traiter dans une réflexion anthropologique.

1. La crise des ressources intérieures se confirme au fur et à mesure que se développent la toxicomanie et toutes les conduites addictives. La question posée ici est celle du bien-être humain. Certes, la toxicomanie a toujours existé, mais elle est devenue un phénomène de société qui traduit que l'individu a du mal à accepter son existence et, dès lors, il veut exacerber ses désirs pour mieux se sentir vivre. Mais le désir humain est insatiable, et d'autant plus quand le sujet se prend pour son propre objet. Ce désir a besoin d'être élaboré, orienté et finalisé pour se développer, s'enrichir et assurer la cohérence même de la personnalité. En revanche, à vouloir réaliser les désirs comme ils se présentent, de façon autonome et impulsive, la personnalité est vite débordée et incapable de savoir ce qu'elle désire. Alors, elle ne construit rien.

Les désirs ont toujours inquiété la conscience humaine qui a pu vouloir les fuir, voire les nier. C'est alors que l'idée de mort prévaut ainsi sur les fonctions vitales. Le toxicomane poursuit cette suppression du travail du désir ; c'est pourquoi dépénaliser

l'usage des drogues, et en particulier le cannabis, est une erreur qui méconnaît les véritables enjeux de la crise et ne ferait qu'autoriser l'aphanisis dont nous avons parlé plus haut.

La civilisation est un progrès humain qui oblige à organiser et à signifier sa vie pulsionnelle au regard d'idéaux structuraux, quand ils existent. Les milliers de jeunes qui se sont rassemblés à Paris pour les Journées mondiales de la jeunesse (JMJ 1997) sont dans cette quête, là où la société les empêche d'entendre cette dimension. Des vérités à partir desquelles chacun construit son existence sont indispensables pour se penser et rejoindre les réalités. L'homme « civilisé » est ainsi conduit à renoncer à son sentiment infantile de toute-puissance, à une partie de sa suffisance et de son narcissisme ; cela lui est nécessaire afin d'être en relation positive avec l'autre et capable d'agir et de trouver du plaisir dans la réalité. Toutes ces opérations entraînent des souffrances psychiques (au sens d'effort et de travail sur soi), mais aussi de deuil ; elles ne peuvent se faire qu'en liaison avec un projet de vie qui tienne compte de la réalité sociale. En rencontrant une réalité objective qui va le limiter, l'individu peut développer sa vie intérieure. Le recours à la drogue, explique Freud dans *Malaise dans la civilisation*, annule ce processus.

Se développer, c'est donc être capable de construire ses désirs, d'en différer la réalisation et de choisir des objets compatibles avec le réel.

2. La tendance sexuelle ne définit pas la personne, comme voudrait le faire penser le traité d'Amsterdam. Ce présupposé rejaille sur la relation homme/femme. L'un n'est pas l'égal de l'autre dans tous les domaines de la réalité. Le fantasme de la parité en matière politique vient corroborer le morcellement actuel, qui se fonde sur l'idée que les femmes devraient représenter les femmes et les hommes les hommes. La mixité, qui n'a jamais été pensée en termes différentiels, favorise ici non seulement la confusion des sexes, mais aussi une relation de rivalité définie en lutte des pouvoirs. Dans de telles situations, les hommes se taisent, adoptent des conduites en réaction à une culpabilité imaginaire qui les renvoie à la mère phallique, ou s'en vont parce qu'ils ne se sentent pas concernés par ce genre de conflit, typique de la psychologie féminine. Le matriarcat social qui se développe sera source de violence. Les travaux de Johann Bachoffen ont du reste montré que les sociétés matriarcales, qui ont précédé les sociétés patriarcales, étaient des sociétés

de confusion identitaire propice au climat incestueux et à la violence. Un homme comme une femme peuvent chacun représenter et travailler aux intérêts de la société sans avoir besoin de se définir en permanence l'un contre l'autre, comme on peut l'observer dans la psychologie pubertaire. Une fois de plus, n'y a-t-il pas des problèmes plus urgents à régler pour le bien de la société ? Les citoyens sont eux-mêmes quelque peu fatigués de ces débats stériles et infantiles qui se font au détriment d'autres priorités. L'absentéisme électoral est un signal d'alarme dangereux qui indique que les politiques ne sont plus en phase avec les réalités à traiter et ne savent plus anticiper l'avenir. Bref, la relation homme/femme doit être pensée à travers l'image du couple et de ce que représente la symbolique de chaque sexe. Toutes les fonctions symboliques ne peuvent pas être occupées indifféremment : on le constate, entre autres, à l'intérieur de la famille et à l'école.

3. Le droit définit de plus en plus les relations et les réalités humaines en termes utilitaires, selon des critères économiques et procéduriers, et pas en termes de sens.

La morale elle-même est prise dans ce nivellement. « L'éthique de la discussion » prévaut, qui affirme que seul le débat public, où chacun met en jeu son point de vue, pourra dégager un consensus. Ce bavardage nous conduit à des impasses, on devient incapable de situer le cas singulier par rapport à une loi morale objective et universelle. La vérité subjective se confond avec la vérité objective. Si personne ne possède à lui seul toute la vérité, la réalité n'est pas pour autant réductible à des affects et à des pensées. Ces derniers sont le résultat d'une histoire personnelle, de conflits internes, voire d'attitudes réactionnelles. En aucun cas, on ne saurait construire de systèmes de pensée sur la base de conflits intrapsychiques plus ou moins élaborés. La vérité subjective n'empêche pas qu'il existe une vérité objective étrangère à l'expérience du sujet, accessible par la seule rationalité et par des instances de régulation. Si chacun ne possède que sa vérité subjective, il ne peut en inférer que personne ne représente des vérités objectives dépendant aussi de la place symbolique qu'il occupe. Sinon, ce serait nier la dimension de norme objective que représente le complexe d'Œdipe. Si le droit et la morale perdent leur dimension universelle, il n'est plus possible aux individus de se relier socialement ni de se parler : nous serons

condamnés à nous regrouper et à nous défendre en tribus psychiques.

4. La crise de la conscience historique est au cœur du rapport au temps des sociétés actuelles. La maturité temporelle dépend de la capacité à accepter et à intérioriser la différence des générations. L'éducation, qui passe de moins en moins par l'intermédiaire de la famille, le défaut de projet d'avenir, qui invite à consommer le présent, et la grève des naissances, qui aboutit au non-renouvellement de la société, nous éloignent de ce souci du futur. « Consommons et mourons, l'avenir se fera sans nous » est le slogan qui peut résumer l'attitude des mentalités actuelles qui vivent dans la confusion du présent et dans la nostalgie d'un passé qui n'est pas glorieux pour autant. Mai 68 demeure ainsi un phénomène mythique, alors qu'il a été l'expression aiguë de la dépressivité sociale qui se mettait en place. Nous vivons dans un temps arrêté, avec l'illusion de nous maintenir dans une jeunesse sans fin. Il n'est même plus question de vieillissement et de mort car la mort est devenue impudique comme l'était, il n'y a pas si longtemps, le sexe. Elle est cachée, aseptisée. Le développement de l'incinération rappelle qu'il ne faut pas laisser de restes, ni de traces : ainsi, la mort elle-même disparaît. Évacuée, elle ne permet plus de rythmer, de ritualiser et de signifier le temps des générations et de leur apport. Nous sommes enfermés dans un temps arrêté, réduit à un instant qui dure, en oubliant que nous sommes mortels.

Il n'a jamais été facile de vivre et la société actuelle ne donne pas ce goût aux jeunes générations même si elles sont, heureusement, capables de le trouver par ailleurs. Les praticiens en santé mentale sont de plus en plus souvent confrontés à des personnes qui souffrent de solitude, d'isolement, de manque de communication et d'incompréhension. Jusque dans les familles, les relations sont parfois inexistantes, conflictuelles et sans concession, hésitant entre la mauvaise foi et la cruauté affective, dignes d'un univers où les uns passent leur temps à faire souffrir les autres, en exportant leurs vieilles histoires psychiques. Il s'agit évidemment du pire traitement de ce genre de conflit qui concerne l'intériorité de chacun, mais l'organisation sociale pèse aussi durement sur les psychologies. Le carcan des contraintes de plus en plus complexes qui s'abattent sur les citoyens ne simplifie pas leur existence et les prive souvent de liberté et d'initiative dans une

société collectiviste et éclatée en tribus. Une telle pression, administrative et économique, qui cultive l'uniformité et nivelle les différences ne pourra pas continuer longtemps ; trop ruineuse pour les psychologies, elle empêche de vivre. C'est pourquoi les plus fragiles nous renvoient une image négative et destructrice de la société – celle qui leur a été donnée par leurs aînés –, à travers l'échec scolaire institutionnellement programmé, la drogue, le suicide et la violence. Hommes et femmes sont le reflet de la désymbolisation d'une société qui se complaît en elle-même. Ce processus déjà engagé nous confrontera à toujours plus de violence, à moins que nous réussissions à nous rétablir par rapport à nos fondements anthropologiques : différence des sexes, des générations et des rôles symbolique du couple homme/femme, mais aussi du père et de la mère. Ce qui est décisif, aujourd'hui et pour l'avenir, c'est d'apprendre à nommer les problèmes auxquels nous sommes confrontés, à en comprendre les enjeux, et surtout à réfléchir à ce que nous pouvons faire pour y remédier en évitant la fatalité qui voudrait que nous finissions « dans le mur ».

J'ai voulu poser un regard réaliste sur les problèmes qui nous attendent et sur les structures psychiques et anthropologiques qui sont en cause, sachant que tenir ce discours d'observation, de bilan et de mise en perspective des questions amène certains à l'interpréter comme une « vision pessimiste » de la société parce que cela les « déprime » d'entendre parler de ce que nous provoquons socialement à partir de nos comportements. À ceux qui verront dans ce constat trop de pessimisme, je demande si l'heure est vraiment à ce genre d'interrogation qui ne sert à rien. Qu'importe d'être optimiste ou pessimiste ? Ce ne sont là que des sentiments qui n'aident en rien à rendre intelligible ce que nous vivons.

TABLE

Introduction : Tous pareils !	9
Mai 68, c'est la négation du père	9
« Toi, tu es Moi ! »	12
L'enfant au miroir de l'adulte	13
Babel se reconstruit.....	14
 Chapitre 1 : Père escamoté, famille déstabilisée.....	 17
La plainte familiale	18
<i>Le discours et le vécu, 19 – Qui fait quoi ?, 20</i>	
La famille fragilisée	21
<i>Les ruptures, 21 – Le mariage dévalorisé, 27</i>	
Le retour des « nouvelles » familles.....	31
<i>Le concubinage, 32 – Le mariage provisoire, 33 – La relation monoparentale, 34 – De l'angoisse d'être parent, 35</i>	
Qu'est-ce qu'un père ?	37
<i>La loi, 38 – L'arbre généalogique, 40 – L'identité sexuelle, 41 – La culture, 42</i>	
Le père congédié.....	43
<i>Représentations collectives du père, 43 – Paternité et procréation, 46 – Les droits du père, 48 – Le pouvoir des femmes, 51</i>	
Une société matriarcale.....	52
<i>La mère en solitaire, 52 – Une humanité asexuée, 55 – La crainte de l'autorité, 58</i>	
 Chapitre 2 : Impasses et ressources de la relation éducative.....	 62
Qu'est-ce que l'abandon éducatif ?.....	63
<i>Bref historique de l'abandon, 64 – L'abandon éducatif, 69 – Il n'y a plus d'enfant, 74 – Une école privée de moyens, 75</i>	

De l'enfant-roi à l'enfant référent.....	77
<i>L'éducation restreinte, 77 – Abolir les frontières entre les âges, 81 – L'impossible éducation, 87</i>	
Propositions.....	93
<i>Éduquer : pour quoi faire ?, 93 – Éduquer : comment faire ?, 94</i>	
Chapitre 3 : La crise de l'intériorité.....	99
La construction de l'intériorité.....	100
<i>Relation fusionnelle et différenciation, 100 – L'impossible identification, 105</i>	
Une société qui se défait	107
<i>Le temps réduit à l'instant, 108 – Nous transmettons du vide, 110 – Le sujet-roi, 112 – Fragmentation de la société, 115</i>	
La transparence.....	118
<i>Les relations personnelles, 119 – Les confidences, 121</i>	
Les conséquences de ce vide de l'intériorité.....	124
<i>Le télévisuel s'empare de l'imaginaire et contrôle l'intériorité, 124 – La recherche de l'ailleurs, 127 – La médicalisation de la vie, 129 – La toxicomanie, 131 – Le suicide, 139</i>	
Chapitre 4 : Le sexe fragmenté.....	147
Petite histoire de notre univers sexuel	149
<i>Libération sexuelle ou peur du sexe ?, 149 – Une sexualité hygiéniste, 154 – Tout dire, tout montrer, 156 – Qu'est-ce que l'amour adolescent ?, 161</i>	
Quelques éléments pour penser les questions sexuelles....	166
<i>Les pulsions partielles, le corps en morceaux, 167 – Dépossédé de son corps, 173 – L'emprise du groupe, 178</i>	
Chapitre 5 : Le sexe asocial.....	184
<i>Parler d'amour..., 184 – Pornographie et inhibition, 187 – La responsabilité relationnelle, 189</i>	
Autoérotisme et autosexualité	191
<i>Un modèle dominant, 191 – Qu'est-ce que l'autosexualité ?, 192</i>	
La pédérastie ou la négation de la génération	195
<i>Pédophilie ou pédérastie ?, 196 – La confusion entre les générations, 197 – Pédérastie et vie sociale, 199 – Pédérastie et psychisme, 201 – La psychologie pédérastique, 211 – Quelle prévention contre la pédérastie ?, 214 – Malentendus, 219 – Pédérastie et carences actuelles. Loi civile et loi œdipienne, 222</i>	

<i>Table</i>	327
L'avortement ou le refus de la procréation	224
<i>L'enfant, entre le gêneur et le miroir, 225 – L'autre fait loi dans la sexualité humaine, 228 – Intérioriser la procréation, 230 – Le refoulé social, 235</i>	
Chapitre 6 : Les enjeux de l'homosexualité.....	238
Naître et devenir sexué.....	239
<i>D'où vient le désir sexuel ?, 240 – Le sexuel est d'abord psychique, 242</i>	
De la bisexualité à l'hétérosexualité	243
<i>Le sexe unique, 243 – Qu'est-ce que la bisexualité psychique ?, 245 – Bisexualité et génétique, 247 – Discours social et différence des sexes, 249</i>	
La question homosexuelle	251
<i>Un discours immature, 252 – Les origines de l'homosexualité, 255 – Un problème social, 262 – Faut-il légitimer l'homosexualité ?, 266</i>	
Chapitre 7 : Les racines de la violence	292
Aspects psychologiques de la violence	293
<i>Nous naissons violents, 293 – À fleur de peau, 297 – Insécurité et stress, 298 – Le défaut de cohérence, 299</i>	
Qu'est-ce que la violence juvénile ?	301
<i>Le besoin de s'affirmer, 301 – Une société qui infantilise, 304 – La violence-transgression, 307 – Le corps tribal, 308</i>	
La haine.....	310
Conclusion : Vers une société indifférenciée ?.....	315

CET OUVRAGE
A ÉTÉ TRANSCODÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN MARS 1999

N° d'éd. FF 749704. N° d'impr. 45692.
D. L. : avril 1998.
(Imprimé en France)

La différence interdite

SEXUALITÉ, ÉDUCATION, VIOLENCE

Trente ans après Mai 1968

Jamais, ni avec autant de vigueur, notre société n'a revendiqué pour ses membres le droit à la différence : différence des goûts, des cultures et des valeurs, différence des choix de vie, des façons d'aimer, des modèles de famille... Jamais, pourtant, l'accès à une véritable différence n'a été aussi difficile.

TONY ANATRELLA

Tony Anatrella est psychanalyste, spécialiste en psychiatrie sociale. Il est également prêtre.

Il est l'auteur, notamment, du *Sexe oublié* (Flammarion, 1990) et de *Non à la société dépressive* (Flammarion, 1993).

Nous vivons dans le sillage des aspirations fusionnelles de Mai 68. Refus de la fonction du Père, défaillance de la relation éducative, intériorité en crise, retour des frayeurs primitives, les symptômes sont nombreux de ce qui fabrique peu à peu une société indifférenciée où les rôles et les espaces se confondent. L'adulte joue à l'enfant, la figure paternelle disparaît derrière celle de la mère, la violence se banalise, l'intime est sur la place publique, l'imaginaire se substitue au réel, et la sexualité éclate en multiples orientations.

D'où vient que notre société se plaît à valoriser des tendances sexuelles partielles jusqu'à vouloir les inscrire dans la loi ? D'où vient qu'elle déplore le manque des repères qu'elle a elle-même contribué à effacer ?

Reconnaître la différence implique d'accepter la différence des sexes, des générations et des rôles au sein de la famille. Reconnaître l'autre, ce n'est pas tout accepter de lui ni l'encourager dans ses conflits psychiques, c'est lui permettre d'effectuer cette patiente élaboration personnelle, à l'issue de laquelle il peut expérimenter une certaine liberté. Mai 68 n'a libéré personne. L'heure n'est plus à la nostalgie.

Couverture :

Illustration Axel Buret,
d'après Adam et Ève d'Albrecht Dürer.

FF 7497-98-IV



129,00 FF

Flammarion